

# ANA HUANG

NEW ROMANCE®

## *twisted* **GAMES**

ANA HUANG

NEW ROMANCE®

*twisted*  
**GAMES**

Tome 2

Traduit de l'anglais (américain)  
par Charline McGregor

Hugo ↔ Roman



### **À propos de ce livre**

Veillez noter que cette œuvre de fiction contient des éléments explicites et sombres ainsi que des passages qui sont susceptibles de heurter la sensibilité d'un public non averti.

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnages ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit, sous n'importe quelle forme.

© Ana Huang 2021, 2022

Tous droits réservés

Publié par Sourcebooks, 2022

Autopublié par Ana Huang en 2021

Couverture : © Sourcebooks

© James Designs

© Tomert/deposit photos, york/depositphotos

Dessin de couverture : Ashley Holstrom/Sourcebooks

Ouvrage dirigé par Bénita Rolland

Traduit par Charline McGregor

Pour la présente édition

© 2023 Hugo Publishing

34-36, rue La Pérouse

75116 – Paris

[www.hugopublishing.fr](http://www.hugopublishing.fr)

ISBN : 9782755670547

*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).*

*À toutes les filles qui ont dit :  
« Merde au prince charmant,  
donnez-moi un chevalier balafré. »*

# SOMMAIRE

Titre

Copyright

Dédicace

Note aux lecteurs

Playlist

Partie I

1 - Bridget

2 - Rhys

3 - Bridget

4 - Rhys/Bridget

5 - Rhys

6 - Bridget

7 - Bridget

8 - Bridget/Rhys

9 - Bridget

10 - Rhys

11 - Bridget

12 - Rhys

13 - Bridget

14 - Rhys

15 - Rhys

16 - Bridget

17 - Bridget

18 - Bridget

19 - Rhys

20 - Bridget

## Partie II

21 - Bridget

22 - Rhys

23 - Bridget

24 - Bridget

25 - Rhys

26 - Bridget

27 - Bridget

28 - Rhys

29 - Bridget

30 - Rhys

31 - Bridget

32 - Bridget

33 - Rhys

34 - Bridget

35 - Rhys

36 - Bridget

37 - Bridget

38 - Bridget

39 - Rhys

40 - Bridget

41 - Rhys

42 - Rhys

43 - Bridget

44 - Bridget

45 - Rhys

46 - Bridget

47 - Rhys

48 - Bridget

49 - Bridget

50 - Rhys

51 - Rhys

Épilogue - Rhys/Bridget

Remerciements



## **Note aux lecteurs**

Cette histoire se déroule sur quatre ans et comporte plusieurs sauts temporels, notamment dans la Partie I, avant de nous amener jusqu'au présent. L'intrigue chevauche dans le temps celle du tome précédent, *Twisted Love*.

La Partie I se déroule pendant l'épilogue de *Twisted Love* (le passé) ; la Partie II se déroule après (le présent).

S'il est recommandé d'avoir lu *Twisted Love* pour comprendre ce qui se passe, ce n'est pas indispensable.

# Playlist

« Queen » – Loren Gray  
« Castle » – Halsey  
« Arcade » – Duncan Laurence  
« You Should See Me in a Crown » – Billie Eilish  
« Telepatia » – Kali Uchis<sup>1</sup>  
« Stay » – Rihanna  
« Uncover » – Zara Larsson  
« Secret Love Song » – Little Mix  
« They Don't Know About Us » – One Direction  
« Minefields » – Faouzia & John Legend  
« Wildest Dreams » – Taylor Swift  
« Princesses Don't Cry » – Aviva  
« Fairytale » (version lente) – Alexander Rybak  
« I Guess I'm in Love » – Clinton Kane

---

1. Pour les vibrations du [chapitre 18](#), plus que pour les paroles. (NdT, ainsi que pour les notes suivantes)

# PARTIE I

## BRIDGET

– Donnez-moi une fessée ! Oh oui, donnez-moi une fessée, maître !

J'étouffe un rire en voyant la tête de Booth, mon garde du corps, lorsque Leather, le perroquet, l'interpelle depuis sa cage. Le nom de l'oiseau en dit long sur la vie sexuelle de son ancien propriétaire et, si certains s'en amusent, ce n'est pas le cas de Booth. Il déteste les oiseaux qui, à l'en croire, lui font penser à des rats volants géants.

– Un jour, Leather et lui vont finir par engager la conversation, déclare Emma, la directrice de Wags and Whiskers, en faisant claquer sa langue. Pauvre Booth !

Je me retiens de rire, malgré un petit pincement au cœur.

– Probablement pas. Booth nous quitte bientôt.

J'essaie de ne pas y penser. Booth est à mes côtés depuis quatre ans, mais il part en congé paternité la semaine prochaine et restera ensuite à Eldorra pour vivre auprès de sa femme et de son nouveau-né. Je suis heureuse pour lui, même s'il va me manquer. Il n'était pas seulement mon garde du corps, il était aussi un ami, et j'en suis

réduite à espérer que son remplaçant et moi aurons les mêmes affinités.

– Ah oui, j’avais oublié. Cela fait beaucoup de changements en peu de temps pour vous, ma chérie.

Le visage d’Emma s’est adouci. Elle a une soixantaine d’années, des cheveux grisonnants coupés court, des yeux bruns chaleureux.

Elle sait à quel point je déteste les adieux.

Depuis ma deuxième année d’université, je fais du bénévolat à Wags and Whiskers, un refuge local pour animaux de compagnie, et Emma est devenue une amie proche et un mentor. Malheureusement, elle aussi part. Enfin, elle reste vivre à Hazelburg, mais elle prend sa retraite de directrice du refuge, ce qui signifie que je ne la verrai plus chaque semaine.

– L’un de ces changements pourrait ne pas se produire, je réponds, en plaisantant à moitié. Vous pourriez rester.

Elle secoue la tête.

– Je dirige le refuge depuis presque dix ans et il est temps de faire entrer du sang neuf. Quelqu’un qui puisse nettoyer les cages sans que son dos et ses hanches ne se rappellent à son bon souvenir.

– C’est à ça que servent les bénévoles, je lui réponds en me désignant.

D’accord, j’insiste lourdement, mais c’est plus fort que moi. Entre Emma, Booth et l’obtention imminente de mon diplôme à l’université de Thayer, où je me spécialise en relations internationales – pour me conformer à ce que l’on attend d’une princesse –, j’ai assez d’adieux à faire pour les cinq prochaines années.

– Vous êtes un amour. Ne le dites pas aux autres, mais... vous êtes ma préférée, me confie Emma en passant au murmure de conspiratrice. Il est rare de trouver quelqu’un de votre envergure qui

s'engage auprès d'une organisation caritative parce qu'elle en a envie, et non pas parce qu'elle cherche à se donner en spectacle devant les caméras.

Le compliment me fait rougir.

– C'est un plaisir pour moi. J'adore les animaux.

Je tiens de ma mère sur ce point. C'est l'une des rares choses qui me restent d'elle.

Dans une autre vie, j'aurais été vétérinaire, seulement dans cette vie... mon chemin a été tracé pour moi avant même ma naissance.

– Vous feriez une excellente reine. Vraiment.

Emma s'écarte pour laisser passer un membre du personnel qui tient un chiot frétilant dans les bras, et moi j'éclate de rire à cette idée.

– Merci, mais devenir reine ne m'intéresse absolument pas. Et même si c'était le cas, les chances que je porte la couronne sont minces.

En tant que princesse d'Eldorra, petit royaume européen, je suis plus proche du pouvoir que la plupart des gens. Mes parents sont morts quand j'étais enfant – ma mère en couches, mon père dans un accident de voiture quelques années plus tard – et j'occupe donc la deuxième place dans l'ordre de succession au trône. Depuis qu'il est en âge de marcher, mon frère Nikolai, de quatre ans mon aîné, se prépare à prendre la relève de notre grand-père, le roi Edvard. Quand Nikolai aura des enfants, je serai reléguée plus loin encore dans l'ordre de succession, ce dont je ne me plains absolument pas. J'ai envie d'être reine autant que de me baigner dans une cuve d'acide.

Emma fronce les sourcils, déçue.

– Ah, eh bien, n'empêche.

– Emma ! lance l'un des autres membres de l'équipe. On a un problème avec les chats.

– Toujours les chats, marmonne-t-elle. Bref, je voulais vous annoncer mon départ à la retraite avant que vous ne l'appreniez par quelqu'un d'autre. Comme je suis encore là jusqu'à la fin de la semaine prochaine, on se verra mardi.

– Chouette.

Je la serre dans mes bras avant de la quitter.

Je la regarde se précipiter pour arbitrer un véritable combat de félins. Le chagrin qui me serre la poitrine augmente d'un cran.

Je suis contente qu'Emma ne m'ait pas parlé de son départ à la retraite avant la fin de mon service, sans quoi j'aurais été obnubilée par la nouvelle toute la journée.

– Êtes-vous prête, Votre Altesse ? demande Booth, visiblement impatient d'être débarrassé de Leather.

– Oui. Allons-y.

– Oui, allons-y ! répète le perroquet pour accompagner notre sortie. Donnez-moi une fessée !

Cette fois, je suis incapable de me retenir de rire devant la grimace de Booth.

– Vous allez me manquer, et à Leather aussi. Parlez-moi de mon nouveau garde du corps. Comment est-il ?

J'enfonce les mains dans les poches de mon manteau pour les protéger du froid mordant de l'automne. Les feuilles crissent sous mes bottes, nous marchons vers la maison que j'habite à l'extérieur du campus, à quinze minutes seulement du refuge. J'adore l'automne et tout ce qui va avec : les vêtements doux, l'explosion de couleurs chaudes sur les arbres, le soupçon de cannelle et de fumée dans l'air.

À Athenberg, je ne pourrais pas me promener dans la rue sans me faire alpaguer, d'où l'intérêt de Thayer. Sa population estudiantine compte tant de rois et de rejetons aux parents célèbres qu'une princesse n'a rien qui puisse les émouvoir. Je parviens à vivre ma vie comme une étudiante relativement normale.

– Je ne sais pas grand-chose sur mon successeur, admet Booth. C'est un prestataire extérieur.

Je hausse les sourcils.

– Vraiment ?

La Couronne engage parfois des agents de sécurité privés pour servir aux côtés des gardes royaux, mais c'est rare. En vingt et un ans, je n'ai jamais eu de garde du corps qui soit sous contrat.

– C'est censé être le meilleur, ajoute Booth, qui a pris mon étonnement pour de la méfiance. Ex-Navy SEAL, excellentes recommandations, de l'expérience dans la protection de personnalités de premier plan. C'est le gars le plus professionnel et le plus demandé de son entreprise.

– Hmm. (*Un garde du corps américain. Intéressant.*) J'espère qu'on s'entendra bien.

Quand deux personnes se côtoient vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, mieux vaut qu'elles soient compatibles. Très compatibles. Pour avoir connu des gens qui ne s'étaient pas entendus avec leur personnel de sécurité, je sais que ces attelages ne durent jamais longtemps.

– Je n'en doute pas. Il est facile de s'entendre avec vous, Votre Altesse.

– Vous dites ça parce que je suis votre patronne.

Booth sourit.

– À strictement parler, mon patron, c'est le directeur de la garde royale.



Je lui agite un index amusé sous le nez.

– Vous commencez déjà à faire l'insolent ? Vous me décevez.

Il s'esclaffe. Malgré son obstination à m'appeler « Votre Altesse », nous avons instauré au fil des ans une relation de camaraderie décontractée que j'apprécie. L'excès de formalités m'épuise.

Pendant le reste de notre promenade, la conversation dévie sur la paternité imminente de Booth et son retour à Eldorra. Il est si débordant de fierté à propos de son futur enfant que je ne peux m'empêcher d'éprouver une pointe d'envie. Je ne suis pas du tout prête à me marier ni à avoir des enfants, mais je rêve du genre de relation qui unit Booth et sa femme.

L'amour. La passion. Le choix. Autant de choses que l'argent ne peut acheter.

Un sourire narquois se dessine sur mes lèvres. Il ne fait aucun doute que j'aurais l'air d'une gamine ingrate pour quiconque lirait dans mes pensées. En un claquement de doigts, je peux obtenir toutes les choses matérielles que je désire, et je suis là à gémir après l'amour.

Mais les humains étant ce qu'ils sont, quel que soit leur titre, certains désirs sont universels. Malheureusement, la capacité à les satisfaire ne l'est pas.

Peut-être que je vais tomber amoureuse d'un prince qui me mettra des étoiles dans les yeux, mais j'en doute. Je finirai plus probablement, dans un mariage ennuyeux, mais socialement correct, avec un homme ennuyeux mais socialement correct, qui ne me fera l'amour que dans la position du missionnaire et nous passerons nos vacances aux mêmes endroits tous les ans.

Je repousse cette idée déprimante. J'ai encore un long chemin à parcourir avant de penser au mariage, je franchirai ce cap le

moment venu.

Nous arrivons chez moi, et mes yeux se posent sur la BMW noire inconnue dont le moteur tourne au ralenti dans l'allée. Sans doute celle de mon nouveau garde du corps.

– Il est en avance, constate Booth avec un haussement de sourcil surpris. Il n'est pas censé arriver avant 17 h.

– S'il est ponctuel, c'est bon signe, j'imagine.

Bien qu'être en avance d'une demi-heure me semble un peu excessif.

La portière de la voiture s'ouvre et une grosse botte noire se plante dans l'allée. Une seconde plus tard, l'homme le plus grand que j'aie jamais vu en vrai se déplie du siège avant, et ma bouche s'assèche complètement.

*Bon sang. Tellement sexy !*

Mon nouveau garde du corps doit mesurer au moins un mètre quatre-vingt-dix, peut-être même un mètre quatre-vingt-quinze, avec des muscles solides et sculptés sur chaque surface de sa puissante carcasse. Ses cheveux noirs sont assez longs pour frôler le col de sa chemise et tomber devant des yeux gris acier. Quant à ses jambes, elles sont si longues qu'il avale la distance entre nous en trois enjambées.

Pour quelqu'un d'aussi grand, il se déplace avec une discrétion surprenante. Si je ne l'avais pas regardé, je n'aurais pas remarqué qu'il s'approchait.

Il s'arrête devant moi et, je suis prête à le jurer, mon corps s'incline imperceptiblement vers lui, incapable de résister à son attraction gravitationnelle. Je suis aussi étrangement tentée de passer la main dans ses épaisses mèches sombres. La plupart des anciens soldats gardent la coupe courte des militaires, même après avoir quitté le service. Visiblement, pas lui.

– Rhys Larsen.

Sa voix grave et profonde m'enveloppe comme une caresse veloutée. Maintenant qu'il est plus près, je remarque une fine cicatrice en travers de son sourcil gauche, qui ajoute un soupçon de menace à son allure ombrageuse. Un début de barbe assombrit sa mâchoire et un tatouage dépasse de chaque manche de sa chemise.

Il est à l'opposé des types BCBG et rasés de près qui me plaisent habituellement, un constat qui n'empêche pas l'envol d'une nuée de papillons dans mon ventre.

Je suis tellement troublée par cette sensation que j'en oublie de répondre, jusqu'à ce que Booth me ramène à la réalité en tousotant.

– Bridget. Ravie de vous rencontrer.

Je prie pour qu'aucun des deux hommes n'ait remarqué le rouge qui m'est monté aux joues.

J'ai volontairement omis le titre de « Princesse », qui me semble trop prétentieux pour des situations décontractées en tête à tête. J'ai cependant remarqué que Rhys ne s'est pas adressé à moi en m'appelant « Votre Altesse » comme le fait Booth. Cela ne me dérange pas – ça fait même des années que j'essaie d'obtenir de Booth qu'il m'appelle par mon prénom –, toutefois j'y vois un indice que mon nouveau garde du corps n'aura rien à voir avec l'ancien.

– Il va falloir déménager.

Je cligne des yeux, interloquée.

– Je vous demande pardon ?

– Votre maison, répond Rhys en inclinant la tête vers ma spacieuse mais confortable demeure, avec ses deux chambres à coucher. C'est un cauchemar, du point de vue de la sécurité. Je ne sais pas qui a donné son accord pour cet emplacement, mais vous allez devoir déménager.

Les papillons s'arrêtent de palpiter pour pousser un cri strident.

Nous avons fait connaissance moins de deux minutes plus tôt, et il me donne déjà des ordres comme si c'était lui le patron. Pour qui se prend-il ?

– Je vis ici depuis deux ans. Je n'ai jamais eu de problème.

– Il suffit d'une seule fois.

– Hors de question que je déménage.

Je lui ai asséné ça avec un tranchant que j'utilise rarement, mais le ton condescendant de Rhys m'a mis les nerfs à vif.

Toute l'attirance que j'ai éprouvée est réduite en cendres : la mort d'un béguin avec le sexe opposé la plus rapide de toute mon histoire.

Non que cela ait eu la moindre chance de mener à quelque chose, de toute façon. Il est mon garde du corps, je ne dois pas l'oublier, n'empêche qu'il aurait été agréable de savourer le plaisir de le regarder sans qu'il soit gâché par l'envie de l'envoyer paître.

*Ah, les hommes !* Ils gâchent toujours tout dès qu'ils ouvrent la bouche.

– Vous êtes un expert en sécurité, j'ajoute froidement. Débrouillez-vous.

Rhys me jette un regard noir accentué par d'épais sourcils. Je ne me rappelle pas la dernière fois où quelqu'un m'a fusillée du regard.

– Bien, Votre Altesse.

L'inflexion de sa voix sur les deux derniers mots semble réduire mon titre à un objet de dérision. Aussitôt, les braises de l'indignation s'enflamment dans mon ventre.

J'ouvre la bouche pour répondre... quoi ? Je n'en suis pas sûre, car il n'a pas été franchement hostile, mais Booth me devance, avant que je ne lâche quelque invective que je regretterais.

– Pourquoi ne rentrons-nous pas ? On dirait qu’il va pleuvoir, s’empresse-t-il de constater.

Rhys lève les yeux... tout comme moi. Le ciel bleu azur nous adresse un clin d’œil.

Booth s’éclaircit la gorge.

– On ne sait jamais, ici. Les averses arrivent de nulle part. Après vous, Votre Altesse.

Nous entrons dans la maison sans rien ajouter.

J’enlève mon manteau, que je suspends à la patère en laiton près de la porte, avant de me plier à un nouvel effort de civilité.

– Désirez-vous boire quelque chose ?

L’irritation me tenaille toujours, mais je déteste la confrontation et je ne veux pas que ma relation avec mon nouveau garde du corps commence sur une note aussi aigre.

– Non.

Rhys balaie le salon du regard. Je l’ai décoré dans des tons vert jade et crème. Une femme de ménage passe deux fois par mois pour un nettoyage en profondeur, mais je veille moi-même à ce que l’endroit soit bien rangé.

– Pourquoi ne pas faire connaissance ? propose Booth d’une voix joviale et trop forte. Je veux dire Rhys et vous, Votre Altesse. Nous pourrions évoquer vos besoins, vos attentes, les horaires...

– Excellente idée. Je vous en prie. Asseyez-vous.

J’esquisse un sourire tendu en désignant le canapé à Rhys.

Pendant les quarante-cinq minutes qui suivent, nous passons en revue la logistique que nécessite la période de transition. Booth restera mon garde du corps jusqu’au lundi suivant, mais Rhys l’accompagnera jusqu’à cette date afin de se faire une idée de la façon dont les choses fonctionnent.

Rhys referme le dossier contenant une présentation détaillée de mes cours et de mon emploi du temps hebdomadaire, des événements publics à venir et des déplacements prévus.

– Tout est clair, dit-il. Permettez-moi d'être franc, princesse Bridget. Vous n'êtes pas la première, et vous ne serez pas la dernière personnalité de sang royal dont j'assure la sécurité. Je travaille pour Harper Security depuis cinq ans, et aucun de mes clients n'a été blessé sous ma protection. Voulez-vous savoir pourquoi ?

– Laissez-moi deviner. Votre charme éblouissant a étourdi les agresseurs potentiels, je plaisante.

Booth étouffe un rire qu'il transforme rapidement en toux.

La bouche de Rhys ne frémit même pas. *Évidemment*. Ma blague n'était pas à se tordre de rire, mais trouver une source dans le Sahara me paraît soudain plus facile que de découvrir une goutte d'humour dans ce grand corps à la musculature exaspérante.

– La raison est double, poursuit Rhys avec calme, comme si je n'étais pas intervenue. Premièrement, je ne me mêle pas de la vie privée de mes clients. Je suis ici pour vous protéger de tout danger physique. C'est tout. Je ne suis pas là pour être votre ami, votre confident ou quoi que ce soit d'autre. Cela me permet de ne pas commettre d'erreur d'appréciation. Deuxièmement, mes clients comprennent la façon dont les choses doivent fonctionner s'ils veulent rester en sécurité.

– C'est-à-dire ?

Mon sourire poli contient un avertissement qu'il ne remarque pas ou ignore tout simplement.

– Ils font ce que je leur dis, quand je le leur dis, pour tout ce qui touche à la sécurité. Vous comprenez, Votre Altesse ?

Les yeux gris de Rhys se fixent sur les miens. J'ai l'impression de contempler un mur d'acier inébranlable.

Aux oubliettes, l'amour et la passion. Ce dont je brûle par-dessus tout, c'est de lui arracher cette expression arrogante et de lui flanquer un coup de genou dans ses bijoux de famille.

J'appuie la pulpe de mes doigts sur mes cuisses et me force à compter jusqu'à trois avant de répondre.

Quand je reprends la parole, ma voix est assez glaciale pour faire passer l'Antarctique pour une plage paradisiaque. J'accompagne ma réponse d'un sourire sarcastique.

– Oui, heureusement pour nous deux, Monsieur Larsen, je n'ai aucune envie d'être votre amie, votre confidente ou quoi que ce soit d'autre.

Je ne prends pas la peine de relever la deuxième partie de sa déclaration – comme quoi je vais devoir faire ce qu'il me dira quand il me le dira. Je ne suis pas idiote. J'ai toujours tenu compte des conseils de Booth en matière de sécurité, mais plutôt me faire damner que d'alimenter la suffisance de Rhys.

– Bien, fait-il en se levant.

Je déteste déjà sa taille, sa présence qui efface tout ce qui se trouve à proximité, au point que je ne peux me concentrer que sur lui.

– Je vais faire un tour de la maison avant de discuter des prochaines étapes, annonce-t-il. Notamment en ce qui concerne l'amélioration de votre système de sécurité. En l'état, n'importe quel adolescent ayant accès à des tutoriels sur YouTube peut contourner votre système d'alarme.

Il me décoche un regard désapprobateur avant de disparaître dans la cuisine.

J'en reste bouche bée.

– Il... vous...

Je bredouille à court de mots, ce qui ne me ressemble pas.

– Pourquoi ? Jamais !

Je me tourne vers Booth, qui tente de se fondre dans la plante en pot près de la porte d'entrée.

– Vous n'allez pas me quitter. Je vous l'interdis.

Rhys ne peut pas être mon garde du corps. Je vais le tuer, et ma gouvernante me tuera en retour pour avoir souillé la moquette de son sang.

– Il a probablement le trac, ça arrive le premier jour, lâche Booth d'une voix incertaine qui colle parfaitement avec l'air peu convaincu de son visage. Vous vous entendrez très bien après la période de transition, Votre Altesse.

Peut-être... à condition de sortir vivants de cette période de transition.

– Vous avez raison.

Les doigts sur les tempes, je respire calmement. *Je peux le faire.* J'ai déjà eu affaire à des personnes difficiles. Mon cousin Andreas est l'engeance de Satan, et un lord britannique a essayé de me tripoter sous la table, au Bal de la Rose à Monaco. Il ne s'est arrêté que quand je lui ai « accidentellement » planté ma fourchette dans la main.

Qu'est-ce qu'un garde du corps acariâtre comparé à des aristocrates en mal de reconnaissance, des journalistes indiscrets et des membres de la famille malveillants ?

Rhys revient. Et, surprise, surprise, son agressivité n'a pas baissé d'un cran.

– J'ai détecté six failles de sécurité auxquelles nous devons remédier au plus tôt, déclare-t-il. Commençons par le problème numéro un : les fenêtres.



– Lesquelles ?

*Reste calme. Reste raisonnable.*

– Toutes.

Booth enfouit son visage entre ses mains. De mon côté, j'envisage de transformer mon épingle à cheveux en arme du crime.

Non, Rhys et moi ne ressortirons pas vivants de la période de transition.

## 2

---

# RHYS

La princesse Bridget von Ascheberg d'Eldorra va avoir ma peau. À défaut de causer ma mort au sens propre, elle va user jusqu'à la moelle ma patience et ma santé mentale. J'en suis certain, et ça ne fait que deux semaines qu'on travaille ensemble.

Je n'ai jamais eu de cliente aussi exaspérante. Certes, elle est belle (ce qui n'est pas une bonne chose quand on occupe mon poste) et charmante (à l'égard de tout le monde, sauf de moi), mais c'est aussi une véritable plaie. Quand je dis : « à droite », elle va à gauche ; quand je dis « partez », elle reste. Elle insiste pour assister à des événements très fréquentés avant que j'aie eu le temps de faire des repérages, et elle traite mes préoccupations en matière de sécurité comme s'il s'agissait d'une réflexion qui me serait venue après coup plutôt que d'une urgence.

Bridget affirme que c'est de cette façon qu'elle a fonctionné avec Booth et qu'elle s'en est très bien portée. À quoi je réplique que je ne suis pas Booth et que je me fiche de ce qu'elle a fait ou non quand il veillait sur elle. Que maintenant, c'est moi qui mène la danse.

Elle ne le prend pas bien, mais je m'en fous. Je ne suis pas là pour remporter le concours de M. Amabilité. Je suis là pour qu'elle reste en vie.

Ce soir-là, « là » signifie le bar le plus fréquenté de Hazelburg. La moitié de Thayer s'est déplacée pour les *happy hours* du vendredi soir de la Crypte, moitié prix sur toutes boissons, et je suis sûr que le bar a dépassé sa capacité maximale.

Musique à plein volume, gens bruyants. Le genre d'endroit que je déteste entre tous et, apparemment, celui que Bridget affectionne tout particulièrement, vu avec quelle véhémence elle a insisté pour venir ici.

Jules, son amie rouquine, me dévisage au-dessus de son verre.

– Alors... Vous avez été Navy SEAL, c'est bien ça ?

– Oui.

Je ne suis pas dupe de son ton aguicheur et de son comportement de fêtarde. J'ai vérifié les antécédents de tous les amis de Bridget dès ma prise de fonction, et je sais que Jules Ambrose est plus dangereuse qu'il n'y paraît. Mais comme elle ne représente pas une menace pour Bridget, je m'abstiens de mentionner ce qu'elle a fait dans l'Ohio. Ce n'est pas à moi de raconter cette histoire.

– J'aime les militaires, susurre-t-elle.

– Ex-militaire, J., nuance Bridget en finissant son verre sans me regarder. En plus, il est trop vieux pour toi.

C'est bien l'un des rares points sur lesquels je suis d'accord avec elle. Je n'ai que trente et un ans, je ne suis donc pas vieux, pourtant j'ai fait et vu assez de saletés dans ma vie pour me sentir vieux, surtout comparé à des étudiantes fraîches émoulues qui n'ont jamais travaillé.

Je n'ai jamais été frais émoulu, même enfant. J'ai grandi dans la saleté et la poussière.

Bridget est assise en face de moi, image même de la princesse de conte de fées qu'elle est. De grands yeux bleus et des lèvres roses charnues dans un visage en forme de cœur, une peau d'albâtre parfaite, des cheveux dorés tombant en vagues souples dans son dos. Son haut noir dévoile ses épaules lisses, et de minuscules diamants scintillent à ses oreilles.

Jeune, riche et de sang royal. L'exact opposé de moi.

– Négatif. J'aime les hommes mûrs, rétorque Jules avec un sourire au voltage décuplé par le regard qu'elle me jette. Et sexy, avec ça.

Je ne réponds pas à son sourire. Je ne suis pas assez bête pour sortir avec l'amie d'une cliente. J'ai déjà bien assez à faire avec Bridget.

Au sens figuré.

– Laisse cet homme tranquille, s'esclaffe Stella.

*Spécialiste en stylisme et communication. Fille d'un avocat spécialisé dans l'environnement et de la cheffe de cabinet d'un secrétaire d'État. Star des réseaux sociaux.* Mon cerveau m'énumère tout ce que je sais sur elle pendant qu'elle prend une photo de son cocktail avant d'en boire une gorgée.

– Trouve-toi quelqu'un de ton âge.

– Les gars de mon âge sont ennuyeux. Je le sais, je suis sortie avec tout un tas.

Jules donne un petit coup de coude à Ava, dernier membre du groupe d'amies proches de Bridget. Mis à part les avances inappropriées de Jules, c'est une bande plutôt agréable. Certainement préférable aux amis de la starlette hollywoodienne dont j'ai assuré la sécurité pendant trois mois atroces, au cours

desquels j'ai vu « accidentellement » plus de parties génitales que je n'aurais cru en voir dans ma vie.

– En parlant d'hommes mûrs, où est ton petit ami chéri ?

Ava rougit.

– Il ne peut pas venir. Il a une conférence téléphonique avec des partenaires commerciaux au Japon.

– Oh, crois-moi il va venir, lâche Jules. Tu es dans un bar, entourée d'étudiants ivres et excités. Je suis surprise qu'il n'ait pas... ah. En parlant du loup. Le voilà.

Je suis son regard jusqu'à l'endroit où un grand brun se fraie un chemin dans la foule d'étudiants survoltés.

Des yeux verts, des vêtements de marque taillés sur-mesure et une expression glaciale qui donnerait à la toundra gelée du Groenland des allures d'île tropicale.

*Alex Volkov.*

Je connais son nom et sa réputation, même si je ne l'ai jamais rencontré. C'est une légende dans certains milieux.

P.-D.G. *de facto* de la plus grosse société de développement immobilier du pays, Alex dispose de suffisamment de relations et d'informations secrètes pour faire chanter et tomber la moitié du Congrès et les cinq cents plus grandes fortunes du monde.

Je ne lui fais pas confiance, mais il sort avec l'une des meilleures amies de Bridget, autrement dit sa présence est inévitable.

Le visage d'Ava s'illumine quand elle le voit.

– Alex ! Je croyais que tu avais un call professionnel.

– Il s'est terminé tôt, alors je me suis dit que j'allais passer.

Il dépose un petit baiser sur ses lèvres.

– J'aime bien avoir raison, ce qui est presque toujours le cas, commente Jules en jetant un coup d'œil narquois à Alex. M. Volkov dans un bar d'université ? Je n'aurais jamais cru voir ça un jour.

Il ne relève pas le sarcasme.

La musique, jusque-là un R&B discret, passe à un remix du dernier tube radio, et le bar s'enflamme. Jules et Stella se précipitent sur la piste de danse, suivies par Bridget, mais Ava ne bouge pas.

– Allez-y, les filles. Je reste ici, dit-elle en bâillant. Je suis un peu claquée.

Jules la considère d'un air horrifié.

– Il n'est que 23 h ! (Elle se tourne vers moi.) Rhys, dansez avec nous. Vous devez réparer ce... blasphème.

Elle fait un geste vers Ava, qui s'est blottie contre Alex, lequel passe un bras protecteur autour de ses épaules. Si Ava adresse une grimace à son amie, Alex ne tique même pas. J'ai vu des blocs de glace montrer plus d'émotion que lui.

Pour ma part, je reste assis.

– Je ne danse pas.

– Vous ne dansez pas. Alex ne chante pas. Vous êtes une sacrée bande de gais lurons, tous les deux, grommelle Jules. Bridge, fais quelque chose.

Bridget me jette un coup d'œil avant de détourner le regard.

– Il travaille. Allez, ajoute-t-elle, taquine. On ne te suffit pas, Stella et moi ?

Jules pousse un soupir d'agacement.

– Faudra bien. Si c'est tout ce que vous avez trouvé pour me culpabiliser.

– J'ai appris l'art subtil de la culpabilisation à l'école des princesses, renchérit Bridget en entraînant ses amies. En piste !

Sans surprise, Ava et Alex se retirent peu après et je reste seul à la table, un œil sur les filles et l'autre sur le reste du bar. Du moins, en théorie. Malgré moi, mon regard revient sur Bridget et Bridget seulement, et pas uniquement parce qu'elle est ma cliente.

J'ai su qu'elle me poserait des problèmes dès l'instant où Christian m'a exposé ma nouvelle mission. Il me l'a exposée, pas proposée, parce que Christian Harper donne des ordres, il ne demande pas. Mais nous avons suffisamment collaboré pour que je puisse refuser la mission si je l'avais voulu... et je l'ai vraiment voulu, putain. Moi, veiller sur la sécurité de la princesse d'Eldorra quand je ne voulais rien avoir à faire avec Eldorra ? La pire idée de l'histoire des mauvaises idées.

Puis j'ai regardé la photo de Bridget et vu quelque chose dans ses yeux qui m'a interpellé. Peut-être le soupçon de solitude ou la vulnérabilité qu'elle essayait de cacher. Quoi qu'il en soit, ce quelque chose a suffi pour que j'accepte, bien qu'à contrecœur.

Maintenant, je me retrouve coincé avec une « responsabilité » qui me tolère à peine, et vice versa.

*Tu es un sacré idiot, Larsen.*

Mais aussi exaspérante que soit Bridget, je dois admettre que j'aime la voir telle qu'elle est ce soir. Grand sourire, visage rayonnant, yeux pétillants de rire et d'espièglerie. Sans trace de la solitude que j'ai décelée sur le cliché que Christian m'avait remis.

Elle lance ses mains en l'air et se déhanche sur la musique. Mon regard s'attarde sur la peau nue de ses longues jambes lisses avant que je l'en arrache, la mâchoire serrée.

J'ai déjà protégé de belles femmes, pourtant, quand j'ai vu Bridget en personne pour la première fois, j'ai réagi d'une manière inédite pour moi. Mon sang s'est échauffé, mon sexe a durci, mes mains ont brûlé de découvrir ce que je ressentirais en enroulant ses cheveux dorés autour de mon poing. Ça a été viscéral, inattendu et presque suffisant pour me faire renoncer à la mission avant même de la commencer, parce que désirer une cliente ne peut que conduire au désastre.

Mais ma fierté l'a emporté et je suis resté. J'espère juste ne pas le regretter.

Jules et Stella disent quelque chose à Bridget, qui hoche la tête avant qu'elles ne partent vers ce que je suppose être les toilettes. Elles ne se sont pas éloignées depuis plus de deux minutes quand un type à l'allure d'étudiant de fraternité, vêtu d'un polo rose, fonce droit sur Bridget d'un air déterminé.

Mes épaules se crispent.

Je me lève de mon siège au moment où le gars s'approche de Bridget et lui murmure quelque chose à l'oreille. Elle secoue la tête, sans qu'il s'éloigne pour autant.

Quelque chose de sombre se déploie dans mon ventre. S'il y a bien un truc que je déteste, ce sont les hommes qui ne comprennent pas le mot « non ».

M. Fraternité tend la main vers Bridget. Elle retire son bras avant qu'il n'entre en contact avec elle et ajoute quelques mots, avec une expression plus agacée cette fois. Le visage du type se déforme en une affreuse grimace. Il se rapproche d'elle, mais avant qu'il puisse la toucher, je m'interpose entre eux, lui barrant la route.

– Il y a un problème ?

Je le toise. M. Fraternité respire l'insolence de qui n'a pas l'habitude de se voir refuser quoi que ce soit, grâce à l'argent de papa, et il est soit trop stupide, soit trop arrogant pour réaliser que je suis à deux doigts de réarranger son visage si minutieusement qu'un chirurgien plasticien ne pourra le réparer.

– Pas de problème. Je l'invite juste à danser.

M. Fraternité me dévisage comme s'il caressait l'idée de m'affronter.

*OK, le gars est complètement con.*



– Je ne veux pas danser, déclare Bridget en me contournant pour planter son regard dans celui de M. Fraternité. Je te l’ai déjà dit deux fois. Ne m’oblige pas à te le répéter une troisième fois. Tu n’aimeras pas ce qui va se passer.

Il y a des moments où j’oublie que Bridget est une princesse, comme quand elle chante faux sous la douche – elle pense que je ne l’entends pas, alors que si – ou quand elle se lance dans une session d’étude qui dure toute la nuit sur la table de la cuisine.

Ce n’est pas le cas aujourd’hui. Une froideur royale irradie de tous ses pores, et je sens monter à mes lèvres un petit sourire que je fais disparaître au plus vite.

L’affreux rictus demeure plaqué sur les lèvres de M. Fraternité, mais il se trouve en infériorité numérique et il le sait. Il s’en va donc en traînant les pieds, non sans marmonner : « Sale conne » dans sa barbe.

À en juger par le rouge qui monte aux joues de Bridget, elle l’a entendu. Et malheureusement pour lui, moi aussi.

Il n’a pas fait un mètre que je l’attrape assez violemment par le col pour le faire crier. Une rotation stratégique de mon poignet et je lui casse le bras, mais je ne veux pas provoquer une scène. Une chance pour lui.

Pour l’instant.

– Qu’est-ce que tu as dit ?

Une note menaçante s’est insinuée dans ma voix.

Bridget et moi ne sommes pas les meilleurs amis du monde, mais ce n’est pas une raison pour que quelqu’un l’insulte. Pas sous ma supervision.

C’est une question de principe et de correction élémentaire, bordel !

– Ri... rien.

Le cerveau de moineau de M. Fraternité a fini par piger la situation et son visage vire à l'écarlate, tellement il panique.

– Je ne pense pas que ce soit « rien », je réplique en resserrant ma prise. (Il gémit de douleur.) Je pense que tu as utilisé un mot très grossier pour insulter la dame ici présente. (Nouveau resserrement de poigne, nouveau gémissement.) Et je pense que tu ferais mieux de t'excuser avant que la situation ne dégénère. Tu ne crois pas ?

Je n'ai pas besoin de préciser ce que signifie « dégénère ».

– Je suis désolé, marmonne M. Fraternité à l'adresse de Bridget. Laquelle lui répond d'un regard glacial sans ouvrir la bouche.

– Je n'ai pas bien entendu, j'insiste.

Les yeux de M. Fraternité étincellent de haine, mais il n'est pas assez stupide pour discuter.

– Je suis désolé, répète-t-il plus fort.

– De quoi ?

– De t'avoir traitée de... (Il jette un regard craintif dans ma direction.) De t'avoir donné un qualificatif déplaisant.

– Et ? j'insiste encore.

Il fronce les sourcils confus.

Je lui souris d'un air plus menaçant qu'amusé.

– Répète après moi : « Je suis désolé d'être un idiot de couille-molle qui ne sait pas respecter les femmes. »

Je crois entendre Bridget étouffer un petit rire, mais je me concentre sur la réaction de M. Fraternité. Il a l'air de vouloir me frapper de sa main libre, et j'en suis presque à le souhaiter. Il aurait été amusant de le voir tenter d'atteindre mon visage. Je le dépasse d'une bonne dizaine de centimètres, et il a des bras de crevette.

– Je suis désolé d'être un idiot de couille-molle qui ne sait pas respecter les femmes.

La rancœur qu'il ressent apparaît clairement.

– Acceptez-vous ses excuses ? je demande à Bridget. Si vous ne les acceptez pas, je peux régler ça dehors.

M. Fraternité pâlit.

Bridget incline la tête, l'air pensive, et l'ombre d'un nouveau sourire se dessine sur mes lèvres. *Elle est douée.*

– Ça ira, lâche-t-elle enfin, sur le ton de qui rend un grand service à autrui.

Inutile de perdre plus de temps avec quelqu'un d'aussi insignifiant.

Mon amusement tempère un peu la colère qui coulait dans mes veines depuis l'insulte proférée par M. Fraternité. Je le relâche.

– Tu as de la chance. Si je te vois encore l'embêter ou embêter une autre femme... tu ferais mieux d'apprendre à tout faire de la main gauche, je lui dis en baissant la voix. Parce que ta main droite sera hors service. Et pour toujours. Maintenant, dégage.

Je n'ai pas besoin de le lui dire deux fois. Il détaille, sa chemise rose dansant au milieu de la foule jusqu'à ce qu'il s'éclipse par la sortie.

*Bon débarras.*

– Merci, déclare Bridget. J'apprécie que vous vous soyez occupé de lui, même s'il est frustrant que vous ayez dû intervenir pour qu'il comprenne. Est-ce que je n'ai pas dit « non » assez clairement ?

Elle fronce les sourcils, agacée. Je m'écarte pour laisser passer un groupe de fêtards goguenards.

– Il y a les idiots, et puis les trous du cul. Il se trouve que vous êtes tombée sur quelqu'un qui était les deux.

Cette sortie me vaut un petit sourire.

– Monsieur Larsen, je crois que nous sommes en train d'avoir une conversation courtoise.

– Vraiment ? Il va falloir que quelqu'un vérifie si les poules ont des dents, je réponds avec ironie.

Le sourire de Bridget s'élargit. Que je sois damné si je ne ressens pas alors un petit coup en plein ventre.

– Que dites-vous d'un verre ? demande-t-elle en désignant le bar d'un petit mouvement de tête. C'est moi qui offre.

Je secoue la tête.

– Je suis en service et je ne bois pas d'alcool.

Une expression de surprise apparaît sur son visage.

– Jamais ?

– Jamais. Pas de drogue, pas d'alcool, pas de tabac. Ce n'est pas mon truc.

J'ai vu les ravages qu'ils causaient et je n'ai aucune envie de figurer dans leurs statistiques. L'expression de Bridget m'indique qu'elle soupçonnait autre chose derrière l'histoire que je lui sers, toutefois elle n'insiste pas, ce que j'apprécie. Certaines personnes sont parfois trop curieuses.

– Désolée d'avoir été si longues ! lance Jules qui revient avec Stella. La file d'attente pour les toilettes, une vraie catastrophe. Tout va bien ? ajoute-t-elle en nous regardant l'un après l'autre, Bridget et moi.

– Oui, M. Larsen m'a tenu compagnie pendant votre absence, répond Bridget du tac au tac.

– Vraiment ? dit Jules, sceptique. Comme c'est gentil de sa part.

Bridget ne mord pas à l'hameçon. Pas plus que moi, d'ailleurs.

– Calme-toi, J., la réprimande Stella. C'est son job, de s'occuper d'elle.

Je regagne la table, maintenant que la situation est réglée avec M. Fraternité et que ses amies sont de retour.

Stella a sacrément raison. C'est mon job, et Bridget est ma cliente. Rien de plus, rien de moins.

Bridget me jette un coup d'œil et nos regards se croisent pendant une fraction de seconde, avant qu'elle ne détourne le sien.

Ma main se contracte sur ma cuisse.

Elle m'attire, c'est une certitude. Elle est belle, intelligente et dotée d'un cran peu commun. Bien sûr qu'elle m'attire. Mais cela ne signifie pas que je dois ou que je vais me laisser aller à cette attirance.

En cinq ans de carrière comme garde du corps, je n'ai jamais franchi les limites du cadre professionnel.

Et je ne vais pas commencer maintenant.

## BRIDGET

L'une des pires choses dans le fait d'avoir un garde du corps vingt-quatre heures sur vingt-quatre, c'est de vivre avec lui. Cela n'a pas posé problème avec Booth parce que nous nous entendions bien, mais ma cohabitation avec Rhys me met sur les nerfs.

Ma maison me paraît soudain trop petite, car, où que je pose les yeux, Rhys est là.

En train de boire un café dans la cuisine. De sortir de la douche. De faire de la musculation dans le jardin, muscles bandés et peau luisante de sueur.

Tout cela prend de drôles d'allures de vie de couple, ce qui n'a jamais été le cas avec Booth, et je n'aime pas ça du tout.

– Vous n'avez pas trop chaud dans ces vêtements ? je lui demande lors d'une journée exceptionnellement chaude, où je regarde Rhys faire des pompes.

Même si l'on est en automne, la température avoisine encore les vingt degrés, et une perle de sueur coule dans mon cou malgré le coton léger de ma robe et la limonade glacée que j'ai à la main.

Rhys doit rôtir dans son maillot noir et son short de sport.

– Vous cherchez un prétexte pour que j’ôte mon tee-shirt ? demande-t-il sans interrompre ses pompes ni paraître le moins du monde essoufflé.

Une chaleur qui n’a rien à voir avec la météo me monte aux joues.

– Dans vos rêves.

D’accord, ce n’est pas la réponse la plus inspirée, mais c’est la seule chose qui me soit venue à l’esprit.

Honnêtement, je suis curieuse de voir Rhys torse nu. Non parce que je veuille reluquer ses abdominaux – qui, je peux bien l’admettre, quoiqu’à contrecœur, doivent être fantastiques si je me fie au reste de son corps –, mais justement parce qu’il semble déterminé à ne pas se mettre torse nu. Même quand il sort de la salle de bains après sa douche, il est entièrement habillé.

Peut-être est-il mal à l’aise avec l’idée de se retrouver à moitié nu devant une cliente, pourtant j’ai l’impression que peu de choses décontenancent Rhys Larsen. Il doit y avoir une autre raison. Un tatouage embarrassant, peut-être, ou une étrange maladie de peau qui n’affecte que son torse.

Rhys termine ses pompes et passe à la barre de traction.

– Vous allez continuer à me reluquer ou je peux vous être utile en quoi que ce soit, Princesse ?

La chaleur de mes joues a augmenté.

– Je ne vous reluque pas. Je prie secrètement pour que vous soyez frappé d’insolation. Le cas échéant, je ne vous viendrai pas en aide. J’ai... un livre à lire.

*Seigneur, qu’est-ce que je raconte ?* Ça n’a pas de sens, même à mes propres oreilles.

Après nos quelques minutes de solidarité à la Crypte, deux semaines plus tôt, Rhys et moi sommes retombés dans nos

échanges habituels remplis de sarcasmes, ce qui me désole, parce que je ne suis ni foncièrement sarcastique ni désobligeante.

L'ombre d'un sourire se dessine sur les lèvres de Rhys, mais disparaît avant de devenir tangible.

– C'est bon à savoir.

À ce stade, j'ai dû virer au rouge betterave, mais je relève le menton et retourne à l'intérieur avec autant de dignité que possible.

Que Rhys rôtisse au soleil ! J'espère qu'il va bel et bien attraper une insolation. Peut-être alors n'aura-t-il plus assez d'énergie pour se comporter comme un con.

Malheureusement, ça n'a pas été le cas, il a encore beaucoup d'énergie pour jouer au con.

– Alors, ce livre ? me lance-t-il un peu plus tard, quand il a terminé sa séance de musculation.

J'ai attrapé le premier volume à ma portée juste avant qu'il entre dans le salon.

– Captivant.

Je m'efforce de me concentrer sur la page plutôt que sur la façon dont le tee-shirt humide colle au torse de Rhys.

Pour des abdos, ce sont des abdos. Peut-être même en béton armé. Non que je m'interroge sur leur fermeté.

– Ça m'en a tout l'air, en effet.

Son visage demeure impassible, je décèle pourtant une pointe de moquerie dans sa voix. Il se dirige vers la salle de bains et, sans se retourner, ajoute :

– Au fait, Princesse, vous tenez le livre à l'envers.

Je le referme dans un claquement, les joues en feu tant je suis mortifiée.

Bon sang, ce type est insupportable ! Un gentleman ne m'aurait jamais fait remarquer une chose pareille, mais Rhys Larsen n'est pas



un gentleman. Il est le cauchemar de ma vie.

Malheureusement, je suis la seule personne à le penser. Tous les autres trouvent ses bougonneries charmantes, y compris mes amies et les gens du refuge, si bien que je ne peux même pas me plaindre auprès d'eux de la façon dont il fait de mon existence un cauchemar.

– C'est quoi le problème avec ton nouveau garde du corps ? me chuchote Wendy, l'une des bénévoles de longue date de Wags and Whiskers.

Elle assortit sa question d'un coup d'œil à l'endroit où Rhys est assis, statue rigide de muscles et de tatouages.

– Il a un côté à la fois fort et silencieux. Hyper sexy !

– Tu dis ça, mais ce n'est pas toi qui es obligée de vivre avec lui.

Deux jours se sont écoulés depuis l'épisode ridicule du livre à l'envers. Rhys et moi n'avons plus échangé une parole depuis, à part « bonjour » et « bonne nuit ».

Cela ne me dérange pas. Il est plus facile ainsi de faire comme s'il n'existait pas.

Wendy éclate de rire.

– Je serais ravie de changer de place avec toi. Ma colocataire n'arrête pas de faire cuire du poisson au micro-ondes, si bien que la cuisine empest, et elle ne ressemble ni de près ni de loin à ton garde du corps.

Elle resserre sa queue-de-cheval et se lève.

– À propos d'échanger nos places, je dois me rendre à mon groupe de travail. Tu as tout ce qu'il te faut ?

J'acquiesce. J'ai assez souvent pris la relève de Wendy pour que la routine soit bien rodée.

Après son départ, le silence s'installe, si lourd qu'il se drape autour de moi comme une cape.

Rhys ne bouge pas de son coin. Nous sommes seuls, mais ses yeux parcourent la salle de jeux comme s'il s'attendait à ce qu'un assassin surgisse d'un instant à l'autre de derrière la cage des chats.

– Est-ce que ça épuise, à force ?

Je gratte Meadow, le nouveau chat du refuge, derrière les oreilles.

– Quoi ?

– D'être en permanence à l'affût.

Constamment en alerte, à guetter le danger. C'est son travail, mais je n'ai jamais vu Rhys se détendre, même lorsqu'il n'y a que nous deux à la maison.

– Non.

– Vous savez que vous pouvez me donner des réponses qui contiennent plus d'un mot, n'est-ce pas ?

– Oui.

Impossible, je vous dis.

– Dieu merci, tu es là, ma chérie, je murmure à Meadow. Toi au moins, tu sais soutenir une conversation.

Le petit chat miaule son approbation et je souris. Je suis prête à le jurer : les chats sont parfois plus intelligents que les humains.

Il y a un autre long silence avant que Rhys ne me prenne au dépourvu en demandant :

– Pourquoi êtes-vous bénévole dans un refuge pour animaux ?

Sidérée qu'il entame une conversation sans rapport avec la sécurité, je me fige au milieu de mes caresses. Meadow miaule une nouvelle fois, cette fois en signe de protestation.

Je reprends mes caresses, tout en réfléchissant à ce que je vais répondre à Rhys, pour finir par choisir la réponse la plus simple.

– J'aime les animaux. D'où le refuge pour animaux.

– Hmm.

Le scepticisme que je perçois dans sa voix me crispe.

– Pourquoi cette question ?

Rhys hausse les épaules.

– Je n’aurais pas cru que ce soit le genre de choses que vous aimez faire pendant votre temps libre.

Je n’ai pas besoin de demander quel genre de choses, selon lui, je suis censée aimer faire dans mon temps libre. Un simple coup d’œil à ma personne suffit à la plupart des gens pour faire des suppositions à mon sujet et, oui, certaines d’entre elles sont vraies. J’aime le shopping et les fêtes autant que les autres filles, mais cela ne signifie pas que je ne m’intéresse pas à d’autres choses.

– Il est étonnant de voir à quel point vous avez percé ma personnalité à jour alors que vous ne me connaissez que depuis un mois, je réplique froidement.

– Je fais des recherches, Princesse. J’en sais plus sur vous que vous ne le pensez.

Rhys ne s’adresse à moi que de cette façon. Il refuse de m’appeler par mon prénom ou par « Votre Altesse ». En retour, je refuse de l’appeler autrement que « Monsieur Larsen ». Je ne suis pas sûre que cela serve à quelque chose puisqu’il ne montre aucun agacement de se voir ainsi interpellé, mais la partie mesquine de mon être y trouve son compte.

– N’empêche, vous ignorez pourquoi je suis bénévole dans un refuge pour animaux. Il est donc clair que vous devez revoir vos compétences en matière de recherches.

Il tourne vers moi ses yeux gris acier et il me semble y déceler un soupçon d’amusement avant de me retrouver face au mur d’impassibilité.

– Touché, concède-t-il avant d’hésiter, puis d’ajouter à contrecœur : Vous êtes différente de ce à quoi je m’attendais.

– Pourquoi ? Parce que je ne suis pas une écervelée superficielle ?

Ma voix se refroidit d'un degré supplémentaire pour me permettre de dissimuler la piqure inattendue que m'ont infligée ses mots.

– Je n'ai jamais dit que vous étiez une écervelée superficielle.

– Vous l'avez sous-entendu.

Rhys grimace.

– Vous n'êtes pas la première personnalité de sang royal dont j'assure la sécurité, dit-il. Vous n'êtes même pas la troisième ou la quatrième. Elles se sont toutes comportées de la même manière, et je m'attendais à la même chose avec vous. Mais vous n'êtes pas...

Je hausse un sourcil.

– Je ne suis pas... ?

Un petit sourire passe sur son visage, si rapidement que j'ai failli le manquer.

– Une écervelée superficielle.

Je ne peux pas m'en empêcher. J'éclate de rire.

Moi riant d'un propos de Rhys Larsen. Il a dû geler en enfer.

– Ma mère aimait beaucoup les animaux, j'ajoute, à ma propre surprise.

Je n'avais pas prévu de parler de ma mère avec Rhys, mais quelque chose me pousse à profiter de l'accalmie dans notre relation normalement conflictuelle.

– C'est elle qui m'a transmis le gène. Seulement, les animaux de compagnie ne sont pas autorisés au Palais, alors le seul moyen pour moi d'en côtoyer régulièrement, c'est de faire du bénévolat dans des refuges. (Je tends la main et souris quand Meadow me donne un coup de patte comme pour y toper.) J'aime ça, mais je le fais aussi parce que... je me sens plus proche de ma mère, j'achève, ayant

trouvé le mot juste. L'amour des animaux est quelque chose que nous sommes les seules à partager. Le reste de ma famille les aime bien, mais pas de la même manière que nous. Enfin, avant.

Je ne sais pas ce qui a motivé mon aveu. Je voulais prouver que mon volontariat n'est pas une opération de relations publiques ? Pourquoi me soucier de ce que Rhys pense de moi, de toute façon ?

Ou peut-être que j'avais besoin de parler de ma mère à quelqu'un qui ne l'a pas connue. À Athenberg, dès que j'évoque son nom, les gens me jettent des regards de pitié. Rhys, lui, reste aussi calme et imperturbable que d'habitude.

– Je comprends, dit-il.

Deux mots simples, mais qui font leur chemin et apaisent une partie de moi qui avait besoin de l'être sans que j'en aie conscience.

Nos regards se croisent et l'air prend une densité nouvelle.

Sombres, mystérieux, perçants. Rhys a le genre d'yeux qui plongent droit dans votre âme, franchissant des strates complexes de mensonges et de faux-semblants pour atteindre les horribles vérités qui se cachent en dessous.

Combien de mes vérités peut-il entrevoir ? Est-ce qu'il distingue la jeune femme sous le masque, celle qui porte depuis des décennies un fardeau qu'elle est terrifiée de partager, celle qui a tué...

– Maître ! Donnez-moi une fessée, maître ! S'il vous plaît, donnez-moi une fessée !

Leather choisit ce moment pour laisser libre cours à l'une de ses fameuses crises gênantes.

Le sortilège se rompt aussi vite qu'il s'est créé.

Rhys détourne le regard et je baisse les yeux. Il y a, dans le souffle que je relâche, un mélange de soulagement et de déception.

– Maît...

Leather se tait sous le regard noir que lui lance Rhys. L'oiseau ébouriffe ses plumes et sautille dans sa cage avant de s'installer dans un silence nerveux.

Je tente de me débarrasser de l'électricité déstabilisante des secondes qui viennent de s'écouler.

– Félicitations, vous êtes peut-être la première personne à avoir réussi à interrompre Leather au milieu d'une phrase. Vous devriez l'adopter.

– Putain, jamais de la vie. Je ne donne pas dans les animaux grossiers.

Nous échangeons un regard pendant une fraction de seconde avant qu'un petit rire ne s'échappe de ma bouche et que le rideau de fer qui protège ses yeux ne se soulève assez pour que je puisse y apercevoir une nouvelle étincelle d'humour.

On ne reparle plus pendant le reste de mon service, mais l'ambiance entre nous s'est suffisamment détendue pour que je me persuade qu'une relation de travail agréable, entre Rhys et moi, n'est finalement pas impossible.

Optimisme ou illusion ? Toujours est-il que pour faire face à une situation gênante, mon cerveau s'accroche à la moindre preuve que les choses ne sont pas si horribles.

Le vent mord mon visage : nous rentrons à pied après mon service. Rhys et moi nous sommes disputés pour savoir si nous allions marcher ou prendre la voiture, mais en fin de compte, il a admis qu'il aurait été idiot de conduire pour nous rendre dans un endroit aussi proche.

– Êtes-vous impatient de visiter Eldorra ? je lui demande.

Les vacances d'hiver arrivant, nous devons partir quelques jours plus tard pour Athenberg, et Rhys m'a indiqué que ce sera la première fois qu'il s'y rendra.

J'avais espéré tirer parti de notre récent élan de camaraderie, mais j'en ai été pour mes frais : le visage de Rhys s'est refermé plus vite qu'une fête après une intervention des flics.

– Je ne vais pas là-bas pour des vacances, Princesse.

Il prononce « là-bas » comme si je le forçais à aller dans un camp de prisonniers, et non dans un endroit que *Travel + Leisure* a désigné comme la neuvième meilleure ville du monde à visiter.

– Je sais que vous n'y allez pas pour des vacances. Mais vous aurez du temps libre...

Je tente, sans succès, de faire disparaître tout agacement de ma voix.

Un crissement aigu de pneus déchire l'air. Mon cerveau n'a pas le temps d'analyser le son que Rhys me pousse déjà dans une ruelle voisine où il me plaque contre un mur, arme dégainée, son corps protégeant le mien.

Mon pouls s'accélère sous les effets conjugués de la brusque montée d'adrénaline et de ma proximité avec lui. Tout son corps musclé dégage une chaleur et une tension qui m'enveloppent comme un cocon alors qu'une voiture passe à toute allure, musique à fond et des rires qui s'échappent de vitres entrouvertes.

Le cœur de Rhys bat contre moi, nous restons immobiles dans la ruelle, longtemps après la disparition de la musique, dans le seul bruit de nos respirations lourdes.

– Monsieur Larsen, je murmure enfin, je pense que tout va bien.

Il ne bouge pas. Je suis coincée entre lui et la brique, deux murs qui me protègent du monde. Une de ses mains est appuyée à côté de ma tête contre le mur. Il est si près que je sens chaque arête sculptée et chaque creux de son corps contre le mien.

Une autre interminable seconde s'écoule avant que Rhys range son arme et tourne la tête pour me regarder.

– Vous êtes sûre que ça va ?

Sa voix est profonde et grave, ses yeux cherchent d'éventuelles blessures alors qu'il ne m'est rien arrivé.

– Oui. La voiture a pris un virage trop rapide. C'est tout. J'ai été plus surprise par le fait que vous m'ayez jetée dans la ruelle.

Je laisse échapper un rire nerveux, la peau trop chaude sous son regard inquisiteur.

– Voilà pourquoi on aurait dû prendre la voiture.

Il recule d'un pas, emportant sa chaleur avec lui. L'air frais en profite pour s'engouffrer dans le vide. Je frissonne, regrettant de ne pas avoir mis un pull plus épais. Il fait soudain trop froid.

– Vous êtes trop vulnérable et sans protection pour vous promener comme ça, reprend-il. Ça aurait pu être une fusillade.

Je me retiens de rire.

– Je ne pense pas, non. Les chats voleront avant qu'il y ait une fusillade à Hazelburg.

C'est l'une des villes les plus sûres du pays, et la plupart des étudiants n'ont même pas de voiture.

Rhys n'a pas l'air impressionné par ma remarque.

– Combien de fois faudra-t-il que je vous le répète ? Il suffit d'une fusillade. À partir de maintenant, les trajets entre votre maison et le refuge ne se feront plus à pied.

– Ce n'était carrément rien. Vous exagérez.

Devant mon agacement revenu en force, son expression se transforme en granit.

– C'est mon travail d'envisager tout ce qui pourrait mal tourner. Si vous n'aimez pas ma façon de procéder, renvoyez-moi. En attendant, faites ce que je dis, quand je le dis, comme je vous l'ai expliqué le premier jour.



Toute trace de notre semi-trêve du refuge a disparu. Je regrette de ne pouvoir le licencier, il se trouve que je n'ai pas mon mot à dire sur les décisions relatives au personnel et aucune raison valable pour renvoyer Rhys, si ce n'est que nous ne nous entendons pas.

J'avais vraiment cru que ce qui s'est passé au refuge allait marquer le début d'une nouvelle phase dans nos relations, mais notre pas en avant est vite devenu deux pas en arrière.

J'imagine en grimaçant nos longues heures de vol vers Athenberg sans rien d'autre, pour nous tenir compagnie, que le silence glacial de mise entre nous.

Les vacances de Noël vont être longues.

# 4

---

## RHYS/BRIDGET

### RHYS

J'arrive avec Bridget à Athenberg, la capitale d'Eldorra, quatre jours après que mon décret sur l'interdiction qu'elle se déplace à pied a ouvert un deuxième front dans notre guerre froide. Le voyage en avion a été plus glacial qu'une baignade dans une rivière russe en plein hiver, mais je m'en moque.

Je n'ai pas besoin qu'elle m'apprécie pour faire mon travail.

Je scrute le cimetière national de la ville, presque vide, tout en écoutant le sifflement sinistre du vent dans les arbres dénudés. Le froid mordant s'engouffre sous les couches de mes vêtements et s'enfonce jusque dans la moelle de mes os.

C'est le premier jour de semi-liberté dans l'emploi du temps de Bridget depuis notre atterrissage, et elle m'a sidéré en insistant pour le passer au cimetière.

Mais en arrivant sur place, j'ai compris.

Je me tiens à une distance respectueuse des deux pierres tombales devant lesquelles elle s'est agenouillée, assez près cependant pour distinguer les noms qui y sont gravés.

« Josefine von Ascheberg. Frederik von Ascheberg. »

Ses parents.

J'avais dix ans quand la princesse héritière Josefine est morte en couches. Je me souviens d'avoir vu les photos de la défunte s'étaler dans les magazines et à la télévision pendant des semaines. Le prince Frederik est mort quelques années plus tard dans un accident de voiture.

Bridget et moi ne sommes pas amis. La plupart du temps, nos échanges ne sont même pas courtois. Cela ne m'empêche d'éprouver un étrange pincement au cœur quand je vois le chagrin sur son visage au moment où elle murmure quelque chose sur la tombe de ses parents.

Bridget repousse une mèche de cheveux, et la tristesse de son expression se mue en un petit sourire alors qu'elle dit autre chose. Je me soucie rarement de ce que les gens font et disent dans leur vie privée, mais pour une fois, je regrette presque de n'être pas assez proche pour entendre ce qui la fait sourire.

Mon téléphone sonne et je me réjouis de la distraction qu'il m'offre, jusqu'à ce que je découvre le message.

Christian : Je peux te donner le nom en moins de dix minutes.

Moi : Non. Laisse tomber.

Un autre message s'affiche, mais je range mon téléphone sans le lire, gagné par l'irritation.

Christian est un salopard tenace qui se plaît à déterrer les cadavres du passé des autres. Il me harcèle depuis qu'il a appris que je passais les vacances à Eldorra – il connaît mes réticences à l'égard

de ce pays – et s’il n’était pas mon patron et ce qui se rapproche le plus d’un ami, son visage aurait déjà senti la caresse de mon poing.

Je lui ai dit que je ne voulais pas de ce nom, et j’étais sincère. J’ai survécu trente et un ans en l’ignorant. Je peux survivre trente et une années de plus, ou le temps qu’il me faudra pour casser ma pipe.

Je reporte mon attention sur Bridget juste au moment où une brindille craque à proximité, suivie du clic discret de l’obturateur d’un appareil photo.

Je relève la tête et grommelle en avisant une touffe de cheveux blonds qui dépasse d’une pierre tombale voisine.

*Putains de paparazzis.*

Le connard couine et tente de s’enfuir quand il réalise qu’il a été repéré, mais je me précipite et l’attrape par le col de sa veste.

Du coin de l’œil, je vois Bridget se lever, visiblement inquiète.

– Votre appareil photo ! j’ordonne.

Ma voix calme dissimule ma colère. Les paparazzis sont un mal inéluctable pour qui surveille des personnalités très en vue, mais il y a une différence entre prendre des photos de quelqu’un en train de manger ou de faire du shopping et photographier cette personne dans un moment aussi intime.

Bridget se recueille sur la tombe de ses parents, bon sang, et ce merdeux a le culot de s’immiscer dans ce moment de solitude.

– Pas question, s’emporte le paparazzi. On est dans un pays libre et la princesse Bridget est un personnage public. Je peux...

Je n’attends pas la fin de sa phrase pour lui arracher l’appareil photo des mains, le laisser tomber par terre et le réduire en miettes sous ma botte.

Je n’aime pas me répéter.

Il pousse un hurlement de protestation.

- C'est un appareil photo à cinq mille dollars !
- Estimez-vous heureux de n'avoir que cela de cassé.

Je le relâche, rajuste sa veste dans un geste qui tient plus de la menace que de la courtoisie.

– Vous avez cinq secondes pour disparaître avant que je change d'avis.

Le paparazzi a beau être indigné, il n'est pas stupide. Deux secondes plus tard, il disparaît derrière les arbres, abandonnant les débris inutilisables de feu son appareil photo. Une minute plus tard, j'entends un moteur démarrer et une voiture quitter le parking.

– Je le reconnais. Il travaille pour le *National Express*. Le plus trash des tabloïds. Ils vont probablement raconter que je suis membre d'une secte satanique ou quelque chose du genre, après ce que vous avez fait à son appareil photo.

Bridget s'est approchée de moi, ne semblant pas du tout surprise par la tournure des événements.

Je grommelle.

– Il le méritait. Je ne supporte pas les gens qui ne respectent pas la vie privée.

Un petit sourire passe sur son visage, le premier depuis des jours, et la froideur se radoucit.

– C'est un paparazzi, c'est donc son travail de ne pas respecter la vie privée d'autrui.

– Pas quand les gens sont au cimetière, bon sang !

– J'y suis habituée. À moins d'être au Palais, je cours toujours le risque de retrouver le moindre de mes faits et gestes dans les journaux, ajoute-t-elle, visiblement résignée. Merci de vous en être occupé, même si votre méthode était plus... agressive que ce que j'aurais conseillé.

Un soupçon de tristesse subsiste dans ses yeux, et je ressens à nouveau cet étrange pincement au cœur. Peut-être parce que je partage avec elle la source de sa tristesse : le sentiment d'être seul au monde, privé des deux personnes censées m'aimer le plus.

Je n'ai jamais connu l'amour de mes parents et, malgré le vide que laisse cette absence, je ne comprends pas ce qui me manque. Bridget en ayant fait l'expérience, au moins avec son père, j'imagine que le sentiment de vide est encore plus grand pour elle.

*Tu n'es pas là pour te rapprocher d'elle, connard. Tu es là pour la protéger. Un point, c'est tout.*

Peu importe qu'elle soit belle ou triste, ou que je brûle d'effacer la mélancolie qui l'enveloppe. Ce n'est pas à moi de la soulager.

Je recule d'un pas.

– Vous êtes prête ? On peut rester plus longtemps si vous voulez, mais vous avez un événement dans une heure.

Bridget remet une mèche de ses cheveux en place, manifestement gênée.

– Non, je suis prête. Je voulais juste souhaiter un joyeux Noël à mes parents et leur donner des nouvelles de ma vie. Cela peut paraître idiot, mais c'est la tradition, et j'ai l'impression qu'ils écoutent... ajoute-t-elle avant de s'interrompre, puis de conclure : Comme je l'ai dit, c'est idiot.

La tension qui s'est formée dans ma poitrine se propage jusqu'à m'étouffer sous le poids de souvenirs qu'il valait mieux oublier.

– Ce n'est pas idiot. Je fais la même chose avec mes vieux copains militaires.

Ceux qui sont enterrés dans la région de Washington en tout cas, même si je fais de mon mieux pour me rendre sur les autres tombes quand je le peux.

C'est ma faute s'ils sont morts. Le moins que je puisse faire est de leur rendre hommage.

Nous nous dirigeons vers la sortie.

– Vous restez en contact avec vos amis des Navy SEALs ? s'enquiert Bridget.

Je reste aux aguets, pour le cas où d'autres paparazzis se trouveraient dans les parages, mais il n'y a que nous et les fantômes du passé.

– Avec deux ou trois. Pas aussi souvent que je le souhaiterais.

Mon unité a été ma famille, mais après ce qui s'est passé, il est devenu trop difficile pour les survivants de rester en contact. Nous nous rappelions trop ce que nous avons perdu.

La seule personne avec qui j'ai gardé un contact régulier est mon ancien commandant, celui de mes débuts dans les SEALs.

– Qu'est-ce qui vous en a fait partir ?

Bridget enfonce les mains dans les poches de son manteau. Je résiste à l'envie de l'attirer contre moi pour partager un peu de ma chaleur. Il fait sacrément froid, et son manteau ne me semble pas assez épais pour la protéger du vent.

– C'était trop. Les déploiements, l'incertitude, les funérailles. Voir mourir des hommes avec qui je servais. (L'étau se resserre et je m'oblige à respirer avant de continuer.) Ça m'a foutu en l'air et, si je n'étais pas parti à ce moment-là... *J'aurais perdu ce qui restait de moi.* (Je secoue la tête.) Beaucoup d'anciens combattants vivent la même chose. Je n'ai rien de spécial.

Nous arrivons devant la voiture, et quand j'ouvre la portière pour Bridget, elle pose une main sur mon bras.

Je me raidis, son contact brûle mes vêtements plus efficacement que n'importe quel froid ou flamme.

– Je suis désolée, dit-elle. À la fois pour ce qui s’est passé et pour m’être montrée indiscreète.

Je retire mon bras et ouvre un peu plus la portière, mais l’empreinte de son contact reste sur mon bras.

– J’ai quitté les SEALs il y a des années. Si je n’avais pas voulu en parler, je ne l’aurais pas fait. Je ne regrette pas mon passage dans les Forces spéciales. Les gars de mon unité étaient comme des frères pour moi, ce que j’ai eu de plus proche d’une vraie famille, et je n’y renoncerais pour rien au monde. Mais les missions en première ligne ? Oui, j’en avais assez de cette merde.

Je n’avais jamais partagé ça avec personne jusque-là. Mais, encore une fois, je n’ai personne avec qui en parler, à part mon ancienne thérapeute, et j’avais assez de problèmes à régler avec elle pour ne pas m’interroger sur les raisons de mon départ de l’armée.

– Pourtant, vous avez choisi d’être garde du corps ensuite, note Bridget. Ce n’est pas vraiment un métier sans danger.

– J’ai les compétences pour être un bon garde du corps.

Beaucoup d’anciens SEAL choisissent la sécurité privée, et Christian est peut-être un salaud, mais c’était un salaud persuasif. Il m’a convaincu de signer moins d’un jour après mon retour sur le sol américain.

– Je ne pense pas avoir été plus en danger que depuis que je vous ai comme cliente.

Elle fronce les sourcils, confuse, et je suis sur le point de sourire. Presque.

– Mon risque d’AVC a été multiplié par dix.

La confusion de Bridget se dissipe, remplacée par un étrange mélange de plaisir et d’exaspération.

– Heureuse de voir que vous avez retrouvé votre sens de l’humour, Monsieur Larsen. C’est un miracle de Noël.



Un gloussement s'échappe de ma gorge, un son si étranger que j'ai peine à croire que c'est moi qui l'ai émis, et quelque chose s'agite dans mon âme, réveillé par le rappel qu'il existe d'autres choses que les ténèbres qui me hantent depuis si longtemps.

La surprise explose dans les yeux de Bridget avant qu'elle ne m'offre un timide sourire en retour. Le « quelque chose » en moi relève la tête devant cet encouragement.

Je m'empresse de calmer ses ardeurs.

Un rire, c'est bien. Le reste ne l'est pas. Je fais disparaître le sourire de mon visage.

– Allons-y. Sans quoi nous serons en retard.

## BRIDGET

Si je résume ma relation avec Rhys par une chanson, ce serait « Hot N Cold » de Katy Perry. Parfois, nous nous disputons, n'échangeant que des répliques froides ; parfois nous rions et tissons des liens à coups de blague.

D'accord, « tisser des liens » est un peu fort pour décrire ce qui s'est passé sur le parking du cimetière. Il serait plus exact de dire que nous nous sommes comportés l'un envers l'autre comme des êtres humains normaux. Certes, Rhys n'a pas vraiment ri mais plutôt émis un demi-gloussement, mais peut-être que dans son monde c'est considéré comme un rire. Je ne l' imagine pas plus éclater de rire que je ne visualise un catcheur danser un ballet.

Cependant, s'il y a une chose que j'ai apprise au cours du mois dernier, c'est de profiter des bons moments de notre relation quand j'en ai la possibilité. Après ma visite « surprise » planifiée dans un

lycée local, où j'ai prononcé un discours sur l'importance de la bienveillance, j'aborde un sujet que j'évitais depuis une semaine.

– D'habitude, je reste plus longtemps à Eldorra pour les vacances, mais je suis contente que nous rentrions plus tôt sur le campus, cette année, je déclare nonchalamment, alors que nous nous installons dans un restaurant près de l'école.

Pas de réponse.

Je commence à penser que Rhys va ignorer l'appât, quand il répond :

– Crachez le morceau, Princesse. Qu'est-ce que vous voulez ?

*Et voilà, grincheux reprend du poil de la bête.*

Je fronce les sourcils. J'ai l'impression d'être une enfant demandant une permission à son père, ce qui est ridicule, mais il dégage une telle autorité que j'oublie parfois qu'il est mon employé et non l'inverse.

Bon, à strictement parler, c'est un contractuel embauché par le Palais, mais la distinction s'avère mineure.

– Mon groupe préféré se produit à Washington en janvier. Ava et moi avons acheté des billets pour les voir.

– Nom du groupe et emplacement.

Je lui donne les informations.

– Je vais vérifier et je vous tiens au courant. Un burger, à point, s'il vous plaît, ajoute-t-il à l'intention du serveur qui s'est approché. Merci.

Je passe ma commande, puis j'attends que le serveur s'éloigne avant de répéter d'une voix tendue :

– J'ai déjà acheté les billets.

Traduction : *J'y vais, que tu le veuilles ou non.*

– Remboursables, j'espère.

Son regard acéré parcourt le restaurant, sans manquer aucun détail sur les clients ou l'agencement de la salle.

Et c'est à ce moment précis que notre relation se dégrade.

– Votre rôle n'est pas de diriger ma vie. Arrêtez de vous comporter comme un père surprotecteur.

Mon agacement est à son comble. Finalement, je préfère le détester tout le temps plutôt que d'osciller d'un côté à l'autre comme une jauge cassée. C'est épuisant.

– Comment se fait-il que vous trouviez encore du boulot ? Je suis surprise que vos anciens clients ne se soient pas plaints à votre entreprise de vos... de vos...

Rhys arque un sourcil pendant que je cherche les mots justes.

– De vos tendances autoritaires, je finis par dire sans conviction.

Nom d'un chien. Il va me falloir un plus grand arsenal d'insultes.

– Parce que je suis le meilleur. Ils le savent, et vous aussi, déclare-t-il avec arrogance. (Il se penche vers moi, les yeux sombres.) Vous croyez que je me prends pour un père de substitution ? Ce n'est pas le cas. Si je voulais des enfants, je me trouverais un emploi de bureau et je m'installerais dans une maison de banlieue standard, avec une clôture et un chien. Je fais ce boulot pour sauver des vies, Princesse. J'en ai supprimé beaucoup, alors maintenant...

Il s'arrête brusquement, et ses mots restent en suspens.

Je repense à ses paroles sur le parking. « *C'était trop. Les déploiements, l'incertitude, les funérailles. Voir mourir des hommes avec qui je servais.* »

Rhys n'a pas expliqué en détail ce qui s'est passé quand il était dans l'armée, mais il n'en avait pas besoin, je peux l'imaginer.

La culpabilité et la compassion ont grandi dans mon ventre et se sont enroulées autour de mon cœur.

C'est précisément la raison pour laquelle mes sentiments envers lui oscillent de cette façon. J'ai de l'aversion pour l'attitude et les manières de Rhys, mais je n'en ai aucune envers lui, car je comprends pourquoi il agit comme il le fait.

C'est un casse-tête et, malheureusement, je ne vois pas comment en sortir.

– Il suffit d'un dérapage, achève Rhys. D'une seconde de distraction, et tu te fais exploser en marchant dans un champ de mines. Une erreur de jugement, et tu te retrouves avec une balle dans la tête. (Il s'adosse à sa chaise, faisant du même coup tomber les volets sur ses yeux gris acier.) Alors oui, je me fiche que vous ayez déjà acheté des billets. Je vais quand même vérifier l'endroit, et si quelque chose semble louche, vous n'irez pas. Point final.

Je pense à une dizaine de réponses différentes, mais celle qui sort n'a rien à voir avec mon intention initiale.

– Nous ne sommes pas dans une zone de guerre, je réponds doucement. Nous n'avons pas besoin d'être sur nos gardes vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept.

Rhys serre les mâchoires. Même s'il a quitté les Forces spéciales il y a longtemps, je me demande depuis combien de temps il mène ses propres batailles intérieures.

– La vie est une zone de guerre, Princesse. Plus tôt vous le comprendrez, plus vous serez en sécurité.

Même si ma vie n'est pas parfaite, elle est bien meilleure que celle de la plupart des gens. Je le sais. J'ai grandi dans une bulle, protégée du pire de l'humanité, et je suis incroyablement privilégiée. Mais l'idée de vivre au quotidien comme si j'étais en guerre permanente me plonge dans une tristesse indescriptible.

– La vie, ce n'est pas juste essayer de ne pas mourir, je réplique sans quitter Rhys du regard, pendant que notre serveur apporte les

commandes et les dépose sur la table. Ce n'est qu'un concert.  
Je vous garantis que tout ira bien.

# 5

---

## RHYS

Tout se passera bien, mon cul !

Les mots que Bridget a prononcés avec tant de confiance il y a un mois lui sont revenus en pleine face, et dans la mienne par extension, tel un boomerang. Après m'être renseigné sur le lieu du concert, je lui avais expressément défendu d'y assister : il se tenait dans un entrepôt douteux qui aurait dû être fermé pour avoir enfreint mille règles de sécurité. Une forte rafale de vent aurait suffi à faire s'effondrer le bâtiment.

Pourtant, Bridget est allée à l'encontre de mes ordres et s'est éclipsée au milieu de la nuit pour assister à ce foutu concert, avant de se faire kidnapper.

Vrai de vrai. Un putain de mercenaire les a kidnappées, Ava et elle, en pleine rue.

Ce n'est même pas cette histoire de concert qui m'a énervé. Si Bridget avait insisté pour y aller, je l'aurais accompagnée, car c'est elle, la cliente. Je ne peux pas l'empêcher de faire ce qu'elle veut. Non, ce qui m'énerve, c'est qu'elle se soit esquivée derrière mon dos

et que si elle avait été honnête avec moi, le kidnapping aurait pu être évité.

Je jette un coup d'œil dans le rétroviseur pour m'assurer que Bridget est toujours là. Aussi furieux que je sois, sa présence sur la banquette arrière, meurtrie mais saine et sauve, apaise un peu la terreur glaciale qui m'a saisi quand j'ai constaté sa disparition en me réveillant.

Heureusement, quelques semaines plus tôt, j'avais eu la prévoyance de placer une puce dans son téléphone, un traceur qui m'a conduit à Philadelphie où je les ai trouvées, Ava et elle, ligotées, et à la merci d'un tueur à gages. Toute cette situation est le résultat d'une longue et sordide saga impliquant Ivan Volkov, l'oncle psychopathe d'Alex, qui a kidnappé Ava pour faire pression sur son neveu et solder des années de secrets et de vengeance.

Honnêtement, je n'en avais rien à foutre, de ce drame. Tout ce qui m'importait, c'était de tirer Bridget de là saine et sauve, et je l'ai fait, ne serait-ce que pour pouvoir la mettre en pièces de mes propres mains.

– Ava va dormir à la maison ce soir, m'annonce Bridget en passant une main sur les cheveux de son amie, les sourcils froncés par l'inquiétude. Je ne veux pas qu'elle reste seule.

Ava est recroquevillée sur ses genoux. Ses sanglots se sont un peu calmés, mais leur fréquence continue à me faire grimacer. Je n'ai aucune idée de la conduite à adopter face à des gens qui pleurent, surtout ceux dont le désormais ex-petit ami a avoué lui avoir menti pendant toute la durée de leur relation pour se venger de l'homme qu'il pensait responsable de l'assassinat de sa famille. Et ce n'est que la version courte des événements.

Un truc sacrément tordu, mais Alex Volkov a toujours été un peu tordu, du genre : « *Je pourrais te tuer, si je suis de mauvaise*

*humeur.* » Au moins, tout le monde en est ressorti vivant... sauf son oncle et le tireur.

– Bien.

Le mot a ricoché dans la voiture comme une balle.

Bridget tressaille, et un petit nœud de culpabilité se noue dans mon ventre. Pas assez pour étouffer ma colère, mais suffisant pour que j’aie l’impression d’être un connard au moment où je me gare devant sa maison. Elle a vécu l’enfer et je devrais la laisser se remettre des événements des vingt dernières heures avant de laisser libre cours à ma colère contre elle.

Le mot-clé dans cette phrase est : « devrais ». Car je ne me suis jamais soucié de ce que je « devrais » faire. Ce qui compte, c’était ce que je « dois » faire, et en l’occurrence, je « dois » faire comprendre à Bridget qu’elle ne peut pas passer outre mes règles. Elles sont faites pour la protéger, bon sang, et si quelque chose lui arrivait...

Une nouvelle terreur m’envahit.

Une fois à la maison, j’attends qu’Ava se soit retirée dans la chambre de Bridget avant d’incliner la tête vers la droite.

– Dans la cuisine. Tout de suite.

Bridget enroule les bras autour de sa poitrine. Une autre vague de colère me submerge à la vue de sa peau rouge et à vif, à l’endroit où les cordes lui ont cisailé les poignets.

Si le mercenaire n’était pas déjà mort, je l’aurais découpé moi-même, en savourant davantage l’opération qu’Alex.

Elle entre dans la cuisine et entreprend de se préparer une tasse de thé, en évitant mon regard.

– Tout s’est arrangé, dit-elle d’une petite voix. Je vais bien.

Une veine pulse sur ma tempe.

– Vous allez bien, je répète dans un grognement.



Nous sommes à un mètre cinquante l'un de l'autre : moi dans l'embrasure de la porte, les poings serrés le long du corps ; Bridget près de l'évier, les mains autour de sa tasse et le visage livide. Son habituelle froideur royale a disparu, dépouillée par les événements des dernières vingt-quatre heures, et je décèle un léger tremblement dans ses épaules.

– J'ai commis une erreur, mais...

Le feu se déchaîne dans mes veines, me ravageant de l'intérieur.

– Une « erreur » ? Une erreur, c'est quand on se trompe de salle de cours. Une erreur, c'est quand on oublie de fermer la porte à clé en quittant sa maison. Ce n'est pas se faire kidnapper et presque tuer par un psychopathe, parce qu'on a fugué comme une lycéenne qui ne respecte pas un couvre-feu. Je dirais que c'était plus qu'une « erreur », Princesse.

Ma voix monte à chaque mot si bien que je finis en hurlant. Je n'ai encore jamais perdu mon calme avec un client, mais Bridget a l'étrange capacité de faire émerger toutes sortes d'émotions en moi, bonnes comme mauvaises.

– Je n'ai pas *voulu* me faire kidnapper, proteste-t-elle. (Le feu est réapparu au fond de ses prunelles.) Le concert était sans danger, malgré ce que vous avez prétendu. C'est seulement après... ce n'est pas moi qu'ils visaient, ajoute-t-elle après une grande inspiration. C'était Ava, et il se trouve que j'étais avec elle. Ça aurait pu arriver n'importe quand.

La veine de ma tempe pulse plus fort.

– Non. Ça n'aurait pas pu arriver n'importe quand.

Je fais un pas vers elle, un sourire mauvais aux lèvres, et je vois l'appréhension apparaître dans ses yeux. Tant mieux. Elle a raison d'avoir peur, parce que je suis sur le point de déverser l'enfer sur sa naïve tentative de rébellion.

– Vous voulez savoir pourquoi ?

Sagement, Bridget choisit de ne pas répondre. À chaque pas que je fais, elle recule, si bien qu'elle se retrouve bientôt dos au mur, elle serre sa tasse si fort que les jointures de ses mains sont devenues blanches.

– Parce que j'aurais été là. Je me fous de savoir si c'est vous, Ava ou ce putain de gros poisson qui était la cible. Si j'avais été là, j'aurais neutralisé ce connard avant qu'il pose la main sur vous.

Ce n'est pas de l'arrogance, c'est la vérité. Il y a une raison pour laquelle je suis l'agent le plus demandé de Harper Security.

– Qu'est-ce que je vous ai dit quand on s'est rencontrés ?

Bridget ne répond pas.

– Qu'est-ce. Que. Je. Vous. Ai. Dit ?

Je pose mon avant-bras contre le mur au-dessus de sa tête et ma main à côté de son visage, l'enfermant ainsi dans une cage. Nous sommes si proches que je sens son parfum – aussi subtil et enivrant que l'odeur des fleurs un jour d'été – et distingue l'anneau sombre autour de ses pupilles. Je n'ai jamais vu de tels yeux, d'un bleu si profond qu'ils vous donnent l'impression de plonger dans l'océan. Le genre d'yeux qui vous attirent et vous aspirent avant que vous ne compreniez ce qui vous arrive.

Ces considérations stupides, en plein milieu de la pire journée de ma carrière, ne font que décupler mon irritation.

– De faire ce que vous dites au moment où vous le dites.

Un soupçon de défi s'est immiscé dans son murmure.

– Exact. Or vous avez désobéi et failli mourir.

*Si je n'étais pas arrivé à temps...* Mon sang se glace. Alex était là, mais cet enfoiré aurait tout aussi bien pu tirer sur Bridget que la sauver.

– Vous savez ce qui aurait pu...

Je m'interromps au milieu de la phrase. Je suis à nouveau en train de crier. La mâchoire serrée, je m'oblige à prendre une profonde inspiration.

– Je sais que vous me jugez autoritaire et paranoïaque, mais je ne dis pas « non » pour le plaisir de vous torturer, Princesse. Je veux vous protéger, et si vous continuez à me défier, vous allez vous faire tuer, vous et ceux qui vous entourent. C'est ce que vous voulez ?

– Non.

Il y a toujours autant de défi dans sa voix, mais le doute qui brille au fond de ses prunelles et le léger tremblement de son menton ne m'échappent pas.

La méthode douce mais ferme fonctionne, et elle en a vraiment besoin.

J'ajoute une pointe de douceur dans la dureté de ma voix quand je reprends la parole :

– Vous devez me faire confiance. Arrêtez de vous battre contre moi pour tout et, pour l'amour du ciel, ne fuguez plus. Parlez-moi d'abord la prochaine fois.

– Chaque fois que j'essaie de vous parler, on finit par se disputer et la conversation ne mène nulle part.

Bridget me dévisage, comme pour me mettre au défi de prétendre le contraire. Je ne réplique pas. J'ai l'habitude de faire les choses à ma façon, et ma façon est généralement la bonne.

– La confiance, ça va dans les deux sens. Vous avez placé une puce dans mon téléphone...

– Et heureusement, sans quoi vous seriez probablement morte à l'heure qu'il est.

Elle serre les lèvres et mon regard tombe par inadvertance sur sa bouche. Charnue, rose et capable de plus d'insolence qu'on se serait attendu de la part d'une princesse collet monté et bien élevée. Sauf

qu'il n'y a rien de collet monté dans ce qui existe derrière la façade... ou dans les pensées qui me traversent l'esprit.

C'est bien le pire moment pour avoir une pensée liée de près ou de loin au sexe. Bridget a été kidnappée moins de quarante-huit heures plus tôt, bon sang. L'adrénaline et l'excitation vont toujours de pair chez moi et, pour être honnête, il y a très peu de circonstances où cette fille ne m'excite pas. Même quand je suis en colère contre elle, j'ai envie d'elle.

Mon sexe devient dur et je serre les poings une fois de plus. J'ai assuré la protection des plus belles et des plus riches femmes de la planète – stars de cinéma, top-modèles, héritières – dont beaucoup m'ont clairement fait comprendre qu'elles étaient plus que disposées à se soumettre à mes ordres, à l'extérieur comme à l'intérieur de la chambre à coucher, pourtant je n'ai jamais accepté leurs avances. Ni même été tenté de le faire.

Je réalise soudain que la femme qui préfère me voir brûler plutôt que de consentir à me toucher, c'est celle que je convoite.

– Vous avez dit que je devais vous faire confiance. Comment je le pourrais si, de votre côté, vous ne me faites pas confiance ?

Bridget a pris sa voix de négociatrice, je la reconnais pour l'avoir entendue lors des innombrables événements publics auxquels je l'ai accompagnée. Cette voix m'irrite au plus haut point. Je préférerais qu'elle me crie dessus plutôt que de me traiter comme un fichu inconnu dont elle veut se débarrasser.

– Je vous propose un compromis. Vous retirez la puce de mon téléphone et je vous obéirai sur-le-champ, pour tout ce qui concerne la sécurité. Je vous le promets, conclut-elle en plongeant ses yeux enflammés dans les miens.

*In-cro-yable, putain !* Elle a commis une « erreur » qui aurait pu lui être fatale, et elle négocie avec moi.

Et moi, je me demande si je ne vais pas accepter.

– Pourquoi je devrais vous croire ?

J'ai le souffle court, et un petit frisson la parcourt. Je vois clairement ses tétons à travers la fine soie noire de sa robe. Durs et pointés, ils appellent mes caresses. Peut-être est-ce l'effet du froid – celui que les murs épais et les fenêtres à double vitrage ne parviennent pas à chasser –, pourtant à en juger par ses joues rougies, je ne suis pas le seul à être conscient de la pesanteur de l'air entre nous.

Mes narines se dilatent. Mon sexe est toujours dur comme la pierre et je déteste ça. Je la déteste, elle, de m'attirer autant. Je me déteste, moi, de ne pas avoir plus de maîtrise quand il s'agit d'elle.

– Je ne romps pas mes promesses, Monsieur Larsen.

Bridget insiste pour m'appeler par mon nom de famille, tout comme j'insiste pour l'appeler « Princesse ». Cela nous irrite tous les deux, mais aucun ne veut céder le premier. *Symbole de notre relation.*

– Donc on est d'accord ?

Ma mâchoire se contracte au rythme de mon pouls. *Un. Deux. Trois.*

Mon premier réflexe est de répondre : « Certainement pas ! » Si elle est encore en vie, c'est uniquement grâce à la puce. Mais nous n'avons jamais été aussi proches d'une trêve et, même si je n'ai aucun problème à jouer le méchant flic, je préfère de loin travailler avec une Bridget coopérative plutôt que d'être sans arrêt sur son dos.

– Très bien, je cède. On va commencer par une période d'essai. Quatre mois. Vous respectez votre part du marché et j'arrête de vous harceler. Sinon, je vous mets une laisse et vous ne pourrez même plus pisser en paix. C'est compris ?

Ses lèvres sont devenues encore plus fines, mais elle ne discute pas.

– Un essai de quatre mois. Très bien, dit-elle avant d'ajouter, après une hésitation : Une dernière chose...

Je n'en reviens pas.

– Vous vous moquez de moi !

Le rouge lui monte aux joues.

– Interdiction de raconter à qui que ce soit ce qui s'est passé. Surtout pas au Palais.

– Vous me demandez de mentir ?

Je dois rédiger un rapport sur chaque incident survenu avec un client et le soumettre à Christian. Le dernier qui s'en est dispensé... disons qu'il a amèrement regretté sa décision.

– Pas de mentir, d'omettre, nuance Bridget. Réfléchissez. Si mon grand-père découvre ce qui s'est passé, vous serez renvoyé et votre réputation salie.

Elle en appelle à mon ego. *Bien essayé, Princesse.* Je hausse un sourcil.

– Ma réputation s'en remettra. Je pense que vous seriez heureuse de vous débarrasser de moi.

Le rouge de ses joues vire à l'écarlate.

– Vous savez ce qu'on dit : un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

– Hmm.

Mis à part quelques échanges aimables, nous ne pouvons pas nous supporter, mon érection de pierre et ses tétons pointés n'y changent rien. Le désir est une chose, mais si nous continuons ainsi, nous allons nous entre-tuer. Sans compter que je vais enfreindre toutes sortes de règles si je garde le secret sur ce qui s'est passé à Philadelphie. Je dois en informer Christian et le laisser s'occuper du

Palais. Il est de toute façon plus doué pour ces conneries diplomatiques.

N'empêche, l'idée de m'éloigner de Bridget et de ne plus jamais la revoir provoque en moi un étrange malaise. Aussi agaçante soit-elle, ça reste l'une des clientes les plus intéressantes que j'aie eues. Plus intelligente, plus aimable, moins gâtée et moins privilégiée.

– Je suppose que votre demande n'a rien à voir avec le fait que vous ne respirerez plus jamais une bouffée d'air libre une fois que le roi aura découvert ce qui s'est passé. Je me trompe, Princesse ?

Mon souffle a dû lui chatouiller l'oreille, car un autre frisson la parcourt. Pour quelqu'un qui se trouve en seconde position dans l'ordre de succession au trône, elle a une certaine marge de manœuvre dans ses allées et venues, toutefois si le roi Edvard découvre qu'un individu a enlevé sa précieuse petite-fille, il la mettra sous clé.

– Quelle importance ? Nous voulons la même chose, en fin de compte, répond-elle d'une voix étranglée. Maintenir le statu quo. Vous préservez votre réputation, je garde ma liberté.

Maintenir le statu quo ? *Difficile.*

Il serait si doux de céder au désir qui rugit dans mes veines, d'enrouler ses cheveux autour de mon poing et de découvrir la chaleur qu'elle cache sous cet extérieur froid. Elle en a envie autant que moi, je l'entends dans son souffle rauque, je le vois dans la façon dont elle me regarde, je le sens dans la légère cambrure de son corps vers le mien.

Apparemment, je ne suis pas le seul que la colère et l'adrénaline excitent.

*Réfléchis avec ta grosse tête, Larsen. Pas avec la petite.*

Je ferme les yeux et je me force à compter silencieusement jusqu'à cinq. Quand je les rouvre, je me heurte à ceux de Bridget.

Tempête grise contre ciel bleu.

– Vous venez d’obtenir un accord. Mais si vous le rompez ou si vous agissez encore une fois derrière mon dos... (Je baisse la voix, pour y glisser des notes sombres et pleines de menaces.) Vous découvrirez à vos dépens ce qui arrive quand on négocie avec le diable.



## BRIDGET

### *Premier mois d'essai*

– Vous plaisantez !

Je sors le gilet noir du paquet, le laissant pendouiller comme une pièce de linge sale.

Rhys sirote son café sans lever les yeux de son journal.

– Je ne plaisante jamais avec la sécurité.

– C'est un gilet pare-balles.

– Je suis au courant. C'est moi qui l'ai acheté.

*Inspire. Expire.*

– Monsieur Larsen, expliquez-moi pourquoi j'ai besoin d'un gilet pare-balles. Où suis-je censée le porter ? En cours ? Lors de ma prochaine mission de bénévolat ?

– Pour vous protéger des balles, et oui, bien sûr, si vous le souhaitez.

Un muscle tressaute sous mon œil. Cela fait un mois que nous avons conclu notre accord, et j'ai pigé. J'ai merdé. Je n'aurais jamais

dû m'éclipser avec Ava, mais elle était si déprimée par ses problèmes avec Alex que j'ai voulu lui remonter le moral.

Maintenant, ça s'est clairement retourné contre moi.

L'incident de l'enlèvement a douché la vision optimiste que j'avais de ma sécurité et je tâche d'agir de manière plus responsable. Je déteste admettre que Rhys a raison, parce qu'il est extrêmement arrogant, la plupart du temps, mais il met sa vie en jeu pour moi tous les jours. Cependant, il semble également chercher à me faire revenir sur notre accord en me soumettant les suggestions les plus extravagantes qui soient.

Comme porter un putain de gilet pare-balles.

– J'ai acheté le gilet juste pour le cas où, déclare Rhys d'un ton modéré. Comme vous en parlez, je pense que nous devrions le tester la prochaine fois que vous apparaîtrez en public.

*Vous retirez la puce de mon téléphone et je vous obéirai pour tout ce qui concerne la sécurité. Je vous le promets.*

Je serre les dents. Rhys a retiré la puce et je n'ai pas manqué à mes promesses.

Une ampoule s'allume dans ma tête et un lent sourire se dessine sur mon visage.

– Très bien, je vais le mettre maintenant.

Il relève la tête, le visage assombri par le soupçon devant la facilité avec laquelle je capitule.

– Où allons-nous ?

– Faire du shopping.

S'il y a bien une chose que Rhys déteste, c'est m'accompagner faire du shopping, un classique masculin que j'ai bien l'intention d'exploiter.

Mon sourire s'élargit devant son expression qui s'assombrit.

*On va bien s'amuser.*

Une heure plus tard, nous arrivons au Hazelburg Mall, Mecque de magasins sur quatre étages où je vais pouvoir torturer Rhys à loisir. Heureusement, c'est l'hiver, ce qui signifie que je peux cacher le gilet sous un gros pull et un manteau.

D'après Rhys, il a acheté une version légère à mon intention, n'empêche qu'il tient quand même chaud, qu'il est lourd et encombrant. J'aurais sans doute regretté mon plan de vengeance si l'air furieux de Rhys n'en valait pas la peine... jusqu'à ce qu'une catastrophe se produise.

Je suis en train d'essayer des vêtements dans notre douzième boutique de la journée, quand je me retrouve coincée dans une robe. J'ai pris par mégarde la mauvaise taille, et le tissu trop étroit me bloque les bras au-dessus de la tête. Je ne vois rien et je peux à peine bouger.

– Merde.

Je jure rarement, mais la situation l'exige. L'une de mes peurs irrationnelles de toujours est de me retrouver coincée dans un vêtement en plein milieu d'un magasin.

– Qu'est-ce qui se passe ? demande Rhys de l'extérieur de la cabine d'essayage. Tout va bien ?

Je pince les côtés de la robe que je tente de faire remonter, en vain.

– Oui. Ça va.

Dix minutes plus tard, je transpire, épuisée et à court d'air frais. J'ai mal aux bras à force de les tenir en l'air depuis si longtemps.

*Merde, merde, merde.*

– Qu'est-ce qui se passe là-dedans ? Vous en prenez du temps ! L'agacement de Rhys est tout à fait perceptible à travers la porte. Je n'ai pas le choix. Je dois demander de l'aide.

– Pouvez-vous appeler une vendeuse ? J'ai besoin d'aide.

Il y a une longue pause.

– Vous êtes coincée.

Les flammes de l'embarras me brûlent la peau.

– Appelez juste quelqu'un. S'il vous plaît.

– Je ne peux pas. L'une des employées est partie déjeuner et l'autre a six personnes qui attendent à la caisse.

Rhys a donc suivi les faits et gestes de tout le monde en m'attendant.

– Je vais vous aider, ajoute-t-il.

Si j'étais en mesure de voir mon reflet, je verrais à n'en pas douter un masque d'horreur me fixer.

– Non, vous ne pouvez pas entrer !

– Pourquoi ?

– Parce que je suis... (*À moitié nue. Exposée.*) Indécente.

– J'ai déjà vu des femmes à moitié nues, Princesse. Soit vous me laissez entrer pour que je vous sorte du pétrin, soit vous restez emprisonnée encore une heure, parce que c'est le temps qu'il faudra à la caissière pour venir à bout de la foule du week-end. Ces gens-là sont plus lents qu'une tortue sous morphine.

L'univers m'en veut. J'en suis sûre.

– D'accord, je finis par lâcher, malgré les flammes de la honte qui redoublent de vigueur. Entrez.

Les portes de la cabine n'ont pas de serrure et, une seconde plus tard, Rhys emplit le petit espace. Même si je ne l'ai pas entendu entrer, je l'ai senti. Il dégage une énergie intense qui se communique à chaque molécule d'air jusqu'à ce qu'il vibre sur son rythme à lui.

Brut. Masculin. Puissant.

Je retiens mon souffle. Ses bottes effleurent doucement le linoléum. Pour quelqu'un d'aussi imposant, il se déplace avec la

grâce d'une panthère.

La robe me couvre la poitrine, mais ma culotte en dentelle est bien visible, et je m'efforce de ne pas penser à la surface de peau que je montre quand Rhys s'arrête devant moi. Il est assez proche pour que je sente la chaleur qui se dégage de son corps ainsi que son odeur de savon.

La tension et le silence bourdonnent à parts égales quand il saisit l'ourlet de la robe au-dessus de ma tête et tire. La tenue glisse d'un demi-centimètre avant de se retrouver coincée à nouveau.

– Je vais essayer de commencer par le bas, déclare Rhys, d'une voix aussi détachée que maîtrisée.

« Par le bas ». Autrement dit, il va poser les mains sur ma peau nue.

– D'accord.

Ma voix tient plus du couinement que de la réponse assurée.

Tous mes muscles se crispent quand je sens ses mains sur le haut de ma cage thoracique. Il passe brièvement les pouces sur la zone irritée où la robe a frotté sur la peau, avant de replier les doigts sous l'étoffe, autant qu'il le peut, pour la remonter.

Je n'arrive plus à retenir ma respiration.

Je relâche finalement mon souffle. Ma poitrine se soulève comme si elle essayait de se mouler plus étroitement au contact chaud et rugueux de Rhys. Mes respirations me semblent soudain bien trop sonores pour ne pas être gênantes.

Rhys marque une pause. La robe se trouve à mi-buste maintenant, assez haut pour dénuder mon soutien-gorge.

– Calmez votre respiration, Princesse, ou ça ne marchera pas, dit-il, l'air un peu plus tendu qu'une minute plus tôt.

La honte me brûle la peau, mais je parviens à contrôler ma respiration et il reprend sa progression.

Un autre centimètre... un autre... et je suis libre.

L'air frais pénètre dans mes narines et je cligne des yeux pour m'adapter à la lumière, après avoir été enfermée dans la robe vingt minutes.

Je serre le tissu devant moi, le visage brûlant d'un mélange de gêne et de soulagement.

– Merci, je bredouille, faute de savoir quoi dire d'autre.

Rhys recule, les mâchoires serrées. Au lieu de répondre, il prend le gilet pare-balles et le tee-shirt que je portais en dessous et me fait signe de l'index.

– Venez ici.

– Je peux le mettre moi-même.

Encore une fois, pas de réponse.

Je soupire et m'approche de lui. Trop fatiguée pour me battre, je ne résiste pas quand il m'enfile le tee-shirt, puis le gilet. Je le regarde faire dans le miroir. Il ajuste le gilet et les bretelles. Je tiens toujours ma robe devant moi, pour couvrir mes sous-vêtements.

Pourquoi je me donne cette peine ? En réalité, Rhys montre autant d'intérêt pour ma silhouette à moitié nue que pour un mannequin en mousse.

J'éprouve les picotements d'une étrange irritation.

Rhys termine de fixer le gilet mais, avant que je puisse m'éloigner, ses mains de fer se referment sur mes biceps. Elles sont si grandes qu'elles font facilement le tour de mes bras.

Il croise mon regard dans le miroir et baisse la tête jusqu'à ce que sa bouche soit près de mon oreille.

Je serre la robe plus fort contre moi, contre les battements frénétiques de mon cœur.

– N'allez pas vous imaginer que j'ignore ce que vous avez fait toute la journée, murmure-t-il comme une menace. Je vous ai

accordé ce petit plaisir, Princesse, mais je n'aime pas les jeux. Heureusement pour vous, vous avez réussi le test.

Il fait glisser ses mains le long de mes bras jusqu'à mes épaules désormais sous le gilet, laissant une traînée de feu dans leur sillage.

– Vous devez apprendre à suivre les instructions sans discuter. Je me fiche que vous me trouviez excessif. Une seconde peut faire la différence entre la vie et la mort. Si je vous dis : « Baissez-vous », vous vous baissez. Si je vous dis de porter un gilet pare-balles à la plage, putain, vous le portez. C'est compris ?

Je serre la robe toujours plus fort.

– Le gilet, c'était un test pour voir si je le porterais ? C'est extrêmement... fourbe.

Une journée entière gâchée pour un fichu test ! Une vague d'indignation me submerge.

– Je déteste quand vous agissez ainsi.

Un petit sourire mauvais se dessine sur les lèvres de Rhys.

– Je préfère que vous soyez en vie pour me détester, plutôt que morte parce que vous m'appréciez. (Il relâche mes épaules.) Rhabillez-vous. Nous partons.

La porte se referme derrière lui.

Je peux enfin respirer à nouveau, en revanche, je ne peux pas m'empêcher de me répéter ses mots.

*« Je préfère que vous soyez en vie pour me détester, plutôt que morte parce que vous m'appréciez. »*

Le problème, c'est que je ne le déteste pas. Je déteste ses règles et ses restrictions, mais je ne le déteste pas, lui.

J'aurais bien aimé, pourtant.

Cela m'aurait grandement simplifié la vie.

## *Troisième mois d'essai*

– Je ne peux pas y aller.

– Comment ça, tu ne peux pas y aller ? On parle du festival depuis la deuxième année. On a coordonné nos tenues. Stella a loué une voiture ! On risque de mourir sur la route, vu comme elle conduit mal...

– J’ai entendu ! crie Stella en arrière-plan.

– ... mais c’est la seule à avoir le permis.

– Je sais. Mais un certain garde du corps a jugé ça trop dangereux.

Je fusille l’intéressé du regard, qui, installé sur le canapé, polit un couteau comme un psychopathe.

Mes amies et moi avons prévu d’assister au festival de musique de Rokbury depuis des années, et maintenant je vais devoir passer mon tour.

– Et alors ? Viens quand même. Il travaille pour toi, pas l’inverse.

J’aurais aimé, mais nous sommes encore à la période d’essai de notre contrat et les inquiétudes de Rhys ne sont pas totalement infondées. Le festival de Rokbury se déroule sur un terrain de camping à une heure et demie de New York et, même si l’on s’y éclate, quelque chose tourne inévitablement mal chaque année : la tente d’un festivalier qui prend feu, une bagarre générale entre fêtards saouls qui entraîne plusieurs hospitalisations, une bousculade provoquée par la panique... Pour couronner le tout, une tempête est annoncée le week-end du festival, ce qui signifie que le terrain de camping va se transformer en une gigantesque mare de boue. Mais mes amies n’en démordent pas.

– Désolée, J. Ce sera pour la prochaine fois.

Jules soupire.



– Dis à ton homme qu’être hyper sexy ne l’empêche pas d’être aussi un vrai brise-délire.

– Ce n’est pas mon homme. C’est mon garde du corps.

J’ai baissé la voix, mais il me semble que Rhys marque une pause d’une milliseconde avant de reprendre le polissage de son couteau.

– C’est pire. Il dirige ta vie et tu n’en retires aucune partie de yop-la-boum.

– Jules !

– Tu sais que c’est vrai. (Nouveau soupir.) C’est bon, je capitule. Tu vas nous manquer, mais on se rattrapera à notre retour.

– Bonne idée.

Je raccroche et m’enfonce dans le fauteuil, en proie à un accès de FOMO, cette fameuse peur de passer à côté de quelque chose. J’ai acheté les billets pour le festival il y a plusieurs mois, avant que Rhys ne commence à travailler pour moi, et j’ai dû les revendre à un étudiant de mon cours de théorie politique.

– J’espère que vous êtes content, je lui balance sur un ton lourd de reproche.

Il ne répond rien.

Rhys et moi nous sommes installés dans une dynamique plus fonctionnelle au cours des trois derniers mois, mais il y a encore des moments où j’ai envie de lui jeter un manuel scolaire à la figure. Comme maintenant.

Le week-end suivant, jour du festival, j’ai le choc de ma vie.

En pénétrant dans le salon, les yeux embrumés, je le découvre transformé. Les meubles ont été repoussés sur le côté, remplacés par une pile d’oreillers et de coussins à l’imprimé bohème. La table basse plie sous des monceaux d’encas et de boissons, et le festival de Rokbury passe en direct à l’écran. La pièce de résistance,

cependant, est la tente montée à l'intérieur et décorée de guirlandes lumineuses, exactement comme celles que les gens installent sur le site du festival.

Rhys est installé sur le canapé, qui se trouve maintenant contre le mur sous la fenêtre. Les yeux rivés à son téléphone, il fronce les sourcils.

Je me frotte les yeux. Non, je ne rêve pas. La tente, les snacks, tout est là.

– Qu'est-ce que... qu'est-ce que c'est ?

– Le festival en intérieur, grogne-t-il.

– C'est vous qui avez préparé tout ça.

C'est une déclaration incrédule plutôt qu'une question.

– À contrecœur, et avec de l'aide, répond-il en levant les yeux. Votre amie rousse est une enquiquineuse.

*Bien sûr.* C'est plus logique. Mes amies ont compati que je manque le festival. Donc, elles m'ont organisé une fête de consolation. Mais quelque chose ne colle pas.

– Elles sont parties hier soir.

– Elles ont tout déposé avant, pendant que vous étiez sous la douche.

Hmm, plausible. Je prends de longues douches.

Apaisée et ravie, je fais des provisions de chips, de bonbons et de soda et je me glisse sous la tente garnie de coussins, d'où je regarde mes groupes préférés passer à la télévision. La qualité du son et de l'image est si bonne que j'ai presque l'impression d'y être.

Certes, je suis plus confortablement installée que je ne l'aurais été au festival, mais il me manque des gens avec qui profiter de l'événement.

Au bout d'une heure, je sors la tête de la tente, hésitante.

– Monsieur Larsen, pourquoi ne pas vous joindre à moi ? Ce n'est pas la nourriture qui manque.

Il est toujours assis sur le canapé, aussi renfrogné qu'un ours qui se serait réveillé du mauvais côté de sa tanière.

– Non, merci.

– Venez, j'insiste. Ne m'obligez pas à faire la fête toute seule. C'est triste.

La bouche de Rhys se tord en un petit sourire avant qu'il s'extirpe de son siège.

– OK, seulement parce que vous avez obéi en ne participant pas au festival.

Cette fois, c'est moi qui fronce les sourcils.

– À vous entendre, on croirait que vous dressez un chien.

– La plupart des choses dans la vie s'apparentent au dressage d'un chien.

– Ce n'est pas vrai.

– Se présenter au travail, être payé. Courtiser une fille, s'envoyer en l'air. Étudier, avoir de bonnes notes. Action et récompense. La société fonctionne comme ça.

J'ouvre la bouche pour argumenter, mais il a raison.

– Personne n'utilise plus le mot « courtiser », je marmonne.

Je déteste qu'il ait raison.

Son sourire s'accroît imperceptiblement.

Comme il est trop grand pour tenir sous la tente avec moi, il s'installe par terre à côté. Malgré mon insistance, il refuse de toucher à la nourriture, me laissant tout ingurgiter seule.

Une heure plus tard, j'ai ingéré tellement de sucre et de glucides que je me sens un peu nauséuse, et Rhys a l'air de tellement s'ennuyer qu'il paraît à deux doigts de s'endormir.

– J’en déduis que vous n’êtes pas un fan de musique électronique.

Je m’étire et grimace. Le dernier paquet de chips au vinaigre a été une mauvaise idée.

– On dirait une publicité pour soda qui aurait mal tourné.

Je manque m’étouffer avec mon eau.

– Bien vu.

Je m’essuie la bouche avec une serviette, incapable de cacher mon sourire. Rhys est si sérieux que je me réjouis à la moindre fissure de son masque de pierre.

– Alors, dites-moi : si vous n’aimez pas l’électro, qu’est-ce que vous aimez ?

– Je n’écoute pas beaucoup de musique.

– Un hobby ? j’insiste. Vous devez avoir un hobby.

Il ne répond pas, mais le bref éclair de méfiance dans ses yeux m’indique que j’ai raison.

– Vous en avez un ! Qu’est-ce que c’est ? Laissez-moi deviner, le tricot. Non, l’ornithologie. Non, le cosplay.

Je sais si peu de choses sur Rhys en dehors de son travail que je m’accroche à ce semblant d’information comme un animal affamé.

J’ai choisi les passe-temps au hasard, parmi ceux qui m’ont semblé les plus éloignés de Rhys.

– Non.

– La philatélie ? Le yoga ? Les Pokémon...

– Si je vous le dis, vous allez vous taire ? me coupe-t-il d’un ton grincheux.

– Possible, je réponds avec un sourire béat.

Rhys hésite un long moment.

– Il m’arrive de dessiner, finit-il par lâcher.

Parmi tous les passe-temps auxquels j'ai pensé, celui-ci ne figure même pas dans les cent premiers.

– Qu'est-ce que vous dessinez ? je demande d'un ton devenu taquin. J'imagine des tas de véhicules blindés et d'alarmes de sécurité. Peut-être un berger allemand quand vous êtes de bon poil.

Il rit.

– Le berger allemand mis à part, vous me décrivez comme quelqu'un d'ennuyeux.

Voyant que j'ouvre la bouche, il lève la main.

– N'y pensez même pas.

Je referme la bouche, mais sans cesser de sourire.

– Comment vous êtes-vous mis à dessiner ?

– C'est mon thérapeute qui me l'a suggéré. D'après lui, cela allait m'aider à gérer mes problèmes. Il s'est avéré que j'aime ça. (Il hausse les épaules.) Le thérapeute a disparu, mais le dessin est resté.

Nouvelle surprise ! Non seulement il a eu un thérapeute mais, en plus, il en parle librement. La plupart des gens ne l'admettent pas aussi facilement.

Mais c'est logique. Il a servi dans l'armée pendant dix ans. J'imagine qu'il a vécu son lot d'expériences traumatiques.

– SSPT<sup>1</sup> ? je demande doucement.

Rhys hoche la tête.

– SSPT complexe.

Comme il ne s'étend pas sur la question, je n'insiste pas. C'est un sujet trop personnel pour que je me montre indiscret.

– Je suis déçue, je réponds en changeant de sujet, car je le sens se fermer à nouveau. J'espérais vraiment que vous étiez fan de cosplay. Vous feriez un Thor parfait, en version brune.

– C’est la deuxième fois que vous cherchez à me faire ôter ma chemise, Princesse. Faites attention, ou je risque de penser que vous essayez de me séduire.

Le rouge me monte aux joues.

– Je ne cherche rien de tel. Thor n’a même pas...

Le rire de Rhys m’interrompt.

– Vous vous moquez de moi.

– Quand vous vous énervez, votre visage ressemble à une fraise.

Entre l’aménagement de mon salon façon festival en intérieur et les mots « votre visage ressemble à une fraise » qui viennent de sortir de la bouche de Rhys, je commence à penser que je me suis réveillée dans une autre dimension.

– Je ne ressemble pas à une fraise, je réplique avec autant de dignité que possible. Au moins, je ne refuse pas une intervention chirurgicale, moi.

Rhys fronce ses épais sourcils bruns.

– Pour soigner l’air renfrogné que vous arborez en permanence, je précise. Un bon chirurgien esthétique pourrait vous débarrasser de ce vilain pli, entre vos sourcils.

Mes paroles restent en suspens une seconde avant que Rhys ne fasse quelque chose qui me sidère. Il se met à rire.

Un vrai rire, pas le petit gloussement qu’il a laissé échapper à Eldorra. Ses yeux se plissent, accentuant les ridules étrangement sexy qui les entourent, et ses dents étincellent de blancheur sur sa peau bronzée.

Le son glisse sur moi, avec le même grain rugueux que j’imagine à sa peau.

Non pas que j’aie jamais imaginé ce que son contact pouvait produire. Il s’agit d’une simple hypothèse.

– Touché.

Les résidus de son amusement lui font retrousser la commissure des lèvres et, de magnifique, il devient dévastateur.

Une autre catastrophe se produit alors, bien plus perturbante que de se retrouver coincée par une robe trop serrée dans une cabine d'essayage.

Quelque chose de léger et de velouté effleure mon cœur... et palpite. Juste une fois, mais c'est suffisant pour que je l'identifie.

Un papillon.

*Non, non, non.*

J'aime les animaux, vraiment, mais je ne peux pas avoir un papillon vivant dans mon ventre. Pas pour Rhys Larsen. Il doit mourir sur-le-champ.

– Ça va ? me demande-t-il en me jetant un regard étrange. Vous avez l'air sur le point de vomir.

– Ça va. J'ai trop mangé, et trop vite. C'est tout.

Je me concentre à nouveau sur l'écran, faisant de mon mieux pour ne pas le regarder.

Mais je suis si perturbée que je reste incapable de me concentrer pendant le reste de l'après-midi, et quand l'heure du coucher arrive enfin, je n'arrive pas à fermer l'œil.

Je ne peux pas être attirée par mon garde du corps. Pas d'une manière qui me donne des papillons dans le ventre.

S'ils avaient vaguement palpité lors de notre première rencontre, ils étaient morts dès que Rhys avait ouvert la bouche. Pourquoi reviennent-ils maintenant que j'ai pris toute la mesure de son côté insupportable ?

*Reprends-toi, Bridget.*

Mon téléphone sonne. Je décroche, heureuse de cette diversion.

– Bridge ! s'écrie Jules, visiblement éméchée. Comment tu tiens le coup, bébé ?

– Je suis au lit, je m’esclaffe. Vous vous amusez au festival ?  
– Oui, mais on regrette que tu ne sois pas là. Ce n’est pas aussi drôle sans toi.

Je repousse une mèche qui m’est tombée sur l’œil.

– Moi aussi, j’aimerais être avec vous. Au moins, j’ai eu le festival en intérieur. C’était une idée extra, au fait. Merci.

– Un festival en intérieur ? répète Jules, visiblement confuse.  
De quoi tu parles ?

– L’installation que vous avez organisée, avec Rhys. La tente, les coussins, la nourriture...

– Je suis peut-être plus ivre que je ne le pensais, mais ce que tu dis n’a aucun sens. Je n’ai rien organisé avec Rhys.

Elle a l’air sincère, et n’a aucune raison de mentir. Mais si Rhys n’avait rien planifié avec mes amies, alors...

Mon rythme cardiaque s’accélère.

Jules continue à parler, mais je ne l’écoute déjà plus.

La seule chose sur laquelle je parviens à me concentrer, ce sont les milliers de papillons qui viennent d’envahir mon ventre.

---

1. Syndrome de stress post-traumatique.



## BRIDGET

### *Quatrième mois d'essai*

Un mois plus tard, lors de la remise des diplômes, j'ai mis les papillons sous cloche. Mais l'un d'eux s'est échappé à deux reprises. Une fois, quand j'ai vu Rhys caresser Meadow qui est parvenue à le faire craquer, tellement elle est adorable. Une autre fois, quand j'ai vu les muscles de ses bras se contracter pendant qu'il rapportait des courses dans la maison.

Il n'en fallait pas plus pour réveiller mes papillons. *Les effrontés.*

Pourtant, malgré les bestioles agaçantes qui vivent bien au chaud dans mon ventre, je m'efforce d'agir normalement avec Rhys. Je n'ai pas d'autre choix.

– Est-ce que j'aurai droit à une médaille ou à un certificat de reconnaissance pour mon incroyable comportement de ces quatre mois ?

Le dernier jour de ma période d'essai coïncide avec la cérémonie de remise des diplômes, et je ne peux résister à l'envie de taquiner

Rhys en attendant qu'Ava installe son trépied pour les photos. Elle est notre photographe non officielle du jour.

– Non, simplement un téléphone sans puce.

Rhys balaie la cour de son regard inquisiteur : les pères au ventre un peu distendu par la bière et les mères, blanches protestantes typiques, habillées en Tory Burch de la tête aux pieds, tout le monde passe sous son radar infaillible.

– Je n'ai plus de traceur dans mon téléphone.

– Et il restera comme ça.

Apparemment, Rhys ne sait pas se caler sur l'énergie des autres. J'essaie d'être légère, et lui est sérieux comme un pape.

*Vraiment, Bridget ? C'est lui, le gars pour qui tu veux palpiter ?*

Avant que je trouve une repartie pleine d'esprit, Ava nous fait signe d'aller prendre la pose pour les photos, et Rhys reste derrière pendant que je me glisse dans le cadre avec Jules, Stella, Josh, le frère d'Ava, et Ava qui contrôle l'appareil photo à l'aide d'une application de son téléphone.

Je m'occuperai plus tard de mes palpitations inopportunes. C'est la dernière fois que je me trouve en qualité d'étudiante sur le campus avec mes amis, et je veux en profiter.

– Tu m'as marché sur le pied, lance Jules à Josh.

– C'est ton pied qui s'est mis en travers de mon chemin, rétorque Josh.

– Comme si j'allais intentionnellement mettre quelque partie de mon corps que ce soit sur ton chemin.

– Il va falloir que je me désinfecte pour...

– Arrêtez ! crie Stella. Sinon je mets en ligne les photos prises sur le vif et très peu flatteuses que j'ai de vous deux.

Habituellement la plus zen de notre groupe, elle fend l'air de sa main et fait sursauter tout le monde par la véhémence de son ton.

Josh et Jules poussent un cri.

– Tu n’oserais pas ! s’écrient-ils en même temps avant de se fusiller du regard.

J’étouffe un rire. Ava, qui est habituellement la médiatrice entre son amie et son frère, se fend d’un sourire.

Finalement, une photo de groupe correcte est prise, puis une autre et encore une autre, jusqu’à ce que nous en ayons assez pour remplir une demi-douzaine d’albums et qu’il soit temps de se séparer.

Je serre mes meilleures amies dans mes bras en tentant de ravalier la boule que j’ai dans la gorge.

– Vous allez me manquer, les filles.

Jules et Stella restent à Washington pour, respectivement, suivre des cours de droit et travailler comme assistante au magazine *DC Style*, mais Ava a décidé de se rendre à Londres pour un stage de photographie d’un an. Moi, je déménage à New York.

J’ai convaincu le Palais de me laisser vivre aux États-Unis en tant qu’ambassadrice royale d’Eldorra. Si un événement nécessite la présence d’un membre de la famille royale, je serai la personne adéquate. Malheureusement, même si j’aurais préféré habiter à Washington, la plupart des événements se déroulent à New York. C’est donc là que je vais vivre.

C’est Ava que je serre le plus fort et le plus longtemps dans mes bras. Entre son drame familial et sa rupture avec Alex, elle a vécu un enfer ces derniers mois, et c’est elle qui a le plus besoin d’amour.

– Tu vas adorer Londres. Ce sera un nouveau départ, et tu as le petit livre noir que je t’ai donné, celui des endroits à visiter.

Ava affiche un petit sourire.

– Je suis sûre que je vais m’y plaire. Merci.

Elle jette un coup d'œil autour d'elle et je me demande si elle cherche Alex. Quoi qu'elle dise, elle n'en a pas fini avec lui, et ce ne sera probablement pas le cas avant un bon moment.

Je ne l'ai pas vu dans la foule, mais cela ne m'a pas surprise. Pour un prétendu génie, il peut être sacrément idiot. Il a dit et fait des choses blessantes, mais il tient à Ava. Il est juste trop têtu ou trop stupide pour agir en conséquence.

Je me dis que je vais aller le voir avant de partir pour New York. J'en ai assez d'attendre qu'il se remue.

Après une dernière série d'embrassades, mes amies s'éloignent avec leurs familles respectives, il ne reste plus que Rhys et moi.

Mon grand-père et Nikolai voulaient venir, mais ils ont dû annuler leur voyage à la dernière minute en raison d'une crise diplomatique avec l'Italie. Ils étaient tous deux déçus de rater ma remise de diplôme, mais je leur ai dit que ce n'était pas grave.

Et je le pense. Je comprends les responsabilités qu'impliquent la Couronne et le statut d'héritier. Cela ne m'empêche pas de m'apitoyer quand même sur mon sort.

– Vous êtes prête ? demande Rhys sur un ton un poil plus doux que d'habitude.

J'acquiesce, en essayant de refouler le sentiment de solitude qui m'habite quand nous retournons vers notre voiture. Le diplôme, le déménagement dans une autre ville, mes adieux à tout ce que j'ai aimé au cours des quatre dernières années... C'est beaucoup de changements en trop peu de temps.

Je suis tellement perdue dans mes pensées que je ne remarque pas que nous avons pris la direction de la ville au lieu de rentrer chez nous, jusqu'à ce que j'aperçoive le Washington Monument qui brille au loin.

– Où allons-nous ? je demande en me redressant sur mon siège. Vous n’allez pas me traîner dans un entrepôt où vous pourrez me torturer à votre guise, hein ?

Même si je ne vois pas le visage de Rhys, je l’entends lever les yeux au ciel.

– Si j’en avais eu l’intention, je l’aurais fait le lendemain de notre rencontre.

Je me renfrogne, plus insultée que rassurée, mais ma réplique acerbe meurt sur mes lèvres quand il ajoute :

– Je me suis dit que vous n’auriez pas envie de rester à la maison et de commander des plats à emporter, le soir de la remise des diplômes.

En effet, la perspective de rester à la maison le soir de la remise des diplômes ne m’enchantait pas du tout, mais dîner seule dans un restaurant chic me paraît encore plus affligeant.

Il y a Rhys, mais il est payé pour être là, et pas vraiment du genre à soutenir une conversation. N’empêche, il a su exactement ce dont j’avais envie sans que j’ouvre la bouche.

Un autre papillon s’échappe dans mon ventre avant que je ne le renferme sous sa cloche.

– Où allons-nous alors ?

La curiosité a pris le pas sur la mélancolie.

Il s’arrête devant un centre commercial. Il n’y en a pas beaucoup à Washington, mais celui-ci possède tout le nécessaire, y compris un Subway, un salon de manucure et un restaurant nommé Walia.

– Dans le meilleur éthiopien de la ville, lâche Rhys en coupant le moteur.

Mon cœur s’emballe. La cuisine éthiopienne est ma préférée. Bien sûr, Rhys a pu choisir au hasard sans se souvenir de cette

information que j'ai laissée échapper une fois au cours d'un trajet en voiture.

– Je ne vous crois pas, je réplique. Le meilleur éthiopien est sur U Street.

Je me trompais. Une demi-heure plus tard, le pain *injera* au levain et le bœuf *tibs wot* de Walia me prouvent que Rhys avait raison. C'est bel et bien le meilleur restaurant éthiopien de la ville.

– Comment j'ai pu ignorer l'existence de cet endroit ? je demande en rompant un autre morceau d'*injera*, que j'utilise pour ramasser la viande.

Dans la culture éthiopienne, le pain est un ustensile de table autant qu'un aliment.

– La plupart des gens en ignorent l'existence. J'ai assuré la protection d'un VIP éthiopien pendant quelques mois. C'est grâce à lui que j'ai découvert cet endroit.

– Vous êtes plein de surprises.

Je continue à mastiquer mon plat tout en réfléchissant. Après avoir avalé, je reprends :

– Puisque c'est ma soirée de remise des diplômes, jouons à un jeu. Il s'appelle « Apprendre à connaître Rhys Larsen ».

– Il a l'air bien ennuyeux, votre jeu, réplique l'intéressé en balayant le restaurant des yeux. Je le connais déjà, ce Rhys Larsen.

– Pas moi.

Il pousse un long soupir résigné et je refoule mon envie d'applaudir, parce que ce soupir signifie qu'il est sur le point de céder. Cela n'arrive pas souvent, mais je suis aussi heureuse qu'un enfant dans un magasin de bonbons.

– D'accord. Mais seulement parce que c'est votre soirée de remise de diplôme.

Rhys s'appuie contre son dossier et croise les mains sur son ventre, en parfaite incarnation du boudeur.

Je souris.

*Bridget : un. Rhys : zéro.*

Pendant le reste du dîner, je l'assaille de questions que j'ai toujours brûlé de lui poser, en commençant par les détails insignifiants.

Son plat préféré ? Les patates douces au four.

Sa couleur préférée ? Le noir. (Horreur.)

Son film préféré ? *Reservoir Dogs*.

Après être venue à bout des informations de base, j'aborde des sujets plus personnels. À ma grande surprise, il répond à la plupart de mes questions sans rechigner. Les seules qu'il esquive concernent sa famille.

Sa plus grande peur ? L'échec.

Son plus grand rêve ? La paix.

Son plus grand regret ? L'inaction.

Rhys ne développe pas ses réponses vagues, et je n'insiste pas. Il m'a déjà accordé plus que ce à quoi je m'attendais, et si je le pousse trop, il risque de se renfermer.

Finalement, je trouve le courage d'aborder un sujet qui me préoccupe depuis quelques semaines.

Le vin de miel m'a bien aidée à me réchauffer et à me débarrasser un peu plus de mes inhibitions à chaque gorgée.

– À propos du festival en intérieur que vous avez organisé pour Rokbury...

Rhys attrape un morceau de bœuf au bout de sa fourchette, ignorant la tablée de femmes qui le reluquent depuis un coin de la salle.

– Eh bien ?

– Mes amies ne voyaient pas de quoi il s’agissait quand je leur en ai parlé.

J’ai vérifié auprès d’Ava et de Stella aussi, juste pour le cas où, et elles m’ont regardée comme si j’étais folle.

– Et alors ?

Je finis mon vin, les nerfs à fleur de peau.

– Alors vous m’avez raconté que mes amies vous avaient aidé pour l’installation.

Rhys continue à mâcher en silence.

Une étrange boule se forme dans ma gorge, que je mets sur le compte d’un excès de nourriture.

– Avez-vous... C’est vous qui en avez eu l’idée ? Et avez tout installé seul ?

– Ce n’était pas grand-chose.

Il continue à manger sans me regarder.

Je savais que c’était lui depuis mon coup de fil avec Jules, mais en avoir la confirmation, c’est une tout autre affaire.

Les papillons s’échappent d’un seul coup dans mon ventre, et la boule dans ma gorge grossit.

– C’est beaucoup, au contraire. C’était... très attentionné. Comme ce soir. Merci. (Je fais tourner ma bague en argent autour de mon doigt.) En revanche, je ne comprends pas pourquoi vous ne m’avez pas dit que c’était votre idée ni pourquoi vous l’avez fait. Vous ne m’appréciez même pas.

– Qui a dit que je ne vous appréciais pas ? répond-il en fronçant les sourcils.

– Vous.

– Je n’ai jamais dit ça.

– Vous l’avez sous-entendu. Vous êtes toujours grincheux, à me gronder.



– Seulement quand vous n’écoutez pas.

Je ravale une réplique acerbe. La soirée se passe trop bien pour la gâcher, même s’il me donne parfois l’impression d’être une sale gosse qui se tient mal.

– Je ne vous l’ai pas dit, parce que vous êtes ma cliente. Je ne suis pas censé... faire ce genre de choses.

Mon cœur fond.

– Mais vous l’avez quand même fait.

Rhys serre les lèvres, d’une façon qui me fait comprendre qu’il est en colère contre lui-même.

– Oui.

– Pourquoi ?

Il lève finalement les yeux pour rencontrer les miens.

– Parce que je comprends ce que c’est d’être seule.

*Seule.*

Le mot me frappe plus fort qu’il n’aurait dû. Je ne suis pas physiquement seule, je suis entourée de gens toute la journée, tous les jours. Mais j’ai beau essayer de jouer à l’étudiante normale, ce n’est pas le cas. Je suis la princesse d’Eldorra, ce qui implique glamour et célébrité, mais aussi garde du corps et protection permanente, gilet pare-balles et une vie organisée.

Les autres membres de la famille royale, y compris mon frère, se contentent d’une vie en vase clos. Je suis la seule à m’accrocher à mes désirs, à rêver d’évasion.

*Seule.*

D’une certaine manière, Rhys a perçu avant moi cette vérité qui fait partie de moi.

– Prévenant *et* observateur.

Il observe son environnement, mais je ne m’étais pas attendue à ce qu’il soit également attentif à ma personne, pour voir des choses

que je me cachais à moi-même.

– Vous êtes vraiment plein de surprises.

– Ne le dites à personne, ou je serai contraint de les tuer.

La tension se relâche et un petit sourire sincère se dessine sur mes lèvres.

– Et drôle avec ça. Je suis persuadée que des extraterrestres ont pris possession de votre corps.

Rhys laisse échapper un petit rire.

– Qu’ils essaient seulement !

Je n’ai plus posé d’autres questions, et Rhys n’a plus donné d’autres réponses. Notre dîner se termine dans un silence agréable et, une fois qu’il a payé l’addition – il a refusé ne serait-ce que d’envisager l’idée de partager –, nous allons digérer nos excès gastronomiques en faisant une petite promenade dans un parc voisin.

– Vous me laissez vraiment me promener ici sans mon gilet ? je le taquine.

Le gilet pare-balles pend au fond de mon armoire, inutilisé depuis notre expédition au centre commercial.

L’image des mains de Rhys sur ma peau dans la cabine d’essayage me traverse l’esprit et le rouge me monte aux joues.

*Dieu merci, il fait nuit !*

– Ne me le faites pas regretter, réplique Rhys, qui marque une pause avant d’ajouter : Vous avez prouvé que vous savez vous débrouiller sans que je vous harcèle.

Il prononce ces mots presque à contrecœur.

Ces derniers mois, j’ai bel et bien fait plus attention à mes actes, même sans les instructions explicites de Rhys, mais je ne pensais pas qu’il s’en était aperçu. Il ne m’a jamais rien dit à ce sujet jusqu’à présent.

Une chaleur agréable s'installe dans mon ventre.

– Monsieur Larsen, nous pourrions ne pas nous entre-tuer, après tout.

Sa bouche tressaille.

Nous continuons notre balade dans le parc. Des couples s'embrassent sur les bancs, des adolescents sont attroupés près de la fontaine et un musicien déverse toute son âme par l'entremise des cordes de sa guitare.

J'aurais voulu que ce moment de paix ne se termine jamais, mais le dîner, l'alcool et une journée chargée conspirent pour m'épuiser et je ne peux étouffer un petit bâillement.

Rhys le remarque immédiatement.

– Il est temps d'y aller, Princesse. Allons vous mettre au lit.

Peut-être est-ce dû à la fatigue et aux émotions de la journée, ou bien à la période peu faste que je traverse avec le sexe opposé, en tout cas une image de Rhys en train de me « mettre au lit » me traverse l'esprit, et tout mon corps s'embrase.

Parce que, dans mon imagination, nous faisons tout sauf dormir.

Des images de Rhys nu, sur moi, sous moi, derrière moi... Elles déferlent toutes dans mon cerveau au point que je dois serrer les cuisses et que mes vêtements semblent étriés sur ma peau. Ma langue me semble soudain trop épaisse, l'air raréfié.

C'est le premier fantasme sexuel qu'il fait naître en moi, et il est à moins d'un mètre cinquante, en train de me dévisager fixement.

Je suis une princesse. Il est mon garde du corps.

J'ai vingt-deux ans. Il en a trente-deux.

C'est mal, mais je ne peux pas m'en empêcher.

Les yeux de Rhys s'assombrissent. La télépathie n'existe pas, pourtant j'ai l'étrange impression qu'il parvient à s'insinuer dans mon

cerveau et à y lire toutes les pensées coquines et interdites qu'il m'inspire.

J'ouvre la bouche... Pour dire quoi, je ne sais pas trop, en tout cas il faut que je dise quelque chose afin de rompre ce silence dangereusement chargé.

Avant que je puisse prononcer un mot, un coup de feu déchire la nuit et c'est le chaos.

## BRIDGET/RHYS

### BRIDGET

À un moment, je suis debout, et la seconde suivante, je me retrouve au sol, la joue écrasée contre l'herbe, avec Rhys faisant bouclier de son corps. Des cris retentissent dans le parc.

Tout se passe si vite qu'il faut à mon cerveau plusieurs secondes pour rattraper mon pouls.

*Dîner. Parc. Coups de feu. Cris.*

Des mots isolés qui ont un sens en soi, mais que je n'arrive pas à mettre dans l'ordre pour obtenir une pensée cohérente.

Un autre coup de feu retentit, suivi d'autres cris.

Allongé sur moi, Rhys pousse un juron si bas et si dur que je le sens plus que je ne l'entends.

– À trois, on court se mettre à couvert sous les arbres. Pigé ?

Sa voix posée me rassure un peu.

J'acquiesce. Mon dîner menace de remonter, mais je me force à me concentrer. Hors de question de paniquer alors que nous sommes sous la menace du tireur.

Je le vois à présent. Il fait si sombre que je ne peux pas distinguer grand-chose, à l'exception de ses cheveux – longs et bouclés – et de ses vêtements. Sweat-shirt, jean, baskets. Il ressemble à des dizaines de garçons de ma classe à Thayer, ce qui le rend d'autant plus terrifiant.

Il nous tourne le dos, regardant quelque chose, quelqu'un – une victime –, mais il peut se retourner à tout moment.

Rhys se déplace pour que je puisse me mettre à quatre pattes, tout en restant au ras du sol. Il a sorti son arme. L'homme grincheux mais attentionné du dîner a disparu, remplacé par un soldat froid comme la pierre.

Concentré. Déterminé. Mortel.

Pour la première fois, je vois l'homme qu'il a été dans l'armée, et un frisson me parcourt. J'ai soudain pitié de tous ceux qui ont dû l'affronter sur le champ de bataille.

Rhys commence le décompte d'une voix toujours aussi calme.

– Un, deux... trois.

Je cesse de réfléchir. Je cours.

Un autre coup de feu retentit derrière nous, qui me fait sursauter et trébucher. Rhys m'attrape les bras d'une main ferme, assurant toujours mes arrières, pour me guider vers le bosquet d'arbres à la lisière du parc. Impossible d'atteindre la sortie sans passer directement devant le tireur, sans la moindre couverture, autrement dit nous devons attendre l'arrivée de la police.

Qui ne va pas tarder, forcément. Non ? L'une des personnes présentes dans le parc a dû les appeler.

Rhys m'oblige à me baisser derrière un grand arbre.

– Attendez ici et ne bougez pas tant que je ne vous ai pas donné mon feu vert, ordonne-t-il. Surtout, que personne ne vous voie.

Mon rythme cardiaque s'accélère.

– Où allez-vous ?

– Quelqu'un doit l'arrêter.

Un frisson me glace. Non, il ne dit pas ce que je crois qu'il dit, impossible.

– Ce n'est pas forcément à vous de le faire. La police...

– Il sera trop tard quand ils arriveront, réplique Rhys, l'air plus sombre que jamais. Ne bougez pas.

Et il part.

Je le regarde avec horreur traverser la vaste étendue d'herbe qui le sépare du tireur, lequel a son arme pointée sur quelqu'un au sol. Un banc m'empêche de voir qui est la victime, mais quand je m'accroupis, je peux voir sous le banc, et mon sentiment d'effroi a redoublé.

Ce n'est pas un individu. Il y en a deux. Un homme et, à en juger par la taille de la personne à côté de lui, un enfant.

Je sais maintenant pourquoi Rhys affichait cette expression avant de partir.

Qui peut s'en prendre à un enfant ?

Je presse mon poing sur ma bouche, luttant contre l'envie de vomir. Il y a moins d'une heure, je taquinais Rhys devant du pain et du vin et je pensais à toutes les choses que je devais encore préparer avant notre départ pour New York. Maintenant, je me cache derrière un arbre dans un parc, à regarder mon garde du corps courir peut-être vers sa mort.

Rhys est un soldat et un garde du corps expérimenté, mais il reste humain, et les humains, ça meurt. À un moment, ils sont là.

L'instant d'après, ils disparaissent, ne laissant derrière eux que la coquille vide et sans vie de la personne qu'ils ont été.

*« Chérie, je crains d'avoir de mauvaises nouvelles. » Les yeux de mon grand-père étaient injectés de sang et je serrais ma girafe en peluche contre ma poitrine. La peur se propageait à travers mon corps. Mon grand-père ne pleurait jamais. « C'est ton père. Il y a eu un accident. »*

Je chasse le souvenir d'un battement de paupières, à temps pour voir l'homme au sol tourner la tête d'une fraction de centimètre. Il a repéré Rhys qui se faufile derrière le tireur.

Malheureusement, cet infime mouvement suffit à alerter son agresseur, qui se retourne et tire une troisième fois au moment où Rhys décharge son arme.

Un cri sort ma bouche.

*Rhys. Tire. Rhys. Tire.*

Les mots tournent dans mon cerveau comme le plus horrible mantra du monde.

Le tireur s'effondre sur le sol. Rhys chancelle, mais reste debout.

Au loin, des sirènes de police retentissent.

La scène entière, du premier coup de feu à cet instant, s'est déroulée en moins de dix minutes, mais la terreur a une façon à elle d'étirer le temps pour que chaque seconde paraisse une éternité.

Notre dîner me semble remonter à des années. La remise des diplômes aurait tout aussi bien pu avoir lieu dans une autre vie.

L'instinct me pousse à me lever et à courir vers Rhys, le cœur battant. *S'il te plaît, sois indemne.*

Quand je le rejoins, il a désarmé le tireur, qui gît au sol et gémit dans une flaque de sang. À quelques mètres de là, la victime saigne elle aussi, visage livide sous le clair de lune. L'enfant, un garçonnet



qui semble avoir sept ou huit ans, est agenouillé à ses côtés, ouvrant de grands yeux terrifiés sur Rhys et moi.

– Qu'est-ce que vous fabriquez ? me lance Rhys en me voyant.

Je l'examine frénétiquement pour voir s'il est blessé, mais il est debout et parle, toujours aussi grognon, autrement dit il ne peut pas être trop mal en point.

L'enfant, lui, a besoin d'être rassuré.

Ignorant la question de Rhys pour l'instant, je m'accroupis jusqu'à me retrouver au niveau des yeux du petit.

– Tout va bien, je lui dis gentiment, sans me rapprocher trop pour ne pas l'effrayer davantage. Nous ne te ferons pas de mal.

Il serre plus fort ce que je suppose être le bras de son père.

– Mon papa va mourir ? demande-t-il d'une petite voix.

L'émotion forme un nœud dans ma gorge. Il a à peu près de l'âge que j'avais quand mon père est mort et...

*Arrête. Il ne s'agit pas de toi. Concentre-toi.*

– Les médecins vont bientôt arriver et ils vont le soigner.

Je l'espère. L'homme perd connaissance par intermittence et il perd du sang, qui tache les baskets de l'enfant.

Pour être exacte, ce sont des ambulanciers qui vont arriver, pas des médecins, mais je n'ai pas l'intention d'expliquer la différence à un enfant traumatisé. « Médecin » me semble plus rassurant.

Rhys s'agenouille à côté de moi.

– Elle a raison. Les médecins savent ce qu'ils font.

Il a parlé d'une voix apaisante que je n'ai jamais entendue auparavant et quelque chose me serre la poitrine. Fort.

– On va rester avec toi jusqu'à ce qu'ils arrivent. Qu'est-ce que tu en dis ?

La lèvre inférieure du garçonnet tremblote, mais il hoche la tête.

– D'accord.

Avant que nous ayons pu ajouter quoi que ce soit, une lumière vive nous illumine et une voix retentit dans le parc.

– Police ! Mains en l’air !

## RHYS

Questions. Examens médicaux. Encore des questions et quelques tapes dans le dos pour avoir été un « héros ».

L’heure qui suit met ma patience à l’épreuve comme jamais auparavant... à l’exception de la satanée petite bonne femme qui se trouve devant moi.

– Je vous avais dit de ne pas bouger. C’était une consigne simple, Princesse, je grogne.

La voir courir vers moi alors que le tireur n’était pas encore maîtrisé m’a fait plus paniquer que d’avoir une arme braquée sur moi.

Peu importe que j’aie désarmé le tireur. Et s’il avait eu une deuxième arme que j’avais manquée ?

La terreur me saisit rétrospectivement.

Je peux supporter qu’on me tire dessus. Je ne peux pas supporter que Bridget soit blessée.

Elle croise les bras. Je suis assis à l’arrière d’une ambulance, elle se tient devant moi, toujours aussi têtue.

– On vous avait tiré dessus, Monsieur Larsen. Vous aviez déjà neutralisé le tireur et j’ai cru que vous alliez mourir.

En entendant sa voix vaciller sur la fin, ma colère se dissipe.

À part mes camarades des Navy SEALs, je ne me souviens pas de la dernière fois où quelqu’un s’est vraiment soucié de savoir si

j'allais vivre ou mourir. Bridget s'en soucie, pour une raison que je ne m'explique pas, et pas seulement parce que je suis son garde du corps. Je le vois dans ses yeux et je l'entends dans le léger tremblement de sa voix, habituellement froide et nette.

Et que je sois damné si ce constat ne me fait pas plus d'effet qu'une balle en pleine poitrine.

– Je vais bien. La balle m'a effleuré, c'est tout.

Les ambulanciers m'ont fait un bandage et je serai comme neuf dans une semaine ou deux.

L'agresseur, surpris, a tiré d'instinct, sans viser. Une esquive rapide et j'ai échappé à ce qui aurait été une blessure bien plus grave à l'épaule.

La police l'a emmené en détention médicale. Ils enquêtent encore sur les événements mais, d'après ce que j'ai compris, il a délibérément visé le père de l'enfant. Quelque chose à propos d'une affaire qui a mal tourné et d'une faillite. Le tireur était tellement défoncé qu'il se fichait complètement de mettre sa vengeance à exécution dans un parc rempli de gens.

Heureusement qu'il était défoncé car il n'a cessé de divaguer sur les torts que lui aurait causés le père de l'enfant au lieu de tirer pour le tuer.

Les ambulances ont emmené l'enfant et son père. Le père a perdu beaucoup de sang, mais son état s'est stabilisé et il s'en sortira. L'enfant va bien, lui aussi. Traumatisé, mais vivant. Je m'en suis assurée avant qu'ils partent.

*Dieu merci.*

– Vous saignez.

Bridget passe ses doigts sur la plaie pansée. Son contact transperce la gaze jusqu'à la moelle de mes os.

Je me raidis et elle se fige.

– Ça fait mal ?

– Non.

Pas dans le sens où elle l'entend, en tout cas.

Mais la façon dont elle me regarde, comme si elle craignait que je disparaisse si elle clignait des yeux ? Mon cœur me fait mal, comme si elle en avait arraché un morceau et l'avait gardé pour elle.

– Je parie que ce n'était pas ainsi que vous imaginiez votre soirée de remise des diplômes. Nous aurions dû rentrer directement après le dîner.

Je me passe une main sur la mâchoire en esquissant une petite grimace.

J'ai utilisé l'excuse bidon de la promenade digestive pour justifier le passage au parc, mais en vérité, je voulais prolonger la soirée, parce qu'au réveil, nous redeviendrions ce que nous sommes. La princesse et son garde du corps, un client et son employé.

C'est tout ce que nous pouvons être, mais ça n'a pas empêché des pensées ridicules de s'insinuer dans mon esprit pendant le dîner. L'idée que j'aurais pu rester là avec elle toute la nuit, même si normalement je déteste répondre à des questions sur ma vie.

Des interrogations sur la peau de Bridget : est-elle aussi douce qu'elle en a l'air ? Et mon désir d'effacer la froideur de son attitude jusqu'à ce que j'atteigne le feu sous-jacent, de me baigner dans sa chaleur, de la laisser consumer le reste du monde jusqu'à ce qu'il ne reste plus que nous.

Comme je l'ai dit, des pensées ridicules. Je les ai écartées à la seconde où elles sont apparues, mais elles s'attardent dans un coin de ma tête, comme les paroles d'une chanson entêtante qui refusent de s'en aller.

Ma grimace s'accentue.

Bridget secoue la tête.

– Non, en effet. C'était une bonne soirée jusqu'à... eh bien, ça, dit-elle en désignant le parc. Si on était rentrés directement, le gamin et son père seraient peut-être morts.

– Peut-être, n'empêche que j'ai merdé. (Cela n'arrive pas souvent, mais je sais l'admettre le cas échéant.) Ma priorité numéro un en tant que garde du corps, c'est de vous protéger, pas de jouer les héros. J'aurais dû vous sortir de là et m'en tenir à ça, mais...

Un muscle se crispe dans ma mâchoire.

Bridget attend patiemment que je termine. Même avec ses cheveux en bataille et sa robe souillée depuis que je l'ai plaquée au sol, elle pourrait passer pour un ange dans le merdier infernal de ma vie. Des cheveux blonds, des yeux couleur océan et un éclat qui n'a rien à voir avec sa beauté physique et tout à voir avec sa beauté intérieure.

Elle est trop belle pour être touchée par la moindre parcelle de mon horrible passé, pourtant quelque chose me pousse à continuer. Les souvenirs se déroulent comme un film taché de sang, et un sentiment de culpabilité que je connais bien me vrille les tripes.

– Quand j'étais au lycée, j'ai connu un gars. Pas un ami, mais ce qui s'en rapprochait le plus. On vivait à quelques rues l'un de l'autre, et on allait chez lui le week-end.

Je n'ai jamais invité Travis chez moi. Je ne voulais pas qu'il voie ce que c'était que de vivre ma vie.

– Un jour, je l'ai vu se faire agresser sous la menace d'une arme à feu dans son jardin. Sa mère était au travail, et c'était un quartier difficile où ce genre de choses arrivait. Mais Travis a refusé de donner sa montre. C'était un cadeau de son père, mort quand il était petit. L'agresseur n'a pas apprécié et l'a abattu en plein jour. Personne, y compris moi, n'a rien fait. Dans notre quartier, il y avait

deux règles à respecter pour survivre : d'une part, se taire et, d'autre part, s'occuper de ses affaires.

Un goût âcre m'envahit la bouche. Je me souviens de la vue et du bruit du corps de Travis heurtant le sol. Le sang qui ruisselait de sa poitrine, la surprise dans ses yeux... et son sentiment de trahison quand il m'a vu planté là, à le regarder mourir.

– Je suis rentré chez moi, j'ai vomi et je me suis promis de ne plus jamais être aussi lâche.

*Votre plus grand regret ? L'inaction.*

Je me suis engagé dans l'armée pour trouver un but et la famille que je n'ai jamais eue. Je suis devenu garde du corps pour m'absoudre de péchés que je ne pourrai jamais effacer.

Des vies sauvées en échange de vies prises, directement ou indirectement.

*Votre plus grande peur ? L'échec.*

– Ce n'était pas votre faute, dit Bridget. Vous étiez un enfant, vous aussi. Vous n'auriez rien pu faire contre un homme armé. Si vous aviez essayé, vous seriez peut-être mort comme votre ami.

Et rebelote. Elle a à nouveau tiqué sur le mot « mort ».

Bridget détourne le regard, mais pas avant que j'aie perçu l'éclat suspect de ses yeux.

Je serre et desserre les poings.

*Ne fais pas ça.* Mais j'ai déjà merdé à plusieurs reprises ce soir. Alors une fois de plus...

– Venez ici, Princesse.

J'écarte un bras. Elle s'y pelotonne et enfouit le visage contre mon épaule indemne. Nous n'avons jamais été aussi vulnérables depuis notre rencontre, et ce constat ébranle quelque chose en moi.

– Tout va bien, je dis en lui tapotant maladroitement le bras. (Je suis nul pour réconforter mon prochain.) C'est fini. Tout le monde

va bien, sauf le connard au flingue. Cela dit, il me semble que ce n'était pas la soirée à laisser son gilet pare-balles à la maison.

Son rire étranglé vibre à travers tout mon corps.

– C'est une blague, Monsieur Larsen ?

– Une observation. Je ne...

– Blague jamais, achève-t-elle. Je sais.

Nous restons assis à l'arrière de l'ambulance un certain temps, à regarder la police boucler la scène de crime, j'essaie d'étouffer le sentiment de protection féroce qui m'étreint la poitrine. Je protège tous mes clients, mais là, c'est différent. Plus viscéral.

Une partie de moi veut repousser Bridget, et une autre partie l'attirer dans mes bras et la garder, comme si elle était mienne.

Mais je ne peux pas.

Bridget est trop jeune, trop innocente, trop hors de portée, et je ferais mieux de ne pas l'oublier.

## BRIDGET

Quelque chose a changé le soir de ma remise de diplôme.

Peut-être à cause du traumatisme que nous avons partagé ou parce que Rhys s'est volontairement ouvert à moi sur son passé, en tout cas l'antagonisme de longue date entre nous se transforme en quelque chose d'autre, qui me tient éveillée tard dans la nuit et rend fous les papillons dans mon ventre.

Ce n'est pas exactement un béguin. Plutôt une attirance doublée de... curiosité ? De la fascination ? Quoi qu'il en soit, ça me met les nerfs à vif, car sur la liste des pires idées possibles, filer en douce et se faire kidnapper figure en deuxième place. Développer des sentiments non platoniques pour mon garde du corps occupe la première.

Heureusement, mon emploi du temps à New York m'occupe tellement que j'ai à peine le temps de respirer, et encore moins de me laisser aller à des fantasmes déplacés.

Rhys et moi avons emménagé à Manhattan trois jours après l'obtention de mon diplôme et l'été se passe dans un tourbillon de



réunions d'organisation caritatives, d'apparitions à des événements mondains et de recherche de logement.

Au mois d'août, j'ai signé le bail d'une belle maison à Greenwich Village, usé deux paires d'escarpins à force de parcourir la ville et rencontré tous les membres des cercles idoines, dont certains que j'aurais préféré ne jamais connaître.

– Ça dérape, lâche Rhys en scrutant la foule.

Nous sommes au vernissage d'une nouvelle exposition de l'Upper East Side en l'honneur des artistes d'Eldorra, ce qui n'aurait normalement rien d'extraordinaire, mais parmi les invités il y a Nate Reynolds, la star du cinéma d'action, et les paparazzis sont au taquet.

– Quoi ? je réponds en souriant, parce que je suis en train de poser devant les objectifs.

La comédie est lassante au bout d'un moment. On ne peut supporter qu'un nombre limité de sourires, signes de la main et autres mondanités, avant de succomber à l'ennui, mais cela fait partie de ma tâche, alors je souris et j'endure. Littéralement.

– Votre sourire. Il dérape.

Il a raison. Je n'ai même pas remarqué.

Je réaffiche un grand sourire en m'efforçant de ne pas bâiller. *Bon sang, ce que j'ai hâte d'être à la maison.* J'ai encore un déjeuner, deux interviews, une réunion du conseil d'administration de la SPA de New York et quelques courses à faire, mais après ça... pyjama et dodo.

Je ne déteste pas mon travail, mais je regrette de ne pas faire quelque chose de plus important que mannequin ambulant et parlant.

Et pourtant, c'est comme ça. Jour après jour, mois après mois, la même chose. Après l'automne vient l'hiver, puis le printemps et l'été,

puis à nouveau l'automne.

Rhys se tient à mes côtés l'année durant, sévère et grincheux comme toujours, en revanche il a mis son penchant autoritaire en sourdine. Selon ses critères à lui en tout cas. Par rapport à une personne normale, il est toujours surprotecteur, à la limite de la névrose.

J'aime autant que je déteste ce changement. Je l'aime parce que j'ai plus de liberté, je le déteste parce que je ne peux plus utiliser mon irritation comme bouclier face à ce qui se passe entre nous.

Car il y a quelque chose. Je ne sais pas si je suis la seule à le voir ou si lui aussi le ressent.

Je ne pose pas la question. C'est plus sûr ainsi.

– Avez-vous déjà pensé à faire autre chose que du gardiennage de corps ? je lui demande à l'occasion d'une de nos rares soirées à la maison.

Pour une fois, je n'ai rien prévu d'autre qu'un tête-à-tête avec la télévision et une glace, et j'en suis enchantée.

Nous sommes en septembre, presque deux ans après notre première rencontre et plus d'un an après mon déménagement à New York. J'ai mis le paquet sur les décorations de saison : couronne d'automne au-dessus de la cheminée, coussins et plaids dans des tons de terre et mini-citrouille en guise d'ornement central, sur la table basse.

Rhys et moi regardons une comédie à l'eau de rose apparue dans mes recommandations Netflix. Lui, assis bien droit dans sa tenue de travail, moi recroquevillée, les pieds sur le canapé, une coupe de glace à la main.

– Du gardiennage de corps ?

– Ça existe. Et dans le cas contraire, je le déclare par décret royal.

Il a souri.

– Je n'en doute pas. Et pour répondre à votre question, non.

Le jour où ça arrivera, je cesserai de « garder des corps ».

Je lève les yeux au ciel.

– Ce doit être agréable de tout voir en noir ou blanc.

Le regard de Rhys s'attarde sur moi pendant une seconde avant de se détourner.

– Croyez-moi, dit-il, tout n'est pas noir ou blanc.

Inexplicablement, mon cœur se met à battre la chamade, mais je m'interdis d'exiger qu'il éclaircisse sa pensée. Il ne sous-entend probablement rien. C'est une phrase jetée sans y penser.

Au lieu d'insister, je me reconcentre sur le film en mettant un point d'honneur à ne pas regarder l'homme assis à côté de moi.

Le truc fonctionne. Plus ou moins.

Je ris d'une réplique d'un personnage et je remarque que Rhys me regarde du coin de l'œil.

– C'est joli, dit-il.

– Quoi ?

– Votre vrai sourire.

Je n'ai pas juste manqué un battement de cœur, mon cœur s'est arrêté le temps d'une chanson entière.

Cette fois, cependant, je le dissimule en pointant ma cuillère vers lui.

– C'est un compliment.

– Si vous le dites.

– N'essayez pas de faire comme si de rien n'était.

Je ne suis pas peu fière d'avoir l'air normale alors que mes entrailles font des choses tout sauf normales. Des contractions, des sauts, des vrilles. Mon médecin en ferait une syncope.

– Nous venons de franchir une étape importante. Le premier compliment de Rhys Larsen à Bridget von Ascheberg, et ça n’a pris que deux ans. Il faut le marquer d’une pierre blanche.

Rhys fait la moue, cependant il y a une étincelle d’humour dans ses yeux.

– Un an et dix mois, nuance-t-il. Si l’on est partis pour compter. Ce qu’il a bel et bien fait.

Si mon cœur manque encore des chansons, on va arriver à la fin de ma playlist.

*Ce n’est pas bon. Pas bon du tout.*

Quels que soient mes sentiments à l’égard de Rhys, ils ne peuvent pas évoluer au-delà de ce qu’ils sont maintenant. Alors, afin de me débarrasser de mes réactions de plus en plus troublantes à l’égard de mon garde du corps, j’accepte de sortir avec Louis, fils de l’ambassadeur de France aux Nations unies, rencontré lors d’un événement mondain, un mois après ma soirée cinéma avec Rhys.

Louis se présente à notre rendez-vous à 19 h précises avec un bouquet de fleurs rouges et un sourire charmant, qui disparaît néanmoins quand il voit le garde du corps renfrogné posté si près de moi que je sens la chaleur de son corps.

– C’est pour vous, annonce Louis en me tendant les fleurs, non sans un regard méfiant à Rhys. Vous êtes magnifique.

Un grondement sourd se fait entendre derrière moi, et mon cavalier paraît avoir du mal à déglutir.

– Merci, elles sont superbes, je réponds avec un sourire gracieux. Je vais les mettre dans l’eau et je reviens tout de suite.

Mon sourire s’efface quand je tourne le dos à Louis pour faire face à Rhys.

– Monsieur Larsen, suivez-moi, s’il vous plaît.

Sitôt dans la cuisine, je siffle :

– Arrêtez de menacer mes cavaliers avec votre arme.

Je n'ai pas eu besoin de le voir pour comprendre qu'il a sans doute écarté sa veste, juste assez pour dévoiler son arme.

Louis n'est pas le premier avec qui je sors à New York, mais mon dernier rendez-vous remonte à plusieurs mois. Rhys ne cesse d'effrayer mes potentiels petits amis, et la moitié des hommes de la ville redoutent de m'inviter de peur qu'il ne leur tire dessus.

Cela ne m'a pas dérangée jusqu'à présent, parce que mes précédents cavaliers m'indifféraient, mais c'est ennuyeux maintenant que j'essaie vraiment de faire disparaître l'étrange emprise que Rhys a sur moi.

Le regard noir de ce dernier s'intensifie.

– Il porte des chaussures à talonnettes. Il mérite d'être menacé.

Je pince les lèvres, mais un rapide coup d'œil aux pieds de Louis par-delà la porte de la cuisine confirme l'observation de Rhys. Je pensais Louis plus grand. Si je n'ai rien contre les talonnettes en soi, cinq centimètres me semblent excessifs.

Malheureusement, si je peux passer outre les chaussures, impossible d'ignorer l'absence totale d'alchimie entre nous.

Louis m'invite dans un charmant restaurant français, où je lutte pour ne pas m'endormir pendant qu'il me raconte ses étés à Saint-Tropez. Rhys a pris place à la table voisine, le regard si noir que les convives de l'autre côté demandent à changer de table.

À la fin du dîner, Louis est tellement troublé par sa présence menaçante à moins d'un mètre de lui qu'il renverse son verre de vin et manque faire tomber le plateau d'un serveur.

– Ce n'est pas grave, dis-je en aidant le pauvre garçon, mortifié, à nettoyer le désordre pendant que le serveur s'occupe des taches sur la nappe en lin. C'est un accident.

Je fusille Rhys du regard, ça n'a pas l'air de l'émouvoir.

– Bien sûr, concède Louis, l'air tout de même honteux.

Quand les opérations de nettoyage sont terminées, il laisse un généreux pourboire au serveur et me souhaite poliment bonne nuit. Sans me proposer de second rendez-vous.

Je ne suis pas triste. En revanche, je suis en colère contre une certaine personne aux yeux gris qui me fatigue.

– Vous avez terrifié Louis, je grommelle, une fois que nous sommes à la maison, incapable de contrôler la colère qui perce dans ma voix. La prochaine fois, tâchez de ne pas perturber mon cavalier au point qu'il se renverse son verre dessus.

– S'il est aussi facile à effrayer, il n'est pas digne d'être votre cavalier.

Rhys est habillé selon le code vestimentaire du restaurant, pourtant, la cravate et le smoking ne parviennent pas à masquer la masculinité brute et indomptée qui se dégage de lui par vagues puissantes.

– Vous étiez armé et vous le regardiez comme s'il avait tué votre chien. Il est difficile de ne pas être nerveux dans ces conditions.

Je jette mes clés sur le guéridon, puis je retire mes escarpins.

– Je n'ai pas de chien.

– C'était une métaphore. (Je détache mes cheveux et passe une main dans leurs ondulations.) Continuez de vous comporter la sorte et je finirai comme l'une de ces vieilles filles des romans d'amour historiques. Vous avez déjà fait fuir tous mes fiancés potentiels l'année dernière.

Une chose qui n'a pas changé depuis tout ce temps ? Mon refus de l'appeler autrement que « Monsieur Larsen », et son obstination à m'appeler « Princesse ».

La mine de Rhys se renfroge encore.

– J’arrêterai de les effrayer quand vous aurez de meilleurs goûts en matière d’hommes. Pas étonnant que votre vie amoureuse soit au plus bas. Regardez les crétins avec lesquels vous vous obstinez à sortir.

Je me hérise. Ma vie amoureuse n’est pas au plus bas. Elle en est proche, certes, mais pas encore tout à fait.

– Vous pouvez parler.

Il croise les bras.

– C’est-à-dire ?

– C’est-à-dire que je ne vous ai pas vu sortir avec qui que ce soit depuis que vous travaillez pour moi.

J’ôte ma veste et son regard glisse sur mes épaules dénudées, une fraction de seconde, avant de revenir sur mon visage.

– Vous n’êtes donc pas vraiment qualifié pour me donner des conseils en matière sentimentale, je conclus.

– Je n’ai pas de petite amie. Ça ne signifie pas que je suis incapable de repérer des idiots bons à rien quand j’en vois.

Je marque une pause, surprise par son aveu. Si Rhys est toujours à mes côtés pendant la journée, il n’est plus en service une fois que je suis au lit pour la nuit. Parfois, il reste à la maison, parfois non. J’ai toujours supposé qu’il était... occupé, les nuits où il disparaissait.

Un étrange mélange de soulagement et d’incrédulité s’empare de moi. Incrédulité, parce que si Rhys n’est pas le type le plus charmant de la planète, il est assez beau pour que la plupart des femmes ne se laissent pas décourager par son attitude revêche. Soulagement, parce que... eh bien, je préfère ne pas analyser cette raison de trop près.

– Vous êtes célibataire depuis deux ans ?

La question est sortie avant que je puisse en soupeser l’impact, et je la regrette aussitôt.

Rhys arque un sourcil, puis son air renfrogné se mue en une expression narquoise.

– Vous voulez parler de ma vie sexuelle, Princesse ?

Le rouge me monte aux joues, à la fois parce que ma question est déplacée et parce que j’ai entendu le mot « sexe » sortir de sa bouche.

– Absolument pas.

– Je n’ai peut-être pas fréquenté une université huppée comme vous, mais je sais déchiffrer les sous-entendus. (Ses yeux gris acier pétillent d’amusement.) Pour information, sortir avec quelqu’un et coucher avec quelqu’un, ce n’est pas la même chose.

*C’est vrai. Bien sûr.*

Une sensation désagréable remplace mon soulagement initial. L’idée qu’il « couche » avec quelqu’un m’irrite plus que de raison.

– Je sais. Je ne sors pas non plus avec toutes les personnes avec qui je couche.

*Qu’est-ce que je raconte ?* Je n’ai pas fait l’amour depuis si longtemps que je m’étonne de ne pas avoir encore été attaquée en justice pour mauvais traitements par mon vagin, mais je veux... quoi, prouver que Rhys n’est pas le seul à pouvoir avoir des relations sexuelles occasionnelles ? L’exciter ?

Le cas échéant, l’astuce fonctionne, car son sourire en coin disparaît et sa voix traînante prend une intonation plus dure.

– Et quand avez-vous eu une relation d’un soir pour la dernière fois ?

Je relève le menton, refusant de céder sous le poids de son regard d’acier.

– C’est une question tout à fait déplacée.

– C’est vous qui me l’avez posée en premier, s’entête-t-il. Alors, répondez, Princesse.



« *Respirez. J'entends retentir la voix d'Elin, la responsable du service Communication du Palais, qui me donne des conseils sur la façon de gérer la presse. Vous ne pouvez pas contrôler ce qu'ils disent, en revanche vous pouvez contrôler ce que vous dites. Ne les laissez pas voir que vous paniquez. Détournez l'attention si nécessaire, reprenez le pouvoir et orientez la conversation dans la direction que vous souhaitez. Vous êtes la princesse. Vous ne devez pas vous ratatiner devant qui que ce soit.* »

Elin est effrayante, mais elle est compétente, et je me fie à ses conseils pour ne pas mordre à l'hameçon de Rhys.

*Un... deux... trois...*

Je relâche mon souffle et redresse les épaules, le toisant de la tête aux pieds, même s'il me domine d'une bonne dizaine de centimètres.

– Je ne répondrai pas. Fin de la conversation, je lâche d'une voix froide. (*Avant qu'elle ne déraile encore.*) Bonne nuit, Monsieur Larsen.

Ses yeux me traitent de lâche. Les miens lui intiment de se mêler de ses affaires.

Un silence pesant règne pendant que nous nous regardons en chiens de faïence. Il est tard et je suis fatiguée, mais hors de question que je lâche la première.

À en juger par l'attitude confiante de Rhys, il a la même idée.

Nous aurions pu rester là indéfiniment, à nous jauger, sans le son aigu d'un appel entrant. Pourtant, même alors, j'attends que mon téléphone sonne trois fois avant de détacher mes yeux de Rhys et de regarder qui m'appelle.

Mon agacement cède rapidement la place à la confusion, puis à l'inquiétude, lorsque je vois de qui il s'agit. *Nikolai*. Mon frère et moi

parlons rarement au téléphone, et il est 5 h à Eldorra. Mon aîné est du matin, mais pas à ce point-là.

Je décroche, consciente que le regard de Rhys me brûle.

– Nik, tout va bien ?

Il n'appellerait pas comme ça, à cette heure-ci, à moins d'une urgence.

– J'ai bien peur que non, répond-il d'une voix alourdie par l'épuisement. C'est grand-père.

La panique explose dans mon ventre et je dois me cramponner au guéridon pour me soutenir pendant que Nikolai m'explique la situation. *Non. Pas grand-père.* Il est la seule figure parentale vivante qui me reste, et si je le perds...

Rhys s'approche de moi, le visage sombre, mais il s'arrête quand je secoue la tête. Plus Nikolai parle, plus j'ai envie de vomir.

Quinze minutes plus tard, je raccroche, engourdie par le choc.

– Qu'est-ce qui se passe ? demande Rhys.

Il est resté à quelques mètres de moi, mais il y a une certaine tension dans sa posture, comme s'il était prêt à tuer mon interlocuteur pour m'avoir causé pareille détresse.

Toutes les pensées nées de notre stupide dispute envolées, je suis prise de l'envie soudaine de me jeter dans ses bras et de me laisser emporter par sa force.

Mais bien sûr, je ne peux pas.

– C'est... c'est mon grand-père.

Je ravale les larmes qui menacent de couler. Pleurer serait une horrible violation de l'étiquette. Les personnalités royales ne pleurent pas en public. Sauf qu'en cet instant, je ne suis pas une princesse. Je ne suis qu'une petite-fille morte de peur à l'idée de perdre l'homme qui l'a élevée.

– Il a perdu connaissance et on l’a transporté d’urgence à l’hôpital. Je...

Je lève les yeux vers ceux de Rhys, la poitrine si serrée que je n’arrive plus à respirer.

– Je ne sais pas s’il va s’en sortir.

# 10

---

## RHYS

Bridget a voulu partir sur-le-champ pour Eldorra, mais je l'ai obligé à dormir d'abord. Nous avons eu une longue journée et, si je fonctionne bien avec peu de sommeil, Bridget devient... grognon.

Elle prétend que non, mais c'est bel et bien le cas. Je le sais, je suis celui qui est aux premières loges de son humeur grincheuse. En outre, à 23 h, nous ne pouvons pas faire grand-chose.

Pendant qu'elle dort ou essaie de dormir, je prépare le nécessaire, réserve un avion en utilisant la ligne directe VIP de sa compagnie habituelle, et je dors quelques heures avant de me réveiller à temps pour aller nous chercher du café et un petit déjeuner à l'épicerie la plus proche.

Nous quittons la maison au moment où le soleil pointe à l'horizon et le trajet se fait en silence jusqu'à l'aéroport de Teterboro. Quand arrive l'heure d'embarquer à bord du jet, Bridget vibre pratiquement d'une énergie débordante.

– Merci d'avoir tout organisé. Vous n'aviez pas à le faire.

Tripotant son collier, elle secoue la tête lorsque l'hôtesse de l'air lui propose un verre de jus de fruit.

– Ce n’était pas grand-chose. Juste un coup de fil à passer.

Rien ne me met plus mal à l’aise qu’une gratitude appuyée. Dans mon monde idéal, les gens acceptent un geste gentil et n’en parlent plus jamais. Cela rend les choses moins gênantes pour tous.

– Ce n’est pas seulement un coup de fil. Il y a les bagages, le petit déjeuner et... votre présence ici.

– C’est mon travail d’être ici, Princesse.

La douleur se peint sur son visage, et je me sens aussitôt comme le plus grand crétin du monde. *Ça s’appelle frapper quelqu’un quand il est à terre, Larsen.*

Si je n’étais pas moi et si elle n’était pas elle, j’essaierais de m’excuser, mais à l’étape actuelle, j’aggraverais probablement la situation. Les belles paroles ne sont pas mon fort, surtout avec Bridget. Tout sort de travers quand je lui parle.

Je change plutôt de sujet.

– Vous avez l’air d’avoir besoin de plus de sommeil.

– J’ai mauvaise mine à ce point ? réplique-t-elle en grimaçant.

*Rebelote : tu ferais mieux de te la fermer.* Je me passe une main sur le visage, gêné et irrité contre moi-même.

– Ce n’est pas ce que je voulais dire.

– Ça va. Je sais que j’ai une mine affreuse, dit Bridget. Elin, la responsable de notre service Communication, piquerait une crise si elle me voyait comme ça.

Je lui réponds d’un petit rire.

– Princesse, vous ne pourriez pas avoir mauvaise mine, même si vous essayiez.

Pourtant, elle a l’air plus fatiguée que d’habitude, des cernes violets sous les yeux et une peau qui n’a pas son éclat habituel. N’empêche, elle est encore à cent coudées au-dessus des autres femmes.

Bridget hausse les sourcils.

– C’était un autre compliment, Monsieur Larsen ? Deux en deux ans. Faites attention, ou je vais en venir à penser que vous m’aimez bien.

– Prenez-le comme vous voulez, je réplique. Mais je vous apprécierai le jour où vous m’apprécierez.

Bridget se fend d’un sourire sincère, et j’ai failli sourire à mon tour. Malgré ce que j’ai dit, nous nous entendons bien ces jours-ci, si l’on excepte quelques disputes occasionnelles. La période d’adaptation initiale a été rude, mais nous avons appris à nous entendre et à faire des compromis... sauf lorsqu’il s’agit de ses rendez-vous amoureux.

Pas un seul de ces salopards ne mérite qu’elle leur consacre une seconde de son temps, et ils ont de la chance que je ne leur aie pas arraché les yeux pour avoir osé la reluquer comme ils l’ont fait.

Si je n’avais pas été avec elle lors de ces rendez-vous, ils auraient certainement tenté quelque chose, et cette idée me met le sang en ébullition.

Je remarque que les yeux de Bridget se posent sur le téléphone de bord à intervalles réguliers, si bien que je finis par lâcher :

– Il vaut mieux qu’il ne sonne pas.

Le prince Nikolai a promis de l’appeler pour lui donner des nouvelles. Il n’y en a pas eu jusqu’à présent, mais en l’occurrence, l’absence de nouvelles est sans doute une bonne nouvelle.

Elle soupire.

– Je sais. C’est juste que ça me rend folle de ne pas savoir ce qui se passe. J’aurais dû me trouver là-bas. J’aurais dû y repartir après mon diplôme au lieu d’insister pour rester aux États-Unis. Et si je ne le revoyais jamais ? Et s’il...

Son visage exprime une culpabilité dévorante.

– Arrêtez de vous tourmenter avec ce genre de pensées. On arrive bientôt.

Le vol vers Athenberg dure sept heures. Il peut se passer beaucoup de choses en sept heures, mais je me retiens de le mentionner.

– Il nous a élevés, vous savez, reprend Bridget, dont le regard se perd par le hublot. Après la mort de mon père, mon grand-père a pris la relève et fait de son mieux pour jouer le rôle de parent auprès de Nik et moi. Même s’il est le roi et qu’il avait beaucoup à faire, il s’occupait de nous chaque fois qu’il le pouvait. Il prenait le petit déjeuner avec nous tous les matins où il n’était pas en voyage, et il a assisté à toutes nos activités scolaires, même les petites kermesses qui n’avaient pas vraiment d’importance. (Un léger sourire se dessine sur ses lèvres.) Une fois, il a reporté une réunion avec le Premier ministre japonais pour pouvoir me voir jouer le rôle du Tournesol numéro 3 dans la pièce de théâtre de l’école, à la fin du primaire. J’étais une piètre actrice et même mon statut royal n’avait pas suffi à me faire décrocher un rôle important.

Je souris en visualisant la petite Bridget déguisée en tournesol.

– Déclencher une crise internationale à l’âge de dix ans. Pourquoi je ne suis pas surpris ?

Elle me jette un regard faussement contrarié.

– Pour la petite histoire, j’avais onze ans et le Premier ministre s’est montré très compréhensif. Il était lui-même grand-père. (Son sourire s’efface.) Je ne sais pas ce que je ferais s’il lui arrivait quelque chose, murmure-t-elle.

On ne parle plus du Premier ministre.

– Les choses finissent toujours par s’arranger d’elles-mêmes.

Ce n’est pas tout à fait vrai, mais je ne trouve rien d’autre à dire.

Je suis vraiment nul pour tout ce qui est réconfort. D'où ma profession de garde du corps, et non d'infirmier.

– Vous avez raison. Bien sûr, concède Bridget en prenant une grande inspiration. Je suis désolée. Je ne sais pas ce qui m'arrive. Je n'ai pas pour habitude d'être comme ça. (Elle fait tourner la bague qu'elle a au doigt.) Assez parlé de moi. Dites-moi quelque chose que je ne sais pas sur vous.

Traduction : « *Distrayez-moi de mes angoisses sur l'éventualité de la mort de mon grand-père.* »

– Comme quoi ?

– Comme... commence-t-elle, puis elle réfléchit. Votre garniture de pizza préférée.

C'est une question qu'elle n'avait pas posée lors de notre séance impromptue de questions-réponses pendant le dîner de remise des diplômes.

– Je ne mange pas de pizza, je réponds, avant de sourire devant son expression choquée. Je plaisante. Travaillez sur votre crédulité, Princesse.

– En deux ans, je ne vous ai jamais vu en manger une. C'est possible, objecte-t-elle, sur la défensive.

Mon sourire s'élargit de quelques millimètres.

– Ce n'est pas mon plat préféré, mais j'aime bien la pepperoni. Plus la pizza est simple, mieux c'est.

– Je vois.

Bridget embrasse du regard mon tee-shirt noir, mon pantalon et mes bottes. Certains clients préfèrent que leurs gardes du corps s'habillent bien – costume, cravate, oreillette, tout le tralala –, mais Bridget tient à ce que je me fonde dans la masse, d'où ma tenue décontractée.



Son regard n'est pas sexuel, pourtant mon entrejambe se crispe lorsqu'il glisse de mes épaules à mon ventre puis à mes cuisses. Le nombre d'érections spontanées que j'ai eues en sa présence est embarrassant. Bon sang, je suis un adulte, pas un lycéen bourré d'hormones.

Mais Bridget me procure le genre d'étourdissement qu'on éprouve une seule fois dans sa vie, et sa personnalité ne fait qu'empirer les choses. Parce qu'elle en a une, justement, et une bonne d'ailleurs, du moins quand elle ne me rend pas dingue par son obstination.

J'avais accepté ce travail en pensant avoir affaire à une jeune femme gâtée et snob comme les autres princesses dont j'ai assuré la protection, mais elle s'est avérée intelligente, gentille et pragmatique, avec juste assez de feu sous sa façade froide pour me donner envie de la dépouiller de toutes ses couches de protection jusqu'à ce qu'elle retrouve nue devant moi et moi seul.

Le regard de Bridget s'attarde sur la région située sous ma ceinture. Mon sexe enfle encore et je serre les accoudoirs au point d'en avoir les articulations toutes blanches. C'est vraiment n'importe quoi. Elle s'inquiète de l'état de santé de son grand-père, et moi, je fantasme sur toutes les manières possibles de la baiser au milieu de cette satanée de cabine.

*T'as un sacré problème, mec.* Le moindre d'entre eux étant une congestion de mes parties.

– Je vous suggère d'arrêter de me regarder comme ça, Princesse, je dis, d'une voix à la douceur menaçante. À moins que vous n'ayez l'intention de donner suite.

C'est peut-être la parole la plus déplacée que je lui aie jamais lancée et qui dépasse largement les limites du professionnalisme, mais je vacille dangereusement aux limites... de la raison.

Malgré ce que j'ai laissé entendre hier, je n'ai pas touché une femme depuis que j'ai accepté cette mission. Ce n'est pas comme si je n'en avais pas eu envie. Je suis allé dans des bars, j'ai flirté et reçu pas mal de propositions, mais aucune ne m'a tenté. Pas d'étincelle, pas de désir, pas d'envie. J'en serais venu à m'inquiéter pour le petit bonhomme dans mon slip s'il n'y avait eu mes réactions viscérales face à Bridget.

La seule personne qui me fait de l'effet ces temps-ci, c'est ma cliente.

*L'homme le plus malchanceux de la terre.*

Bridget relève la tête, les yeux écarquillés.

– Je ne suis pas... Je n'étais pas...

– Posez-moi une autre question.

– Quoi ?

– Vous avez dit que vous vouliez en savoir plus sur moi. Posez-moi une autre question, je dis en serrant les dents.

*N'importe quoi pour me faire oublier que je brûle de remonter ta jupe et de découvrir que je te fais mouiller.*

Parce que c'est une certitude. Ma longue et récente période de chasteté mise à part, j'ai suffisamment d'expérience avec le sexe opposé pour repérer les signes de l'excitation féminine à un kilomètre à la ronde.

Pupilles dilatées, joues rouges, souffle court.

Validé, validé et revalidé, putain.

Bridget s'éclaircit la gorge. Je ne l'ai jamais vue aussi troublée.

– Oh, euh... Parlez-moi... Parlez-moi de votre famille.

C'est comme si on avait jeté un seau d'eau froide sur ma libido.

Je me crispe, mon désir s'évanouit et que je cherche quoi répondre.

*Il faut justement qu'elle me questionne sur ce dont je déteste parler.*

– Il n'y a pas grand-chose à dire, je finis par lâcher. Pas de frères et sœurs. Ma mère est morte quand j'étais enfant. Je n'ai jamais connu mon père. Mes grands-parents sont décédés eux aussi.

J'aurais peut-être dû omettre la dernière partie, vu la situation de son grand-père, mais Bridget ne paraît pas découragée. Au contraire, une lueur de compassion étincelle dans ses yeux.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

Inutile de préciser de qui elle parlait. *De ma très chère mère.*

– Overdose, je réponds sèchement. Cocaïne. J'avais onze ans et je l'ai trouvée en rentrant de l'école. Elle était assise devant son émission préférée à la télévision. Il y avait une assiette de pâtes à moitié mangée sur la table basse. J'ai cru qu'elle s'était endormie – ça lui arrivait parfois quand elle regardait la télé – seulement quand je me suis approché... (Ma gorge se noue.) Ses yeux étaient grands ouverts. Mais ils ne voyaient plus rien. Et j'ai su qu'elle était partie.

Bridget prend une bouffée d'air. Mon histoire ne manque jamais de susciter la pitié chez ceux qui l'entendent, je déteste la raconter. Je ne veux de la pitié de personne.

– Vous savez le plus drôle ? J'ai pris l'assiette de pâtes et je l'ai lavée comme si elle risquait de se réveiller et de me crier dessus pour ne pas l'avoir fait. Puis j'ai lavé le reste de la vaisselle dans l'évier. J'ai éteint la télé, essuyé la table basse. Et seulement après, j'ai appelé les secours.

Je laisse échapper un rire sans joie, Bridget me dévisage avec une expression insupportablement douce.

– Elle était déjà morte, mais dans mon esprit, elle ne l'était pas vraiment tant que l'ambulance ne serait pas arrivée et n'aurait pas officialisé son décès. Une logique de gamin, quoi.

Ce sont les mots les plus forts que j'aie prononcés à propos de ma mère depuis plus de vingt ans.

– Je suis vraiment désolée, murmure Bridget. Perdre un parent n'est jamais facile.

Elle le sait mieux que quiconque, elle qui a perdu les deux siens, dont un qu'elle n'a jamais connu. Comme moi, sauf qu'il se peut fort bien que celui que je n'ai pas rencontré soit encore en vie alors que sa mère est morte en couches.

– Ne soyez pas trop désolée pour moi, Princesse. Ma mère était une garce.

Je fais rouler mon verre d'eau entre mes doigts, regrettant qu'il ne contienne pas quelque chose de plus fort. Je ne bois pas d'alcool, mais parfois j'aimerais qu'il en soit autrement.

Les yeux de Bridget s'écarquillent de stupeur. Peu de gens parlent de la mort de leur mère, puis la traitent de garce dans le même élan.

Si quelqu'un mérite ce titre, c'est pourtant bien Deirdre Larsen.

– Enfin, n'empêche qu'elle était ma mère, je poursuis. Le seul parent qu'il me restait. Je n'ai aucune idée de l'identité de mon père et, même dans le cas contraire, il est clair qu'il ne veut rien avoir à faire avec moi. Alors oui, j'ai été triste de sa mort, mais pas dévasté.

Bon sang, j'avais même été soulagé. C'était malsain et tordu, mais la vie aux côtés de ma mère était un cauchemar. J'avais plusieurs fois envisagé de fuguer avant son overdose, je l'aurais sans doute fait sans un sentiment de loyauté qui m'avait retenu.

Deirdre était peut-être une droguée alcoolique et violente, mais j'étais tout ce qu'elle avait et réciproquement. Cela comptait pour quelque chose, sans doute.

Bridget vient exercer une pression sur ma main. Je me crispe en sentant une décharge électrique inattendue remonter le long de mon

bras, mais je garde un visage stoïque.

– Votre père n’a aucune idée de ce qu’il rate, dit-elle d’une voix vibrante de sincérité.

Mon cœur se serre.

Je baisse les yeux sur sa main douce et chaude posée sur la mienne, rugueuse et calleuse.

Un monde de candeur sur un monde entaché de sang.  
L’innocence face aux ténèbres.

Deux univers qui ne sont pas censés se rencontrer.

Je retire ma main et me lève brusquement en déclarant :

– Il faut que je revoie certains papiers.

C’est un mensonge. J’ai terminé la veille au soir toutes les formalités administratives pour un voyage de dernière minute à Eldorra, et je me sens mal de laisser Bridget seule en ce moment, mais je dois m’éloigner d’elle et me ressaisir.

– D’accord.

Si elle paraît surprise par ce brusque changement d’humeur, elle n’a pas l’occasion d’ajouter quoi que ce soit avant que j’aie m’enfoncer dans le siège derrière elle pour ne pas avoir à lui faire face.

J’ai la tête en vrac, une nouvelle érection et mon professionnalisme est passé par-dessus bord.

Je me frotte le visage, me maudissant silencieusement, ainsi que Christian, son ancien garde du corps, avec son fichu bébé qui lui avait fait désert son poste, et je maudis aussi tous ceux qui ont contribué au pétrin dans lequel je me trouve. À savoir, désirer quelqu’un d’interdit et hors de ma portée.

J’ai accepté cette mission en pensant n’avoir qu’un objectif, toutefois il est désormais clair que j’en ai deux.

Primo, je dois protéger Bridget.

Secundo, je dois lui résister.

## BRIDGET

Rhys et moi n'échangeons plus un mot dans l'avion, mais il m'a suffisamment fait oublier l'état de mon grand-père pour que je m'effondre après son départ. Je n'ai pas fermé l'œil la nuit précédente, et je somnole pendant la plus grande partie du vol.

Quand l'avion atterrit, mon anxiété est revenue et je dois me retenir de crier au chauffeur de rouler plus vite pendant que nous traversons le centre-ville vers l'hôpital. Chaque seconde passée à un feu rouge me fait l'effet d'une seconde perdue auprès de mon grand-père.

Et si je manquais de le revoir vivant d'une minute, deux ou trois ?

Frappée de vertige, je ferme les yeux et me force à respirer profondément pour ne pas être submergée par mon anxiété.

À l'hôpital, Markus, le secrétaire privé et bras droit de mon grand-père, nous attend près de l'entrée privée utilisée pour les patients les plus en vue. Depuis la voiture, j'ai repéré l'afflux de journalistes devant l'entrée principale, et ce spectacle décuple mon malaise.

– Sa Majesté va bien, annonce Markus en me voyant.

Il me regarde, plus ébouriffé que d'ordinaire, et je remarque un petit pli, à peine perceptible, à sa chemise. Chez lui, ces petits détails sont immanquablement le signe d'une inquiétude certaine.

– Il s'est réveillé juste avant que je ne descende, ajoute-t-il.

– Oh, Dieu merci.

Je pousse un soupir de soulagement. Si mon grand-père est réveillé, la situation ne doit pas être trop mauvaise. Si ?

Il faut emprunter l'ascenseur jusqu'à la suite privée de mon grand-père, où je trouve Nikolai qui fait les cent pas dans le couloir, la mine sombre.

– Il m'a mis à la porte, dit-il en guise d'explication. Sous prétexte que je faisais trop de bruit.

Je ne peux retenir un sourire.

– C'est bien lui, ça.

S'il y a bien une chose qu'Edvard von Ascheberg III déteste, c'est qu'on s'agite autour de lui.

– Oui, admet Nikolai en laissant échapper un rire mi-résigné, mi-réfléchi, avant de me serrer dans ses bras. Je suis content de te voir, Bridge.

Nous ne nous voyons ni ne nous parlons souvent. Nous vivons des vies différentes – Nikolai en tant que prince héritier à Eldorra, moi en tant que princesse faisant de son mieux pour prétendre qu'elle n'en est pas une aux États-Unis –, mais rien de tel pour resserrer les liens qu'une tragédie familiale.

Cela étant, si ma théorie était fondée, mon frère et moi devrions nous entendre comme larrons en foire depuis la mort de nos parents, or ça ne s'est pas passé de cette façon.

– Content de te voir, moi aussi, je réponds en le serrant contre moi avant de saluer sa petite amie. Bonjour, Sabrina.

– Bonjour.



Elle me gratifie d'une brève étreinte, pleine de compassion.

Sabrina est une hôtesse de l'air américaine que Nikolai a rencontrée lors d'un vol vers les États-Unis. Ils sortent ensemble depuis deux ans et leur relation a suscité une tempête médiatique quand elle a été révélée. Un prince qui sort avec une roturière ? Une aubaine pour les tabloïds. La couverture médiatique s'est calmée depuis, en partie parce que Nikolai et Sabrina veillent à garder leur relation très secrète, mais leur couple fait toujours jaser dans la bonne société d'Athenberg.

C'est peut-être pour cette raison que je me sens obligée de sortir avec quelqu'un de « convenable ». Je ne veux pas décevoir mon grand-père. Il s'est radouci envers Sabrina, mais il a piqué une crise de nerfs quand il a découvert son existence.

– Il t'attend à l'intérieur. Mais ne t'attarde pas, sans quoi il te mettra dehors, toi aussi.

Nikolai affiche un petit sourire qui me fait rire.

– Je m'en souviendrai.

– Je vais attendre ici, déclare Rhys.

D'habitude, il insiste pour me suivre partout, mais il semble deviner que j'ai besoin d'être seule avec mon grand-père.

Je lui adresse un sourire reconnaissant avant d'entrer dans la chambre.

Edvard est, comme annoncé, réveillé et assis dans son lit, mais sa blouse d'hôpital et son raccordement à des tas machines font ressurgir une foule de souvenirs.

*– Papa, réveille-toi ! S'il te plaît, réveille-toi ! je sanglotais, essayant de me défaire des bras d'Elin pour courir auprès de lui. Papa !*

*Mais j'avais beau crier et pleurer, il restait pâle et immobile. La machine à côté de son lit émettait un gémissement plat et*

*monocorde, et les gens dans la pièce criaient et couraient en tous sens, sauf mon grand-père, qui restait assis, la tête baissée et les épaules tremblantes. On avait obligé Nikolai à quitter la pièce un peu plus tôt, et maintenant on cherchait à me faire partir aussi, mais je ne voulais pas.*

*Pas avant que papa ne se réveille.*

*– Papa, s’il te plaît, j’ai crié jusqu’à l’épuisement, si bien que ma dernière supplique est sortie dans un murmure.*

*Je ne comprenais pas. Quelques heures plus tôt, il allait bien. Il était sorti acheter du pop-corn et des bonbons parce que la cuisine du Palais n’en avait plus et il disait que c’était idiot de demander à quelqu’un d’aller chercher quelque chose qu’il pouvait facilement se procurer lui-même. Il avait promis qu’à son retour, nous mangerions le pop-corn et regarderions ensemble La Belle et la Bête.*

*Il n’était jamais revenu.*

*J’avais entendu les médecins et les infirmières échanger un peu plus tôt. Quelque chose à propos de sa voiture et de la brutalité de l’impact. Je ne savais pas ce que cela signifiait, je pressentais juste que ce n’était pas bon.*

*Et je savais que papa ne reviendrait jamais, jamais, jamais.*

Je sens la brûlure des larmes sous mes paupières et un nœud familial dans ma poitrine, mais je me colle un sourire sur le visage et cherche à masquer mon inquiétude.

– Grand-père !

Je me précipite aux côtés d’Edvard. Je l’appelais « grand-père » quand j’étais petite et je n’ai jamais cessé, mais maintenant je ne peux employer le terme que quand nous sommes seuls, parce que cette adresse est trop « informelle » pour un roi. Quoique pâle et fatigué, il esquisse un faible sourire.

– Bridget, tu n’avais pas besoin de prendre l’avion pour venir jusqu’ici. Je vais bien.

– Je le croirai quand le médecin me le certifiera.

Je serre sa main, autant pour me rassurer que pour le rassurer, lui.

– Je suis le roi, claironne-t-il. Ma parole fait loi.

– Pas pour les questions médicales.

Edvard soupire, grogne, mais ne discute pas. Il préfère me poser des questions sur New York, et je le mets au courant de tout ce que j’ai fait depuis que je l’ai vu à Noël dernier, jusqu’à ce que, lassé, il s’assoupisse au milieu de mon histoire sur le malheureux Louis et son verre de vin renversé.

Il a refusé de me raconter comment il s’est retrouvé à l’hôpital, mais Nikolai et les médecins m’expliquent tout. Apparemment, mon grand-père souffre d’une maladie cardiaque rare, non diagnostiquée jusqu’à présent, qui est généralement latente chez les patients jusqu’à ce qu’un stress ou une anxiété extrêmes ne la déclenchent. Dans ce cas, la maladie peut entraîner un arrêt cardiaque brutal et la mort.

Mon propre cœur a failli s’arrêter en entendant cela, mais les médecins m’assurent que le cas de mon grand-père est bénin. Il s’est évanoui avant de rester inconscient pendant un certain temps, mais il n’a pas besoin d’intervention chirurgicale, ce qui est une bonne chose. Cependant, vu qu’il n’existe pas de remède à cette maladie, il va devoir modifier radicalement son mode de vie pour réduire son niveau de stress s’il ne veut pas être victime d’un incident plus grave à l’avenir.

Je ne peux qu’imaginer la réaction d’Edvard, bourreau de travail s’il en est.

Les médecins l'ont gardé à l'hôpital sous surveillance trois jours de plus. Ils auraient bien aimé qu'il reste une semaine, mais il a refusé, au motif que ce serait mauvais pour le moral de la population et qu'il doit se remettre au travail. Or quand le roi décrète quelque chose, personne ne s'y oppose.

Après son retour aux affaires, Nikolai tente de le convaincre de se décharger de certaines responsabilités sur ses conseillers et je viens en renfort, mais grand-père repousse tous nos efforts.

Trois semaines plus tard, nous sommes toujours dans l'impasse et je ne sais plus où donner de la tête.

– Ce qu'il est têtu, je lâche d'une voix où je ne peux étouffer la frustration.

Je guide mon cheval vers l'arrière de l'enceinte du Palais. Edvard, qui en avait assez que Nikolai et moi le harcelions pour qu'il tienne compte des avertissements du médecin, nous a pratiquement chassés pour l'après-midi.

« Allez prendre le soleil, nous a-t-il lancé. Et laissez-moi stresser en paix. »

Nikolai et moi n'avons guère apprécié.

– Il devrait au moins réduire les appels nocturnes.

– Tu sais comment est grand-père. Encore plus têtu que toi.

Nikolai se porte à mon niveau sur son cheval, les cheveux ébouriffés par le vent.

– Tu me traites de tête de mule ? C'est un peu fort, j'ironise. Si je me souviens bien, c'est toi qui as fait une grève de la faim de trois jours pour que grand-père te laisse sauter en parachute avec tes amis.

Nikolai sourit.

– Ça a marché, non ? Il a cédé avant la fin du troisième jour.

Mon frère est le portrait craché de notre père – cheveux de la couleur des blés, yeux bleus, mâchoire carrée – et parfois, la ressemblance est si forte qu'elle me serre le cœur.

– D'ailleurs, ça n'a rien été, comparé à ton insistance à vouloir vivre en Amérique. Notre pays natal est vraiment détestable à ce point ?

*Nous y voilà.* Rien de tel qu'une dose de culpabilité pour parfaire une belle journée d'automne.

– Tu sais que ça n'a rien à voir.

– Bridget, je peux compter sur les doigts d'une main tes visites au cours des cinq dernières années. Je ne vois pas d'autre explication.

– Tu sais que vous me manquez, grand-père et toi. C'est juste que... chaque fois que je suis à la maison... (Je m'efforce de trouver la meilleure formulation.) Je suis étudiante au microscope. Tous mes faits et gestes, mes tenues sont disséqués. Je te jure, les tabloïds pourraient pondre un article si j'avalais de travers. Aux États-Unis, tout le monde s'en fiche, tant que je ne fais rien d'imprudent, je peux mener une vie normale. Ou aussi normale que possible pour quelqu'un comme moi.

*Je ne peux pas respirer, ici, Nik.*

– Je sais que c'est pesant, admet Nikolai, dont le visage s'adoucit. Mais nous sommes nés pour cela, et tu as grandi ici. Toute cette attention ne te posait pas de problème avant.

*Si, mais je ne l'ai jamais laissé voir.*

Comme nous avons arrêté nos chevaux, je caresse la crinière du mien, réconfortée par la sensation familière de ses poils soyeux sous ma main.

– J'étais jeune. Les gens n'étaient pas aussi mesquins alors, et c'était avant que j'aille à l'université et que je fasse l'expérience de la

vie d'une fille normale. C'est... agréable.

Nikolai me dévisage avec une expression étrange. Si je ne le connaissais pas mieux, je jurerais qu'il s'agit de culpabilité, mais cela n'a aucun sens. De quoi pourrait-il se sentir coupable ?

– Bridge...

– Quoi ?

Les battements de mon cœur s'accélérent. Son ton, son expression, la crispation de ses épaules... quoi qu'il ait à dire, cela ne va pas me plaire.

– Tu vas me détester, lâche-t-il en baissant les yeux.

Je serre les rênes.

– Dis-moi.

– Avant tout, sache que je n'avais pas prévu que cela se produise, déclare Nikolai. Je ne m'attendais pas à rencontrer Sabrina ni à tomber amoureux d'elle, pas plus que je ne m'attendais à ce que nous en soyons là, deux ans plus tard.

La confusion se mêle à mon appréhension. *Qu'est-ce que Sabrina a à voir là-dedans ?*

– Je voulais te l'annoncer plus tôt, ajoute-t-il. Mais grand-père a été hospitalisé et... (Il déglutit péniblement.) Bridge, j'ai demandé à Sabrina de m'épouser. Et elle a accepté.

Cela ne correspond à rien de ce que je m'attendais à entendre. Ni de près ni de loin.

Je ne connais pas bien Sabrina, mais je l'apprécie. Elle est gentille, drôle et rend mon frère heureux. Cela me suffit. Je ne comprends pas pourquoi il est nerveux à l'idée de m'apprendre cette nouvelle.

– Nik, c'est génial. Félicitations ! Tu l'as déjà annoncé à grand-père ?

– Oui, répond mon frère, l'air toujours coupable.

Mon sourire s'efface.

– Ça l'a contrarié ? Je sais qu'il n'était pas heureux quand vous avez commencé à sortir ensemble parce que...

Je m'arrête. Les pièces du puzzle s'emboîtent enfin, et j'en ai des frissons dans le dos.

– Attends, je reprends lentement. Tu ne peux pas épouser Sabrina, parce qu'elle n'est pas noble.

C'est la loi qui parle, pas moi. La loi sur les mariages royaux à Eldorra stipule que le monarque doit épouser une personne d'ascendance noble. En tant que futur roi, Nikolai tombe sous le coup de cette loi.

– En effet, dit Nikolai. Elle n'est pas noble.

Je le regarde fixement. Le silence est si intense que j'entends le bruissement des feuilles qui tombent au sol.

– Qu'est-ce que tu es en train de me dire ?

L'effroi enfle en moi, de plus en plus envahissant, jusqu'à ce qu'il ne reste plus une goutte d'air dans mes poumons.

– Bridget, je suis en passe d'abdiquer.

Le ballon éclate, projetant les éclats de cet effroi dans tout mon corps. Mon cœur, ma gorge, mes yeux, mes doigts et mes orteils. Je suis tellement ravagée que je ne peux parler pendant une bonne minute.

Je cille, espérant me réveiller de mon cauchemar. J'en suis pour mes frais.

– Non. Tu ne vas pas abdiquer. Tu vas devenir roi. Tu t'es préparé pour ça toute ta vie. Tu ne peux pas y renoncer comme ça.

– Bridget...

– Ne fais pas ça.

Tout autour de moi se brouille, les couleurs des feuilles, du ciel et de l'herbe se fondent en un paysage d'enfer multicolore.

– Nik, comment tu as pu ?

Normalement, je parviens à raisonner pour me sortir de n'importe quelle situation, mais ma raison s'est enfuie, ne me laissant rien d'autre qu'une émotion pure et une sensation de nausée.

*Je ne peux pas être reine. Je ne peux pas, je ne peux pas, je ne peux pas.*

– Tu penses que ça me fait plaisir ? rétorque-t-il, le visage crispé. Je connais la gravité de la démarche. Cela fait des mois que j'y réfléchis, que j'essaie de trouver des échappatoires et des raisons de m'éloigner de Sabrina. Mais tu sais comment fonctionne le Parlement. Son côté traditionnel. Ils n'annuleront jamais la loi, et je... (Il soupire, paraissant soudain beaucoup plus vieux que ses vingt-sept ans.) Je ne peux pas m'éloigner d'elle, Bridge. Je l'aime.

Je ferme les yeux. De toutes les raisons que Nikolai aurait pu choisir pour abdiquer, il énonce celle que je ne peux pas lui reprocher.

Je n'ai jamais été amoureuse, mais j'en ai rêvé toute ma vie. Trouver le grand amour, celui qui vaut la peine de renoncer à un royaume.

Nikolai a trouvé le sien. Comment pourrais-je lui refuser quelque chose pour quoi je donnerais moi-même mon âme ?

Quand je rouvre les yeux, il est toujours là, assis fièrement sur son cheval, en incarnation parfaite du roi qu'il ne sera jamais.

– Quand ? je demande d'un ton résigné.

Une pointe de soulagement adoucit son expression. Il s'attendait sans doute à plus de protestations, mais le stress du mois dernier m'a fait perdre toute ma combativité. De toute façon, cela ne servirait à rien. Une fois que mon frère s'est mis en tête de faire quelque chose, il ne recule pas.



L'obstination est un trait de famille, apparemment.

– Nous attendrons que l'émotion soit retombée après l'hospitalisation de grand-père. Peut-être encore un mois ou deux. Tu sais comment fonctionne le cycle des médias de nos jours. Nous garderons les fiançailles secrètes jusqu'à ce que ça ne soit plus qu'une vieille histoire. Elin travaille déjà sur un communiqué de presse et un plan d'action, et...

– Attends, je l'interromps en levant la main. Elin est déjà au courant ?

Les pommettes de Nikolai se teintent de rose quand il réalise son erreur.

– Il le fallait...

– Qui d'autre sait ?

*Boum. Boum. Boum.* Mon cœur tambourine anormalement fort à mes oreilles. Peut-être que moi aussi j'ai une maladie cardiaque, comme mon grand-père ? Que se passera-t-il si Nikolai abdique et que je meurs là, sur ma selle ?

– À qui d'autre tu l'as dit avant moi ?

Je ravale la suite, dont chaque mot a un goût amer, enrobé de trahison.

– Juste à Elin, à grand-père et à Markus. Il le fallait. (Nikolai ne cille pas sous mon regard noir.) Elin et Markus doivent prendre les devants, politiquement et médiatiquement. Ils ont besoin de temps.

Un rire fou jaillit de ma gorge. Jamais rien d'aussi sauvage n'est sorti de moi et mon frère tressaille.

– Ils ont besoin de temps, eux ? C'est moi qui ai besoin de temps, Nik !

*De liberté. D'amour. De choix.* Ces biens dont je disposais déjà si peu vont m'échapper à jamais. Du moins sitôt après l'annonce officielle de l'abdication de Nikolai.

– J’ai besoin des deux décennies et demie que tu as passées à te préparer pour le trône. J’ai besoin de ne pas avoir l’impression d’être un pion dans une décision qui va changer radicalement ma vie. J’ai besoin...

*J’ai besoin de ficher le camp d’ici.*

Sinon, je pourrais faire quelque chose que je regretterais, comme donner un coup de poing dans la face de mon frère.

Je n’ai encore jamais frappé quelqu’un, mais j’ai regardé assez de films pour en avoir saisi l’essentiel.

Au lieu de terminer ma phrase, je pousse mon cheval au galop, puis au grand galop. *Respire. Contente-toi d’inspirer profondément.*

– Bridget, attends !

Ignorant les cris de Nikolai, j’éperonne mon cheval jusqu’à ce que les arbres ne soient plus qu’un vague brouillard.

*« Bridget, je suis en train d’abdiquer. »*

Ses mots résonnent dans ma tête, comme pour me narguer.

Je n’ai jamais – pas une seule fois –, envisagé la possibilité que Nikolai n’accepte pas le trône. Il a voulu être roi. Tout le monde a voulu qu’il le soit. Il était prêt.

Et moi ? Je ne pense pas pouvoir être jamais prête un jour.

*Quand Nikolai a-t-il demandé Sabrina en mariage ? Depuis combien de temps tout le monde est au courant ? Son projet d’abdication est-il en partie responsable du malaise de grand-père ?*

Je ne me souviens pas d’avoir vu une bague de fiançailles au doigt de Sabrina à l’hôpital, mais s’ils gardent le secret jusqu’à l’annonce, elle n’en porte sûrement pas.

J’ai été tenue à l’écart d’une décision qui m’affecte plus que quiconque, à l’exception de Nikolai...

Je suis tellement absorbée par mon tourment intérieur que je ne remarque pas la branche basse qui arrive vers moi, jusqu’à ce qu’il

soit trop tard. La douleur explose dans mon front. Je tombe de cheval et atterris à terre dans un bruit sourd. La dernière chose dont je me souviens, ce sont les nuages d'orage s'amoncelant au-dessus de ma tête, avant que l'obscurité ne m'engloutisse tout entière.

## RHYS

Je pressens les problèmes avant même d'entrer dans la salle de réception du Palais, où j'entends le prince Nikolai parler à voix basse. Les poils de ma nuque se hérissent et, même si je ne parviens pas à comprendre ce que dit le frère de Bridget, la tension perceptible dans sa voix me met en alerte.

Prévenu par le crissement de mes bottes sur le sol en marbre trop poli de la salle de réception, Nikolai se tait. Il se tient au centre de l'espace cathédrale de deux étages, à côté d'Elin et de Viggo, le chef adjoint de la sécurité royale. J'ai mémorisé le visage et le nom de chaque membre du personnel afin de pouvoir repérer tout intrus qui essaierait de se faufiler dans le Palais, déguisé en employé.

J'adresse un bref signe de tête au groupe.

– Votre Altesse.

– Monsieur Larsen, répond Nikolai avec un hochement de tête royal. J'espère que vous profitez de votre journée de repos ?

Le Palais étant très bien gardé, je ne suis pas en service quand Bridget est à la maison, ce qui est le cas la plupart du temps depuis l'hospitalisation de son grand-père. C'est étrange. J'ai tellement

l'habitude d'être à ses côtés vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, que je...

*Elle ne te manque pas.* Je rejette cette idée ridicule avant qu'elle ne devienne une pensée à part entière.

– Très bien.

J'ai essayé de me remettre à dessiner, mais je ne suis pas allé plus loin que quelques lignes sur le papier. Je n'avais plus de créativité, plus d'inspiration – peu importe le nom qu'on lui donne – depuis des mois, et c'est la première fois que je reprenais mon carnet de croquis.

J'ai besoin de m'occuper les mains et l'esprit.

Quelque chose pour me détourner d'un certain visage d'ange et de courbes qui s'adaptent parfaitement à mes mains.

*Oh, pour l'amour du ciel !*

Je serre les dents, déterminé à ne pas fantasmer sur ma cliente devant son frère, merde. Ni jamais d'ailleurs.

– Où est la princesse Bridget ?

D'après l'emploi du temps qu'on m'a communiqué, elle est censée faire du cheval avec Nikolai. Mais comme le ciel semble prêt à lâcher des trombes d'eau, je suppose qu'ils sont rentrés plus tôt que prévu.

Nikolai échange un regard avec Elin et Viggo, et l'aiguille de mon radar à problèmes frôle la zone rouge.

– Je suis sûr que Son Altesse est quelque part dans le Palais, répond Viggo.

C'est un homme de petite taille et de forte corpulence, au visage rougeaud, qui ressemble à s'y méprendre à un Danny DeVito scandinave.

– Nous sommes justement à sa recherche, ajoute-t-il.

L'aiguille passe de la zone rouge à la zone d'urgence absolue.

– Qu'est-ce que vous voulez dire par « à sa recherche » ?  
Je pensais qu'elle était avec vous, Votre Altesse.

Si ma voix est restée calme, l'inquiétude et la colère bouillonnent dans mon ventre.

Elin jette un regard à Viggo. Elle n'a pas besoin de parler pour que je l'entende crier : « *Viggo, espèce d'idiot !* »

Quoi qu'il se passe, je ne suis pas censé être mis au courant.

Nikolai change de posture, visiblement mal à l'aise.

– En effet, mais nous nous sommes disputés, et elle... s'est enfuie pendant notre promenade à cheval.

– Il y a combien de temps ?

Je me moque de me montrer irrespectueux. C'est une question de sécurité et je suis le garde du corps de Bridget. J'ai le droit de savoir ce qui s'est passé.

Le malaise de Nikolai augmente de façon sensible.

– Il y a une heure.

Ma colère éclate.

– Une heure ?! Et personne n'a songé à m'appeler ?

– Surveillez vos humeurs, Monsieur Larsen, m'avertit Elin. Vous parlez au prince héritier.

– Je suis au courant.

Elin peut prendre ses grands airs et se les carrer où je pense, avec le balai qui s'y trouve déjà en permanence.

– Personne n'a vu la princesse depuis ?

– Un gardien a trouvé son cheval, répond Viggo. Nous l'avons ramené à...

– On a retrouvé son cheval ?! (Une veine palpite sur mon front, je la sens.) Autrement dit, elle n'était pas dessus et elle ne l'a pas ramené à l'écurie elle-même ?

Aussi en colère soit-elle, Bridget n'aurait jamais abandonné un animal. Il lui est arrivé quelque chose.

La panique me ronge les entrailles.

– Dites-moi, je crache, avez-vous fouillé le domaine ou seulement le Palais ?

– Son Altesse ne serait pas dehors, s'emporte Viggo. L'orage a éclaté ! Elle est à l'abri...

– À moins qu'elle ne soit tombée de cheval et ne gise inconsciente quelque part !

Bon sang, comment a-t-il pu accéder au poste d'adjoint au chef de la sécurité ? Il y a des hamsters plus intelligents que lui.

– Bridget est une excellente cavalière, et quelques personnes la cherchent dehors. Elle a pu se réfugier dans l'une de ses cachettes. Elle a cette habitude depuis elle est petite, m'explique Nikolai avant de regarder Viggo. Mais Monsieur Larsen a raison. On ne perd rien à se montrer trop prudent. Ne devrions-nous pas envoyer des hommes supplémentaires à travers le domaine ?

– Si vous le souhaitez, Votre Altesse. Je vais établir des zones de recherche...

*In-croy-able, putain !*

Je suis déjà presque à la porte quand Viggo achève sa phrase débile. Dommage que le chef de la sécurité, vraiment compétent, lui, soit en vacances, parce que son adjoint est un sacré crétin. Le temps qu'il finisse de délimiter ses fichues zones, Bridget pourrait être gravement blessée.

– Où allez-vous ? me lance Elin.

– Faire mon travail.

J'accélère le pas, maudissant la taille du Palais, tout en me dirigeant vers la porte la plus proche ouvrant sur l'extérieur. Le temps que j'atteigne le parc, ma panique s'est muée en véritable

terreur. Le tonnerre gronde si fort qu'il fait trembler la porte quand je la referme derrière moi, et la pluie est tellement torrentielle que les jardins et les fontaines se brouillent devant moi.

Le domaine est trop vaste pour que je puisse le fouiller tout seul, il faut que je définisse une stratégie. Le mieux serait de commencer par le sentier officiel d'équitation, dans le coin Sud-Est, et de partir de là, mais la pluie aura déjà effacé toutes les empreintes de sabots.

Heureusement, le Palais dispose d'une flotte de voiturettes motorisées pour véhiculer les invités dans le parc, et j'atteins la piste d'équitation en dix minutes au lieu de la demi-heure qu'il m'aurait fallu à pied.

– Allez, Princesse, où êtes-vous ? je murmure en m'efforçant de voir au-delà de l'épais rideau de pluie qui tombe à l'oblique.

Des images de Bridget gisant au sol, le corps tordu et brisé, défilent dans mon esprit. Ma peau est glacée et le volant glisse sous mes paumes moites.

Si quelque chose lui est arrivé, je tuerai Viggo. Lentement.

Je parcours les sentiers, mais vingt minutes plus tard, je ne l'ai toujours pas retrouvée et je commence à désespérer. Elle peut s'être réfugiée à l'intérieur, cependant mon instinct me souffle que non, et il ne se trompe jamais.

Elle est peut-être dans une zone que la voiturette ne peut pas atteindre. Cela vaut le coup d'être vérifié.

Je coupe le moteur et bondis sur le chemin, ignorant la piqure de la pluie sur ma peau.

– Bridget ! (La pluie avale son nom, m'arrachant un juron.)  
Bridget !

Mes bottes s'enfoncent dans le sol boueux quand je fouille la zone aux abords du sentier. À cause de la pluie, tee-shirt et pantalon me collent à la peau, ce qui entrave mes mouvements, mais,



pendant mes années de service chez les SEALs, j'ai subi pire qu'un pauvre orage.

Je n'abandonnerai pas tant que je ne l'aurai pas retrouvée.

Je suis sur le point de passer à une autre section du domaine quand, du coin de l'œil, j'aperçois un éclair de cheveux blonds. Mon cœur s'emballe et je me fige une fraction de seconde avant de sprinter vers elle.

*S'il vous plaît, faites que ce soit elle.*

C'est bel et bien le cas.

Je m'agenouille à ses côtés, le cœur serré en constatant la pâleur de son visage et la large ecchymose violacée sur son front. Un petit filet de sang lui coule sur la tempe, rose car mêlé à la pluie. Elle est inconsciente et complètement trempée.

Une bête protectrice et hargneuse s'éveille dans ma poitrine avec une telle férocité que j'en suis stupéfait.

Viggo est un homme mort. S'il n'avait pas traîné les pieds, si quelqu'un m'avait appelé pour me prévenir que Bridget avait disparu, bordel... Je me force à écarter la colère pour l'instant. J'ai des problèmes plus importants à résoudre.

Je prends son pouls, qui est faible mais régulier. *Dieu merci !* Un rapide examen du reste de son corps, à la recherche de signes de blessures, m'indique qu'elle respire normalement, n'a pas de membres cassés et ne saigne pas, à part de la coupure à son front. Son casque est de travers et ses joues et ses vêtements maculés de boue.

La bête dans ma poitrine grogne à nouveau, prête à tailler en pièces non seulement Viggo mais aussi Nikolai pour ne pas l'avoir protégée ou, au moins, recherchée.

Il n'aurait probablement rien pu faire pour empêcher Bridget de tomber de cheval – à en juger par son casque et sa position sur le

sol, c'est ce qui a dû se produire –, mais la bête s'en moque. Tout ce qu'elle voit, c'est Bridget blessée et quelqu'un doit payer pour ça.

*Plus tard.*

Je dois d'abord l'emmener chez le médecin.

Je pousse un nouveau juron quand je réalise que je n'ai pas de réseau. La tempête a dû le couper.

Selon les préconisations médicales habituelles, on ne doit pas déplacer une personne blessée sans la présence de professionnels, seulement je n'ai pas le choix.

Je soulève Bridget dans mes bras et la porte jusqu'à la voiturette, en soutenant son cou d'une main. Nous sommes à mi-chemin quand j'entends un faible gémissement.

Mon cœur s'emballe de nouveau.

– Princesse, vous êtes réveillée ?

Je veille à parler d'une voix égale, afin de ne pas l'effrayer.

Bridget pousse un autre gémissement et ouvre les yeux.

– Monsieur Larsen ? Qu'est-ce que vous faites ? Que s'est-il passé ?

Elle tente de tourner la tête pour regarder autour d'elle, mais je l'en dissuade d'une pression ferme sur la cuisse.

– Vous êtes blessée. Ne bougez pas.

Nous avons atteint la voiturette et je l'installe avec précaution sur le siège passager avant de m'asseoir côté conducteur et de démarrer. Mon soulagement est si fort que j'en suffoque presque.

Elle va bien. Elle a peut-être une commotion cérébrale, à en juger par son hématome, mais elle est consciente, elle parle et... elle est vivante.

– Vous souvenez-vous de ce qui s'est passé ?

Je veux retourner rapidement au Palais, où se trouve le médecin, mais je m'oblige à conduire lentement pour minimiser les cahots et

autres secousses.

Bridget se touche le front en grimaçant.

– J'étais à cheval et... il y a eu une branche. Je ne l'ai vue que trop tard. (Elle ferme les yeux.) J'ai mal à la tête et tout est flou.

*Bon sang !* Une commotion cérébrale, à tous les coups.

Mes mains serrent le volant, que j' imagine être le cou de Viggo.

– Nous serons bientôt au Palais. Pour l'instant, détendez-vous et ne vous forcez pas à parler.

Bien sûr, elle se garde bien de m'obéir.

– Comment vous m'avez retrouvée ?

Elle parle plus lentement que d'habitude, et la légère douleur perceptible dans sa voix me serre le cœur.

– Je vous ai cherchée. (Je me gare près de l'entrée de derrière.) Vous devriez renvoyer votre chef adjoint de la sécurité. C'est un crétin. Si je ne vous avais pas retrouvée, il en serait toujours à faire fouiller le Palais par ses hommes qui... Quoi ?

Bridget me jette un regard étrange, sous lequel mon cœur se vrille de la plus bizarre des façons.

– Combien de temps vous m'avez cherchée ?

– Je ne me souviens pas, je grogne. Rentrons nous mettre à l'abri. Vous êtes trempée.

– Vous aussi, réplique-t-elle sans bouger du chariot. Vous m'avez cherchée tout seul sous la pluie ?

– Comme je vous l'ai dit, Viggo est un crétin. Rentrons, Princesse. Il faut que quelqu'un examine votre coupure et votre ecchymose. Vous avez probablement une commotion cérébrale.

– Je vais bien.

Pourtant, elle ne proteste pas quand je lui passe un bras autour de la taille et enroule le sien autour de mon cou, pour qu'elle m'utilise comme une béquille pendant que nous entrons.

Heureusement, le cabinet du médecin n'est pas très loin de l'entrée arrière et, quand la praticienne découvre l'état de Bridget, elle s'empresse de passer à l'action.

Pendant qu'elle soigne le front de Bridget et vérifie minutieusement ses blessures, je vais me sécher dans la salle de bains, puis j'attends dans le couloir. Je ne me fais pas confiance : si je regarde trop les bleus et les coupures de Bridget, je vais perdre mon sang-froid.

J'entends des pas rapides approcher dans le couloir, et je grimace en voyant Nikolai qui accourt vers moi, suivi de Viggo et d'Elin. Un membre du personnel a dû les alerter quand il nous a vus, Bridget et moi.

*Parfait.* J'ai besoin de me défouler.

– Bridget va bien ? demande le prince, l'air inquiet.

– Dans l'ensemble. Le médecin est en train de l'examiner.

J'attends que Nikolai soit entré dans le bureau du médecin avant de tourner mon attention vers Viggo.

– Vous, j'attaque en attrapant le col de sa chemise pour le soulever jusqu'à ce que ses pieds s'agitent dans les airs, je vous ai dit qu'elle était forcément dehors. N'importe quelle personne dotée de bon sens l'aurait compris, et pourtant, vous avez perdu une heure à la chercher dans le Palais pendant qu'elle gisait inconsciente sous la pluie.

– Monsieur Larsen ! s'écrie Elin, visiblement scandalisée. Il s'agit du Palais royal, pas d'un bouge où l'on se bat avec les autres clients. Reposez Viggo immédiatement.

Je l'ignore et baisse la voix pour que seul Viggo puisse m'entendre.

– Vous feriez mieux de prier pour que la princesse ne soit pas gravement blessée.

– Vous me menacez ? bafouille-t-il.

– Oui.

– Je pourrais vous faire renvoyer.

Je découvre mes dents sur un semblant de sourire.

– Essayez.

Le chef de la sécurité royale gère mon contrat, mais Viggo n'aurait pas trouvé ses pieds si on lui avait balisé le chemin, alors me licencier sans l'accord de son patron...

Je relâche son col et le repose au sol quand la porte du médecin s'ouvre.

– Monsieur Larsen, Viggo, Elin... (Si elle suspecte une bagarre devant son bureau, elle n'en montre rien.) J'ai terminé l'examen. Entrez.

Ma colère contre Viggo cède le pas à mon inquiétude pour Bridget, nous nous entassons dans la salle d'examen. Bridget est assise sur le lit médicalisé. Elle n'a pas l'air heureuse de voir Nikolai, qui se tient à ses côtés avec une expression crispée.

Le médecin nous informe que Bridget a effectivement subi une commotion cérébrale, mais qu'elle sera sur pied dans deux semaines environ. Elle souffre également d'une légère entorse du poignet et d'un début de rhume. Rien de grave, mais elle ne sera pas en forme pendant les semaines à venir.

Je fusille Viggo du regard, et ce lâche se cache derrière Nikolai.

Je reste après le départ de tous les autres et le docteur jette un coup d'œil à mon visage avant de murmurer une excuse et de s'éclipser par la porte, nous laissant seuls, Bridget et moi.

– Je vais bien, déclare-t-elle avant que je puisse ouvrir la bouche. Quelques semaines de repos et je serai comme neuve.

Je croise les bras, peu convaincu.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? Nikolai m'a dit que vous vous étiez enfuie après une dispute.

Son visage se ferme.

– Une querelle entre frère et sœur. Pas grand-chose.

– N'importe quoi. On ne s'enfuit pas après une simple dispute.

Sans compter que Bridget ne lui a pas adressé la parole une seule fois pendant qu'il était dans la pièce, ce qui est révélateur. Elle n'aurait jamais ignoré son frère à moins qu'il ne l'ait vraiment énervée.

– Il faut un début à tout, déclare-t-elle.

Je pousse un grognement de frustration.

– Bon sang, Princesse, vous devez être plus prudente. S'il vous arrive quelque chose, je...

Je m'interromps brusquement, ravalant le reste de mes paroles.

*Je ne sais pas ce que je ferais.*

Le visage de Bridget s'adoucit.

– Je vais bien, répète-t-elle. Ne vous inquiétez pas pour moi.

– Trop tard, putain.

Elle hésite, semblant réfléchir à quelque chose avant de lâcher :

– Parce que c'est votre travail ?

La question reste en suspens, chargée d'un sous-entendu plus profond.

Je serre les dents.

– Oui, j'admets finalement, malgré mon cœur qui effectue à nouveau un drôle de saut périlleux. Parce que c'est mon travail.

## BRIDGET

Les semaines qui suivent sont misérables, non seulement parce que je suis malade et que je me remets de mes blessures mais parce que l'accalmie dans mon emploi du temps public me donne tout le temps de paniquer à la perspective de l'abdication de Nikolai.

Je vais devenir reine. Peut-être pas demain ou dans un mois, mais un jour, et un jour, c'est encore bien trop tôt.

Je porte mon verre de vin à mes lèvres, les yeux perdus dans le ciel nocturne. Cela fait trois semaines jour pour jour que j'ai discuté avec Nikolai.

Ma commotion cérébrale est guérie et je me suis remise depuis longtemps de mon rhume. Je dois encore faire attention à mon poignet, mais sinon, je suis de nouveau opérationnelle, ce qui signifie que je dois assister à une réunion après l'autre pour savoir comment et quand annoncer l'abdication, comment gérer les retombées, les plans pour mon retour permanent à Eldorra et un million d'autres choses qui me donnent le tournis.

Ce matin-là, ma famille, Markus et moi nous nous sommes mis d'accord sur une annonce officielle un mois plus tard. Ou plutôt, tout

le monde est d'accord, et j'accepte parce que je n'ai pas le choix.

Un mois. Un mois de plus de liberté, et c'est tout.

Je suis sur le point de prendre un autre verre quand la porte du toit-terrasse s'ouvre en grinçant. Je me redresse, bouche bée, en voyant Rhys apparaître. À en juger par son haussement de sourcils, il est aussi surpris de me voir que moi.

– Qu'est-ce que vous faites ici ?

Nous avons posé la même question en même temps. Je lâche un petit rire.

– Monsieur Larsen, c'est ma maison. Je devrais être la seule à demander ça.

– Je ne pensais pas que quelqu'un d'autre venait ici.

Il s'assied à côté de moi et j'essaie de ne pas me délecter de son odeur de savon et d'une senteur qui n'appartient qu'à lui. Propre, simple, masculine.

Nous sommes sur le toit-terrasse de l'une des tours Nord du Palais, à laquelle on ne peut accéder que par le couloir de service près de la cuisine. Comparé au véritable jardin en terrasse du Palais, c'est un espace à peine assez grand pour les chaises que j'ai fait monter par un membre du personnel moyennant un pourboire. Mais c'est pour cette raison même que je l'aime. C'est mon havre secret, l'endroit où je m'échappe quand j'ai besoin de réfléchir et d'être à l'abri des regards indiscrets.

Je vide le reste de mon vin et je tends la main vers la bouteille à mes pieds, avant de me rendre compte qu'elle est vide. Il est rare que je boive autant, mais j'ai besoin de quelque chose pour apaiser l'anxiété qui me plombe comme un nuage noir ces derniers temps.

– Il n'y a que moi. La plupart des gens ne connaissent pas l'existence de cet endroit. Comment l'avez-vous trouvé ?



– Je trouve tout. (Rhys sourit en me voyant froncer le nez devant son arrogance.) J’ai les plans du Palais, Princesse. Je connais tous les coins et recoins de cet endroit. C’est mon...

– Travail, je termine sa phrase. Je sais. Inutile de le répéter.

Il a dit la même chose dans le bureau du Dr Hausen après mon accident. Je ne savais pas pourquoi cela m’avait autant agacé. Peut-être parce que, pendant une fraction de seconde, j’aurais juré que son inquiétude pour moi allait au-delà de ses obligations professionnelles. Et peut-être que, cette même fraction de seconde, j’aurais pu jurer que c’était ce que je voulais. Qu’il se préoccupe de moi parce que c’est moi et non parce que je suis sa cliente.

Les lèvres de Rhys se retroussent avant que son regard ne se pose sur mon front.

– Comment va votre bleu ?

– À peu près disparu, Dieu merci.

Il y a encore une petite bosse à l’endroit où je me suis cogné la tête contre la branche, mais c’est mieux que d’avoir un hématome violet sur le visage.

– Et ça ne fait plus mal.

– Bien.

Il passe doucement ses doigts sur l’ecchymose, et j’ai soudain du mal à respirer. Rhys ne me touche jamais, à moins d’y être obligé, or en cet instant, il n’y est pas obligé. Ce qui signifie qu’il en a envie.

– Vous devez faire plus attention, Princesse.

– Vous l’avez déjà dit.

– Je vais continuer à le répéter jusqu’à ce que ça vous rentre dans la tête.

– Croyez-moi, c’est rentré. Comment pourrait-il en aller autrement quand vous ne cessez de me harceler ?

En dépit de mes récriminations, je trouve un étrange réconfort à ses remarques insistantes. Dans un monde où tout changea, Rhys reste merveilleusement, implacablement lui-même, et je ne veux pas que cela change non plus.

Sa main s'attarde sur mon front encore une seconde avant qu'il ne la laisse retomber et ne s'écarte. L'air revient dans mes poumons.

Rhys recule, croise les doigts derrière sa tête et, sans me regarder, demande :

– Alors... qui amenez-vous ici ?

– Quoi ?

J'incline la tête, décontenancée. Je n'ai jamais amené personne ici.

– Deux chaises, explique-t-il en désignant d'un signe de tête la mienne, puis celle sur laquelle il est assis. À qui est destinée la deuxième ?

Le ton est décontracté, mais sous-tendu par un courant intense.

– Personne. Il y a deux chaises parce que... je commence, avant d'hésiter. Je ne sais pas. Je suppose que j'espérais trouver quelqu'un avec lequel j'aurais envie de venir dans cet endroit.

Je nourris des idées romantiques et idiotes de moi en compagnie d'un type mystérieux, nous faufile jusqu'ici pour nous embrasser, rire et parler toute la nuit, mais les chances que cela se produise s'amenuisent de plus en plus.

– Hmm, lâche Rhys qui reste silencieux pendant une seconde avant d'ajouter : Vous voulez que je parte ?

– Quoi ?

Je me répète comme un disque rayé.

Peut-être le coup reçu à la tête m'a-t-il brouillé les méninges, car je n'ai encore jamais été aussi bredouillante.

– On dirait que c’est votre coin secret. Je n’ai pas réalisé en montant que j’allais violer un sanctuaire, développe-t-il d’un ton bourru.

Quelque chose de chaud se répand dans mon ventre.

– Vous ne me dérangez pas, je proteste. Restez. Je vous en prie. J’ai envie de compagnie.

– D’accord.

Je ne peux retenir un sourire. Je ne pensais pas apprécier de partager cet espace avec quelqu’un d’autre, pourtant j’aime que Rhys soit là avec moi. Il ne ressent pas le besoin de combler le silence par des bavardages inutiles, et sa présence me réconforte, même s’il m’irrite aussi. Quand il est près de moi, je suis en sécurité.

En étirant mes jambes, je fais accidentellement tomber la bouteille vide, qui roule vers Rhys. Je me penche pour la ramasser en même temps que lui et nos doigts se frôlent, l’espace d’une seconde.

Non, pas même d’une seconde. D’une milliseconde. Mais c’est suffisant pour que de l’électricité remonte le long de mon bras et de mon dos.

Je retire la main, ma peau est chaude. Rhys ramasse la bouteille et la place de l’autre côté de sa chaise, loin de nos deux jambes.

Notre bref contact m’a semblé indécent, comme si nous avions fait quelque chose d’interdit. Ce qui est ridicule. Nous ne l’avions même pas prémédité. C’était un accident.

*Tu réfléchis trop.*

Les nuages se déplacent, dévoilant une partie de la lune, et la lumière baigne la tour et une partie du visage de Rhys qui paraît néanmoins plus sombre que quelques instants auparavant.

Malgré tout, il est beau. Pas d’une manière parfaite, tel un dieu grec sculpté dans le marbre, mais d’une manière pure et très

masculine. L'ombre de barbe, la petite cicatrice en travers du sourcil, les yeux gris acier...

Mon ventre se contracte, je lutte pour arrêter de me répéter que nous sommes seuls ici, que nous pouvons faire n'importe quoi sans que personne n'en sache rien.

*Personne d'autre que nous.*

– J'ai entendu dire que nous partons la semaine prochaine, dit Rhys.

Peut-être est-ce le fruit de mon imagination, mais je lui trouve l'air tendu, comme s'il luttait lui aussi contre quelque chose qu'il n'arrive pas à contrôler.

– Oui, je réponds en espérant que ma voix n'est pas aussi tremblante qu'elle sonne à mes propres oreilles. L'état de mon grand-père est stable pour l'instant, et je dois régler mes affaires à New York avant de revenir ici.

Je me rends compte de mon erreur trop tard : les mots ont franchi mes lèvres.

Je n'ai pas encore parlé à Rhys de l'abdication de Nikolai, ce qui signifie qu'il n'est pas au courant de mon intention de revenir à Athenberg. De façon permanente.

Il se fige.

– Revenir ? Ici ?

Il a l'air calme, toutefois la tempête qui se prépare dans ses yeux n'a rien de paisible.

– Oui, je confirme, la gorge nouée.

– Vous n'en avez pas parlé, Princesse. (Toujours calme, toujours dangereux, comme l'œil d'un ouragan.) Il me paraît important d'être mis au courant.

– Ce n'est pas encore définitif, mais c'est ce qui est prévu. Je... veux être plus proche de mon grand-père.

C'est en partie vrai. Il s'est bien remis de son séjour à l'hôpital et une équipe médicale le surveille vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais je m'inquiète toujours pour lui et je veux être à ses côtés en cas de problème. Cependant, en tant que princesse héritière, je dois aussi revenir à Athenberg pour recevoir ma formation de reine. J'ai déjà des décennies de retard.

Les narines de Rhys se dilatent.

– Vous aviez l'intention de m'en informer quand ?

– Bientôt, je murmure.

Le Palais garde le secret sur l'abdication de Nikolai, et je ne suis pas censée en parler avant l'annonce officielle. J'aurais pu dire à Rhys que je retournais à Eldorra plus tôt en utilisant l'excuse que je viens d'invoquer, seulement j'ai voulu feindre la normalité pendant un certain temps encore.

C'était stupide, mais j'ai l'esprit troublé, ces derniers temps, et je n'arrive pas moi-même à comprendre mes actions.

Il y a comme un tressaillement au coin des yeux de Rhys. Si je ne le connaissais pas, je pourrais croire qu'il est blessé.

– Eh bien, vous allez enfin pouvoir vous débarrasser de moi, lance-t-il d'un ton léger, mais le visage de marbre. Je parlerai à mon patron lundi, pour commencer à remplir les papiers nécessaires à la transition.

*La transition.*

Mon souffle, mon cœur. Tout s'arrête.

– Vous démissionnez ?

– Vous n'avez pas besoin de moi ici. Vous avez la garde royale. Je démissionne, ou le Palais me libère de mon contrat. Ça ne fait pas grande différence.

Cette idée ne m'a pas traversé l'esprit, mais c'est effectivement logique. Le Palais a engagé Rhys parce qu'on n'a pas voulu envoyer

les membres de la garde royale loin de leur famille quand je vivais aux États-Unis. Maintenant que je reviens au pays, on n'a plus besoin d'un garde du corps extérieur.

– Mais je...

*J'ai besoin de toi.*

Si Rhys et moi ne nous sommes pas follement bien entendus au début, désormais, en revanche, je ne peux plus imaginer ne pas l'avoir à mes côtés.

L'enlèvement. La remise des diplômes. L'hospitalisation de mon grand-père. Des dizaines de voyages, des centaines d'événements, des milliers de petits moments comme la fois où il m'a commandé une soupe de poulet quand j'étais malade ou le jour où il m'a prêté sa veste car j'avais oublié la mienne à la maison.

Tout ce temps, il a été à mes côtés.

– C'est donc ça. Il nous reste un mois et ensuite vous... partirez.

Je bats des paupières pour refouler la douleur au fond de mes yeux.

Ceux de Rhys s'assombrissent au point de devenir presque noirs et un muscle se contracte dans sa mâchoire.

– Ne vous inquiétez pas, Princesse. Peut-être que Booth redeviendra votre garde du corps. Ce sera comme au bon vieux temps pour vous deux.

Et soudain, je suis prise d'une colère irrationnelle. Contre lui, contre son ton dédaigneux, contre toute la situation.

– Peut-être, je rétorque. J'en meurs d'impatience. Il a été le meilleur garde du corps que j'aie jamais eu.

C'est un coup bas et, à en juger par la façon dont Rhys se raidit, il a atteint sa cible.

– Bien. Donc c'est gagnant-gagnant, commente-t-il d'une voix froide.

Il se lève et se dirige vers la sortie sans se retourner.

La porte, en claquant derrière lui, me fait sursauter.

La douleur derrière mes yeux s'intensifie jusqu'à ce qu'une larme égarée roule sur ma joue. Je l'essuie avec colère.

Je n'ai aucune raison de pleurer. J'ai changé de garde du corps à de nombreuses reprises auparavant, et je suis habituée à ce que les gens aillent et viennent. Rhys n'est même pas resté avec moi très longtemps. Booth a passé quatre années à mes côtés, pourtant je n'ai pas pleuré quand il est parti.

Une autre larme coule. Que j'essuie aussi.

La voix désapprobatrice d'Elin retentit dans ma tête. « *Les princesses ne pleurent pas.* »

Elle a raison.

Je refuse de passer mon dernier mois de liberté à me tourmenter pour Rhys Larsen. Nous allons retourner à New York, je mettrai de l'ordre dans mes affaires et je savourerai chaque minute du temps qui me reste en tant que simple princesse, et non en tant que future reine.

Au diable les convenances et le protocole. S'il y a un moment où je peux vivre ma vie comme je l'entends, c'est bien maintenant.

Et si Rhys a un problème avec ça, eh bien tant pis pour lui.

## RHYS

*Trois semaines plus tard*

Certaines personnes ont des journées ou des semaines de merde. Moi, ça a été un mois entier de merde.

La relation entre Bridget et moi s'est refroidie depuis qu'elle m'a annoncé son retour prochain à Eldorra, et je déteste que nous passions ainsi nos derniers jours ensemble.

*Nos derniers jours ensemble.*

Ma poitrine se serre à cette idée, réaction que je me force d'ignorer en me concentrant sur la tâche à accomplir. Je suis encore en mission. Il nous reste une semaine à New York. Ensuite, je la raccompagnerai à Athenberg, où je resterai une semaine de plus, le temps que son nouveau garde prenne pleinement ses fonctions.

Nous ne savons pas encore qui sera le nouveau, mais je le déteste déjà... Enfin, pas autant que le type avec lequel Bridget danse pour l'instant.

Nous sommes dans le salon VIP du Borgia, une boîte de nuit chic du centre de Manhattan, et Bridget enlace le trou du cul qui l'a



reluquée toute la soirée. Je le reconnais : Vincent Hauz, héritier d'un empire de l'électronique et coureur de jupons notoire qui passe la majeure partie de ses journées à boire, à faire la fête et à alimenter en cash les dealers de la ville. Bridget et lui ont déjà assisté à quelques événements ensemble par le passé.

Mais jusqu'à présent, je n'avais jamais eu des envies de lui arracher les bras.

Il suffit de regarder son visage pour savoir quel genre de pensées traversent son esprit, et elles n'ont rien à voir avec la danse. Du moins, pas avec la danse de salon.

Mon sang bouillonne quand Bridget se met à rire à une remarque de Vincent. Je suis certain qu'il serait incapable de dire quoi que ce soit d'intelligent même si quelqu'un menaçait de lui retirer son héritage, mais ma princesse est ivre. Elle a déjà avalé deux cocktails et cinq shots – j'ai compté – et je repère la rougeur induite par l'alcool sur ses joues depuis l'autre extrémité de la pièce.

Elle porte une robe argentée étincelante qui couvre à peine ses fesses et une paire de talons de la mort qui la transforme en amazone, elle qui est déjà grande. Cheveux dorés ébouriffés, longues jambes, peau luisante d'un léger voile de sueur, elle est magnifique. Et pas du tout elle-même.

La Bridget normale n'aurait jamais porté une robe pareille – non pas parce qu'elle ne peut pas mais parce que ce n'est pas son style –, cela dit elle se comporte bizarrement depuis cette fameuse soirée sur le toit-terrasse. Plus sauvage, moins inhibée et plus encline à prendre des décisions douteuses.

Par exemple, Vincent Hauz. Elle n'aime pas ce type. Elle l'a dit un jour, et pourtant elle est là, à flirter avec lui.

Il l'attire à lui et glisse une main dans son dos pour lui peloter les fesses.

Avant même de savoir ce que je fais, je me fraye un chemin jusqu'à la piste de danse et je referme une main sur l'épaule de Vincent, assez fort pour qu'il tressaille et s'éloigne de Bridget afin de voir qui est l'intrus.

– Je peux faire quelque chose pour vous ?

Son ton dégouline de dédain, il m'examine, visiblement peu impressionné par ma tenue, loin de ses vêtements de marque et autres accessoires de luxe.

Tant pis. Peut-être qu'il sera plus impressionné par mon poing dans sa figure.

Je retrousse les babines dans un semblant de sourire.

– Oui. Retirez vos mains avant que je les retire pour vous.

– Et tu es qui pour me dire ce que je dois faire ? ironise Vincent.

*Le type sur le point de réduire ton visage en bouillie.*

Avant que je puisse répondre, Bridget intervient :

– Personne, déclare-t-elle en me lançant un regard noir. Tout va bien. Retournez à votre poste.

*Oh, je n'y manquerai pas !*

Si Bridget n'avait pas été ma cliente, je l'aurais entraînée aux toilettes, penchée contre le lavabo, et je lui aurais flanqué une belle fessée pour son insolence.

Au lieu de quoi, je lui rends son regard noir, en m'efforçant de tenir ma colère sous contrôle.

Elle veut faire la fête ? Très bien. Elle veut me snober ? Très bien. Mais hors de question qu'elle s'acoquine avec ce putain de Vincent Hauz. Ce mec doit être bourré de MST.

Les yeux de Vincent se portent tantôt sur elle, tantôt sur moi, jusqu'à ce qu'il comprenne enfin.

– Tu es le garde du corps ! s'écrie-t-il en claquant des doigts. Mec, tu aurais dû le dire. T'inquiète. Je prends bien soin d'elle.

Il enlace Bridget par la taille et l'attire plus près, avec un sourire narquois.

Non, je ne me contenterais pas de lui mettre mon poing dans la gueule. Je lui ferais sauter toutes les dents.

Malheureusement, ça provoquerait une scène, or la règle numéro 1 du « gardiennage des corps », comme l'appelle Bridget, c'est de ne pas provoquer d'esclandre. J'utilise donc la règle numéro 2. Je resserre la prise que j'ai toujours sur son épaule jusqu'à entendre un petit craquement par-dessus la musique.

Vincent hurle et lâche Bridget, le visage blême de douleur.

– Qu'est-ce que tu fous, mec ?

– Est-ce que je ne vous ai pas demandé d'ôter vos mains ? je réponds calmement.

– Bridget, c'est qui, ce type ? bafouille-t-il. Vire-le !

Je l'ignore et me tourne vers Bridget.

– Il est temps d'y aller, Votre Altesse. Vous devez vous lever tôt demain.

Nous attirons l'attention, ce qui est la dernière chose que je veux, mais je ne vais certainement pas laisser ce sale type profiter d'elle, bordel !

Elle ne bouge pas. Je lui offre une porte de sortie, elle la refuse.

Passant outre mon regard menaçant, elle pose une main sur le torse de Vincent. Mon pouls bat à cent à l'heure.

– Bonne idée. Je pars avec Vincent. Vous pouvez prendre le reste de la nuit.

– Tu l'as entendue, renchérit le trouduc en s'arrachant à mon emprise pour aller se réfugier derrière Bridget. (*Trouillard.*) Dégage. Je la raccompagnerai chez elle demain matin.

Il reluque la poitrine et les jambes nues de Bridget, l'œil lubrique.

Ce type n'a pas un seul neurone dans sa tête à l'égo surdimensionné. Sinon, il aurait déjà pris ses jambes à son cou pour sauver sa peau.

– Erreur. Ça, c'est ce que vous, vous allez faire.

Je continue à parler d'une voix amicale. Sur le ton de la conversation. Mais sous le vernis de politesse est tapi l'acier tranchant d'une lame de rasoir.

– Vous allez faire demi-tour, vous éloigner et ne plus jamais lui parler ni la toucher ou même regarder dans sa direction. Considérez ça comme votre premier et dernier avertissement, Monsieur Hauz.

Je connais son nom. Il sait que je connais son nom. Et s'il est assez stupide pour ignorer mon avertissement, je le traquerai, je lui arracherai les couilles et les lui ferai bouffer.

Le visage de Vincent vire au violacé.

– Tu me menaces, moi ?

Je me plante au-dessus de lui, me délectant de la peur qui traverse ses yeux.

– Oui.

– Ne l'écoute pas, lâche Bridget en serrant les dents. Il ne sait pas de quoi il parle.

Vincent recule encore d'un pas. Si la haine suinte de tous ses pores, la peur n'a pas pour autant disparu de ses yeux.

– M'en fous. Ça me gave, cette merde.

Sur quoi, il détaille et disparaît dans la foule des fêtards ivres.

Bridget se retourne vers moi.

– C'est quoi, votre problème ?

– Mon problème, c'est que vous vous comportez comme une enfant gâtée complètement saoule, je rétorque. Vous êtes tellement bourrée que vous n'avez aucune idée de ce que vous faites.

– Je sais exactement ce que je fais.

Elle soutient mon regard, amazone de feu et de défi. Je suis aussitôt la proie d'une chaleur torride. Qu'a donc sa colère de si excitant ? Je l'ignore. Peut-être me permet-elle, une fois n'est pas coutume, de la voir, elle, et non le masque qu'elle montre au monde.

– Je m'amuse et je rentre avec un type en fin de soirée. Vous ne pouvez pas m'en empêcher.

Je souris froidement.

– Vous avez raison. Vous rentrez avec un type. Moi.

– Non, réplique Bridget en croisant les bras.

Je m'approche assez pour sentir son parfum.

– Vous avez deux possibilités. Soit vous sortez d'ici avec moi comme une adulte, soit je vous jette sur mon épaule et vous porte comme une enfant qui pique une crise. Laquelle vous choisissez, Princesse ?

Elle n'est pas la seule à être en colère ce soir.

Je suis furieux qu'elle ait passé la dernière demi-heure à laisser un connard sournois poser les mains sur elle. Je suis furieux qu'on se dispute alors qu'il ne nous reste que deux semaines à passer ensemble. Et surtout, je suis furieux de la désirer alors que je ne peux pas l'avoir.

S'il y a bien une chose que son retour à Eldorra a mise en évidence, c'est que notre relation n'est que temporaire. Il en a toujours été ainsi, mais cela n'a jamais été aussi prégnant qu'à présent.

En fin de compte, c'est une princesse, et je suis le type qu'on a engagé jusqu'à ce qu'on n'ait plus besoin de lui.

Les pommettes hautes de Bridget virent à l'écarlate.

– Vous n'oseriez pas.

– Essayez pour voir.

– Vous oubliez que vous n’êtes pas le patron ici, Monsieur Larsen.

La température de mon sourire baisse encore de dix degrés.

– Vous voulez tester cette théorie ?

Elle pince les lèvres. Une seconde, j’ai cru qu’elle allait rester, juste pour me contrarier. Puis, sans dire un mot ni même me regarder, elle passe devant moi et se dirige vers la sortie, les épaules raides. Je la suis, la mine suffisamment sinistre pour que les autres clubbeurs s’écartent devant moi.

Après avoir sauté dans le premier taxi qui s’est présenté, Bridget en descend, à peine le véhicule arrêté devant sa maison, et gagne sa porte à toute vitesse. Je règle la course au chauffeur et la rattrape en quatre enjambées.

Nos pas font grincer les lattes du parquet. À l’étage, Bridget ouvre la porte de sa chambre et tente de me la claquer au nez, mais je l’en empêche en coinçant mon bras dans l’entrebâillement.

– Il faut qu’on parle, je déclare.

– Je ne veux pas parler. Vous m’avez déjà gâché ma soirée. Maintenant, laissez-moi tranquille.

Je plante un regard brûlant dans ses yeux, à la recherche d’un indice sur ce qui se passe dans sa belle tête.

– Pas tant que vous ne m’aurez pas dit ce qui vous turlupine. Vous vous comportez bizarrement depuis des semaines. Il y a quelque chose qui cloche.

– Tout va bien.

Bridget renonce à m’interdire l’entrée de sa chambre et relâche la porte. Je l’ouvre en grand, mais je reste dans l’embrasure, à l’observer. J’attends.

– J’ai vingt-trois ans, Monsieur Larsen. Les jeunes femmes de vingt-trois ans sortent, boivent et couchent avec des gars.

Je serre les mâchoires.

– Pas comme vous le faites depuis que nous sommes revenus à New York.

Je ne parle pas de la partie « coucher avec des gars », Dieu merci, mais de celle qui concerne les sorties et la boisson.

– Peut-être que j'en ai assez de vivre ma vie comme je le dois et que j'ai envie de la vivre comme je le veux. (Bridget ôte un à un ses bijoux et les pose sur sa commode.) Mon grand-père a failli mourir. Il était là, en forme, et soudain il s'est effondré. Qu'est-ce qui m'assure que ça ne m'arrivera pas, à moi ?

Ses paroles contiennent une part de vérité, mais pas toute la vérité. Je connais chaque inflexion de sa voix, chaque signification derrière chaque mouvement. Elle me cache quelque chose.

– Alors vous avez décidé de passer vos potentiels derniers instants en compagnie de cet abruti de Vincent Hauz ? j'ironise.

– Vous ne le connaissez même pas.

– Je le connais suffisamment.

Bridget se retourne vers moi. La fureur et quelque chose d'infiniment plus triste brillent dans ses yeux.

– Je vous en prie. Chaque fois que je souris à un homme, vous détruisez tout au bulldozer, comme un ours qui défend son territoire. Pourquoi, Monsieur Larsen ? Surtout quand vous m'avez dit sans ambiguïté, lors de notre première rencontre, que vous ne vous mêliez pas de la vie privée de vos clients.

Je ne réponds rien, mais ma mâchoire continue de se crispier au rythme de mon pouls. *Tic. Tac. Tic. Tac.* Une bombe prête à exploser et à faire exploser nos vies telles que nous les connaissions.

– Peut-être... (L'expression de Bridget se fait songeuse, et elle avance d'un pas vers moi. *Première erreur.*) Que vous aimeriez être à leur place. (Elle sourit, mais sans se départir de son regard hanté.)

Vous me désirez, Monsieur Larsen ? La princesse et son garde du corps. Ça ferait une chouette histoire pour vos copains.

*Deuxième erreur.*

– Arrêtez de parler maintenant, Votre Altesse, dis-je doucement. Et faites très, très attention à votre prochain mouvement.

Bridget fait un autre pas vers moi, puis un autre, jusqu'à se trouver à moins d'un mètre.

– Pourquoi ? Je n'ai pas peur de vous. Les autres, oui, mais pas moi.

Elle pose sa main sur mon torse.

*Troisième erreur.*

Elle n'a pas complètement fini de parler que je la fais pivoter sur elle-même et la penche sur la commode voisine. D'une main, j'agrippe son menton pour lui basculer la tête en arrière, mon autre main se referme sur sa gorge. Mon érection se presse contre ses fesses, dure et furieuse.

J'ai été sur les nerfs toute la nuit. Ou plutôt, je suis à cran depuis deux ans. Depuis que Bridget von Ascheberg est entrée dans ma vie, j'ai entamé le compte à rebours conduisant à ma destruction, et ce soir pourrait bien être la nuit où tout va basculer.

– Vous devriez pourtant avoir peur de moi, Princesse. Vous voulez savoir pourquoi ? je grogne. Parce que vous avez raison. J'ai envie de vous. Mais je ne veux pas vous embrasser ou vous faire l'amour. Je veux vous baiser. Je veux vous punir d'avoir été insolente et d'avoir laissé un autre homme poser ses mains sur vous. Je veux vous arracher votre putain de robe minuscule et vous ramoner si fort que vous ne pourrez plus marcher pendant des jours. Je veux toutes ces choses, même si je ne peux pas les avoir. Alors si vous n'arrêtez pas de me regarder comme ça...



Je resserre ma prise sur son menton et sa gorge. Elle me dévisage dans le miroir, les lèvres entrouvertes et les yeux noirs de désir.

– Je pourrais bien les prendre quand même.

C'étaient des mots durs, amers, imprégnés de désir et de colère. Ils étaient censés l'effrayer, pourtant Bridget a l'air tout sauf effrayée. Elle paraît excitée.

– Eh bien, vas-y, dit-elle.

Je m'immobilise, la main enroulée autour de sa gorge, mon sexe menaçant de trouer mon pantalon.

– Baise-moi comme tu viens de me le promettre.

## RHYS

Entendre le mot « baise-moi » sortir de la bouche de Bridget, de cette voix chic et si élégante qui est la sienne...

Il me faut tout mon self-control pour ne pas faire ce dont je viens de parler. Ce qu'elle me demande de lui faire.

Mais même si je brûle par-dessus tout d'envoyer balader la prudence, et tout le reste avec, et de lui donner exactement ce dont nous avons tous les deux envie, je résiste. Bridget est toujours ivre. Peut-être pas autant qu'une demi-heure plus tôt, mais assez pour que son jugement soit faussé.

Je ne sais pas si c'est elle ou l'alcool qui parle. Car, enfin, elle était prête à rentrer avec Vincent Hauz, alors qu'elle le déteste.

– Ce n'est pas une promesse, Princesse.

Mes doigts s'enfoncent dans sa peau.

– J'ai pourtant eu l'impression du contraire.

*Mince !* La tentation est si proche que je peux presque la goûter. Tout ce que j'ai à faire, c'est tendre la main et...

*Qu'est-ce qui te prend, Larsen ?* grogne ma conscience. *C'est ta cliente, sans même parler du fait que c'est une putain de princesse.*

*Éloigne-toi d'elle avant de faire quelque chose que tu regretteras.*

Peu importe qu'elle ne soit ma cliente que pour deux semaines encore. Elle est toujours ma cliente, et nous avons déjà brisé presque toutes les barrières professionnelles ce soir.

– C'est ce que je voulais dire, je lâche, sans trop savoir qui m'en voulait le plus, elle ou moi. Vous agissez différemment, je ne vous reconnais pas. La Bridget que je connais ne demanderait pas à son garde du corps de la baiser. Qu'est-ce qui vous arrive, bon sang ?

Son expression se durcit.

– Je n'ai pas signé pour une conversation à cœur ouvert, Monsieur Larsen. Soit vous me baisez, soit je trouverai quelqu'un d'autre qui sera volontaire.

Elle pousse un petit glapisement quand je la plaque complètement sur la commode, de sorte que son corps forme un angle droit et que sa joue soit pressée contre le bois.

Je me penche, si près d'elle que j'entends chacun de ses halètements.

– Faites ça et vous serez responsable de la mort lente et douloureuse d'un homme. C'est ce que vous voulez, Princesse ?

Bridget serre les poings.

– Vous ne voulez pas me toucher et vous refusez que quelqu'un d'autre me touche. Alors dites-moi, qu'est-ce que vous voulez, Monsieur Larsen ?

*Toi.*

La frustration que m'inspire la situation atteint le point d'ébullition.

– Je veux savoir pourquoi vous agissez comme une adolescente impulsive au lieu de vous comporter en femme adulte !

Bridget est la personne la plus pondérée que je connaisse. Du moins, avant son changement de personnalité.

– Parce que c’est ma dernière chance ! crie-t-elle.

Pas une seule fois, au cours de mes deux années à son service, je ne l’ai entendue élever la voix, et cela me choque au point que je la relâche et recule d’un pas. Bridget se dégage de mon emprise et se redresse pour me faire face, la poitrine gonflée par l’émotion.

– Il me reste une semaine. Une semaine avant...

Une terreur soudaine et glaciale s’empare de moi.

– Avant quoi ? j’insiste, la bile dans la gorge. Vous êtes malade ?

– Non, répond-elle en détournant les yeux. Je ne suis pas malade. Je vais juste avoir la vie dont la plupart des gens rêvent.

La perplexité fait refluer mon bref éclair de soulagement.

– Avec le titre de princesse héritière, clarifie-t-elle, avant de s’affaïsser contre la commode, le visage décomposé. Avant que vous ne le disiez, je sais. Ce sont des problèmes de riche et bla-bla-bla. Il y a des gens qui meurent de faim et je me plains d’avoir hérité d’un trône.

Mon incrédulité redouble.

– Mais le prince Nikolai...

– Abdique. Par amour. (Bridget affiche un sourire dépourvu de joie.) Il a eu le culot de tomber amoureux d’une roturière, et cela l’oblige à renoncer à son droit d’aînesse. Parce que la loi interdit au monarque d’Eldorra d’épouser quelqu’un qui ne soit pas de sang noble.

Oh, pour l’amour du ciel ! On est au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle ou quoi ?

– C’est des conneries !

– Oui, mais des conneries auxquelles nous devons nous plier. Y compris moi, maintenant que je suis la suivante dans l’ordre de succession au trône.

Un petit grognement monte en moi à l’idée qu’elle puisse épouser un autre homme. C’est irrationnel, mais rien dans mes

réactions n'est rationnel quand il s'agit de Bridget. Elle anéantit tout mon sens de la logique et de la bienséance.

Elle poursuit, ignorant mes tourments :

– Le Palais fera l'annonce officielle la semaine prochaine. Je ne suis pas censée en parler avant, d'où mon silence. Après l'annonce, continue-t-elle, la gorge nouée, je serai officiellement l'héritière du trône et ma vie ne m'appartiendra plus. Tout ce que je ferai et dirai sera à l'image de la Couronne, car je ne peux pas laisser tomber ma famille ou mon pays. (Elle prend une profonde inspiration.) C'est pourquoi j'ai agi de manière un peu... fofolle ces derniers temps. Je veux savourer ma normalité une dernière fois. Ma normalité relative, s'entend.

Je reste silencieux pendant que je digère sa bombe.

Bridget, future reine d'Eldorra. *Merde alors !*

Elle a raison de dire que la plupart des femmes tueraient pour être à sa place, mais Bridget est la fille qui a couru au milieu d'un orage et dansé sous la pluie. Elle passe son temps libre à faire du bénévolat dans un refuge pour animaux et préfère rester chez elle à regarder la télévision et à manger de la glace plutôt qu'assister à une soirée mondaine.

Pour elle, devenir reine n'a rien d'un rêve, c'est son pire cauchemar.

– Ce n'était pas censé être moi. J'étais la pièce de rechange.

Bridget cille, les yeux brillants des larmes qu'elle retient. Ma poitrine se serre.

– Ce n'était pas censé être moi, répète-t-elle.

Je lui saisis le menton, que j'incline jusqu'à ce qu'elle me regarde.

– Vous êtes beaucoup de choses, Princesse. Obstinée, exaspérante, sacrément pénible la moitié du temps. Mais je vous

assure que vous n'êtes pas une pièce de rechange.

Elle laisse échapper un rire sans conviction.

– C'est peut-être la chose la plus gentille que vous m'ayez jamais dite.

– Ne vous y habituez pas.

Un autre petit rire, qui s'éteint aussi vite qu'il est venu.

– Qu'est-ce que je vais faire ? chuchote-t-elle. Je ne suis pas prête. Et je ne pense pas l'être un jour.

– Vous êtes Bridget von Ascheberg, je réplique. Vous le serez.

Elle excelle dans tout ce qu'elle entreprend, et être reine ne fera pas exception.

– En attendant, je reprends, espérant ne pas regretter ce qui va suivre, vous allez vivre votre vie comme vous l'entendez. Tant que ça n'implique pas ce crétin de Vincent Hauz.

Si jamais je revois cet enfoiré, je lui briserai tous les os du corps juste pour avoir touché Bridget et occupé le moindre espace dans ses pensées. Il ne mérite pas un seul centimètre carré de sa personne.

Le visage de ma princesse s'éclaire un peu.

– Ça veut dire que vous allez me baiser ?

*Elle est encore ivre, aucun doute là-dessus.*

Je gémis, bien conscient que mon érection n'a pas faibli pendant notre conversation.

– Non, Princesse. Ce n'est pas une bonne idée.

Elle fronce les sourcils.

– Mais c'est sur ma liste de choses à faire.

Oh, putain ! J'ai presque peur de poser la question, mais...

– Vous avez une liste de choses à faire ?

Bridget acquiesce.

– Avant mon retour à Eldorra. (Elle énumère, à l’aide de ses doigts.) Un : aller dans un endroit où personne ne sait ou ne se soucie de qui je suis. Deux : manger, lire et bronzer toute la journée sans avoir à me soucier d’un événement à venir ou de me réveiller tôt le lendemain. Trois : faire une activité qui provoque une poussée d’adrénaline et pour laquelle mon grand-père me passera un savon, comme le saut à l’élastique. Et quatre : avoir un orgasme que je ne me serai pas donné moi-même. Parce que ça fait un moment, conclut-elle, les épaules soudain affaissées.

*Merde !* L’image de Bridget en train de se masturber va rester à jamais gravée dans mon esprit.

Je me passe la main sur le visage. Comment j’ai réussi à me fourrer dans cette situation ? La nuit a tellement déraillé que je ne vois même plus les rails.

– Le point un n’est probablement plus d’actualité, déclare Bridget. En revanche, vous pouvez m’aider pour le quatre.

Elle va réussir là où ma mère et l’armée ont échoué. Elle va me tuer.

– Allez vous coucher, j’ordonne d’une voix tendue. Seule. Vous êtes ivre et il est tard.

Bridget regarde mon entrejambe, où mon évidente excitation tend le tissu de mon pantalon.

– Mais...

Il faut que je sorte de ce guêpier. Et vite.

– Non. Il n’y a pas de « mais ». Demain matin, vous me remercirez.

Avant qu’elle ne puisse protester davantage, je décampe pour gagner directement ma salle de bains, où je prends la douche la plus longue et la plus froide du monde. Laquelle n’a rien fait pour calmer

la chaleur de mon excitation. Pas plus que ma main, qui m'offre un orgasme tout sauf satisfaisant.

Une seule chose serait en mesure d'apaiser ma frustration, et je l'ai refusée comme un idiot.

Je coupe l'eau et me sèche, résigné à passer une nuit blanche.

Pendant ce temps, la terrible idée qui a germé dans mon esprit depuis que Bridget m'a parlé de sa liste de choses à faire refuse de me laisser en paix. Au contraire, elle m'apparaît de plus en plus comme une bonne idée.

C'est ridicule et peut-être dangereux. Je n'ai pas eu le temps de me préparer, ce qui va à l'encontre de tout mon entraînement et de mon instinct de protection.

Cependant, je n'arrive pas à oublier les yeux et les mots pleins de tristesse de Bridget.

« *Je veux savourer ma normalité une dernière fois.* »

– Je vais le regretter, je marmonne en sortant de la salle de bains.

Malgré tout, j'ouvre mon ordinateur portable.

Tant pis.

Car même si je veux voir Bridget en sécurité, je la veux surtout heureuse.



## BRIDGET

Est-il possible de mourir de honte ?

Quarante-huit heures plus tôt, j'aurais répondu par la négative, mais en prenant mon petit déjeuner en face de Rhys, je penche fermement pour le oui. Je vais soit exploser sous le feu qui a embrasé mon visage, soit fondre dans une flaque de mortification, selon ce qui surviendra en premier.

– Encore du bacon ?

Il pousse l'assiette vers moi.

Je secoue la tête, incapable de croiser son regard.

Je me suis réveillée ce matin avec un mal de tête intense, une chaleur lancinante entre les jambes et un souvenir horriblement clair de ce que j'ai fait et dit la nuit dernière.

*Baise-moi comme tu viens de me le promettre.*

*Quatre : avoir un orgasme que je ne me serai pas donné moi-même. Parce que ça fait un moment.*

J'avale ma tartine de travers et je suis secouée d'une quinte de toux.

Rhys hausse les sourcils.

– Ça va ?

Il a été indifférent et calme toute la matinée, comme si rien ne s'était passé, et je ne sais pas si j'en suis soulagée ou offensée.

– Oui, je réponds entre deux hoquets.

J'avale la moitié de mon verre d'eau, jusqu'à ce que ma toux se calme.

– Vous devriez manger plus de glucides, dit-il doucement. Ça aide contre la gueule de bois.

– Comment savez-vous que j'ai la gueule de bois ?

– Vous avez bu cinq verres hier soir, chacun d'un alcool différent. Ce n'est pas difficile à deviner.

Le fait qu'il se souvienne de la nuit dernière ne fait qu'intensifier mon embarras. J'aurais aimé pouvoir effacer de nos deux esprits tous les événements survenus après le Borgia.

Comme c'est impossible, j'ai été tentée de faire semblant de ne pas me rappeler ce qui s'est passé, sauf que je me rappelle tout, et si je n'affronte pas le problème, il va me hanter à jamais.

– Écoutez. À propos d'hier soir... (Je m'oblige à regarder Rhys.) J'étais ivre, je n'avais pas les idées claires et j'ai dit des choses que je n'aurais pas dû. Je suis désolée si mes propos vous ont mis mal à l'aise.

Quelque chose qui ressemble à de la déception passe sur le visage de Rhys avant de disparaître.

– Moi aussi, dit-il. Donc nous sommes quittes.

« *Je ne veux pas vous embrasser ou vous faire l'amour. Je veux vous baiser. Je veux vous punir d'avoir été insolente et d'avoir laissé un autre homme poser ses mains sur vous. Je veux vous arracher votre putain de robe minuscule et vous ramoner si fort que vous ne pourrez plus marcher pendant des jours.* »

Une goutte de sueur perle sur mon front. Je remue sur mon tabouret, dans l'espoir d'atténuer la palpitation de mon clitoris, mais cela ne fait qu'empirer les choses.

Je n'aurais pas dû dire ce que j'ai dit, d'accord, cependant ça ne signifie pas que je n'étais pas sincère en le disant. Quand Rhys m'a penchée sur la commode avec son érection pressée contre moi...

Je bois le reste de mon eau pour atténuer la chaleur qui me brûle la peau.

– Dans ce cas, la meilleure solution est de faire comme si la nuit dernière n'avait pas eu lieu et de ne plus jamais en parler.

J'ai vraiment besoin de plus d'eau. Et d'air conditionné. Et peut-être d'un bain glacé.

– Ça me va. Sauf pour une chose.

Rhys s'appuie d'une main contre le plan de travail, tout en sirotant le café qu'il tient dans l'autre main. Une posture décontractée, que je ne devrais pas trouver aussi torride.

Oh, mon Dieu !

– Et de quoi il s'agit... ?

– Votre liste de choses à faire. (Ses yeux gris acier se plantent dans les miens.) Vous voulez vraiment faire toutes ces choses avant de retourner à Eldorra ?

Ce n'est pas ce genre de question que je m'attendais à entendre de sa bouche.

Je pousse un soupir de soulagement avant de me rappeler le quatrième item de la liste et de piquer un nouveau fard.

– J'aimerais, seulement la plupart de ces choses relèvent probablement de l'impossible.

Il s'agit plus d'une liste de fantasmes. J'en étais consciente quand je l'ai dressée, mais on peut toujours rêver.

– Et si je vous disais le contraire ? déclare Rhys en déposant sa tasse dans l'évier avant de se retourner vers moi.

– Je répondrais que vous vous foutez de ma gueule.

Il esquisse un petit sourire, qui fait naître des picotements sur ma peau. Rhys ne sourit pas souvent, mais quand il le fait, c'est dévastateur.

– Il est toujours agréable de vous entendre dire des gros mots, Princesse.

*Baise-moi comme tu viens de me le promettre.*

Le souvenir de cette injonction traverse mon esprit en même temps que le sien, car son sourire s'efface, ses yeux se réchauffent, et je me ratatine un peu plus sur ma chaise.

– Non, je ne me « fous pas de votre gueule », reprend-il d'une voix plus rauque. Je peux faire en sorte de réaliser les items de votre liste, si vous en avez envie.

À la lumière du jour, je n'ai pas le courage de lui demander si sa proposition inclut le numéro quatre.

– Pourquoi vous feriez ça ?

– Pour accomplir ma bonne action de l'année.

Une non-réponse typique de Rhys, toutefois la curiosité l'emporte sur mon agacement.

– D'accord, je demande à voir. Qu'avez-vous en tête ?

– La question serait plutôt : « Quelle destination avez-vous en tête ? », réplique Rhys avec le nouveau sourire que mon étonnement fait apparaître sur ses lèvres. Nous allons au Costa Rica.

## BRIDGET

Deux jours plus tard, notre avion se pose au Costa Rica, comme Rhys l'a promis, et deux heures de route depuis l'aéroport nous permettent ensuite d'atteindre une petite ville sur la côte Pacifique.

Je contemple le paysage luxuriant par la vitre. La rapidité avec laquelle tout s'est déroulé me donne le tournis. Je n'arrive pas à croire que ce soit Rhys, M. Sécurité-personnifiée, qui ait suggéré un voyage de dernière minute, mais je ne vais pas m'en plaindre. Je n'ai jamais visité le Costa Rica, et quatre jours dans un paradis tropical, ça semble... le paradis.

Nous avons fini de préparer mon déménagement de New York et j'ai rendu mes clés le matin même. Tout ce qui me reste à faire, je peux m'en occuper en ligne. Je suis, pour ainsi dire, libre jusqu'à notre retour à New York.

– C'est ici, annonce Rhys en s'arrêtant devant une vaste villa de deux étages. Item numéro un de la liste.

*Aller dans un endroit où personne ne sait ou ne se soucie de qui je suis.*

C'est bel et bien le cas ici. La maison est nichée au sommet des collines, seule résidence des environs. Comment Rhys a-t-il pu nous dégouter cet endroit ?

Ma poitrine se serre sous le coup de l'émotion. Il décharge nos valises du coffre de la voiture de location et nous nous dirigeons vers l'entrée.

– Comment avez-vous fait pour tout organiser aussi vite ?

Rhys ne m'aurait jamais laissée aller où que ce soit sans avoir préparé le terrain au préalable, or ça ne fait que quarante-huit heures que je lui ai parlé de ma liste. En si peu de temps, il a donc fait des recherches sur la ville, réservé le jet et la villa, et géré les millions de détails liés aux voyages royaux...

– J'ai un peu triché, admet-il en déverrouillant la porte d'entrée. Un vieux copain des Navy SEALs s'est installé ici il y a quelques années, il est propriétaire de cette maison. Comme il est en vacances en ce moment, il me l'a prêtée pour quelques jours. Et comme je viens tous les ans, je connais bien la ville et les gens. C'est un endroit sûr. Tranquille. Discret.

La tension dans ma poitrine s'intensifie.

– Exactement ce dont j'ai besoin, je murmure.

Rhys me fait visiter la villa. Les murs sont entièrement vitrés, offrant une vue magnifique sur les collines environnantes et l'océan Pacifique au loin. Tout est ouvert, aéré, fait de pierre et de bois naturels. La maison est conçue pour s'intégrer parfaitement dans son environnement au lieu de le dominer. Ce que je préfère, cependant, c'est la piscine à débordement située sur la terrasse de l'étage. En l'observant depuis un certain angle, on a l'impression qu'elle se jette directement dans l'océan.

Rhys étant Rhys, il me parle aussi du dispositif de sécurité. Des vitres teintées à l'épreuve des balles, des détecteurs de mouvement

ultramodernes, une salle sécurisée au sous-sol avec une réserve de nourriture pour un an. C'est tout ce que j'écoute, avant de décrocher.

J'apprécie les mesures de sécurité, mais je n'ai pas besoin d'une description détaillée de la marque et du modèle des caméras de vidéo-surveillance. Moi, je veux juste manger et nager.

– Rappelez-moi d'envoyer de vifs remerciements à votre ami. Cet endroit est incroyable.

– Il adore que les gens séjournent et admirent sa maison, réplique Rhys sèchement. Mais je le lui dirai.

Comme il est déjà près de 14 h, notre première occupation, une fois la visite terminée, est de nous changer et de nous rendre en ville pour déjeuner. La ville en question, à vingt minutes de route de la villa, compte, selon Rhys, moins de mille habitants. Pas un seul d'entre eux ne semble savoir ni se soucier de qui je suis.

*Item numéro un de la liste.*

Nous nous arrêtons dans un petit restaurant familial dont la propriétaire, une femme âgée au visage rond prénommée Luciana, s'illumine en voyant Rhys. Elle le couvre de baisers avant de m'embrasser à mon tour.

– *iAy, que bonita !* s'exclame-t-elle en me regardant. *¿Rhys, es tu novia ?*

« *Comme elle est belle ! Rhys, c'est ta petite amie ?* »

– *No.*

La réponse sort de nos bouches en même temps. Après un échange de regards, il précise :

– *Sólo somos amigos.*

« *Nous sommes juste amis.* »

– Oh, répond Luciana, qui paraît déçue. Un jour, tu amèneras une petite amie, poursuit-elle en anglais. Peut-être que ce sera toi.

Elle me lance un clin d'œil avant de nous conduire à une table.

Et moi, je mets le rouge qui me monte aux joues sur le compte de la chaleur.

Au lieu de commander sur le menu, Rhys me conseille de me fier au jugement de Luciana, et j'ai été ravie de l'avoir écouté quand les plats sont arrivés vingt minutes plus tard. *Olla de carne, arroz con pollo, plátanos maduros...* tout est tellement délicieux que si j'avais d'autres compétences culinaires que celles de préparer des œufs brouillés ou un café, je la supplierais de me donner ses recettes.

– C'est incroyable, je déclare après avoir avalé une bouchée de poulet et de riz.

– Luci fait la meilleure cuisine du village.

– Oui, mais ce n'est pas ce que je voulais dire. Je parle de ça, je précise avec un geste vers ce qui m'entoure. Ce voyage. Tout ça. Vous n'étiez pas obligé.

D'autant que Rhys paie tout de sa poche. Son ami lui a peut-être prêté la villa gratuitement, mais le vol, la voiture de location... tout ça coûte cher. J'ai proposé de le rembourser, mais il m'a répondu par un regard si noir que je n'en ai pas reparlé.

– Considérez que c'est mon cadeau d'adieu, dit-il sans lever les yeux de son assiette. Deux ans. Je me suis dit que ça valait bien un voyage.

Le poulet, si délicieux une seconde plus tôt, prend un goût de cendre dans ma bouche.

Oui. J'ai failli oublier. Rhys n'est plus mon garde du corps que pour deux semaines.

Tout à coup, je n'ai plus faim. Je joue avec ma nourriture de la pointe de mon couteau.

– Vous avez déjà un nouveau client ? je demande nonchalamment.



Qui que ce soit, je le déteste déjà de commencer quelque chose avec Rhys quand moi je finis.

Rhys se passe une main dans la nuque.

– Je vais faire une petite pause. Peut-être que je reviendrai au Costa Rica ou que j’irai un peu en Afrique du Sud.

– Oh... (Je déchiquette plus énergiquement mon poulet.) Ça a l’air sympa.

Génial. Il va jouer au globe-trotteur pendant que je vais suivre des cours au Palais, pour apprendre à être reine. Peut-être qu’il rencontrera une belle fille au Costa Rica ou en Afrique du Sud et qu’ils passeront leurs journées à surfer et à faire l’amour...

*Arrête ça.*

– Et vous ? demande Rhys, sur un ton désinvolte. Vous connaissez déjà votre nouveau garde du corps ?

Je secoue la tête.

– J’ai demandé qu’on me réaffecte Booth, mais il est déjà en charge de quelqu’un d’autre.

– C’est drôle. Je les aurais imaginés plus accommodants, vu que vous êtes la princesse héritière.

Rhys coupe son poulet avec un peu plus de force que nécessaire.

– Je ne suis pas encore princesse héritière. Quoi qu’il en soit, parlons d’autre chose. (Cette conversation me déprime.) Qu’y a-t-il d’amusant à faire par ici ?

La réponse qu’il me donne n’est pas très convaincante. Après le déjeuner, on se promène dans la ville, où j’achète quelques souvenirs pour mes amies. Nous visitons une galerie d’art présentant des artistes locaux, nous nous arrêtons dans un petit établissement où je déguste le meilleur café que j’aie jamais goûté et nous faisons des courses sur un marché.

Une journée simple et ordinaire, remplie d'activités banales sans rien de particulièrement excitant.

Parfait.

De retour à la villa, je suis prête à sombrer, mais Rhys m'arrête avant que je m'écroule.

– Si vous pouvez rester debout encore un peu, il y a quelque chose que vous devriez voir.

La curiosité l'emporte sur l'épuisement.

– Ça a intérêt à être bien.

Je le suis sur la terrasse et m'installe dans un des fauteuils en osier au bord de la piscine, tout en étouffant un bâillement.

– Je suis grincheuse quand je ne dors pas assez.

– Croyez-moi, je le sais, plaisante Rhys. C'est bien que vous le reconnaissiez, cela dit.

Je le regarde éteindre toutes les lumières, y compris les projecteurs extérieurs.

– Qu'est-ce que vous faites ?

Il n'éteint jamais toutes les lumières avant d'aller se coucher.

Il s'assied à côté de moi et je vois ses dents briller dans l'obscurité, avant qu'il ne me relève le menton.

– Levez les yeux, Princesse.

Je m'exécute. Et pousse un cri.

Des milliers et des milliers d'étoiles constellent le ciel au-dessus de nous, si nombreuses et si denses qu'elles ressemblent plus à une peinture qu'à des astres réels.

La Voie lactée, juste là, dans toute sa gloire tentaculaire et scintillante.

Il ne m'était pas venu à l'esprit que nous puissions la voir aussi clairement ici, mais c'est logique. Nous sommes dans les collines, à

des kilomètres de la grande ville la plus proche. Il n'y a personne aux alentours, à part nous et le ciel et la nuit.

– Je pensais bien que ça vous plairait, dit Rhys. Ce n'est pas un spectacle que l'on peut voir à New York ou à Athenberg.

– Non. En effet. (Une émotion puissante me gonfle la poitrine.) Et vous avez vu juste. J'adore. Ça valait le coup de rester debout et de risquer d'être grincheuse.

Son petit rire va se loger dans mon ventre et me réchauffe.

Nous restons dehors encore une heure, à admirer le ciel et à en savourer la beauté.

J'aime penser que mes parents sont là-haut, qu'ils veillent sur moi.

Est-ce que je suis devenue ce qu'ils espéraient ? Sont-ils fiers de moi ? Je me demande ce qu'ils diraient de l'abdication de Nikolai et si ma mère sait que c'est moi qui aurais dû mourir ce jour-là à l'hôpital, et pas elle.

C'est elle qui aurait dû être reine, pas moi.

Au moins mes parents sont ensemble. Ils font partie des couples chanceux dont le mariage, pourtant arrangé, s'est mué en véritable amour. Mon père n'a plus jamais été le même après la mort de ma mère, c'est du moins ce que tout le monde m'a dit. J'étais trop jeune pour m'en rendre compte.

Parfois, je me demande s'il a fait exprès de perdre le contrôle de sa voiture pour aller la rejoindre plus tôt.

Je tourne la tête vers Rhys. Mes yeux se sont assez adaptés à l'obscurité pour que je puisse distinguer la petite bosse de son nez et la courbe ferme de ses lèvres.

– Vous avez déjà été amoureux ? je lui demande, d'une part parce que j'ai vraiment envie de savoir et aussi parce que je veux détourner mes pensées du chemin morbide qu'elles ont emprunté.

– Non.

– Vraiment ? Jamais ?

– Non, répète Rhys en haussant un sourcil. Vous êtes surprise ?

– Un peu. Vous êtes vieux. Vous auriez déjà dû tomber amoureux au moins trois fois.

Il a dix ans de plus que moi, ce qui n'est pas si vieux que ça, mais j'aime bien le taquiner quand je le peux.

Un son riche et profond s'élève dans l'air, et je réalise avec stupeur que Rhys rit. Le rire le plus profond, le plus sonore, le plus vrai que je lui aie arraché jusqu'à présent.

C'est magnifique.

– Un amour par décennie, conclut-il en cessant de rire. D'après ce calcul, vous avez déjà dû être amoureuse deux fois. (L'intensité de son regard transperce l'obscurité.) Alors dites-moi, Princesse, vous avez déjà été amoureuse ?

– Non, je réponds en reportant mon attention sur les étoiles. Mais j'espère bien l'être un jour.

## BRIDGET

Nous avons passé quatre jours parfaits et radieux au Costa Rica.

Je me levais tard, je me couchais tard et je passais mes journées à manger, à bronzer et à lire un roman d'amour que j'avais choisi à l'aéroport. *Item numéro deux de ma liste.*

Le troisième jour, Rhys nous conduit à deux heures de Monteverde pour faire de la tyrolienne. Selon ses dires, l'entreprise est la meilleure de la région et il en a déjà fait plusieurs fois à cet endroit.

Pourtant, son visage se tend quand je m'apprête à descendre le plus long câble. Jusqu'à maintenant, nous n'en avons descendu que des courts, et c'est amusant, mais je suis prête à monter d'un cran.

Celui sur lequel je vais m'arrimer s'étend au-dessus de la forêt nuageuse, si loin que je ne peux en voir l'autre extrémité. Un mélange d'excitation et de nervosité me tord le ventre.

– Vérifiez-la à nouveau, ordonne Rhys après que notre guide m'a donné le feu vert.

Personne ne prend la peine de discuter. Rhys a demandé au guide de vérifier trois fois mon harnais avant que je descende

chaque câble, et il est inutile d'argumenter.

– Si vous êtes bloquée, ne paniquez pas, me dit Rhys après le énième feu vert du guide. On viendra vous chercher.

– Par « on », il veut dire « je », plaisante le guide. Mais oui, on viendra vous chercher. Ne vous inquiétez pas, Mademoiselle.

– Je n'ai pas imaginé me retrouver coincée jusqu'à présent, donc merci bien, j'ironise.

Rhys ne se départ pas de sa mine sévère, mais toutes mes récriminations à l'encontre de son caractère grincheux se dissipent dès que je suis en position. Sur une poussée du guide, je dévale finalement la tyrolienne. Le vent fouette mes cheveux et je ne peux retenir un grand sourire.

Les câblages paraissent effrayants depuis le sol, mais une fois dans les airs ? C'est exaltant.

Je ferme les yeux, savourant la sensation du vent et d'être loin de tout. Plus de soucis, plus de responsabilités, juste la nature et moi.

Quand j'atteins la plate-forme, je suis encore sous le choc et je ne peux résister à l'envie de taquiner Rhys quand il y arrive peu après moi.

– Vous voyez ? Tout se passe bien. Vous n'avez pas eu à me ramasser en morceaux sur le sol.

Ça n'a pas l'air de l'amuser le moins du monde, mais je m'en moque.

*Item numéro trois de la liste : fait.*

Malgré son côté surprotecteur, Rhys est plus détendu ici. Pas complètement, certes, mais il a abandonné ses tenues noires pour des shorts et des tee-shirts blancs, et il accepte la plupart des activités que je lui sou mets sans trop se plaindre, y compris le parachute ascensionnel et un tour en quad.

La seule chose qu'il a refusée, cependant, c'est d'entrer dans la piscine avec moi. Alors je fais un ultime effort pour le faire changer d'avis lors de notre dernière soirée.

– Je n'ai jamais entendu parler d'un Navy SEAL qui ne sache pas nager.

Je vais sur la terrasse, où il est en train de dessiner dans son carnet de croquis. Il ne m'a encore montré aucune de ses esquisses, et je n'ai pas demandé. L'art est une chose extrêmement personnelle et je ne veux pas l'obliger à me montrer quoi que ce soit s'il n'en a pas envie.

– Allez, venez. C'est notre dernier jour et vous n'en avez pas profité une seule fois.

Je désigne la piscine étincelante.

– C'est une piscine, Princesse, réplique Rhys sans lever les yeux de son livre. Je me suis déjà baigné dans une piscine.

– Prouvez-le.

Pas de réponse.

– Très bien. Je vais donc nager toute seule. Encore une fois.

Je dénoue mon peignoir et laisse le tissu blanc et vapoureux tomber sur le sol avant de passer devant Rhys et de me diriger vers l'eau.

Peut-être en marchant plus lentement que d'habitude et en balançant un peu plus les hanches.

J'ai peut-être aussi enfilé mon bikini le plus moulant et le plus osé. Après tout, il me reste encore un item à cocher sur ma liste.

J'étais ivre quand j'en avais parlé à Rhys, mais je suis sobre maintenant et je veux toujours qu'il m'aide à cocher le point numéro quatre.

Je suis attirée par lui, et lui par moi. C'est évident, vu ce qui s'est passé dans ma chambre après le Borgia. Il ne va plus être mon

garde du corps encore très longtemps, et personne ne saura rien à moins que nous ne le révélions.

Une partie de jambes en l'air sauvage et passionnée avec mon garde du corps sexy avant d'assumer le devoir de toute une vie. Est-ce trop demander ?

J'entre dans l'eau et ravale un sourire quand je sens la chaleur du regard de Rhys sur ma peau, mais je m'interdis de me retourner avant d'avoir atteint le bord du bassin. Quand je me retourne enfin, il a de nouveau la tête penchée sur son carnet de croquis, mais ses épaules affichent une tension nouvelle.

– Vous êtes sûr de ne pas vouloir vous joindre à moi ?  
je murmure. L'eau est délicieuse.

– Sûr et certain, répond-il sèchement.

Je soupire et laisse tomber... pour l'instant.

Pendant qu'il dessine, je fais des longueurs dans la piscine, me délectant de l'eau sur ma peau et du soleil sur mon dos.

Quand je sors enfin pour faire une pause, le soleil est presque couché et la chaleur du crépuscule doré jette une lueur brumeuse, quasi onirique sur les environs.

Je ramène mes cheveux en arrière et chasse l'eau de mes yeux d'un battement de cils.

– Dernière chance, Monsieur Larsen. Nagez maintenant ou taisez-vous à jamais.

C'est ringard, mais les lèvres de Rhys frémissent avant de former à nouveau une ligne sévère.

– Vous allez arrêter de m'enquiquiner si je dis « non » ?

Je souris.

– Probablement pas.

Mon cœur fait un bond quand il ferme son cahier, le pose sur la table et se lève.



Je ne m'étais pas attendue à ce qu'il cède.

Rhys se dirige vers la piscine tout en retirant son tee-shirt. Et je perds la capacité de respirer.

Des épaules larges, des muscles parfaitement sculptés, des abdominaux sur lesquels on pourrait râper du fromage. La perfection masculine absolue.

Je le dévore des yeux, tout émoustillée. Des tatouages s'enroulent sur son torse, ses deux biceps et un côté de sa cage thoracique, et un V bien dessiné pointe vers ce qui, d'après ce que j'avais senti quand il m'avait penchée sur la commode, doit être un paquet des plus impressionnants.

Rhys entre dans l'eau et nage vers moi. Son grand corps puissant fend le bleu liquide aussi gracieusement que le ferait un dauphin. Il parvient à côté de moi, une mèche de cheveux bruns humides est tombée sur son œil, je résiste à l'envie de la lui écarter.

– Voilà. Je suis dans la piscine. Contente ?

– Oui, vous devriez vous mettre torse nu plus souvent.

Devant son haussement de sourcils, mes joues s'empourprent et je m'empresse de rétro pédaler :

– Vous avez l'air plus détendu comme ça. Moins intimidant.

– Princesse, c'est mon travail d'être intimidant.

Si je n'entendais plus jamais les mots « c'est mon travail », je ne m'en plaindrais pas.

– Vous voyez ce que je veux dire, je grommelle. Vous êtes toujours à cran.

Il hausse les épaules.

– C'est ce qui arrive quand on souffre d'un SSPT complexe.

*Un SSPT complexe.* Je me suis renseignée après qu'il m'a dit en souffrir. Les symptômes incluent l'hypervigilance ou le fait d'être constamment en train de redouter une menace. Contrairement au

SSPT ordinaire, causé par un événement traumatique unique, le SSPT complexe résulte d'un traumatisme de longue durée, étalé sur des mois, voire des années.

Mon cœur se serre à l'idée de ce qu'il a dû endurer pour qu'on lui diagnostique cette maladie.

– Dessiner vous aide ?

– En quelque sorte, répond Rhys, dont le visage demeure indéchiffrable. Mais je n'ai rien pu dessiner depuis des mois. (Il désigne la table du menton.) J'étais juste en train de griffonner. Pour voir ce qui en ressortait.

– Quand vous aurez fini, j'aimerais bien voir. J'aime bien les jolis croquis d'alarmes de sécurité, je plaisante.

Et soudain, je me rappelle qu'il ne nous reste plus qu'une semaine à passer ensemble.

Mon sourire s'efface.

Rhys m'observe attentivement.

– Si vous voulez.

Je veux beaucoup de choses, mais aucune n'a un rapport avec l'art.

– Je peux vous dire quelque chose, Monsieur Larsen ? (Il opine.) Vous allez me manquer.

Il ne réagit pas, demeurant même si immobile que je me demande s'il m'a entendue. Puis, d'une voix inhabituellement douce et empreinte de douleur, il réplique :

– Vous allez me manquer aussi, Princesse.

*Alors ne pars pas.* Il doit y avoir un moyen pour qu'il reste. Il ne fait pas partie de la garde royale, mais il est à mes côtés depuis deux ans. Je ne vois pas pourquoi je dois changer de garde juste parce que je retourne à Eldorra.

Mais Rhys devrait déménager à Eldorra avec moi. Il a peut-être vécu avec moi pendant tout ce temps, mais il y a une différence entre une protection à domicile aux États-Unis et un déménagement à l'étranger pour une durée indéterminée. De plus, c'est lui qui a démissionné.

Même si j'arrive à convaincre le Palais de prolonger son contrat, sera-t-il disposé à accepter le poste ?

J'ai trop peur de lui poser la question, de crainte d'essuyer son refus, mais l'heure tourne.

Un grand bruit retentit au loin avant que je puisse aborder le sujet. Rhys se retourne brusquement, au moment où un feu d'artifice explose dans le ciel. Il se détend. Mais pas moi, car je viens de comprendre pourquoi il n'a jamais enlevé son tee-shirt en ma présence.

Son dos – son dos si beau et fort – est couvert de cicatrices. Elles sillonnent sa peau en entailles furieuses, presque blanches, parsemées de quelques marques rondes qui, j'en suis certaine, proviennent de brûlures de cigarettes.

À en juger par la façon dont les épaules de Rhys se crispent, il s'est rendu compte de son erreur, pourtant il ne cherche pas à se cacher. C'est inutile. J'ai vu ses cicatrices, et nous le savons tous les deux.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il y a un long silence avant qu'il ne réponde.

– Ma mère aimait manier la ceinture, répond-il d'une voix blanche.

Je pousse un petit cri, soudain au bord de la nausée. C'est sa mère qui lui a fait ça ?

– Personne n'a rien dit ou fait ? Vos professeurs, les voisins ? Comment une telle violence peut-elle passer inaperçue ?

Rhys hausse les épaules.

– Il y avait beaucoup d'enfants dans des situations familiales difficiles, là d'où je viens. Pour certains d'entre eux, c'était même encore pire. Personne n'allait s'étonner de voir un enfant se faire « corriger ».

J'ai envie de pleurer en pensant au jeune Rhys, si seul qu'il n'était rien de plus qu'une statistique pour ceux qui auraient dû s'occuper de lui.

Je ne déteste pas grand monde, mais soudain, je me prends à détester tous ceux qui ont su ou soupçonné ce qu'il vivait sans rien faire pour y remédier.

– Pourquoi faisait-elle ça ?

J'effleure son dos, si légèrement que je le touche à peine. Ses muscles se contractent sous mes doigts, mais il ne recule pas.

– Laissez-moi vous raconter une histoire, dit-il. Celle d'une belle jeune fille qui a grandi dans une petite ville pourrie qu'elle a toujours rêvé de fuir. Un jour, elle rencontre un homme, en ville depuis quelques mois pour affaires. Il est beau. Charmant. Il lui promet de l'emmener avec lui quand il partira, et elle le croit. Elle tombe amoureuse et ils ont une liaison passionnée. Mais elle se retrouve enceinte. Quand elle l'annonce à cet homme qui prétend l'aimer, il se met en colère et l'accuse d'avoir cherché à le piéger. Le lendemain, il disparaît. Comme ça. Aucune trace de l'endroit où il est allé, et il s'avère que même le nom qu'il lui a donné est faux. Elle se retrouve seule, enceinte et fauchée. Sans amis ni parents pour l'aider. Elle garde le bébé, peut-être dans l'espoir que l'homme reviendra les chercher un jour, mais cela ne se produira jamais. Elle se tourne vers les drogues et l'alcool pour se reconforter, et elle change, devient une autre femme. Plus méchante. Plus dure. Elle reproche à l'enfant

d'avoir gâché sa chance d'être heureuse et elle passe sa colère et sa frustration sur lui. Le plus souvent à l'aide d'une ceinture.

À mesure qu'il parle, d'une voix si basse que je l'entends à peine, les pièces du puzzle Rhys se mettent en place les unes après les autres. La raison pour laquelle il ne boit jamais d'alcool, pourquoi il parle rarement de sa famille et de son enfance, son SSPT... peut-être est-ce le résultat de cette enfance autant que de son service dans l'armée.

Une petite partie de moi compatit avec sa mère et la douleur qu'elle a dû endurer, mais rien ne justifie qu'on s'en prenne à un enfant innocent.

– Ce n'était pas la faute du petit garçon. (Une larme glisse sur ma joue avant que je ne puisse l'arrêter.) J'espère qu'il le sait.

– Il le sait, confirme Rhys en essuyant ma larme de son pouce. Ne pleurez pas pour lui, Princesse. Il va bien.

Sans que je comprenne pourquoi, ce geste ne fait que redoubler mes larmes. C'est la première fois que je pleure devant quelqu'un depuis la mort de mon père, et j'aurais été gênée si je n'avais pas le cœur aussi brisé.

Il essuie une autre larme, les sourcils froncés.

– Chut. Je n'aurais pas dû vous raconter cette histoire. Ce n'est pas la meilleure façon de terminer des vacances.

Je tends la main pour recouvrir la sienne avant qu'il ne puisse la retirer.

– Non, je suis contente que vous l'ayez fait. Merci de l'avoir partagée avec moi. Cela signifie beaucoup.

C'est la première fois que Rhys s'ouvre à moi depuis notre rencontre, et je ne le prends pas pour acquis.

– Ce n'est qu'une histoire.

Pourtant son regard est chargé d'émotion.

– « Qu’une histoire », ça n’existe pas. Chaque histoire est importante. Y compris la vôtre.

*Surtout la tienne.*

Je lâche sa main pour repasser dans son dos et en effleurer la peau avant de déposer le plus petit et le plus doux des baisers sur l’une de ses cicatrices.

– Est-ce que ça va ? je murmure.

Ses muscles se contractent encore, si tendus qu’ils frémissent à mon contact, mais il répond par un hochement de tête crispé.

J’embrasse une autre cicatrice. Puis une autre.

Tout est silencieux, à l’exception des respirations saccadées de Rhys et du grondement assourdi de l’océan au loin.

J’ai cessé de pleurer, mais mon cœur me fait encore mal pour lui. Pour nous. Pour tout ce que nous ne pourrons jamais être, parce que nous vivons dans le monde où nous vivons.

Mais pour l’instant, le reste du monde n’existe pas et demain est un autre jour.

*Dernière chance.*

– Embrasse-moi, dis-je tout bas.

Un frisson le parcourt.

– Princesse... (Mon surnom a été prononcé d’une voix basse et rauque. Douleur.) On ne peut pas. Vous êtes ma cliente.

J’enroule mes bras autour de lui et place une main sur son torse, là où son cœur bat vite et fort.

– Pas ici. Ici, je suis juste moi, et tu es juste toi. Item numéro quatre de ma liste, Monsieur Larsen. Tu te souviens ?

– Vous ne savez pas ce que vous me demandez.

– Oh que si. Je ne suis pas ivre comme le soir après le Borgia. Je sais exactement ce que je fais. (Je retiens mon souffle.) La question est de savoir si toi, tu le sais.

Je ne distingue pas son visage, mais la guerre qui fait rage en lui, elle, je la vois presque.

Il me désire. Je le sais. Seulement je ne sais pas si c'est suffisant.

L'eau ondule autour de nous. D'autres fusées d'artifice explosent au loin. Et Rhys ne répond toujours pas.

Et pile au moment où je pense qu'il va me faire taire et s'éloigner, il lâche un juron, se retourne et m'attire contre lui. Je n'ai que le temps de prendre une rapide inspiration avant que sa main ne s'enroule dans mes cheveux et que sa bouche ne s'écrase sur la mienne.

## RHYS

Bridget von Ascheberg va causer ma mort. Je l'ai su dès que j'ai posé les yeux sur elle, et ma prédiction se réalise aujourd'hui en temps réel tandis que je la dévore.

Ci-gît ma maîtrise de soi, mon professionnalisme et tout instinct de survie. Rien de tout cela n'a plus d'importance une fois que j'ai goûté à la douceur de sa peau et senti ses courbes si parfaitement adaptées à mes mains, comme si elle avait été faite sur-mesure pour moi.

Deux ans d'observation, d'attente et de désir. Pour en arriver là, et c'est encore mieux que tout ce que j'avais imaginé.

Les bras de Bridget s'enroulent autour de mon cou, son corps souple sous le mien. Elle a un goût de menthe et de sucre et, dès cet instant, il devient mon goût préféré entre tous.

Je la pousse contre le bord de la piscine et resserre ma prise dans ses cheveux, sans détacher une seule seconde ma bouche de la sienne.

Ce n'est pas un baiser doux. Il est dur, exigeant et possessif, fruit d'années de frustration et de tension refoulées, mais Bridget m'égale



en tout point. Elle s'accroche à mes cheveux en retour, sa langue se mêle à la mienne et ses petits gémissements se répercutent droit dans mon sexe.

– C'est ça que tu veux ?

Je pince son téton à travers son bikini. *Ce putain de bikini.* J'ai failli perdre mes yeux quand elle est passée devant moi tout à l'heure, et je suis bien content qu'elle ne l'ait jamais porté à la plage. Dans le cas contraire, j'aurais dû tuer chaque connard qui aurait posé les yeux sur elle, or j'ai d'autres idées d'activités pour occuper des vacances... comme prendre mon temps pour explorer chaque centimètre carré de son corps pulpeux.

– Hmm ?

– Oui, murmure Bridget en se cambrant sous mes caresses. Encore. S'il te plaît.

Je grogne. *Oui, elle va vraiment causer ma mort.*

Je l'embrasse encore une fois avant de passer ses jambes autour de ma taille pour la transporter hors de la piscine et monter jusqu'à sa chambre. Pour ce que j'ai en tête, il me faut plus qu'un rebord de piscine.

Je la dépose sur le lit, tout en me délectant de sa beauté. Cheveux mouillés, peau luisante, visage rougi par l'excitation.

Je ne veux rien de plus que de m'enfouir assez profondément en elle pour qu'elle ne m'oublie jamais, seulement même embrumé par le désir, je sais que ce n'est pas possible.

Si nous franchissons ce cap, je ne la laisserai jamais partir, et cela nous ruinera tous les deux. Je me moque bien de ce qui m'arrivera à moi. Ma vie est déjà détruite.

Mais Bridget ? Elle mérite plus que moi.

Elle mérite le monde.

– Item numéro quatre de la liste. Deux règles, je déclare, la voix rauque. Primo, si on le fait, ça reste ici. Cette pièce, cette nuit. On n’en parle plus. Compris ?

C’est dur, mais il fallait que ce soit dit, pour notre bien à tous les deux. Sinon, je pourrais trop facilement me perdre dans le fantasme des possibles, et c’est plus dangereux que n’importe quel prédateur ou ennemi.

Bridget acquiesce.

– Secundo, on ne baise pas.

La confusion se peint sur son visage.

– Mais tu as dit...

– Il y a d’autres façons de faire jouir quelqu’un, Princesse. (Je prends son sein et passe mon pouce sur son téton avant de reculer d’un petit pas.) Maintenant, sois une gentille fille et enlève-moi ce bikini.

Elle frissonne légèrement, mais s’agenouille sur le lit et s’exécute, détachant d’abord le haut de son bikini puis le bas, avec une lenteur atroce.

*Bon sang !* Je ne suis pas croyant, mais s’il y avait un moment pour croire en Dieu, c’est bien maintenant.

Comme je ne peux pas la toucher avec mes mains – pas encore –, je la caresse des yeux. Audacieux et cru, mon regard passe de ses seins pleins et fermes à son entrejambe délicieux qui luit déjà de ses fluides.

– Touche-toi, je lui ordonne. Laisse-moi voir ce que tu as fait toutes ces nuits où tu t’es trouvée seule dans ta chambre.

Un rose vif se répand sur l’ivoire de son corps, dont j’ai envie de suivre le chemin avec ma langue. La marquer de mes dents et de mes caresses. Proclamer au monde à qui elle appartient, à qui elle doit appartenir.

*À moi.*

Je serre les poings.

Bien que rougissante, Bridget ne me quitte pas des yeux pendant qu'elle se caresse les seins, pressant et pinçant ses mamelons avant de glisser une main entre ses jambes.

Bientôt, elle gémit de plaisir, sa bouche s'entrouvre et sa respiration devient saccadée. Elle se frotte le clitoris et enfonce ses doigts dans son sexe.

Pendant ce temps, je la dévore des yeux comme un lion devant d'une gazelle. Féroce. Vorace. Destructeur.

Mon membre est si dur qu'il me fait mal, mais je ne la touche pas. Pas encore.

– Tu penses à moi, Princesse ? je demande avec douceur. Hmm ? Est-ce que tu te dis que tu veux que je te plaque au lit et que je baise ta petite chatte avec ma langue, jusqu'à ce que tu jouisses sur mon visage ?

Bridget gémit, ses doigts s'activent avec une ardeur redoublée au rythme de mes mots obscènes. Elle est toujours agenouillée, les cuisses tremblantes sous l'effet de ses bons soins.

– P... peut-être.

– C'est une question à laquelle on répond par « oui » ou par « non ». Dis-moi, à qui tu penses quand tu baisses ta chatte étroite avec tes doigts ?

Bridget frissonne, sa tête bascule en arrière et ses yeux se ferment.

– À toi.

– Qu'est-ce que je te fais ?

Elle gémit. Je m'approche du lit et lui saisis le menton d'une main, pour la forcer à croiser à nouveau mon regard.

– Qu'est-ce. Que. Je. Te. Fais ?

– Tu me baisses ! s'exclame-t-elle.

Je suis assez proche pour sentir son excitation et entendre le bruit de ses doigts allant et venant dans son sexe.

– Je suis penchée sur la commode et je te vois derrière moi dans le miroir. Tu me tires les cheveux. Tu me prends par-derrière. Tu me remplis de ta queue.

Putain ! Je n'ai pas joui dans mon pantalon depuis ma première année de lycée, et pourtant je suis déjà sur le point d'exploser.

– Tu dis beaucoup de cochonneries pour une princesse.

Je saisis son poignet de mon autre main pour la forcer à demeurer immobile. Bridget gémit en signe de protestation, mais je ne relâche pas mon emprise.

Je vois bien qu'elle est sur le point de jouir, mais ce soir, tous ses orgasmes m'appartiennent.

Je la pousse alors sur le matelas, avant de coincer ses poignets au-dessus de sa tête, puis de les nouer hâtivement avec les ficelles de son maillot.

– Qu'est-ce que tu fais ?

Un mélange d'appréhension et d'impatience se dessine sur le visage de Bridget.

– Je m'assure de pouvoir prendre tout mon temps avec toi, Princesse. Maintenant, allonge-toi et laisse-moi valider le dernier item de ta liste.

Je capture sa bouche une nouvelle fois avant de descendre dans son cou. Clavicules. Épaules. Quand j'atteins ses seins, je lèche et suce ses tétons jusqu'à ce que, haletante, elle tente d'échapper à ses liens de fortune, mais le nœud est trop serré.

L'une des compétences les plus utiles que j'ai acquises dans les SEALs ? Savoir faire un nœud solide.

Je tire doucement sur son téton avec mes dents tout en enfonçant un doigt en elle, puis deux, afin d'étirer sa fente.

Un gémissement s'échappe de ma gorge.

– Tu es trempée.

La peau de Bridget est brûlante sous mes doigts.

– S'il te plaît, j'ai besoin... j'ai besoin...

– De quoi as-tu besoin ?

J'embrasse son ventre jusqu'à son sexe et j'enfonce plus profondément mes doigts en elle avant de les retirer, puis de les enfoncer à nouveau. Assez pour l'amener au bord du gouffre, mais pas pour la faire basculer.

– J'ai envie de jouir, gémit-elle. Rhys, s'il te plaît.

Je m'immobilise.

– Comment tu m'as appelé ?

Je relève la tête. Dans le regard qu'elle me jette, il y a du désir et quelque chose d'autre qui brille au fond de ses magnifiques yeux bleus.

– Rhys, répète-t-elle dans un murmure.

Mon nom sur ses lèvres est peut-être la plus belle chose que j'aie jamais entendue.

Je relâche une grande bouffée d'air avant de reprendre mes caresses.

– Tu vas jouir, Princesse. Mais pas avant que je te le dise.

Je baisse de nouveau la tête et je frotte doucement mes dents sur son clitoris avant de le sucer. Entre ça et le travail de mes doigts dans son sexe, elle est trempée. Je lape chaque goutte de ses fluides comme un homme affamé.

*Tellement délicieuse.* Je n'ai jamais été accro à quoi que ce soit, mais je suis déjà accro au goût et à la sensation de son sexe.

Bridget s'écrase contre mon visage, à coups de bassin frénétiques et désespérés. Ses gémissements suppliants deviennent de plus en plus forts à mesure que je la dévore.

Finalement, j'ai pitié d'elle, je presse mon pouce sur son clitoris et je recourbe mes doigts jusqu'à ce qu'ils touchent le point qui la fera exploser.

– Jouis, je lui ordonne.

Le mot a à peine quitté ma bouche que Bridget se cabre sur le lit en poussant un cri aigu. Elle jouit si longtemps et si fort qu'il faut cinq bonnes minutes pour que ses spasmes diminuent, et la vue de son orgasme suffit presque à me faire oublier la règle que j'avais moi-même imposée.

*On ne baise pas.*

Je la détache et caresse les légères marques rouges à l'endroit où les cordes se sont enfoncées dans sa peau.

Bridget gît, inerte, pourtant quand je veux descendre du lit, elle m'en empêche.

– Tu oublies quelque chose, dit-elle en fixant le renflement de mon short.

– Crois-moi, je n'oublie rien.

Il est difficile d'oublier mon érection quand elle est si dure qu'elle pourrait enfoncer des clous.

– Alors, laisse-moi m'en occuper.

Je retiens ma respiration quand ses doigts m'effleurent.

– Cela ne fait pas partie du plan.

– Le plan a changé.

Elle baisse mon short et ses yeux s'écarquillent devant la taille de mon sexe.

– Bridget...

Mes protestations se transforment en gémissement quand elle me prend dans ses mains.

– Tu as dit mon prénom.

Elle passe la langue sur mon gland et lape la goutte annonciatrice de mon plaisir avant de me prendre entièrement dans sa bouche.

Je ne réponds rien. J'en suis incapable.

Tout a cessé d'exister à l'exception de sa chaleur autour de mon sexe, et je suis presque sûr que le paradis lui-même ne peut pas être plus exquis.

Mon sang coule dans mes veines comme un feu liquide et mon cœur bat la chamade, mélange de désir et de quelque chose d'autre que je préfère ne pas nommer, j'enfouis mes mains dans les cheveux de Bridget.

*Tellement belle, putain.*

Elle tente de me prendre entièrement dans sa gorge, mais je suis trop gros ou l'angle trop malcommode. Elle laisse échapper un petit cri de frustration. Sur un rire qui tient plutôt du grincement, je me retire et l'incite à s'allonger à nouveau sur le dos.

– Dis-moi si c'est trop.

Je passe mon gland sur ses lèvres avant de l'introduire dans sa bouche. Je marque une pause tous les quelques millimètres pour la laisser s'acclimater à ma taille, jusqu'à ce que je sois enfin – sensation divine – logé au fond de sa gorge.

*Putain !* Ce n'est pas souvent que je dois recourir à mon vieux truc de nommer les équipes de base-ball dans ma tête, mais en cet instant, les Washington Nationals sont la seule chose qui m'empêche d'écourter notre nuit.

Bridget s'étrangle et tousse, les yeux remplis de larmes, et je me retire jusqu'au gland.

– C’est trop ?

Elle secoue la tête, ses yeux sombres et avides, alors je plonge à nouveau en elle en gémissant.

On trouve un rythme, d’abord lent, puis plus rapide à mesure qu’elle se sent plus à l’aise. Ses hoquets se calment peu à peu, remplacés par des gémissements qui envoient de minuscules vibrations le long de mon sexe, et elle finit par recommencer à se masturber pendant que je pine et joue avec ses tétons.

– C’est ça, je grogne. Prends bien chaque centimètre dans ta gorge.

La sueur perle sur ma peau, j’entre et sors de sa bouche jusqu’à ce que je n’en puisse plus. La chaleur soyeuse de sa bouche, le spectacle qu’elle m’offre en se caressant pendant que sa gorge se gonfle autour de mon érection...

L’orgasme me submerge comme un feu d’artifice qui explose derrière mes yeux. Je me retire à la dernière minute pour gicler et recouvrir sa poitrine d’épais jets de sperme. Je jouis si fort que mes jambes manquent céder sous moi, ce qui n’est jamais arrivé. Jamais.

Le temps que je finisse, Bridget a joui elle aussi, et le bruit de nos souffles saccadés se mêle à l’odeur entêtante de sexe qui flotte dans l’air.

– Waouh.

Elle cligne des yeux, visiblement un peu sous le choc.

Je ris, ma tête, mon sexe – les deux – bourdonnent encore sous l’effet des répliques du plaisir.

– C’est moi qui devrais dire ça.

Je l’embrasse rapidement avant de la soulever du lit et de l’emporter dans la salle de bains.

– Allons te nettoyer, Princesse.



Après notre douche, pendant laquelle je ne peux résister à l'envie de la doigter jusqu'à un nouvel orgasme, je remets les draps en place avant de la recoucher sur le lit. L'épuisement et la satisfaction se lisent sur son visage et, pour une fois, elle se laisse choyer sans se plaindre. Je la glisse sous les couvertures et je repousse les cheveux tombés sur son visage.

– Item numéro quatre de la liste. Ne va pas raconter que je ne t'ai jamais rien donné, je la taquine.

Bridget bâille et rit en même temps.

– Item numéro quatre de la liste, murmure-t-elle d'une voix ensommeillée. C'était parfait. (Elle lève vers moi ses yeux bleus toujours un peu tristes.) J'aimerais qu'on puisse rester ici pour toujours.

Ma poitrine se serre.

– Moi aussi, Princesse.

Je lui donne un autre baiser, le plus doux de la nuit, et j'essaie de graver son goût et la sensation de ses lèvres dans ma mémoire.

Une fois qu'elle dort, je m'assieds et je la regarde dormir pendant un moment, avec l'impression d'être un vrai sale type mais incapable de détourner le regard. Sa poitrine se soulève et s'abaisse au rythme d'une respiration régulière... Elle a un petit sourire aux lèvres et l'air plus heureuse qu'elle ne l'a été depuis des semaines. Je regrette de ne pas avoir le pouvoir de faire durer ce moment pour toujours, comme elle le souhaite.

*Si on le fait, ça reste ici. Cette pièce, cette nuit. On n'en parle plus.*

Ma règle. Celle que nous devons suivre, parce que Bridget n'est pas seulement ma cliente. Elle est la future reine d'Eldorra, ce qui va de pair avec des tas de complications et de conneries que je déteste, mais contre lesquelles je ne peux rien.

Je la regarde une dernière fois, mémorisant chaque détail, avant de m'armer de courage et de partir.

*Item numéro quatre de la liste.*

Peu importe ce que mon cœur dit ou veut, ce que nous avons fait ce soir, c'était réaliser ses souhaits.

Ça n'est rien de plus.

Ça ne peut pas être plus.

## BRIDGET

Je me réveille le lendemain matin, endolorie mais souriante. Je ne me suis pas réveillée d'aussi bonne humeur depuis des lustres, et il me faut une minute pour me rappeler pourquoi.

Des bribes de la nuit dernière me reviennent, d'abord lentement, puis d'un seul coup, et je rougis en me rappelant les cochonneries que j'ai dites et faites dans cette même pièce.

Cependant, je ne peux effacer mon sourire.

*Il faut que je dresse plus souvent des listes de choses à faire.*

Je me prélasse au lit un moment, réticente à quitter la brume féérique qui m'enveloppe, mais nous repartons aujourd'hui pour New York, et il faut que je me dépêche.

Je trouve mes vêtements de voyage posés sur la commode et me rends compte ensuite que le reste de la chambre est impeccable rangé. Aucune chaussure égarée par terre, aucun bikini pendouillant sur la chaise ni maquillage éparpillé sur le meuble de toilette.

Rhys a dû faire les bagages à ma place. J'ai dormi si profondément que je ne l'ai même pas entendu.

Mes soupçons sont confirmés quand je descends au salon, où je le trouve en train d'attendre à côté de nos bagages. Adieu les tee-shirts décontractés et les shorts de bain qu'il portait ces derniers jours : la tenue habituelle, entièrement noire, a fait son grand retour.

Je ressens une petite douleur dans la poitrine. Rhys le vacancier me manque déjà.

– Bonjour, Votre Altesse, dit-il sans lever les yeux de son téléphone. Le petit déjeuner vous attend à la cuisine. Notre vol est à midi, nous devons donc partir dans les quarante-cinq prochaines minutes.

Mon sourire s'efface. « Votre Altesse ». Pas même « Princesse ».

Même si nous sommes convenus de ne plus reparler de ce qui s'est passé la veille au soir, je ne m'attendais pas à un revirement aussi rapide. Rhys est presque plus froid que lors de notre première rencontre.

– Merci. Pour les bagages et le petit déjeuner.

Prise au dépourvu, je ne trouve rien d'autre à dire.

– De rien.

Ma bonne humeur est évanouie, je cache ma déception en prenant mon petit déjeuner seule pendant que Rhys vérifie que tout est en ordre dans la maison avant notre départ.

Il garde la cuisine pour la fin, peut-être parce que je m'y trouve.

– Monsieur Larsen.

Il ne me semble pas correct de l'appeler Rhys, étant donné le froid qui s'est installé entre nous.

– Oui ?

Il ouvre le réfrigérateur, désormais vide, et le parcourt rapidement du regard avant de refermer la porte.

– J'ai une proposition à vous faire.

Il se crispe et je ne peux réprimer un sourire amer.

– Il ne s’agit pas de ce genre de proposition. Et avant toute chose, sachez que cela n’a rien à voir avec... les événements récents.

J’espère ne pas me ridiculiser, mais si c’est le cas, eh bien, tant pis. Si je veux quelque chose, je dois le dire. Sinon, je ne pourrai m’en prendre qu’à moi-même quand je serai rongée par les regrets et les « et si... ».

– Vous êtes un bon garde du corps, et j’ai déjà à subir de nombreux changements avec l’abdication de Nikolai. J’aimerais avoir à mes côtés quelqu’un avec qui je me sente en confiance pendant la transition.

Rhys conserve une immobilité de statue.

– Si j’en fais la demande, je pense que le Palais sera prêt à prolonger votre contrat jusqu’à ce que je sois plus à l’aise dans mon nouveau rôle. (Je prends une profonde inspiration.) Cela impliquera que vous déménagiez temporairement à Eldorra, et je comprends que ce soit beaucoup pour vous. Je voulais cependant vous présenter cette option. Au cas où vous voudriez rester.

Je n’ai pas menti en déclarant que cela n’a rien à voir avec la nuit dernière. L’idée germe depuis des semaines, et je l’ai constamment repoussée. Mais nous sommes sur le fil du rasoir et si je ne le dis pas maintenant, je ne le ferai jamais.

Rhys cligne des yeux.

– Quand voulez-vous une réponse ?

Je ravale une nouvelle vague de déception. Bien sûr qu’il doit y réfléchir. C’est un engagement énorme. Mais quand même, j’aurai cru...

– D’ici une semaine, avant que votre contrat ne prenne officiellement fin.

Il acquiesce, le visage indéchiffrable.

– Je vous donnerai ma réponse avant la fin de la semaine. Je vous remercie de m’offrir cette opportunité.

Sur ce, il quitte la cuisine, et je reste à fixer l’endroit où il se tenait.

Et voilà.

Pas de sourire, pas d’indice susceptible de m’aider à savoir s’il est heureux, surpris ou mal à l’aise. « *Je vous donnerai ma réponse avant la fin de la semaine* », comme si nous n’étions que des relations professionnelles.

J’essaie de manger un autre toast grillé avant d’abandonner et d’enfouir mon visage entre mes mains.

*Bridget von Ascheberg, qu’est-ce que tu as fabriqué ?*

\*  
\*     \*

Le long trajet en voiture jusqu’à l’aéroport se déroule dans le silence, tout comme le vol lui-même. C’est si tendu entre nous que j’en suis presque à souhaiter que la nuit dernière n’ait pas eu lieu, en même temps je ne peux me résoudre à la regretter.

Ces heures-là ont été magnifiques.

*Item numéro quatre de la liste.*

C’est bien plus qu’une simple liste de souhaits, mais ce sera mon secret.

– Cela n’entre pas dans vos obligations, mais... vous pouvez vous joindre à moi demain ? je demande quand Rhys dépose ma valise dans ma suite.

Nous avons atterri à New York quelques heures plus tôt, et nous séjournons au Plaza jusqu’à mon départ pour Eldorra, dans deux jours. Nikolai annoncera son abdication le lendemain, et je donnerai une conférence de presse dans la foulée. À cette pensée, j’éprouve une vague nausée.

– Pour le discours.

Pour la première fois de la journée, le visage de Rhys s'adoucit.

– Bien sûr, Princesse.

C'est drôle, ce surnom que je détestais fait à présent palpiter mon cœur.

Plus tard dans la nuit, j'essaie de dormir, mais mon esprit est assailli par un million de pensées et d'inquiétudes. Le Costa Rica, Rhys, savoir s'il restera mon garde du corps, la réaction du peuple à l'abdication de Nikolai et à ses fiançailles avec Sabrina, la santé de mon grand-père, mes débuts en tant que princesse héritière, mon retour à Eldorra...

Je ferme les yeux. *Respire. Contente-toi de respirer.*

Je finis par sombrer dans un sommeil agité, en proie à des cauchemars où je me vois écrasée sous une couronne géante devant le Palais, pendant que tout le monde me montre du doigt en riant.

Le lendemain matin, je me lève plus tôt que prévu pour me préparer à ma conférence de presse et masquer les cernes sous mes yeux. Je saute le petit déjeuner, sachant que je suis incapable d'avaler la moindre nourriture, mais quand Rhys arrive à 7 h précises comme promis, il insiste pour commander des œufs et un smoothie au service d'étage. Pas de café. Il m'assure que manger m'aidera à soulager mon anxiété et, étonnamment, il a raison.

Le discours de Nikolai débute à 8 h et c'est dans le plus parfait silence que nous regardons mon frère, vêtu de son uniforme militaire, le visage tendu mais déterminé, prononcer les mots qui vont changer à jamais l'histoire d'Eldorra.

– J'annonce devant vous que j'abdique mon titre de prince héritier d'Eldorra et que je me retire de la ligne de succession royale. Cette décision n'a pas été facile à prendre...

Les exclamations du public sont perceptibles, même à l'écran, mais Nikolai continue.

– La décision la plus importante de ma vie... Mon amour pour le pays... C'est ma sœur, la princesse Bridget, qui va me succéder...

Je reste immobile tout le temps que dure l'allocution. Même si je savais l'abdication imminente, il est surréaliste de voir et d'entendre Nikolai l'annoncer à l'écran.

Après son discours, la caméra revient sur un présentateur visiblement stupéfait, mais Rhys éteint la télévision avant que j'entende la réaction du journaliste.

– Vous avez besoin d'un petit moment ?

Il dégage une telle confiance naturelle et une telle autorité qu'il arrive presque à m'apaiser.

Presque.

Ma propre conférence de presse ne va pas tarder et j'ai envie de vomir.

*Oui. De préférence un million de petits moments.*

– Non, je réponds avant de m'éclaircir la gorge et de répéter d'une voix plus forte : Non. Allons-y.

Je jette un dernier coup d'œil à mes cheveux et à ma tenue avant que nous ne sortions de ma suite. Tout ce qu'un membre de la famille royale dit et porte en public renferme un symbolisme caché, et je me suis habillée pour la bataille du jour avec un élégant tailleur Chanel, des escarpins et une broche délicate en rubis, or et diamants aux couleurs du drapeau d'Eldorra.

Le message : en contrôle et prête à prendre la relève.

La réalité : un véritable chaos ambulante.

Rhys et moi prenons l'ascenseur pour descendre dans le hall, je me sens comme engourdie, le monde autour de moi devient flou.

*Dixième étage... neuvième étage... huitième étage...*



Mon cœur se serre un peu plus à chaque palier que nous franchissons.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent bientôt sur le hall et je vois une foule compacte de journalistes attroupés autour de l'entrée de l'hôtel, retenus uniquement par la sécurité. Leurs cris montent crescendo quand ils me voient, et toutes les personnes présentes dans le hall se retournent pour regarder la source de l'agitation.

Moi.

J'ai déjà eu affaire à la presse à de nombreuses reprises par le passé, mais c'est la première fois que je l'affronte en tant que princesse héritière. Cela ne devrait pas être différent, pourtant ça l'est.

Tout est différent.

Ma respiration s'accélère. Ma vision se trouble et je chancelle.

– Respirez, Princesse, m'ordonne Rhys à voix basse. (Sans que je comprenne trop comment, il le devine toujours.) Vous êtes la future reine. Ne les laissez pas vous intimider.

*Inspire. Expire.*

Il a raison. Je ne peux pas entamer le premier jour dans mon nouveau rôle en me montrant effrayée et timide. Même si tout ce que j'ai envie de faire, c'est de courir me réfugier dans ma suite et ne plus jamais en sortir, j'ai des responsabilités à assumer.

*Je peux le faire.*

Je suis la future reine d'Eldorra. Il est temps d'agir en conséquence.

Prenant une grande inspiration, je redresse les épaules et lève le menton, ignorant les regards des autres clients de l'hôtel pour me diriger vers la sortie et le début de ma nouvelle vie.

## PARTIE II

## BRIDGET

### *Six semaines plus tard*

– Sa Majesté est prête à vous recevoir.

Markus sort du bureau de mon grand-père, le visage si pincé qu'on dirait qu'il vient d'avaler un citron.

– Merci, Markus, je réponds avec un sourire.

Qu'il ne me rend pas. Il se contente d'un rapide signe de tête poli avant de tourner les talons et de se diriger vers le couloir.

Je soupire. Si j'avais imaginé que mon statut de princesse héritière allait améliorer mes relations avec le plus proche conseiller d'Edvard, je me serais lourdement trompée. Markus semble plus mécontent que jamais, peut-être parce que la couverture médiatique après l'abdication de mon frère n'a pas été très bonne.

Et pas très bon non plus, mon surnom de « Princesse Temps-Partiel ». Apparemment, les tabloïds n'apprécient pas toutes les années que leur future reine a passées loin d'Eldorra et, dès qu'ils en ont l'occasion, ils prennent un malin plaisir à remettre en question

non seulement mon engagement envers le pays mais aussi mon aptitude à monter sur le trône de manière plus générale.

Le pire, c'est qu'ils n'ont pas tout à fait tort.

– On se voit demain pour l'inauguration, je dis à Mikaela, qui m'a accompagnée lors de ma réunion avec Elin concernant le contrôle des dommages causés à notre image.

– Très bien, répond Mikaela en jetant un coup d'œil à la porte entrouverte d'Edvard. Bonne chance, ajoute-t-elle dans un murmure.

Nous ignorons pourquoi mon grand-père tient à me parler, mais nous savons que ce n'est pas bon signe. Il ne me convoque dans son bureau que si l'heure est grave.

– Merci, je lui réponds en esquissant un faible sourire.

Mikaela, qui a été ma meilleure amie pendant mon enfance, est aujourd'hui mon bras droit pendant ma formation au métier de reine. Fille du baron et de la baronne Brahe, elle connaît toutes les ficelles de la haute société d'Eldorra et je l'ai recrutée pour m'aider à réintégrer la belle société d'Athenberg. Ça fait si longtemps que je ne vis plus ici que je suis complètement perdue, ce qui est inacceptable pour une future reine.

Je ne m'attendais pas à ce qu'elle accepte une tâche aussi importante, mais à ma grande surprise, elle y a consenti.

Mikaela exerce une pression sur mon bras avant de s'éloigner, et je m'arme de courage pour entrer dans le bureau d'Edvard. C'est une immense pièce lambrissée d'acajou, avec de hauts plafonds, des fenêtres donnant sur les jardins du Palais et un bureau assez grand pour qu'on fasse la sieste dessus très confortablement.

Edvard sourit en me voyant. Il semble en bien meilleure santé que pendant les semaines qui ont suivi son malaise, mais même s'il n'a plus montré aucun symptôme depuis cette grande frayeur, je m'inquiète toujours pour lui. Les médecins disent que son état est

imprévisible, si bien que chaque jour, je me réveille en me demandant si c'est le dernier où mon grand-père sera en vie.

– Comment se passe ta formation ? me demande-t-il quand je m'assieds dans le siège en face de lui.

– Bien. (Je glisse mes mains sous mes cuisses pour me calmer les nerfs.) Certaines sessions parlementaires sont assez... (*Interminables. Dignes d'un petit somme. Si ennuyeuses que je préférerais regarder de la peinture sécher.*)... denses.

Personne n'aime plus s'écouter parler qu'un parlementaire à qui l'on donne la parole. C'est étonnant le peu de choses qu'on est capable de dire avec autant de mots.

Malheureusement, les devoirs d'un monarque impliquent d'assister à des sessions parlementaires au moins une fois par semaine, mon grand-père juge utile que je me familiarise dès maintenant avec le processus.

Depuis mon retour à Eldorra, mes journées ne sont que réunions, événements et « leçons sur le métier de reine », de l'heure de mon réveil jusqu'à celle de mon coucher. Mais cela ne me dérange pas. Au moins, cela m'évite de me languir de Rhys.

*Bon sang !* Ma poitrine se serre et je me force à repousser toute pensée ayant trait à mon ancien garde du corps.

Un gloussement d'Edvard me ramène à la réalité.

– C'est une façon diplomate de présenter les choses. Le Parlement est une bête différente de ce à quoi tu es habituée, cependant c'est une partie essentielle du gouvernement et, en tant que reine, tu auras besoin d'entretenir une bonne relation avec ses membres... Ce qui m'amène à la raison de ta présence ici aujourd'hui. (Il marque une pause, puis ajoute :) En fait, je voulais te parler de trois choses, à commencer par Andreas.

À mon étonnement initial se mêle maintenant la méfiance.

– Mon cousin Andreas ?

– Oui, confirme-t-il, non sans une petite grimace. Il va séjourner au Palais quelques mois. Il arrive mardi.

– Quoi ?

Même si je me ressaisis vite, mon grand-père fronce les sourcils devant ce manquement à la bienséance.

– Que vient-il faire ici ? je demande d’une voix plus calme, bien que je sois tout sauf calme. Il a sa propre maison en ville.

Andreas, le fils du défunt frère de mon grand-père, le prince Alfred, est... Comment le dire avec tact ? Un parfait connard. Si la suffisance, alliée à la misogynie et à la bêtise en général, pouvaient marcher et parler, elles se présenteraient sous la forme d’un certain Andreas von Ascheberg.

Heureusement, ses études universitaires l’ont amené à déménager à Londres et il y est resté. Je ne l’ai pas revu depuis des années et autant dire qu’il ne me manque pas du tout.

Sauf qu’apparemment, non seulement il revient à Eldorra mais il va vivre au Palais avec nous.

*Autant me tuer direct.*

– Il aimerait se réinstaller à Eldorra de façon permanente, m’annonce Edvard avec prudence. S’impliquer davantage dans la politique. Quant à savoir pourquoi il entend vivre ici, il a dit qu’il aimerait reprendre contact avec toi, puisque vous ne vous êtes pas vus depuis longtemps.

Je ne crois pas une seconde à cette excuse. Andreas et moi ne nous sommes jamais entendus, et la perspective de le voir se mêler de politique me donne envie de prendre mes jambes à mon cou.

Contrairement à la plupart des monarchies constitutionnelles, où la famille royale reste politiquement neutre, Eldorra accepte que la famille royale participe à la vie politique, bien que de façon limitée.

J'aurais préféré que ce ne soit pas le cas, si cela signifie qu'Andreas aura son mot à dire sur tout ce qui pourrait affecter la vie des gens.

– Pourquoi maintenant ? je demande. Je pensais qu'il « s'éclatait » à Londres.

Andreas a toujours été vantard, claironnant au sujet de ses notes et insinuant subtilement qu'il ferait un bon roi – parfois en face de Nikolai, à l'époque où ce dernier devait hériter du trône –, mais ce n'était que ça : des paroles. Sinon, il ne s'est jamais mêlé de politique à part pour la choisir comme matière dominante de son cursus universitaire.

Edvard hausse un épais sourcil gris.

– Il vient juste après toi dans la ligne de succession au trône.

Je le regarde fixement. Il ne peut pas sous-entendre ce que je pense.

Comme ma mère était fille unique et que je n'ai pas d'enfant, Andreas est effectivement deuxième dans la ligne de succession, maintenant que Nikolai a abdiqué. J'essaie de me l'imaginer en roi et ça me fait frémir.

– Je vais être franc, reprend Edvard. Andreas a fait allusion à certaines... rumeurs relatives à la Couronne, et il ne croit pas qu'une femme soit à la hauteur de la tâche.

Oh, comme j'aimerais qu'Andreas soit dans la pièce en cet instant pour que je puisse lui suggérer où se coller ses fichues ambitions !

– Il devrait peut-être en parler avec le roi Charles, la prochaine fois que nous serons invités au Palais de Buckingham, je réplique froidement.

– Tu sais que je suis en désaccord avec lui. Mais Eldorra n'est pas l'Angleterre ou le Danemark. Notre pays est plus... traditionaliste, et je crains que de nombreux membres du Parlement ne partagent secrètement le même sentiment qu'Andreas.

Je resserre les doigts sur le bord de ma chaise.

– Heureusement que le Parlement ne nomme pas le monarque, dans ce cas.

Je ne veux peut-être pas régner, mais je ne supporterai pas qu'on ne m'en juge pas capable en raison de mon sexe. Peu importe que la monarchie ne soit que symbolique. Nous sommes le visage de la nation, et il est hors de question que je laisse un individu comme Andreas nous représenter.

Edvard hésite.

– C'est l'autre raison pour laquelle je voulais m'entretenir avec toi. Le Parlement ne peut pas nommer le monarque, toutefois il y a la question de la loi sur les mariages royaux.

Une boule d'effroi se forme dans mon ventre. La loi sur les mariages royaux, promulguée en 1732, est un texte archaïque qui oblige les monarques à épouser une personne de sang noble. C'est la raison de l'abdication de Nikolai, et j'évite d'y penser autant que possible, car cela signifie que mes chances de me marier par amour sont minces, voire nulles.

Il ne s'agit pas simplement de trouver un noble qui me plaise. Les candidats au mariage sont aussi choisis en fonction de considérations politiques, et je ne suis pas assez naïve pour espérer un mariage d'amour.

– Je ne suis pas encore obligée de me marier, je dis en tâchant de cacher les tremblements dans ma voix. J'ai le temps...

Le visage d'Edvard m'offre un mélange de culpabilité et d'inquiétude.

– J'aimerais que ce soit vrai, mais mon état est imprévisible. Je peux m'effondrer à nouveau d'une minute à l'autre, et la prochaine fois, je n'aurai peut-être pas autant de chance. Maintenant que Nikolai a abdiqué, la pression est encore plus forte pour que tu



sois prête aussi tôt que possible à monter sur le trône. Et cela implique la recherche d'un mari acceptable.

*Stricto sensu*, le mariage n'est pas une obligation pour le monarque, néanmoins Eldorra n'a pas eu de souverain célibataire depuis... eh bien, jamais en fait.

À l'idée que je risque de perdre mon grand-père d'une minute à l'autre et que je doive passer le reste de ma vie avec un homme que je n'aime pas, la bile me monte dans la gorge.

– Je suis désolé, ma chérie, mais c'est la vérité, continue Edvard avec douceur. J'aimerais pouvoir te protéger des dures réalités comme je l'ai toujours fait, mais tu seras reine un jour, et nous manquons de temps. Tu es la dernière personne de notre ligne de succession directe, la seule qui se tienne entre Andreas et la Couronne... (Un même frisson nous parcourt.) Ton union avec un aristocrate respectable, idéalement dans l'année qui vient, est le seul moyen de s'assurer que le trône et le pays restent entre de bonnes mains.

Je baisse la tête, résignée. Je pourrais abdiquer, à l'instar de Nikolai, mais je ne le ferai pas. Même si je lui en veux de m'avoir mise dans cette situation, il l'a fait par amour. Moi, ce serait par pur égoïsme.

En outre, le pays aurait du mal à survivre à deux abdications successives. Nous serions la risée du monde entier et je refuse de ternir notre nom de famille ou la Couronne en la transmettant à Andreas.

– Comment trouver un mari aussi rapidement ? Mon emploi du temps est déjà tellement chargé que j'ai à peine le temps de dormir, alors sortir avec quelqu'un...

Mon grand-père plisse les yeux : il ressemble soudain davantage à un jeune homme espiègle qu'à un roi au pouvoir depuis des

décennies.

– Laisse-moi m'en occuper : j'ai une idée, mais avant d'en parler, il y a une dernière chose dont nous devons discuter. Ton garde du corps.

Les mots « garde du corps » me font chavirer le cœur.

– Oui ?

J'en suis encore à m'habituer à Elias, mon nouveau garde du corps. Il est très bien. Gentil, compétent, poli.

Mais il n'est pas Rhys.

Rhys, qui a rejeté ma proposition de prolonger son contrat.

Rhys, qui est parti un mois plus tôt, sans se retourner.

Rhys, qui m'a offert les quatre jours les plus parfaits de ma vie et qui a ensuite agi comme si cela n'avait rien signifié pour lui.

Peut-être que ça n'a pas été le cas. Peut-être que j'ai imaginé la connexion entre nous et qu'il est en train de vivre sa vie rêvée au Costa Rica ou en Afrique du Sud à l'heure actuelle.

*Item numéro quatre de la liste.*

Une brûlure familière se répand dans ma poitrine et derrière mes yeux avant que je ne serre les dents pour me calmer.

*Les princesses ne pleurent pas.* Surtout pas pour un homme.

– Nous avons reçu un appel plutôt inhabituel de la part de Harper Security, déclare Edvard.

Harper Security. L'agence pour laquelle Rhys travaille.

– Rhy... Monsieur Larsen va bien ?

Mon pouls s'accélère sous l'effet de la terreur. Est-il blessé ? Mort ?

Je ne vois pas d'autre raison pour laquelle son employeur appellerait, étant donné qu'il n'est plus sous contrat avec le Palais.

– Il va bien, me rassure Edvard en me jetant un regard étrange. Cependant, ils ont une demande singulière à nous soumettre.

Normalement, nous n'aurions pas envisagé une telle idée, mais Christian Harper a une influence considérable. Ce n'est pas quelqu'un à qui l'on dit « non » à la légère, même si l'on est roi. En l'occurrence, il m'a demandé une sorte de faveur au nom de Monsieur Larsen.

Ma confusion ne fait que croire à chaque minute.

– Quelle faveur ?

– Il demande à rejoindre ton équipe personnelle de sécurité.

Si je n'étais pas assise, je me serais effondrée sous l'effet du choc, et ce, avant même qu'Edvard n'ajoute :

– De façon permanente.

## RHYS

– Donc nous sommes quittes.

Je coince mon téléphone entre mon oreille et mon épaule pour pouvoir attraper ma valise dans le compartiment à bagages.

– Je t’ai déjà dit que oui.

– Je veux juste m’assurer que c’est bien clair.

À l’autre bout du fil, le vernis lisse de la voix traînante de Christian dissimule les lames de rasoir sous la surface. Une voix à l’image de l’homme, un charmeur débonnaire capable de tuer d’une main sans cesser de sourire.

Nombreux sont ceux qui n’ont pas su aller au-delà des apparences, jusqu’à ce qu’il soit trop tard.

C’est ce qui rend Christian si dangereux et si efficace à la tête de l’agence de sécurité privée la plus prestigieuse du monde.

– Je n’avais pas réalisé que tu t’étais attaché à ce point à la princesse, ajoute-t-il.

Je serre les dents et manque renverser un vieil homme dans ma hâte de descendre de l’avion.

– Je ne me suis pas attaché à elle. C’est la cliente la moins ennuyeuse que j’aie jamais eue, et j’en ai assez d’alterner entre pop stars et héritières pourries gâtées. C’est une décision d’ordre pratique.

En vérité, moins de vingt-quatre heures après avoir refusé son offre de prolonger mon contrat, je savais que j’avais merdé. J’étais dans l’avion qui me ramenait à Washington et j’aurais forcé le pilote à faire demi-tour si cela ne m’avait pas fait figurer sur la liste noire de toutes les compagnies aériennes et valu une détention très désagréable aux frais du gouvernement américain.

Mais Christian n’avait pas besoin de le savoir.

– Donc tu t’installas à Eldorra, le pays que tu détestes le plus. (Ce n’est pas une question, et il n’a pas l’air convaincu.) C’est logique.

– Je ne déteste pas Eldorra.

Ce pays me pose un gros problème, mais je n’ai rien contre l’endroit lui-même. C’est moi, le problème, pas les habitants de là-bas... pour la plupart.

La femme qui marche à côté de moi, vêtue d’un tee-shirt « I ♥ Eldorra », me dévisage, je soutiens son regard jusqu’à ce qu’elle rougisse et se dépêche de filer.

– Si tu le dis. (Une mise en garde s’insinue dans la voix de Christian.) J’ai accédé à ta requête parce que je te fais confiance, mais ne fais rien de stupide, Larsen. La princesse Bridget est une cliente. Et future reine d’Eldorra par-dessus le marché.

– Sans déconner, Sherlock.

Christian est mon patron sur le papier, mais je n’ai jamais été doué pour lécher les bottes même quand j’étais dans l’armée, d’ailleurs, ça m’a valu pas mal d’ennuis.

– Et tu ne fais pas ça parce que tu me fais confiance, mais parce que j’ai passé le mois dernier à gérer ton bordel.

Sans quoi, j’aurais pris le premier avion pour Eldorra, sitôt atterri à Washington.

Mais dans ces conditions, Christian n’aurait peut-être pas accepté de tirer pour mon compte les nombreuses ficelles à sa portée. Il ne fait jamais rien par pure bonté d’âme.

– Quoi qu’il en soit, n’oublie pas pourquoi tu es là-bas, reprend-il calmement. Tu dois protéger la princesse Bridget. C’est tout.

– Je suis au courant.

En sortant de l’aéroport, je suis immédiatement frappé par un souffle d’air glacial. L’hiver est très froid à Eldorra, mais j’ai déjà survécu à des températures plus froides chez les Navy SEALs. Le vent me perturbe à peine.

– Je te laisse.

Sur quoi, je raccroche sans rien ajouter et je prends place dans la file d’attente des taxis.

Quelle a été la réaction de Bridget en apprenant mon retour ? Joie ? Colère ? Indifférence ? Elle n’a pas refusé ma demande de réintégration en tant que garde du corps, ce qui est bon signe, cependant je ne suis pas sûr non plus que le Palais lui ait laissé le choix.

Quoi qu’il en soit, je ferai avec. Je veux juste la revoir.

Si je suis parti, c’est parce que j’estimais que c’était mieux ainsi. Nous sommes convenus que ce qui s’est passé au Costa Rica resterait au Costa Rica, et j’ai fait mon possible pour garder mes distances. Pour nous donner à tous les deux une chance de nous battre. Parce que si nous étions restés l’un près de l’autre, nous aurions fini par nous retrouver dans un endroit qui aurait risqué de la détruire.

Bridget est une princesse, elle mérite un prince. Je n'en suis pas un. Loin de là.

Mais il m'a suffi d'un jour sans elle pour réaliser que je me moquais bien de tout ça. Je ne peux pas agir sur mes sentiments, mais je ne peux pas non plus rester à l'écart. Voilà pourquoi je me retrouve à Eldorra. Être à ses côtés sans être vraiment avec elle sera une forme particulière de torture, mais préférable à ne pas être près d'elle du tout. Les six dernières semaines me l'ont prouvé.

– Vous avez laissé tomber ça.

Mes muscles se contractent et je prends cinq secondes pour jauger l'inconnu derrière moi.

Âgé d'une trentaine d'années, il a les cheveux couleur sable, un manteau de marque et les mains lisses – toutes deux bien en vue – de celui qui n'a jamais fait de travail physique plus pénible que de soulever un stylo.

Néanmoins, je reste sur mes gardes. S'il ne représente pas une menace physique, cela ne signifie pas qu'il ne peut pas s'avérer dangereux. De plus, je n'aime pas trop que les gens s'approchent de moi sans prévenir.

– Ce n'est pas à moi.

Je regarde le portefeuille de cuir noir craquelé qu'il tient à la main.

– Non ? insiste-t-il en fronçant les sourcils. Il m'a semblé le voir tomber de votre poche, mais il y a tellement de monde. J'ai dû me tromper. (Il m'examine de ses yeux noisette perçants.) Américain ?

Je réponds d'un bref hochement de tête. Je déteste les banalités, et quelque chose chez cet homme me dérange. Je redouble de vigilance.

– C'est bien ce que je pensais. Vous êtes en vacances ? Peu d'Américains viennent ici en hiver.

L'homme parle parfaitement l'anglais, mais avec le même léger accent eldorrien que Bridget.

– Travail.

– Ah, je suis revenu pour le travail moi aussi. Enfin, en quelque sorte. Je m'appelle Andreas.

Il me tend sa main libre, mais je ne bouge pas.

Je ne serre pas la main d'étrangers rencontrés par hasard, surtout dans un aéroport.

Si Andreas est destabilisé par mon impolitesse, il n'en montre rien.

Il glisse sa main dans sa poche et sourit, sans toutefois que son sourire n'atteigne ses yeux.

– Profitez de votre séjour. Peut-être qu'on se recroisera.

Pour certains, la phrase pourrait sembler amicale ou même sonner comme une invitation. Pour ma part, j'y décèle une vague menace.

– Peut-être.

J'espère bien que non. Je ne connais pas ce type, mais il ne m'inspire pas du tout confiance.

Parvenu en tête de la file d'attente des taxis, je me dispense de jeter un autre regard à Andreas en déposant ma valise dans le coffre. Je me contente de donner l'adresse du Palais au chauffeur.

À cause de la circulation, il nous faut près d'une heure pour atteindre le gigantesque complexe. Quand les portes dorées que je connais bien apparaissent, mon corps se tend d'impatience.

*Enfin.*

Cela ne fait que six semaines, mais j'ai l'impression que six années se sont écoulées.

Le dicton selon lequel on ne prend conscience de ce qu'on a qu'une fois la chose perdue se révèle exact.



Après que le garde de l'entrée m'a donné le feu vert, je me présente à Malthe, le chef de la sécurité royale, puis à Silas, le chef de la demeure royale, qui m'informe que je logerai dans la maison d'hôtes du Palais. Il me montre la bâtisse en pierre, située à quinze minutes du bâtiment principal, et m'expose les règles des lieux et du protocole jusqu'à ce que je l'interrompe.

– Son Altesse est ici ?

À chacun de mes séjours à Eldorra, j'ai habité dans la maison d'hôtes, je n'ai pas besoin de me tartiner à nouveau tout leur laïus.

Silas pousse un profond soupir.

– Oui, Son Altesse est au Palais avec Lady Mikaela.

– Où ?

– Dans le salon du premier étage. Elle ne vous attend pas avant demain, ajoute-t-il avec insistance.

– Je vous remercie. Je peux me débrouiller seul à partir de maintenant.

Traduction : *Lâche-moi la grappe.*

Il laisse échapper un autre soupir avant de partir.

Après son départ, je prends une douche rapide, me change et retourne au Palais. Il me faut une bonne demi-heure pour atteindre le salon, et je ralentis quand j'entends le rire cristallin de Bridget à travers les portes.

Mon Dieu, comme ce rire m'a manqué ! Tout chez elle m'a manqué.

Je pousse les portes et j'entre, portant aussitôt les yeux sur Bridget.

Cheveux dorés. Peau de lait. La grâce et le soleil, dans sa robe jaune préférée, qu'elle porte toujours quand elle veut avoir l'air professionnelle mais décontractée.

Elle se tient devant un tableau blanc géant où figurent des dizaines de petites photos. Son amie Mikaela parle avec animation, elle s'arrête dès qu'elle me remarque. C'est une petite brune à la chevelure bouclée, avec des taches de rousseur et une personnalité si joyeuse que c'en est perturbant.

– Rhys ! s'exclame-t-elle. Bridget m'a dit que vous reveniez. C'est vraiment super de vous revoir !

J'incline la tête en guise de salut.

– Lady Mikaela.

Bridget se retourne. Nos yeux se croisent et j'ai le souffle coupé. Pendant six semaines, je n'ai eu que son souvenir auquel me raccrocher, et la revoir en personne est presque bouleversant.

– Monsieur Larsen.

Son ton est froid et professionnel, mais sous-tendu d'un léger tremblement.

– Votre Altesse.

Nous échangeons un long regard, respirant au même rythme. Même depuis l'autre bout de la pièce, je vois le pouls palpiter à la base de sa gorge. Le minuscule grain de beauté sous son oreille gauche. La façon dont sa robe épouse ses hanches comme la caresse d'un amant.

Je n'aurai jamais cru être jaloux d'une robe, et pourtant...

La voix de Mikaela rompt soudain le charme.

– Vous arrivez juste à temps. Nous avons besoin d'un troisième avis. Bridget et moi ne parvenons pas à nous mettre d'accord.

– Sur quoi ? je demande sans quitter Bridget des yeux.

– Qu'est-ce qui est le plus important chez un partenaire amoureux : l'intelligence ou le sens de l'humour ?

Les épaules de Bridget se raidissent, et je détourne finalement le regard pour le porter sur Mikaela.

– Le rang peut-être ?

– Nous classons les invités pour le bal d'anniversaire de Bridget, explique Mikaela. En réalité, c'est moi qui m'y colle. Elle refuse de le faire. Mais vu qu'il y aura une multitude de messieurs, elle ne pourra pas danser avec tous. Il faut donc que nous réduisions le nombre de ses cavaliers potentiels. Il reste un créneau de danse, et je suis partagée entre Lord Rafe et le prince Hans. (Elle tapote son stylo contre son menton.) Le prince Hans étant un prince, il n'a peut-être pas besoin de sens de l'humour.

Ma joie de revoir Bridget s'évanouit.

– De quoi parlez-vous ?

– Du bal d'anniversaire de Bridget, me répond une Mikaela rayonnante. Qui se double d'une entreprise d'alliance. Nous allons lui trouver un mari !

## BRIDGET

Je veux mourir.

Si le sol s'ouvre et m'avale tout entière, je serai la personne la plus heureuse sur terre. Ou sous terre, en l'occurrence.

Rien de tel ne s'est produit malheureusement et je suis restée dans le salon devant un tableau blanc couvert de photos de célibataires européens, Rhys le visage de marbre et une Mikaela qui ne se doute de rien.

– C'est l'événement de la saison, poursuit-elle. Le timing est précipité, mais l'équipe d'Elin y travaille jour et nuit et les invitations ont été envoyées ce matin. Des dizaines de personnes ont déjà répondu « oui ». (Elle laisse échapper un soupir rêveur.) Tous ces hommes splendides et bien habillés dans une seule pièce. Je pourrais en mourir.

Eh oui, la grande idée à laquelle mon grand-père avait fait allusion dans son bureau n'est autre qu'un gala dont le but à peine voilé est de me trouver un époux. J'ai protesté, horrifiée à l'idée de passer une soirée entière – le jour de mon anniversaire, en plus – à

faire la conversation et à danser avec des ego surdimensionnés déguisés en êtres humains.

Personne n'a pas tenu compte de mes objections.

Apparemment, mon vingt-quatrième anniversaire est une bonne excuse pour inviter à la fête tous les célibataires éligibles d'Europe, et comme il tombe dans quelques semaines, c'est parfait, même si, comme l'a dit Mikaela, c'est précipité.

– Je ne savais pas que vous cherchiez un mari, Votre Altesse, lâche Rhys avec une telle froideur que j'en ai la chair de poule.

Le courant électrique qui crépite entre nous s'est transformé en glace.

Au même instant, une vague d'indignation me submerge. Il n'a pas le droit d'être en colère. C'est lui qui est parti et a insisté pour que les choses restent professionnelles entre nous après le Costa Rica. Monsieur ne peut pas revenir ici six semaines plus tard, parce qu'il a changé d'avis, et s'attendre à ce que j'ai mis ma vie entre parenthèses pour lui.

– C'est une question de politique et d'image publique, déclare Mikaela avant que je ne puisse répondre. Bref, de quoi parlions-nous ? Ah oui, fait-elle en claquant des doigts. Lord Rafe et le prince Hans. Peu importe. Le prince Hans est plus haut placé, bien sûr.

Elle déplace son portrait sur le côté « oui » du tableau.

– Je vous laisse, Votre Altesse. Je voulais juste vous informer de mon arrivée.

Le visage de Rhys est fermé et sa colère vient me planter un coup de poignard dans le ventre, mêlée au cocktail d'émotions qui coulent déjà dans mes veines : excitation et vertige de le revoir, agacement face à son hypocrisie, colère persistante née de son départ et un soupçon de culpabilité, même si nous ne sortons pas ensemble, que nous ne sommes jamais sortis ensemble et que je

suis libre de danser avec tous les hommes d'Athenberg si cela me chante.

*Si on le fait, ça reste ici. Cette pièce, cette nuit. On n'en parle plus.*

C'est lui qui a édicté cette règle, alors pourquoi je me sens coupable ?

– Monsieur Larsen...

– À demain, Votre Altesse.

Rhys a tourné les talons.

Sans savoir ce que je fais, je le suis jusqu'à la porte, le dos droit, déterminée.

Je ne me laisserai pas entraîner à nouveau dans le cycle sans fin des « et si ». J'ai assez de soucis comme ça. Si Rhys a un problème, il va me le dire en face.

– Où allez-vous ? lance Mikaela. Il faut encore qu'on établisse l'ordre des danses !

– Aux toilettes, je réponds par-dessus mon épaule. Je vous fais confiance. Ordonnez-les comme vous le souhaitez.

J'accélère le pas pour rattraper Rhys au tournant d'un couloir.

– Monsieur Larsen !

Cette fois, il s'arrête, mais sans se retourner.

– Cette histoire de bal est une idée de mon grand-père. Pas de moi.

Je ne lui dois pas d'explication, mais je me sens obligée de lui en donner une quand même.

– C'est votre anniversaire, Princesse. Vous pouvez faire ce que vous voulez.

Je serre les dents, même si mon ventre tressaille en entendant le mot « princesse ».

– Alors vous êtes d'accord pour que je danse avec d'autres hommes toute la nuit ?

Rhys se retourne enfin. Ses impénétrables yeux gris lancent des éclairs.

– Pourquoi pas ? La solution me semble parfaite. Vous trouvez un gentil prince que vous épousez et vous vivrez heureux jusqu'à la fin des temps, débite-t-il, sarcastique. La vie d'une princesse, telle qu'elle doit être.

Il n'en faut pas plus pour que quelque chose se brise en moi.

Je suis en colère. En colère contre Nikolai qui a abdiqué et s'est enfui en Californie avec Sabrina pour « prendre du temps » pour eux. En colère de ne pas avoir le contrôle de ma vie. Et surtout, en colère contre Rhys pour avoir transformé nos retrouvailles en quelque chose d'affreux alors que nous étions séparés depuis six semaines.

– Vous avez raison, je rétorque. C'est la solution parfaite. Je brûle d'impatience. Peut-être d'ailleurs que je ferai plus que danser. Peut-être que je trouverai quelqu'un à embrasser et à emmener...

Tout à coup, je me retrouve plaquée au mur. Les yeux de Rhys ne brillent plus. Ils sont sombres, non plus gris mais presque noirs, à l'instar de ces nuages d'orage qui surplombent la ville au printemps.

– Ce n'est pas une bonne idée d'achever cette phrase, Princesse, murmure-t-il.

Je l'ai provoqué à dessein, pourtant je dois lutter contre un frisson face au danger qui se dégage de lui.

– Ne me touchez pas, Monsieur Larsen. Nous ne sommes plus aux États-Unis et vous dépassez les bornes.

Rhys se rapproche encore de moi, et j'ai du mal à me concentrer tant je suis consumée par lui, son odeur, son souffle sur ma peau.

Par le souvenir de nos regards, de nos rires volés et des couchers de soleil au bord d'une piscine à l'autre bout du monde.

– Les bornes, je les emmerde.

Il a prononcé chaque mot avec lenteur et détermination, comme pour les graver dans ma peau.

Je plaque mon dos contre le mur, tentative un peu vaine d'échapper à la chaleur brûlante du corps de Rhys.

– Quel premier jour de travail, dites donc ! C'est comme au bon vieux temps. Pourquoi êtes-vous ici, Monsieur Larsen ? Vous étiez si heureux de partir quand je vous ai demandé de rester.

– Si vous pensez que j'ai été un tant soit peu heureux au cours de ces six dernières semaines, réplique-t-il d'un air sinistre, vous ne pouvez pas plus vous tromper.

– En tout cas, vous avez été suffisamment heureux pour rester loin de moi tout ce temps.

Je m'efforce, sans succès, de masquer la note de douleur dans ma voix.

Le visage de Rhys s'adoucit légèrement.

– Croyez-moi, Princesse. Si j'avais eu le choix, je serais revenu bien plus tôt.

Les pointes veloutées des ailes de papillon viennent m'effleurer le cœur.

*Arrête ça. Reste forte.*

– Ce qui me ramène à ma question : pourquoi êtes-vous ici ?

Un muscle se contracte dans sa mâchoire. Il ne s'est pas rasé et sa barbe est plus fournie qu'à l'accoutumée.

Je serre un peu les poings, pour résister à l'envie de passer les mains sur les courts poils noirs de sa joue et la cicatrice à son sourcil. Histoire de m'assurer que Rhys est bien là.

En colère et exaspérant, mais bien là.



– Parce que je...

– Est-ce que j’interromps quelque chose ?

Rhys s’écarte de moi si vite qu’il me faut quelques secondes pour comprendre ce qui vient de se produire. Une fois que ça a été le cas et que je vois qui nous a interrompus, mon ventre se noue.

Car au bout du couloir, affichant une expression mi-curieuse, mi-ironique, se tient mon cousin Andreas.

– Je me rendais dans ma chambre quand j’ai entendu du bruit. Je suis donc venu enquêter. Mes excuses si je... me suis immiscé dans une scène intime.

Rhys prend la parole avant moi.

– Qu’est-ce que vous faites ici ?

– Je suis le cousin de Bridget, répond Andreas avec un sourire. Il faut croire que j’étais bel et bien amené à vous revoir après tout. Le monde est petit.

Je les dévisage l’un après l’autre.

– Vous vous connaissez ? Comment c’est possible ?

– Nous nous sommes rencontrés à l’aéroport, répond Andreas avec décontraction. Je pensais qu’il avait laissé tomber son portefeuille, mais je me trompais. Nous avons eu une petite conversation agréable, même si je n’ai pas retenu votre nom, Monsieur... ?

Rhys prend quelques secondes avant de répondre.

– Rhys Larsen.

– Monsieur Larsen est mon garde du corps, j’ajoute. Il... m’aidait à ôter une poussière que j’ai dans l’œil.

Je m’en veux d’avoir été aussi imprudente. Nous sommes dans un couloir d’une partie plus calme du Palais, mais il y a toujours des yeux et des oreilles partout. J’aurais dû savoir qu’il ne fallait pas

mettre les choses au point avec Rhys là où n'importe qui peut passer et nous entendre.

À en juger par l'expression de Rhys, il est du même avis.

– Vraiment ? C'est très serviable de sa part, ironise Andreas, visiblement peu convaincu.

Je n'aime pas la façon dont il nous toise.

Je me redresse et le regarde fixement. Je ne vais pas le laisser m'intimider. Pas dans ma propre maison.

– Tu as dit que tu allais dans ta chambre. Je m'en voudrais de te retenir plus longtemps.

– C'est la première fois qu'on se voit depuis des années et c'est comme ça que tu me salues, soupire Andreas en retirant ses gants avec une lenteur délibérée, avant de les glisser dans sa poche. Tu as changé, maintenant que tu es princesse héritière, chère cousine.

– Tu as raison. J'ai changé. Je suis ta future reine.

Le sourire d'Andreas s'efface et, du coin de l'œil, je vois Rhys sourire.

– Je suis contente que tu sois arrivé à bon port.

Un petit rameau d'olivier, juste parce que je n'ai aucune envie de m'engager dans des hostilités ouvertes avec mon cousin pendant le mois à venir ou le temps qu'il compte rester ici.

– Le problème, j'ajoute, c'est que je dois me rendre à une réunion. Nous pourrions discuter plus tard.

Par « plus tard », j'entends, si possible, « jamais ».

– Bien sûr.

Andreas incline la tête, nous jette un dernier regard, à Rhys et moi, et disparaît dans le couloir.

J'attends deux bonnes minutes avant de me détendre.

– Votre cousin m'a l'air d'un beau salopard, commente Rhys.

Je pouffe et l'ambiance entre nous se détend enfin.

– Ce n'est pas seulement un air qu'il a : c'est vraiment un salopard. Hélas, il est de la famille, donc nous sommes coincés avec lui.

Je fais tourner ma bague autour de mon doigt, essayant de trouver un moyen délicat de revenir à notre conversation précédente.

– À propos de ce qui s'est passé avant qu'Andreas ne nous interrompe...

– Je suis revenu parce que j'en avais envie, me coupe Rhys. Et... (Il marque une pause, hésitant visiblement à dire la suite.) Je ne veux pas que vous soyez seule pendant que vous vous débattiez dans toute cette merde.

Il désigne notre somptueux environnement.

*Seule.*

C'est la deuxième fois qu'il le dit. D'abord le soir de ma remise de diplôme, et aujourd'hui. Il a raison les deux fois.

J'ai essayé sans y parvenir de nommer le sentiment de vide qui me ronge et me hante depuis le départ de Rhys. Celui qui s'insinue en moi le soir lorsque, une fois couchée, je tente de me focaliser sur quelque chose à attendre avec impatience le lendemain. Celui qui m'envahit dans les moments les plus étranges, au milieu d'un événement, par exemple, ou quand je fais semblant de rire avec tout le monde.

Maintenant, je peux mettre un nom dessus.

La solitude.

– Eh bien, dis-je avec un sourire qui cherche à dissimuler l'effet de ses paroles sur moi, c'est une bonne chose que vous soyez de retour, Monsieur Larsen. Du moins quand vous n'agissez pas comme un vous-savez-quoi de première catégorie.

Il rigole.

– C’est chouette d’être de retour, Princesse.

Voilà enfin les retrouvailles dont j’avais envie. Je n’aime pas Andreas, mais au moins il a brisé la glace entre Rhys et moi.

– Alors, qu’est-ce qu’on fait maintenant ?

Quoi que nous prétendions, il n’est pas seulement mon garde du corps et, au fond, nous le savons l’un comme l’autre.

– Je t’accompagne partout où tu vas, dit Rhys, repassant au tutoiement. Je veille sur ta sécurité. Point.

– Ça a l’air si simple.

*Quand la réalité est si compliquée.* Entre le Costa Rica, son départ et sa réapparition au moment où l’on commence à faire pression sur moi pour que je trouve un mari « convenable », je me sens comme un insecte coincé dans une toile de secrets et de responsabilités dont je ne peux pas me libérer.

– C’est simple, confirme Rhys avec une telle assurance que j’ai l’impression de la sentir jusque dans mes os. J’ai commis une erreur en partant, alors je la répare.

– Juste comme ça.

– Juste comme ça, répète-t-il, et un petit sourire se dessine sur ses lèvres. Mais j’imagine que tu vas me rendre la tâche aussi difficile que possible.

Je laisse échapper un petit rire.

– Quand est-ce que les choses ont déjà été faciles pour nous ?

Même si j’en veux encore à Rhys d’être parti, je me rends compte d’une chose. Depuis qu’il est là, le sentiment de vide qui me rongait a disparu.

## BRIDGET

– Si je puis me permettre, vous êtes absolument magnifique ce soir, Votre Altesse, me dit Edwin, comte de Falser, en me guidant sur la piste de danse.

– Merci. Vous êtes très élégant vous-même.

Avec ses cheveux blonds et sa carrure d'athlète, Edwin n'est pas pénible à regarder, pourtant il ne parvient pas à éveiller en moi beaucoup d'enthousiasme.

Après des semaines d'organisation frénétique, la nuit de mon grand bal est enfin arrivée, et je ne pouvais pas être plus déçue. Mes partenaires de danse sont tous plus nuls les uns que les autres, et je n'ai pas eu l'occasion de respirer depuis mon arrivée. J'ai enchaîné danse sur danse, conversation banale sur conversation banale. Je n'ai rien mangé d'autre que les deux fraises que j'ai subtilisées sur la table des desserts entre deux danses, et mes talons me font l'effet de lames de rasoir attachées sous mes pieds.

Edwin bombe le torse.

– Je fais beaucoup d'efforts dans ce but, dit-il en essayant, fort maladroitement, de paraître humble. Le meilleur tailleur d'Athenberg

a conçu mon smoking sur-mesure, et Eirik – récemment désigné par *Vogue* comme le meilleur coiffeur d'Europe – vient chez moi toutes les deux semaines entretenir mes cheveux. J'ai également fait construire une nouvelle salle de sport chez moi. Peut-être la verrez-vous un jour. (Il m'adresse un sourire arrogant.) Je ne veux pas me vanter, mais je pense qu'elle sera à la hauteur de tout ce que vous avez dans le Palais. Des appareils de cardio haut de gamme, des haltères DISKUS en acier inoxydable 303 non réactif...

Mon Dieu, j'ai encore préféré écouter mon précédent partenaire de danse analyser les schémas de circulation d'Athenberg aux heures de pointe.

Ma danse avec Edwin s'achève, heureusement, avant qu'il ne puisse s'étendre davantage sur son équipement de gym, et je me retrouve rapidement dans les bras de mon prétendant suivant.

– Alors...

Je souris gaiement à Alfred, le fils du comte de Tremark. Il est plus petit que moi de plusieurs centimètres et j'ai une vue plongeante sur sa calvitie. J'essaie de ne pas me laisser décourager. Je ne suis pas une de ces personnes superficielles qui se focalisent uniquement sur l'apparence, toutefois il aurait été plus facile de me focaliser sur autre chose s'il m'avait aidé un peu plus. Il ne m'a pas regardée dans les yeux une seule fois depuis que nous avons commencé à danser.

– J'ai entendu dire que vous étiez grand connaisseur d'oiseaux.

Alfred a construit une volière sur son domaine et, selon Mikaela, l'un de ses oiseaux aurait fait caca sur la tête de Lord Ashworth pendant le bal annuel de printemps que donne son père.

Alfred marmonne une réponse.

– Je suis désolée, je n'ai pas compris, je lui dis poliment.

Nouveau marmonnement, bientôt suivi de l'apparition d'une tache cramoisie qui s'étend jusqu'à sa calvitie.

Je décide de nous faciliter la tâche à tous les deux en arrêtant de parler. Qui l'a forcé à venir ce soir et qui, de nous deux, passe le plus mauvais moment ?

J'étouffe un bâillement et parcours la salle de bal du regard, cherchant quelque chose d'intéressant pour retenir mon attention. Mon grand-père parle avec quelques parlementaires dans un coin. Mikaela se trouve près de la table des desserts, flirtant avec un invité que je ne reconnais pas, et Andreas serpente dans la foule, avec des allures... de serpent.

Je regrette que mes amies ne soient pas là. Plus tôt dans la journée, j'ai discuté par vidéo avec Ava, Jules et Stella, et elles me manquent tellement que j'en ai mal. Je préférerais de loin passer mon anniversaire à manger des glaces et à regarder des films d'amour ringards plutôt que de danser avec des gens que je n'apprécie même pas.

*J'ai besoin d'une pause. Juste une petite. Juste le temps de respirer.*

– Toutes mes excuses, je dis si brusquement qu'Alfred, surpris, trébuche et manque renverser le plateau d'un serveur qui passe par là. Je ne me sens pas très bien. Cela vous dérange si j'écourte notre danse ? Je suis vraiment désolée.

– Oh, pas du tout, Votre Altesse, dit-il, d'une voix enfin audible et remplie de soulagement. J'espère que vous irez bientôt mieux.

– Merci.

Je coule un regard vers Elin. En pleine discussion avec le chroniqueur mondain qui couvre la fête, elle me tourne le dos. J'en profite pour me faufiler hors de la salle de bal avant qu'elle ne me voie.

Je me précipite dans le couloir et les toilettes situées dans un renfoncement tranquille, à moitié protégé par le buste en bronze gigantesque du roi Frederick I<sup>er</sup>.

Je ferme la porte à clé, m'assieds sur le siège des toilettes. Je retire mes chaussures avec un soupir de soulagement. Ma robe m'enveloppe dans un nuage de soie et de tulle bleu pâle. Elle est magnifique, tout comme mes escarpins argentés à lanières et le collier de diamants que je porte, mais je n'ai qu'une envie : enfiler mon pyjama et me glisser dans mon lit.

– Encore deux heures.

Ou peut-être trois. Ça ne peut pas être plus de trois. Je dois avoir déjà dansé avec tous les hommes de la salle, et je ne suis pas plus près de trouver un mari qu'au début de la soirée.

Je ferme les yeux et pose ma tête entre mes mains. *N'y pense pas.*

Si je commence à songer que la nation entière m'observe et que l'un des hommes présents dans la salle de bal est probablement mon futur mari, je vais partir en vrille. Et si je me mets à penser à un homme en particulier, un certain bourru balafré, avec des yeux qui pourraient faire fondre l'acier et des mains qui pourraient me faire fondre, moi, je m'engage sur un chemin qui ne fera que me mener à la ruine.

J'ai évité de regarder Rhys toute la soirée, seulement je sais qu'il est là, vêtu d'un costume sombre et d'une oreillette, et dégageant une telle virilité que plusieurs invitées ont voltigé autour de lui plutôt qu'autour des princes qui sont habituellement le clou de ce genre de soirées.

Nous n'avons pas passé de temps seuls depuis le premier jour, mais c'est probablement une bonne chose. Je ne me fais pas confiance quand je suis en sa présence.



Je reste encore quelques minutes dans les toilettes, avant de me forcer à sortir. Sinon, Elin va se lancer à ma recherche et me ramener comme une enfant égarée.

Je remets mes chaussures en grimaçant, j'ouvre la porte... et percute un mur. Un mur d'un mètre quatre-vingt-quinze, qui ne sait pas sourire.

– Seigneur ! Vous m'avez fait peur.

Ma main s'envole vers ma poitrine, où mon cœur bat trois fois plus vite que la normale.

– Désolé, dit Rhys sans en avoir l'air le moins du monde désolé.

– Qu'est-ce que vous faites ici ?

– Vous avez quitté la fête. Je suis votre garde du corps. (Il hausse un sourcil.) Additionnez deux et deux.

Du Rhys pur jus. S'il y a une façon impolie de répondre à une question, il la trouve.

– Très bien. Je suis prête à retourner à la fête, donc si vous voulez bien m'excuser...

Je le contourne, mais il m'attrape le bras avant que je puisse aller plus loin.

Le temps s'arrête et se concentre sur l'endroit où sa grande main entoure mon poignet. Son bronzage naturel contraste avec la pâleur de ma peau hivernale, et ses doigts sont rugueux et calleux, contrairement aux mains lisses et douces des lords et princes avec lesquels j'ai dansé toute la nuit. Un désir à me faire flageoler les genoux me submerge : celui de les sentir glisser sur ma peau.

*Item numéro quatre de la liste.*

Je suffoque dans cette petite alcôve intime. Ce n'est pas juste, le pouvoir que cet homme exerce sur moi, malheureusement je suis impuissante face à mon cœur, mes hormones et la force indomptable qu'est Rhys Larsen.

Au bout d'une éternité, qui ne dure en réalité que quelques secondes, il prend la parole.

– Je n'ai pas eu l'occasion de vous le dire tout à l'heure, mais joyeux anniversaire, Princesse.

Mon cœur se met à battre à coups sourds.

– Merci.

Il ne me relâche pas le poignet, et je ne lui demande pas de le faire. L'air entre nous s'épaissit de non-dits.

Est-ce que ça aurait pu fonctionner entre nous si nous nous étions trouvés dans une autre vie, un autre monde ? Un monde où je n'aurais été qu'une femme et lui qu'un homme, libérés des règles et des attentes des autres ?

Je me déteste de me poser ces questions, parce que Rhys ne m'a jamais donné l'impression de s'intéresser à moi au-delà de l'attirance physique et de l'obligation professionnelle.

Aucun, sauf les moments fugaces où il me regarde comme si j'étais son univers et qu'il se refuse à cligner des yeux.

– Vous appréciez le bal ?

Peut-être que je l'imagine, mais je crois sentir son pouce frotter la peau de mon poignet.

Coups redoublés de mon cœur.

– Ça va.

Je suis trop distraite par ce qui peut ou non se produire au niveau de mon poignet pour trouver une meilleure réponse.

– Seulement : « ça va » ?

*Et voilà.* Nouvel effleurement du pouce. Je suis prête à le jurer.

– Vous avez passé pas mal de temps avec le comte de Falser.

– Comment savez-vous lequel est le comte ?

– Princesse, je connais tous les hommes qui font ne serait-ce que penser à vous toucher. Sans parler de ceux avec qui vous avez dansé

deux fois, ajoute Rhys avec une douceur mortelle.

Ce ton aurait dû m'effrayer, pourtant, ma peau me picote et je serre les cuisses.

*Il y a quelque chose qui cloche chez moi ?*

– C'est un sacré talent.

J'ai dansé deux fois avec Edwin, parce qu'il a insisté et que j'étais trop fatiguée pour discuter.

Le sourire de Rhys n'atteint pas tout à fait ses yeux.

– Alors, le comte de Falser. C'est le bon ?

Je secoue la tête.

– Non, sauf si je veux passer le reste de ma vie à entendre parler de ses vêtements et de son équipement sportif.

Rhys presse son pouce contre mon pouls.

– Tant mieux.

Son intonation donne à penser que le comte a échappé de justesse à la mort.

– Je vais retourner au bal, je lui dis, même si c'est la dernière chose dont j'ai envie. Elin doit devenir folle.

– Elle ne l'est pas déjà ?

Je ris pour la première fois de la soirée.

– Vous êtes terrible.

– Mais je n'ai pas tort.

C'est le Rhys qui m'a manqué. Cet humour pince-sans-rire, les aperçus de sa douceur cachée. Le véritable Rhys, en somme.

– Comment se sent-on quand on a vingt-quatre ans ? demande-t-il alors que nous retournons à la salle de bal.

– Comme à vingt-trois, en plus affamée et en plus fatiguée. Comment se sent-on à trente-quatre ans ?

Il a eu trente-quatre ans pendant les semaines où nous avons été séparés. J'ai pensé l'appeler le jour de son anniversaire, mais je

me suis dégonflée à la dernière minute.

– Comme à trente-trois, en plus fort et plus intelligent.

Un sourire se dessine sur ses lèvres à la vue de mon soupir mi-amusé, mi-gêné.

Elin nous attend à l'entrée de la salle de bal, les bras croisés.

– Super. Vous l'avez trouvée, dit-elle sans regarder Rhys. Votre Altesse, où étiez-vous ?

– J'ai dû aller aux toilettes.

Ce n'est qu'un demi-mensonge.

– Pendant quarante minutes ? Vous avez laissé passer votre danse avec le prince Démétrios, qui vient de partir. (Elin soupire.) Ce n'est pas grave. Il y a d'autres prétendants potentiels ici. Allez-y, vite. La soirée est presque terminée.

*Dieu merci !*

Je reprends mes danses. Elin me surveille comme un faucon, et je suis trop terrifiée pour regarder du côté de Rhys, de peur qu'elle voie sur mon visage quelque chose que je ne veux pas qu'elle remarque.

– Je suis ennuyeux à ce point ?

– Je vous demande pardon ?

Je reporte mon attention sur mon cavalier du moment, Steffan, fils du duc de Holstein.

– Vous n'arrêtez pas de regarder par-dessus mon épaule. Soit il se passe quelque chose de fascinant derrière moi, soit mon analyse approfondie du style architectural du Palais n'est pas aussi brillante que je le pensais.

Je sens le rouge me monter aux joues.

– Toutes mes excuses. C'est terriblement impoli de ma part.

Aucun de mes précédents cavaliers n'a remarqué mon manque de concentration, et j'avais supposé que Stefan n'y prêterait pas

davantage attention.

– Inutile de vous excuser, Votre Altesse.

Les yeux de Steffan se plissent sur un sourire bon enfant.

– Je dois admettre que j’aurais pu trouver un meilleur sujet de conversation que l’histoire du néoclassicisme. C’est ce qui arrive quand je suis nerveux. Je débite toutes sortes de faits inutiles.

J’éclate de rire.

– Il y a pire pour gérer ses nerfs.

Ma peau me brûle soudain et je vacille, l’espace d’une seconde, avant de me rattraper.

– Ça va ? demande Steffan, l’air inquiet.

J’acquiesce, m’interdisant de regarder Rhys, mais je sens la chaleur de son regard dans mon dos.

*Concentre-toi sur Steffan.* Il est le partenaire de danse le plus agréable de la soirée, et il coche toutes les conditions d’un prince consort : drôle, charmant et beau, sans oublier que coule dans ses veines le plus bleu des sangs bleus.

Je l’aime bien. Mais pas sur le plan romantique.

– Il semble que cette danse arrive à son terme, constate Steffan quand la musique s’arrête, signe que la soirée est enfin terminée. Mais peut-être pourrions-nous sortir un jour, juste tous les deux ? La nouvelle patinoire de Nyhausen est plutôt sympa, et on y sert le meilleur chocolat chaud de la ville.

*Un rendez-vous.*

Je veux refuser, parce que je ne veux pas le mener en bateau, mais le but du bal est de me trouver un mari et je n’y parviendrai pas sans sortir avec quelqu’un d’abord.

– Charmante idée.

Steffan sourit.

– Très bien. Je vous appellerai plus tard pour que nous fixions les détails.

– Parfait.

Je pars faire mon discours de clôture, où je remercie tout le monde d'être venu, et après que les invités se sont retirés un par un, je me précipite hors de la salle de bal, désireuse de ficher le camp avant qu'Elin me mette la main dessus.

J'ai presque atteint la sortie quand quelqu'un me barre la route.

– Votre Altesse.

J'étouffe un gémissement.

– Lord Erhall.

Le président du Parlement me toise. C'est un homme grand et maigre, aux cheveux grisonnants et aux yeux froids et prédateurs, comme ceux d'un reptile. C'est aussi l'un des personnages les plus puissants du pays, ce qui explique pourquoi il a reçu une invitation bien qu'il ne se situe pas dans la tranche d'âge des célibataires éligibles.

– Vous nous avez manqué, à Sa Majesté et à moi-même, à la réunion d'hier, déclare-t-il. Nous avons discuté de la nouvelle proposition de réforme fiscale à laquelle, j'en suis sûr, vous auriez grandement contribué.

Son sous-entendu moqueur ne m'échappe pas. J'assiste parfois aux réunions hebdomadaires que mon grand-père tient avec le président, et Erhall a insinué à plusieurs reprises que, selon lui, je n'avais rien à y faire.

C'est l'un des députés auxquels Edvard a fait référence quand il a dit que certaines personnes ne voulaient pas voir une femme sur le trône.

– En effet, je confirme froidement. Cela fait des années que vous essayez de faire passer une telle loi, n'est-ce pas, Monsieur le

Président ? Il semble qu'elle pourrait tirer profit d'idées neuves.

Erhall pince les lèvres, et d'une voix faussement légère il réplique :

– J'espère que vous avez apprécié le bal, Votre Altesse. La chasse au mari est vraiment une priorité absolue pour une princesse.

Tout le monde connaissait le véritable but du bal, mais personne n'est assez stupide ou ne manque à ce point de tact pour l'exprimer à voix haute... à l'exception d'Erhall, qui a assez de pouvoir pour s'en tirer indemne en insultant la princesse héritière lors de sa propre fête. Des rumeurs circulent même sur le fait qu'il pourrait être le prochain Premier ministre quand il se présentera inévitablement à ce poste.

Je résiste à l'envie de le gifler. Ce serait entrer dans son jeu. Personne ne serait plus heureux qu'Erhall si mon image publique en prenait un coup, ce qui ne manquerait pas si j'étais surprise en train d'agresser le président du Parlement le jour de mon anniversaire.

– Permettez-moi d'être franc, Votre Altesse, reprend Erhall en lissant sa cravate. Vous êtes une jeune femme charmante, mais le statut de monarque d'Eldorra exige plus qu'un joli minois. Vous devez comprendre la politique, les dynamiques à l'œuvre, les problèmes sérieux qui se posent. Votre frère a été formé dans ce but, alors que vous n'avez même pas vécu à Eldorra ces dernières années. Ne pensez-vous pas qu'il serait préférable de confier les responsabilités de la Couronne à quelqu'un de plus apte à jouer ce rôle ?

– Qui cela pourrait-il bien être ? je demande d'une voix qui dégouline d'un miel empoisonné. Un homme, je présume.

Il est incroyable que nous ayons cette conversation, mais après tout, personne n'a jamais accusé le Parlement d'être en avance sur son temps.

Erhall sourit, assez sage pour ne pas donner de réponse directe.  
– Le meilleur candidat possible, Votre Altesse.

J'ai le visage brûlant et couvert des rougeurs que l'humiliation y a fait naître, mais je passe outre. Je ne veux surtout pas lui donner la satisfaction de voir qu'il me tape sur les nerfs.

– Permettez-moi d'être claire, Monsieur le Président. Je n'ai aucune intention d'abdiquer, de me retirer ou de confier mes responsabilités à quelqu'un d'autre. (*Même si j'en ai très envie.*) Un jour, je monterai sur le trône et vous devrez me rendre des comptes, si vous êtes encore au pouvoir à ce moment-là. (Le visage d'Erhall s'assombrit à cette remarque directe.) C'est pourquoi il est préférable pour tout le monde que nous entretenions une relation civile. À ce propos, j'ajoute après une pause, je vous conseille de surveiller votre ton quand vous vous adressez à moi ou à un membre de la famille royale. Vous êtes un invité ici. Ce sera tout.

– Vous...

Erhall fait un pas vers moi, puis blêmit et s'empresse de reculer.

Rhys s'est approché, visage de marbre, mais les yeux plus sombres qu'un nuage d'orage.

– Cet individu vous dérange, Votre Altesse ?

Erhall le fusille d'un regard noir, mais a la sagesse de se taire.

– Non. Le président s'en allait. N'est-ce pas, Monsieur le Président ? lui dis-je en affichant un sourire poli.

Les lèvres de l'intéressé ne sont plus que deux lignes. Il m'adresse un petit signe de tête et me lance un : « Votre Altesse » très sec, avant de tourner les talons et de s'éloigner.

– Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

La menace émane de Rhys en vagues palpables. Je suis certaine qu'il va traquer Erhall et lui briser le cou si je lui donne mon accord.



– Rien qui vaille la peine d’être répété. Vraiment, j’insiste en voyant Rhys continuer à fixer l’endroit où Erhall s’est tenu. Oubliez-le.

– Il était sur le point de vous agripper.

– Il ne l’aurait pas fait.

Je ne suis pas sûre de ce qu’Erhall avait prévu de faire avant l’arrivée de Rhys, mais il est bien trop avisé pour perdre son sang-froid en public.

– S’il vous plaît, laissez tomber. Je veux juste aller me coucher. La soirée a été longue.

Je ne veux pas gaspiller plus d’énergie à propos d’Erhall. Il n’en vaut pas la peine.

Rhys acquiesce, même s’il a l’air tout sauf ravi. Cela dit, il en a rarement l’air.

Il m’escorte jusqu’à ma chambre et, une fois devant ma porte, il sort quelque chose de la poche de son costume.

– Votre cadeau d’anniversaire, murmure-t-il en me tendant une feuille de papier roulée et nouée d’un ruban. Rien d’extraordinaire, mais je me suis dit que ça vous plairait.

J’en ai le souffle coupé.

– Vous n’avez pas besoin de m’offrir quoi que ce soit.

Nous ne nous sommes jamais offert de cadeaux d’anniversaire. Tout au plus organisons-nous un repas, que nous prétendions motivé par autre chose que l’anniversaire de l’autre.

– Ce n’est pas grand-chose.

Rhys me regarde, les épaules crispées, pendant que je dénoue soigneusement le ruban et déroule le papier.

Quand je découvre ce qu’il y a dessus, je pousse un petit cri.

C’est moi.

Un dessin de moi, pour être exacte, dans une piscine entourée de collines avec l'océan au loin. La tête renversée en arrière, le sourire aux lèvres, j'ai l'air plus libre et plus heureuse que je ne me rappelle l'avoir jamais été. La courbe de mes lèvres, l'éclat de mes yeux, même le petit grain de beauté sous mon oreille...

Il a tout capturé dans les moindres détails exquis et minutieux et, en me regardant à travers ses yeux, j'ai l'impression d'être la plus belle femme du monde.

– Ce n'est pas un bijou ou quoi que ce soit du genre, reprend Rhys. Gardez-le si vous voulez ou jetez-le. Ça m'est égal.

Je serre le dessin contre ma poitrine.

– Le jeter ? Vous vous moquez de moi ? Rhys, c'est magnifique.

Mes paroles restent en suspens, car nous venons de réaliser en même temps que je l'ai de nouveau appelé par son prénom. Pour la première fois depuis le Costa Rica.

Mais cela semblait juste, parce qu'en cet instant, il n'est pas Monsieur Larsen. Il est Rhys.

Et Rhys vient de m'offrir le plus beau cadeau que j'aie jamais reçu. Il a raison, ce n'est pas un sac à main de luxe ou des bijoux en diamant, mais je préfère de loin un croquis de lui à une centaine de diamants de chez Tiffany.

N'importe qui peut acheter un diamant. Personne d'autre que lui n'aurait pu me dessiner comme il l'a fait, et il ne m'échappe nullement que c'est la première fois qu'il partage l'une de ses œuvres avec moi.

– C'est pas mal, grommelle-t-il en haussant les épaules.

– Ce n'est pas « pas mal ». C'est magnifique, je répète. Sérieusement, merci. Je le garderai précieusement pour toujours.

Je n'aurais jamais cru voir ça un jour, mais Rhys rougit. Il rougit, vraiment.

Je regarde avec fascination la tache écarlate se propager à son cou et ses joues. Je brûle soudain de suivre son chemin avec ma langue.

Mais bien sûr, je ne peux céder à ce désir.

Je vois qu'il veut ajouter quelque chose, mais il se ravise.

– C'est moins bien qu'une alarme de sécurité, mais je pourrais envisager ça comme mon cadeau de Noël, réplique-t-il avec un petit sourire en coin.

Je souris, étourdie par la combinaison de son cadeau et de sa plaisanterie. Il n'y a rien que j'aime davantage que de voir Rhys, normalement si sérieux, plaisanter.

– Je m'en souviendrai.

– Bonne nuit, Princesse.

– Bonne nuit, Monsieur Larsen.

Cette nuit-là, une fois couchée, je contemple le dessin de Rhys à la lumière de la lune qui filtre à travers les rideaux. J'aimerais être à nouveau cette jeune femme. Pas encore princesse héritière, profitant du soleil dans une ville isolée où personne ne peut la trouver. Mais ce n'est plus le cas.

Si j'aime tant le dessin de Rhys, ce n'est peut-être pas seulement parce qu'il en est l'auteur mais aussi parce qu'il a immortalisé une version de moi que je ne pourrai plus jamais être.

J'enroule délicatement l'esquisse que je range dans un coin sûr du tiroir de ma table de chevet.

*« Princesse Temps-Partiel. »*

*« Le statut de monarque d'Eldorra exige plus qu'un joli minois. »*

*« Permettez-moi d'être claire, Monsieur le Président. Je n'ai aucune intention d'abdiquer, de me retirer ou de confier mes responsabilités à quelqu'un d'autre. »*

Jusqu'à présent, j'ai été une spectatrice passive de ma propre vie, laissant les autres prendre des décisions à ma place, la presse m'en faire voir de toutes les couleurs et les gens comme Erhall me traiter avec condescendance.

C'est fini. Il est temps de prendre les choses en main.

Le jeu politique d'Eldorra est un champ de bataille, et c'est la guerre.

## RHYS

Quelqu'un a dit un jour que l'enfer, c'est les autres.

Il avait raison.

Plus précisément, l'enfer, c'est de regarder d'autres personnes se balader sur une patinoire, en buvant du chocolat chaud et en se faisant les yeux doux comme s'ils se trouvaient au milieu d'une comédie romantique.

Ce n'est même pas la période de Noël, bon sang !

C'est pire.

C'est la Saint-Valentin.

Je serre les dents en entendant fuser le rire de Bridget, rejoint par celui, plus profond, de Steffan, et mon envie de tuer quelqu'un – un blond au prénom commençant par un « S » – grimpe en flèche.

Qu'y a-t-il de si hilarant de toute façon ?

Je n' imagine pas que quelque chose puisse être drôle à ce point, et encore moins un propos de saint Steffan.

Bridget et Steffan n'auraient même pas dû se revoir. On est seulement quatre jours après son bal d'anniversaire. Qui diable se rend à un rendez-vous avec quelqu'un qu'il a rencontré quatre jours

plus tôt ? J'aurais dû pouvoir procéder à des vérifications d'antécédents, de la paperasserie, à une surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept pour m'assurer que Steffan n'est pas secrètement un tueur psychopathe ou un mari adultère.

À mon avis, les princesses ne devraient pas sortir avec qui que ce soit tant qu'on ne dispose pas d'au moins une année de données à passer au peigne fin. Cinq ans, pour être sûr. Malheureusement, mon opinion ne signifie que dalle pour la famille royale, si bien que je me retrouve sur la plus grande patinoire d'Athenberg, à regarder Bridget sourire à Steffan comme s'il avait guéri la faim dans le monde.

Il dit encore quelque chose qui la fait rire, et son sourire à lui s'élargit. Quand il lui écarte une mèche de cheveux du visage, ma main se dirige vers mon arme. Je l'aurais peut-être sortie si la patinoire n'avait pas été envahie de reporters qui prennent des photos de Bridget et Steffan, les filment et tweetent en direct les images de leur rendez-vous comme s'il s'agissait d'un événement olympique.

– Ils forment un si joli couple, roucoule la journaliste à côté de moi, une brune aux courbes généreuses vêtue d'un tailleur rose vif à vous faire mal aux yeux. Vous ne trouvez pas ?

– Non.

Elle cligne des paupières, visiblement surprise par la sécheresse de ma réponse.

– Pourquoi ? Vous avez quelque chose contre Monsieur le duc ?

Je la vois presque saliver à la perspective d'une histoire juteuse.

– Je fais partie du personnel, je réplique. Je n'ai pas d'opinion sur la vie privée de mon employeur.

Le sourire de la journaliste m'évoque la gueule ouverte d'un requin approchant sa proie dans l'eau.

– Tout le monde a des opinions. Je m'appelle Jas, ajoute-t-elle en me tendant la main. (Que je ne prends pas, sans qu'elle soit découragée pour autant.) Si une opinion vous vient... ou quoi que ce soit d'autre... appelez-moi, achève-t-elle d'un ton lourd de sous-entendus.

Elle sort une carte de visite de son sac à main et me la glisse dans la main. Je manque la laisser tomber par terre, mais je ne suis pas salaud à ce point, je me contente donc de l'empocher sans la regarder.

Le cameraman de Jas lui glisse quelques mots en allemand et elle se détourne pour lui répondre.

Tant mieux. Je ne supporte ni les curieux ni les bavardages. En plus, j'ai à faire : je dois me retenir de tuer Steffan.

J'ai vérifié ses antécédents avant le rendez-vous d'aujourd'hui et, sur le papier, il est parfait. Fils du duc de Holstein, l'un des hommes les plus puissants d'Eldorra, c'est un cavalier accompli qui parle couramment six langues et est sorti premier de sa promo à Harvard et Oxford, où il a étudié les sciences politiques et l'économie. Il a une réputation bien établie de philanthrope, et sa dernière relation en date, avec une héritière d'Eldorra, s'est terminée de façon sereine au bout de deux ans. Les échanges que j'ai eus avec lui jusqu'à présent m'ont donné l'impression d'un jeune homme amical et sincère.

Je le déteste.

Non pas parce qu'il a grandi dans une vie de privilèges mais parce qu'il peut librement toucher Bridget en public. Il a le droit de l'emmener faire du patin à glace, de la faire rire, de chasser les

mèches importunes de son visage, sans que personne n'y trouve rien à redire.

Pendant ce temps, tout ce que je peux faire, moi, c'est rester là à regarder, parce que les femmes comme Bridget ne sont pas pour les hommes comme moi.

*– Tu ne vaudras jamais rien, petite merde, bredouillait maman, dont les yeux pleins de haine me fixaient. Regarde-toi. Un maigrichon inutile. J'aurais dû me débarrasser de toi quand j'en avais l'occasion.*

*Je demeurai silencieux. La dernière fois que je lui avais répondu, elle m'avait frappé si fort avec sa ceinture que le sang avait traversé mon tee-shirt et que je n'avais pas pu dormir sur le dos pendant des semaines. J'avais appris que la meilleure façon de gérer sa mauvaise humeur, c'était d'espérer qu'elle finisse par oublier ma présence. Cela arrivait généralement après qu'elle avait descendu la moitié de sa bouteille en cours.*

*– Si tu n'avais pas été là, j'aurais déjà quitté cette ville puante.*

*Le ressentiment se déversait d'elle en vagues. Maman se tenait près de la table, vêtue de son peignoir rose délavé et fumant cigarette sur cigarette. Ses joues étaient pâles et creusées et, même si elle n'avait qu'une vingtaine d'années, on aurait pu lui en donner quarante.*

*Je repliai les mains sous mes bras et tentai de me ratatiner sur moi-même pendant qu'elle continuait à fulminer. On était vendredi soir. Je détestais les vendredis soir, car cela signifiait qu'un week-end entier se profilait entre maman et moi.*

*– Un gâchis de place... rien à voir avec ton père... tu m'écoutes, espèce de sac à merde ?*

*Je gardai les yeux rivés sur les fissures du sol jusqu'à ce qu'elles se confondent toutes. Un jour, je partirais d'ici. D'une manière ou*



*d'une autre.*

*– Tu m'écoutes ? Regarde-moi quand je te parle, gamin !*

*Maman m'attrapa par les épaules et me secoua si fort que mes dents claquèrent. Puis elle m'envoya une taloche si violente que je vacillai, en proie à une douleur qui fit bourdonner mes oreilles.*

*Mon corps se tordit et je vis la chose venir, mais je n'eus pas le temps de me retenir que le coin de la table me frappait à la tête et que tout devenait noir.*

Je cligne des yeux. L'odeur de la sauce spaghetti rance et de la vodka s'estompe, remplacée par celle de la glace froide et du parfum entêtant de Jas.

Bridget et Steffan s'approchent en patinant et les appareils photos se déchaînent.

*Clic. Clic. Clic.*

– ... pour un certain temps, dit Steffan. Mais je serais ravi de vous y emmener à mon retour.

– Vous partez quelque part ? je demande.

Je n'ai pas le droit de m'immiscer dans leur conversation, mais je m'en moque.

Steffan me jette un regard étonné.

– Oui. Ma mère est tombée et s'est cassé la hanche hier. Elle va bien, mais elle est en convalescence dans notre maison de Preoria. Comme elle se sent un peu seule, parce que mon père est ici en session parlementaire, je vais rester avec elle jusqu'à ce qu'elle se sente mieux.

Il m'a répondu avec beaucoup d'amabilité, ce qui redouble mon agacement. Plus il est difficile à détester, plus je le déteste.

– C'est triste.

Steffan marque une pause, visiblement dubitatif quant à la manière d'interpréter mon ton.

– Espérons qu’elle se rétablira rapidement, intervient Bridget, qui me coule un regard légèrement réprobateur. Pour ce qui est de ce chocolat chaud...

Elle le guide vers le stand en question, à l’autre bout de la patinoire, pendant que je reste là à fulminer.

Un poste permanent de garde du corps de Bridget signifie que je vais devoir accepter de la voir sortir avec d’autres personnes. Je le sais, et ce sera ma croix à porter.

Je ne m’étais pas attendu à ce que cela se produise si tôt, voilà tout.

Elle est sortie avec des hommes à New York, mais c’est différent. Elle n’en a aimé aucun et n’a pas prévu de se marier avec l’un d’eux.

L’acide me ronge les tripes.

Heureusement, leur escapade se termine peu après et je la raccompagne à la voiture avant que Steffan ne puisse lui donner un baiser de premier rendez-vous ou quelque chose de stupide dans le genre.

– La guérison d’une hanche cassée prend entre un et quatre mois, je déclare sur le trajet de retour au Palais. Dommage pour M. le duc. Quel mauvais timing !

Même le destin ne pense pas qu’ils formeraient un beau couple. Sinon il n’aurait pas éloigné Steffan si tôt après sa rencontre avec Bridget.

Je n’ai jamais cru au destin, mais je devrais peut-être lui envoyer une bonne grosse carte de remerciements plus tard. Et même y ajouter des chocolats et des fleurs.

Bridget ne mord pas à l’hameçon.

– En fait, c’est le timing idéal, réplique-t-elle. Je serai également absente d’Athenberg pendant quelques semaines.

Je la regarde dans le rétroviseur. C'est une putain de nouvelle pour moi.

– Ce n'est pas encore confirmé, alors ne me regardez pas comme ça, me réprimande-t-elle. J'ai proposé de faire une tournée de bienfaisance à travers le pays. Aller à la rencontre des habitants et des petites entreprises, pour savoir ce qui les préoccupe et à quels problèmes ils sont confrontés. On m'a beaucoup reproché de ne pas être au courant de ce qui se passe à Eldorra, et ce n'est pas faux.

– C'est une excellente idée, je déclare en tournant sur King's Drive.

– Vous croyez ?

Une note de soulagement tempère à présent l'incertitude dans la voix de Bridget.

– Je ne suis pas un expert en politique, mais cela me semble juste.

Bridget n'a peut-être aucune envie d'être reine, mais cela ne signifie pas qu'elle ne fera pas une excellente souveraine. La plupart des gens pensent que la qualité la plus importante d'un chef est la force, mais en réalité c'est la compassion. La force ne sert à rien si on ne l'utilise pas à bon escient.

Heureusement pour Eldorra et pour elle-même, Bridget possède les deux.

– Le roi doit encore approuver l'idée, ajoute-t-elle sur le trajet jusqu'à l'entrée du Palais, après que j'ai garé la voiture. Mais je ne pense pas qu'il s'y opposera.

– Vous voulez dire votre grand-père.

Les personnes de sang royal font les choses différemment, mais la solennité qu'elles mettent parfois dans leurs rapports continue de me dérouter.

Bridget esquisse un rapide sourire alors que nous entrons dans le grand hall d'entrée.

– Dans la plupart des cas, oui. Mais pour des questions comme celle-ci, il est mon roi.

– En parlant du roi...

L'irruption de cette nouvelle voix nous immobilise.

Andreas surgit en se pavanant et l'irritation m'envahit. Je n'arrive pas à comprendre ce qui me dérange tant chez lui, mais Bridget ne l'aime pas, et cela me suffit.

– Il veut te voir... Comment s'est passé ton rendez-vous ? Tu as été demandée en mariage ?

– Tu devrais te trouver un nouveau passe-temps si tu t'intéresses à ce point à ma vie amoureuse, réplique Bridget sans s'émouvoir.

– Merci, mais j'ai bien d'autres passe-temps pour m'occuper. Par exemple, je reviens tout juste d'une réunion avec Sa Majesté et Lord Erhall sur la législation relative à la réforme fiscale. (Andreas sourit, ce qui plonge Bridget dans un étonnement qu'elle s'empresse de dissimuler.) Comme tu le sais peut-être, j'aimerais faire de la politique, et le président du Parlement a eu la gentillesse de me laisser le suivre pendant quelques semaines. Pour que je découvre comment ça marche.

– Comme un stagiaire, commente Bridget.

Le sourire d'Andreas se fait plus incisif.

– Une personne qui apprend. Vite et beaucoup. Monsieur Larsen, ravi de vous revoir, ajoute-t-il en coulant un regard vers moi.

*J'aimerais pouvoir en dire autant.*

– Votre Altesse.

Je déteste lui décerner le même titre qu'à Bridget. Il ne le mérite pas.

– Sa Majesté t’attend dans son bureau, dit Andreas à Bridget. Il veut te voir. Seule. Maintenant, si vous voulez bien m’excuser, des affaires urgentes m’appellent. Rien d’aussi excitant qu’un rendez-vous à la patinoire, j’en suis sûr.

Il me faut tout mon sang-froid pour ne pas lui casser toutes les dents.

– Demandez-le-moi, et je ferai passer ça pour un accident, je glisse à Bridget une fois qu’Andreas est hors de portée de voix.

Elle secoue la tête.

– Ignorez-le. C’est un petit étron satanique, depuis que nous sommes enfants, et il se nourrit de l’attention d’autrui.

Un rire surpris s’élève de ma gorge.

– Dites-moi que les mots « petit étron satanique » ne viennent pas de sortir de votre bouche, Princesse.

Elle répond par un sourire narquois.

– Je l’ai traité de pire dans ma tête.

*Une nana selon mon cœur.*

Il est agréable d’avoir des aperçus de la vraie Bridget, même quand elle est accablée par toutes les conneries royales.

Pendant qu’elle voit le roi, je retourne à la maison d’hôtes – en fait, j’aurais dû la considérer comme ma vraie maison puisque je travaille ici de façon permanente.

Je viens d’entrer dans ma chambre quand mon téléphone sonne.

– Oui.

– Bonjour à toi aussi, me répond Christian. Les bonnes manières au téléphone s’oublent, de nos jours. C’est vraiment dommage.

– Viens-en au fait, Harper.

Je le mets sur haut-parleur et retire mon tee-shirt. J’allais le jeter dans le panier à linge quand je m’immobilise. Et regarde autour de moi.

Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus, mais quelque chose cloche.

– Toujours aussi charmeur. (Il y a une courte pause avant que Christian ne lâche :) Magda est partie.

Je me fige.

– Comment ça, « partie » ?

J'ai passé un mois à assurer la protection de Magda à la demande de Christian, le temps qu'un autre garde trié sur le volet termine son contrat avec son client précédent et prenne la relève. C'est la raison pour laquelle je n'ai pas pu revenir à Eldorra plus tôt.

– Je veux dire, partie. Rocco s'est réveillé ce matin, et elle avait disparu... Sans que l'alarme se déclenche, rien.

– Vous ne la trouvez pas ?

Christian est capable de pister n'importe qui et n'importe quoi doté d'un semblant d'empreinte numérique. Ses compétences informatiques sont légendaires.

– Je peux et je vais le faire, rétorque-t-il d'une voix glaciale.

Je me sens soudain désolé pour tous ceux qui sont de près ou de loin liés à la disparition de Magda. Enfin, ils méritent ce qui va leur arriver s'ils étaient assez stupides pour énerver Christian Harper.

– Qu'est-ce que tu attends de moi ?

– Rien. Je m'en occupe. J'ai juste pensé que tu devais le savoir.

Christian s'est remis à parler de sa voix traînante. Même quand il est furieux, comme je l'imagine qu'il l'est en ce moment, il peut feindre que tout va bien... avant d'étriper le fautif.

– Comment ça se passe avec la princesse ?

– Très bien.

– J'ai entendu dire qu'elle a eu un rendez-vous aujourd'hui.

Une veine palpite sur mon front. D'abord Andreas, maintenant lui. Pourquoi tout le monde insiste pour en parler ?

– Je te laisse. Mais merci pour le scoop.

Le salopard se met à rire.

Je raccroche pour lui couper le sifflet. Ça devient une habitude, mais si ça lui pose un problème, il n'a qu'à me le dire en face.

Par ailleurs, Christian a de plus gros problèmes sur les bras avec la disparition de Magda.

Je regarde à nouveau ma chambre, en tentant de déterminer la source du sentiment qui me taraude depuis tout à l'heure. Les fenêtres sont fermées et verrouillées de l'intérieur, toutes mes affaires sont à leur place et rien n'est physiquement dérangé.

Mais mon instinct ne se trompe jamais, et quelque chose me souffle que quelqu'un est venu ici récemment... Un individu qui n'avait rien à faire là.

## BRIDGET

Mon grand-père veut savoir comment s'est déroulé mon rendez-vous avec Steffan.

Comme on aurait pu s'y attendre. Si le roi m'a convoquée dans son bureau aussitôt après mon retour au Palais, c'est pour que je lui raconte en détail mon premier rendez-vous avec le futur duc de Holstein – et potentiel futur prince consort. Il s'excuse également de ne pas m'avoir fait participer à la réunion « d'urgence » sur la réforme fiscale, convoquée à la dernière minute par Erhall. Je suis convaincue que ce dernier l'a fait en sachant que je ne pourrais pas y assister à cause de mon rendez-vous avec Steffan, sans toutefois pouvoir le prouver.

Edvard, quant à lui, est convaincu que Steffan est le bon. Je n'en suis pas aussi sûre, mais je suppose que le titre de Steffan, son physique photogénique et son comportement diplomatique sont pour beaucoup dans la bonne opinion que mon grand-père a de lui.

D'ailleurs, il n'est pas le seul. La presse et le public se déchaînent sur les photos qui nous montrent à la patinoire et tout le monde



parle déjà de notre « relation naissante » alors que je n'ai parlé à Steffan que deux fois dans ma vie.

Elin insiste néanmoins pour que je profite de cette attention pour organiser un autre rendez-vous. Un rendez-vous « privé », sans journalistes, afin de donner l'illusion d'une intimité, mais qui « fuiterait » ensuite dans la presse. J'accepte, parce qu'au fond, elle a raison. Les gros titres sur la princesse Temps-Partiel ont disparu, remplacés par des spéculations haletantes sur le nouvel « amour » de ma vie.

*Si seulement ils savaient.*

Sur le papier, Steffan ferait le mari parfait. Il est beau, intelligent, gentil et drôle, et il est de loin la meilleure option parmi les célibataires éligibles qui ont assisté à mon bal d'anniversaire.

Il n'y a qu'un seul problème : pas d'alchimie.

Aucune. Rien. *Nada*.

Steffan éveille autant d'intérêt amoureux chez moi que la plante verte dans ma chambre.

– C'est parce que vous ne l'avez pas encore embrassé, a suggéré Mikaela quand je lui ai parlé de mon dilemme. Embrassez-le au moins. Un seul baiser suffit pour savoir.

Elle a peut-être raison.

À la fin de mon deuxième rendez-vous avec Steffan, je prendrai mon courage à deux mains et je l'embrasserai, même si ça me semble beaucoup trop tôt. Mais il part demain pour Preoria et je dois savoir si notre relation a une chance d'aboutir. Je ne peux pas passer des semaines à me poser des questions.

– Je dois admettre que j'ai été surpris que vous vouliez me revoir si tôt après notre premier rendez-vous, me confie-t-il avec un sourire timide. Agréablement surpris.

Nous traversons la grande serre chaude des Jardins botaniques royaux. Des fleurs luxuriantes s'épanouissent de tous côtés, embaumant l'air de leur doux parfum, et des guirlandes lumineuses scintillent au-dessus de nos têtes comme autant de minuscules étoiles. C'est un cadre romantique au possible, et je tente de me concentrer sur Steffan plutôt que sur le garde du corps renfrogné qui épie chacun de nos mouvements.

Si les regards pouvaient tuer, Rhys aurait déjà envoyé Steffan six pieds sous terre.

C'est une autre raison qui me fait hésiter à embrasser Steffan. Il me semble... mal de le faire devant Rhys.

Mon Dieu, je regrette de ne pas y avoir réfléchi avant.

– Je me suis bien amusée, je déclare quand je réalise que je n'ai pas encore répondu. Merci d'avoir accepté, même si je suis sûre que vous devez avoir fort à faire pour préparer votre voyage de demain.

– Bien sûr.

Steffan sourit. Je souris.

Mes paumes sont moites.

*Fais-le. Un tout petit baiser. Tu n'as pas à te sentir coupable. Rhys et toi ne sortez pas ensemble.*

– Je ne sais pas trop pourquoi, mais j'éprouve l'étrange désir de passer en revue tous les faits amusants que je connais sur les fleurs, déclare Steffan. Saviez-vous que les tulipes valaient plus que l'or dans la Hollande du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle ? Littéralement.

*« C'est ce qui arrive quand je suis nerveux. Je débite toutes sortes de faits inutiles. »*

Steffan m'indique subtilement qu'il n'aurait rien contre un baiser. Sans quoi il ne serait pas aussi nerveux.

J'essuie discrètement mes paumes sur ma jupe. *Ne regarde pas Rhys.* Sinon je n'irai jamais jusqu'au bout.

– C’est fascinant. (Je grimace en réalisant que c’est précisément le genre de réponse que quelqu’un donne quand il trouve le sujet sans intérêt.) Vraiment.

Steffan s’esclaffe.

– Je crains qu’il n’y ait qu’une seule façon de m’empêcher de vous ennuyer avec mon savoir floral, Votre Altesse, lâche-t-il d’un air faussement sévère.

– Quelle façon ? je demande, distraite par la brûlure du regard de Rhys sur moi.

– Celle-ci.

Avant que je puisse réagir, les lèvres de Steffan sont sur les miennes, et même si je sais que le baiser était inévitable, je suis si stupéfaite que je demeure pétrifiée.

Il a un léger goût de menthe et ses lèvres sont douces sur les miennes. C’est un beau et doux baiser, le genre sur lequel les caméras zooment dans les films et qui font tomber la plupart des femmes en pâmoison.

Malheureusement, je n’en fais pas partie. J’aurais tout aussi bien pu embrasser mon oreiller.

La déception s’abat sur moi. J’avais espéré qu’un baiser changerait les choses, au lieu de quoi il ne fait que confirmer ce que je savais déjà. Malgré toutes ses qualités, Steffan n’est pas fait pour moi.

Je suis peut-être naïve de penser que je peux trouver un fiancé qui m’attire et dont j’apprécierais la compagnie, mais je n’ai qu’une vingtaine d’années. Même si tout le monde veut me brusquer, je ne suis pas encore prête à renoncer à mes espoirs d’amour.

Je reprends finalement assez mes esprits pour reculer, mais avant d’y parvenir, j’entends un grand fracas dans le silence de la serre.

D'un bond, je m'écarte de Steffan, et mes yeux se posent sur Rhys, qui se tient à côté d'un pot de lys brisé.

– Ma main a glissé.

Son ton ne contient pas une once d'excuse.

C'est, à défaut d'un meilleur terme, de la connerie pure. Les mains de Rhys ne glissent pas. Il est peut-être plus grand que la moyenne des gens, mais il se déplace avec la grâce dangereuse d'un léopard.

C'est d'ailleurs à ce félin qu'il me fait penser en cet instant, un léopard prêt à bondir sur une proie qui ne se doute de rien. Visage tendu, muscles déliés, yeux braqués avec une intensité de laser sur Steffan, qui commence à s'agiter sous l'effet de la gêne.

« À l'attention de tous nos visiteurs, les jardins ferment dans quinze minutes. »

L'annonce retentit dans les haut-parleurs, me sauvant du moment le plus embarrassant de ma vie.

« Veuillez vous diriger vers les sorties. Les jardins fermeront dans quinze minutes. Les visiteurs de la boutique de souvenirs sont priés de terminer leurs achats. »

– Je suppose que c'est le signal du départ. (Steffan me tend le bras en souriant, tout en gardant un œil méfiant sur Rhys.) En route, Votre Altesse ?

Nous avons réservé la serre pour nous seuls, le reste des jardins est resté ouvert au public. Nous aurions probablement pu continuer notre visite si nous l'avions souhaité, seulement je n'ai aucune envie de prolonger la soirée.

Je prends le bras de Steffan pour gagner la sortie, où nous nous séparons sur un vague baiser sur la joue et en lui promettant de le revoir quand il reviendra à Athenberg.

Le trajet jusqu'à la voiture se fait en silence.

- C’est vous qui rembourserez le pot de fleurs, je finis par dire.
- Pas de problème.

Le parking est vide, à l’exception d’une poignée de voitures au loin, et la tension monte entre nous, si forte que je peux pratiquement en sentir le goût.

– Je sais qu’il correspond à l’image du prince charmant, mais vous devriez continuer à chercher, lâche Rhys en déverrouillant les portières de la voiture. Je vous ai vu embrasser un chat avec plus de passion.

- C’est pour ça que vous avez renversé les lys ?
- Ma. Main. A. Glissé, répète-t-il.

Peut-être est-ce le vin que j’ai bu au dîner ou le stress qui me gagne. Toujours est-il que je ne peux m’en empêcher : j’éclate de rire. Un rire sauvage, hystérique, qui me coupe le souffle et me plie en deux en plein milieu du parking.

- Qu’est-ce qu’il y a de si drôle ?

Le ton grincheux de Rhys fait redoubler mon hilarité.

– Vous. Moi. Nous. (J’essuie des larmes.) Vous êtes un ancien Navy SEAL et je suis membre d’une famille royale, et nous sommes dans un tel déni que nous pourrions tout aussi bien demander la citoyenneté égyptienne.

Ma tentative de plaisanterie, certes boiteuse, ne lui tire même pas une ébauche de sourire.

- Je ne vois pas de quoi vous parlez.
- Arrêtez. (Je suis fatiguée de me battre.) Je vous l’ai déjà demandé, et je vous le redemande : pourquoi êtes-vous revenu, Monsieur Larsen ? Je veux la véritable réponse cette fois.

- Je vous l’ai donnée.
  - L’autre véritable réponse.
- Rhys serre les dents.

– Je ne sais pas ce que vous voulez que je dise, Princesse.

– La vérité.

Je connais ma vérité. J'ai besoin d'entendre la sienne.

Ma vérité ? Un seul homme a éveillé des papillons dans mon ventre avec un seul de ses baisers. Un homme dont les caresses m'ont enflammée et fait croire à toutes les choses fantastiques dont je rêve depuis mon enfance.

Amour, passion, désir.

– La vérité ?

Rhys fait un pas vers moi. L'acier de ses yeux a cédé la place à de turbulents orages.

Je recule instinctivement jusqu'à ce que mon dos heurte notre SUV. Comme il y a une autre voiture à côté, les deux véhicules forment un cocon de fortune qui crépite d'électricité quand il place les mains de chaque côté de ma tête.

– La vérité, Princesse, c'est que je suis revenu en sachant que c'était pour cela que j'avais signé. Te voir tous les jours et ne pas pouvoir te toucher. T'embrasser. Te faire mienne.

Le souffle chaud de Rhys passe sur ma peau quand il baisse une main et la glisse le long de ma cuisse. Son contact m'enflamme jusqu'à mon intimité et mes tétons se transforment en deux pointes dures.

– Je suis revenu malgré la torture que je vais devoir subir, parce que je ne peux pas rester loin de toi. Même quand tu n'es pas là, tu es partout. Dans ma tête, dans mes poumons, dans ma putain d'âme. Et j'essaie très fort de ne pas perdre la boule en ce moment, chérie, parce que tout ce que je veux, c'est couper la tête de ce connard et la servir sur un plateau pour avoir osé te toucher. Ensuite, je te pencherai sur ce capot et je te donnerai une fessée pour l'avoir laissé faire. Alors : Ne. Me. Pousse. Pas. À. Bout.

Il saisit mon entrejambe et serre. Je gémis, entre douleur et plaisir.

Un millier d'émotions circulent dans mes veines, excitation et danger me donnent le vertige.

Parce que ce que Rhys vient de dire est dangereux. Ce que nous faisons, ce que nous ressentons, est dangereux.

Pourtant je ne peux pas me résoudre à m'en soucier.

– Rhys, je...

L'alarme d'une voiture retentit dans l'air nocturne, suivi d'un éclat de rire au loin. Je cille, ce qui dissipe une partie de la brume dans ma tête, mais je ne bouge pas.

Rhys s'écarte de moi avec un sourire dur.

– Voilà ta vérité, Princesse. Tu es contente ?

Je réessaie.

– Rhys...

– Monte dans la voiture.

J'obéis. Je ne suis pas assez stupide pour le pousser à bout maintenant.

– Il faut qu'on en parle, je tente, une fois sur la route.

– J'ai dit tout ce que j'avais à dire.

Depuis la banquette arrière, je vois les muscles de son cou se contracter de colère. Il serre le volant si fort que ses articulations saillent.

Il a raison. Assez de discussion pour ce soir.

Je regarde par la vitre défiler les lumières d'Athenberg. Si je trouvais ma vie compliquée auparavant, ce n'est rien comparé à la pagaille dans laquelle j'évolue à présent.

## BRIDGET

Deux semaines après mon rendez-vous avec Steffan, je pars pour ma tournée de bienfaisance en compagnie de Mikaela, Elin, Rhys, un autre garde du corps nommé Elliott, Alfred, le photographe du Palais, Luna, l'assistante d'Alfred, et Henrik, un journaliste de *l'Eldorra Herald*.

Tout le monde a adoré mon idée, y compris mon grand-père, et le Palais a travaillé jour et nuit pour mettre au point l'itinéraire parfait dans un délai très court. Nous devons visiter les régions les plus importantes du pays, y compris le centre industriel du Kurtland dans le Nord et le centre pétrolier et énergétique de Hesberg. J'ai l'impression de faire campagne pour un poste que j'ai déjà obtenu, sans trop le mériter, par le biais de la loterie génétique.

Mais je dois le faire. Après mes années à l'étranger, il faut que je renoue avec les habitants d'Eldorra, que je comprenne comment ils vivent, quels problèmes les empêchent de dormir, ce qu'ils veulent et ce qui est en mon pouvoir de leur donner. Dans la pratique, le Premier ministre et le Parlement dirigent le pays, mais la famille royale, en tant qu'institution, exerce beaucoup plus de pouvoir à



Eldorra que dans d'autres pays. Elle jouit d'un pourcentage d'opinions favorables de quatre-vingt-neuf pour cent, soit bien plus élevé que n'importe quel politicien, et les prises de position du monarque ont beaucoup d'influence.

Si je veux être une bonne reine, je dois reprendre contact avec le peuple. Peu importe que j'accepte la Couronne à contrecœur. Elle sera de toute façon sur ma tête un jour.

– Il n'y a que nous et une poignée d'employés, m'explique Ida, la propriétaire de l'exploitation laitière que nous visitons. Notre ferme est petite, mais nous faisons de notre mieux.

– Il semble que vous faites du bon travail.

Je traverse l'étable. Elle est plus modeste que d'autres que nous avons visitées, mais elle est bien entretenue et les vaches ont l'air en bonne santé. Je remarque que la moitié des stalles sont vides.

– Les autres vaches sont-elles avec les valets de ferme ?

Derrière nous, l'appareil photo d'Alfred cliquette. Les gros titres sur la princesse Temps-Partiel, qui s'effaçaient déjà grâce à mes rendez-vous avec Steffan, ont pratiquement disparu pendant la tournée, remplacés par des photos de moi visitant des usines et faisant la lecture à des écoliers.

J'aurais fait cette tournée même si aucun journaliste ne l'avait couverte. J'apprécie mes rencontres avec la population, bien plus que de participer à un énième gala fastidieux.

– Non, répond Ida en secouant la tête. L'industrie laitière ne se porte pas très bien. Le prix du lait a baissé au fil des ans et nombre d'exploitations ont dû fermer leurs portes dans la région. Nous avons dû vendre certaines de nos vaches pour gagner de l'argent. Et la demande de lait n'est pas assez forte pour justifier le maintien d'un si grand cheptel.

Malgré ses paroles, la tristesse se lit sur son visage. La ferme appartient à sa famille depuis des générations, et je ne peux qu'imaginer la douleur qu'on éprouve à la voir diminuer année après année.

– Avez-vous contacté votre parlementaire à ce sujet ?

D'après les documents qu'on m'a remis, la baisse du prix du lait résulte d'un conflit commercial entre Eldorra et quelques pays d'Europe. Or les politiques commerciales et tarifaires relèvent de la compétence du Parlement.

Ida hausse les épaules, l'air résignée.

– Autrefois, nous écrivions à nos fonctionnaires, mais sans obtenir autre chose que des réponses formelles, alors nous avons arrêté. De toute façon, personne ne nous écoute.

Je fronce les sourcils. La raison d'être du Parlement est de s'occuper des préoccupations des électeurs. Que font-ils, s'ils ne travaillent pas ?

– Vous pouvez m'écrire, je déclare sur un coup de tête. Tous vos collègues et voisins peuvent m'écrire. Si vous avez un problème à régler, écrivez-moi ou envoyez-moi un courriel, et j'en parlerai au Parlement. Je ne peux vous garantir une législation, mais au moins de m'assurer que vos voix soient entendues.

Elin toussote et Henrik, le journaliste, griffonne furieusement sur son bloc-notes.

Ida cligne des yeux.

– Oh, je ne voudrais pas...

– J'insiste, je continue fermement. Elin, pourriez-vous donner les adresses postale et électronique à Ida avant notre départ ? En fait, veuillez, je vous prie, les communiquer à toutes les personnes que nous avons rencontrées jusqu'à présent.

Elin se frotte la tempe.

– Oui, Votre Altesse.

Elle attend que nous soyons rentrés à l'auberge ce soir-là pour se jeter sur moi.

– Princesse Bridget, le but de cette tournée est de susciter la bienveillance. Pas de compliquer les relations avec le Parlement. Voulez-vous vraiment que le tout-venant vous écrive à propos du moindre problème ?

– Ce n'est pas le tout-venant. Ce sont des Eldorriens.

Je suis assise dans la salle commune avec Rhys, Elin se tient près de la cheminée, les mains sur les hanches. Henrik, Alfred, Luna, Mikaela et Elliott ont déjà regagné leur chambre.

– Je ne change pas la politique. Je ne fais qu'aider les gens à se faire entendre. Non, je la coupe quand Elin ouvre la bouche. Je n'ai pas l'intention de me disputer à ce sujet. La journée a été longue et nous devons nous lever tôt demain.

Elle pince les lèvres, mais lâche un « Oui, Votre Altesse » réticent.

Elle est passée maîtresse dans l'art de choisir les batailles à mener et, apparemment, celle-ci n'en vaut pas la peine.

Elle disparaît dans l'escalier, me laissant seule avec Rhys.

Il est assis dans un coin et fixe les flammes de l'âtre d'un air sombre. Quel que soit le sujet de ses préoccupations, ce n'est pas nous ni ce qui s'est passé sur le parking du Jardin botanique. C'est autre chose. Depuis le début du voyage, il est plus morose encore que d'habitude.

– Un sou pour vos pensées.

Nous nous sommes à peine adressé la parole pendant tout le voyage, hormis pour nous dire « bonjour » et « bonne nuit ».

Rhys me regarde enfin. La lumière du feu se reflète sur son visage, projetant des ombres dansantes sur sa mâchoire carrée et

ses pommettes ciselées.

– Vous avez l’air heureuse, constate-t-il. Bien plus heureuse que lors des soirées huppées d’Athenberg.

*Il a remarqué.* Bien sûr qu’il a remarqué. C’est l’homme le plus observateur que j’aie jamais rencontré.

– J’adore ça. Rencontrer les gens, m’enquérir de leurs préoccupations, avoir quelque chose de concret à apporter lors de ma prochaine réunion avec le président du Parlement. J’ai l’impression de pouvoir enfin faire quelque chose d’important. J’ai l’impression d’avoir un but dans la vie.

C’est l’une des choses qui me dérangent le plus dans mon statut de princesse. Oui, la monarchie est symbolique, mais je ne veux pas passer ma vie à sourire devant les caméras et à donner des interviews sur l’art de vivre. Je veux quelque chose de plus.

Peut-être ai-je mal appréhendé mon rôle. Au lieu de me conformer à ce que le rôle de princesse héritière a toujours signifié, je peux peut-être le façonner à ma guise.

Un petit sourire apparaît sur les lèvres de Rhys.

– J’ai toujours su que vous feriez une grande reine.

– Je ne suis pas encore reine.

– Vous n’avez pas besoin d’une couronne pour être reine, Princesse.

Les mots glissent sur ma peau, laissant une traînée de picotements dans leur sillage. Je m’autorise à les savourer une minute avant de changer de sujet, douloureusement consciente de qui et de ce que nous sommes.

Interdits, les picotements.

– Le voyage vous plaît-il ? C’est agréable de sortir de la ville n’est-ce pas ?

Son sourire s’estompe.

– Ça va.

– C'est tout ?

Je suis peut-être partielle, mais Eldorra est magnifique et nous avons visité certaines des régions les plus époustouflantes du pays.

Il hausse à moitié ses larges épaules.

– Je ne suis pas le plus grand fan d'Eldorra. J'ai failli refuser ce poste pour ne pas avoir à m'y rendre.

– Oh... fais-je, tout en m'efforçant de ne pas avoir l'air vexée. Pourquoi donc ?

Eldorra est comme la Suisse ou l'Australie. Le pays ne plaît pas à tout le monde, mais personne ne le déteste.

Le silence se prolonge pendant plusieurs longues secondes avant que Rhys réponde.

– Mon père vient d'Eldorra, répond-il d'une voix blanche. Il avait promis à ma mère de l'amener ici et qu'ils vivraient heureux jusqu'à la fin de leurs jours. Elle n'a jamais renoncé à ce rêve, même après son départ, une fois qu'il est devenu évident qu'il ne reviendrait pas. Elle n'arrêtait pas de parler d'Eldorra, qu'on allait quitter notre trou paumé pour venir s'installer ici. Elle avait des cartes postales et des articles de magazine sur cet endroit partout dans la maison. Je n'ai entendu que ça en grandissant : Eldorra, Eldorra, Eldorra. Elle aimait ce pays et moi, j'ai fini par le détester. C'est devenu le symbole de tout ce qui clochait dans mon enfance. Pourtant, j'aurais peut-être surmonté ce complexe un jour, mais... (La main de Rhys se serre et se desserre autour de son genou.) L'un de mes derniers déploiements a été une mission conjointe : des agents des États-Unis et d'Eldorra s'étaient fait capturer par le groupe terroriste qu'ils traquaient, et nous étions censés les récupérer. Pour des raisons diplomatiques, nous devons garder notre mission secrète, ce qui signifiait que nous n'aurions pas de soutien aérien. Nous étions en

territoire hostile, en infériorité numérique et sans armes. Notre plus gros avantage serait l'élément de surprise.

Un froid pressentiment rampe le long de mon dos.

– La nuit de la mission, l'un des soldats eldorriens – une tête brûlée, bourré de culot – s'est écarté du plan. On s'était opposés dès le début, et il détestait le fait que nous suivions mon plan au lieu du sien. (La mine de Rhys est sombre.) Au lieu d'attendre mon signal comme nous en étions convenus, il a tiré quand il a vu l'un des chefs de groupe quitter l'enceinte. Celui qui était chargé de torturer les prisonniers, d'après nos renseignements. C'était un meurtrier très médiatisé... mais ce n'était pas notre priorité, et cette attaque a révélé notre position. Tout est parti en vrille ensuite. Nous avons été attaqués et, sur les huit hommes de mon équipe, trois seulement ont survécu. Les agents n'en sont pas sortis vivants non plus. Ça a été un véritable bain de sang.

Ses paroles réveillent des souvenirs en moi. Il y a quelques années, une unité de soldats eldorriens avait été anéantie lors d'une mission qui avait mal tourné. L'événement avait fait l'objet d'un battage médiatique ininterrompu pendant une semaine, et je suis prête à parier qu'il s'agissait de la mission dont me parle Rhys.

L'horreur et la compassion me serrent le cœur.

– Je suis vraiment désolée.

Je dois être loyale envers Eldorra, et je le suis, mais « loyauté » ne signifie pas « aveuglement ». Tout le monde peut se tromper, cependant dans le cas de Rhys, l'erreur du soldat a coûté la vie de ceux qu'il aimait.

– Ne le soyez pas. Ce n'est pas votre faute, dit Rhys en se passant une main sur le visage. C'est arrivé il y a des années et, oui, c'est venu se rajouter à mes putains d'énormes complexes à propos

d'Eldorra, mais le passé est le passé. Je ne peux plus rien y faire maintenant.

Le silence s'installe de nouveau. Nous sommes l'un et l'autre perdus dans nos pensées, avant que je ne trouve le courage de demander :

– Pourquoi avez-vous accepté d'être mon garde du corps ? Si vous saviez que cela signifiait vous rendre à Eldorra.

Rhys se détend au point d'esquisser un sourire en coin.

– Vous avez un très joli visage. (Son sourire s'élargit devant mon soupir exaspéré.) Je ne sais pas. Je suppose que ça m'a semblé juste à ce moment-là.

– Nous finissons toujours là où nous sommes censés être, dis-je doucement.

– Peut-être, concède-t-il en s'attardant dans mon regard.

Il déteste Eldorra, et pourtant il a non seulement accepté le poste mais il s'est installé ici de façon permanente. Pour moi.

– Bon, je réplique en m'obligeant à sourire, même si j'ai du mal à m'entendre tant mon cœur fait de raffut. Je vais aller me coucher. La journée de demain commence tôt.

Rhys se lève en même temps que moi.

– Je vais vous accompagner jusqu'à votre chambre.

Le doux craquement de l'escalier de bois sous nos pieds se mêle au bruit de nos respirations, la mienne, haletante, celle de Rhys, profonde et régulière.

Perçoit-il ce courant électrique qui passe entre nous ? Ou est-ce seulement le fruit de mon imagination ?

Peut-être pas car lorsque, parvenue devant ma chambre, je n'ouvre pas la porte, il ne repart pas pour autant.

Ma peau se couvre de chair de poule, soit à cause de la proximité de Rhys, soit à cause de l'air conditionné qui souffle dans le couloir.

*« Même quand tu n'es pas là, tu es partout. Dans ma tête, dans mes poumons, dans ma putain d'âme. »*

La confession qu'il m'a faite sur le parking résonne dans ma tête. Nous n'avons pas reparlé de ce soir-là depuis, mais peut-être n'avons-nous pas besoin de mots.

Les yeux de Rhys se posent sur mes seins. Je suis son regard et remarque pour la première fois la finesse de mon chemisier. Je porte un soutien-gorge de dentelle, mais mes tétons sont si durs qu'ils transparaissent à travers le tissu délicat.

J'aurais dû me retirer, mais le regard en fusion de Rhys me cloue sur place, effaçant le dernier frisson pour ne plus laisser dans son sillage qu'un désir profond et ardent, presque douloureux.

– Tu sais, ce que tu as dit tout à l'heure ? Sur le fait qu'on finit toujours là où on est censé être ?

Il passe une main sur ma nuque. Mon cœur bat si fort que je m'attends presque à le voir sauter dans ses bras.

Si je ne peux me résoudre à parler, je hoche doucement la tête.

L'air lourd me caresse comme un amant audacieux, et je sais au plus profond de mes tripes que je me trouve au bord d'un dangereux précipice. Au moindre mouvement, je tombe.

La question est de savoir si je veux m'épargner ça ou si le plaisir vaut la peine de souffrir.

La main de Rhys descend le long de mon cou jusqu'à la courbe de mon épaule. Je frissonne, les sens de plus en plus à fleur de peau.

– Peut-être... que j'ai toujours été destiné à trouver mon chemin vers toi.

*Oh, mon Dieu !*

La dernière goutte d'oxygène s'évapore de mes poumons.



– Tu devrais t’enfermer dans ta chambre, Princesse. (Sa voix est rugueuse, sombre et rauque.) Va dans ta chambre et ferme la porte à clé.

Je secoue la tête.

– Je refuse.

Ce que nous sommes en train de vivre est bien différent du Costa Rica. Nous n’avons pas de liste ou d’excuses à invoquer. Il n’y a que lui et moi, faisant le choix qui s’impose depuis trop longtemps.

Rhys gémit, et ce son suffit à m’indiquer qu’il a fait le sien.

*Respire.* Même quand il n’y a pas d’oxygène ni d’air, rien que lui.  
*Respire.*

Il baisse la tête, mais au lieu de m’embrasser sur la bouche, il pose ses lèvres dans le creux de mon cou. C’est si doux, plus un souffle qu’un baiser, mais suffisant pour faire fléchir mes genoux.

Je suis un paratonnerre, et Rhys la foudre qui m’illumine de l’intérieur.

Je ferme les yeux et étouffe un gémissement quand il remonte sa bouche le long de mon cou, centimètre après centimètre. Son contact me plonge dans une semi-stupeur, il m’attire à lui d’une main et plante ses dents dans la courbe entre mon cou et mon épaule. Dur. Presque aussi dur que l’imposante érection qui se presse contre mon ventre et fait palpiter mon entrejambe. L’autre main de Rhys se referme sur ma bouche, pour étouffer mon glapissement de surprise.

– Dis-moi, chuchote-t-il en baissant la voix, il en penserait quoi, ton petit ami ?

*Mon petit ami ?* Il me faut une minute pour comprendre. *Steffan.*

Nous avons eu deux rendez-vous. Ce qui n’est pas assez pour être considéré comme mon petit ami, quoi qu’en dise la presse. Mais j’ai le sentiment que cet argument ne tiendra pas face à Rhys, qui retire suffisamment sa main pour que je puisse m’écrier :

– Steffan n’est pas mon petit ami !

L’air se charge de menaces.

– Je n’aime pas entendre son nom sur tes lèvres. Pourtant, tu es sortie avec lui. Tu l’as embrassé.

Des mots d’une douceur mortelle, lâchés avec la précision d’un missile. La voix de Rhys devient rauque et il me plaque davantage contre le mur tout en enroulant une main autour de ma gorge.

– Tu as fait ça pour me tourmenter, Princesse ? Hmm ?

– N... non. Je devais sortir avec quelqu’un après le bal. Et je pensais que tu t’en fichais.

Je suis trempée. L’obscurité du couloir, la rudesse de la voix de Rhys, tout cela file droit vers la chaleur qui pulse entre mes jambes.

– Rien de ce que tu fais ne m’est indifférent. Même quand ça le devrait. (La poigne de Rhys se resserre sur ma gorge.) Dernière chance, Princesse. Dis-moi d’arrêter.

– Non.

J’ai parfaitement conscience qu’Elin, Mikaela et le reste du groupe dorment derrière les portes qui nous entourent. Il suffit d’une pause pipi, d’un sommeil léger, pour qu’on nous entende et que la situation parte en vrille.

Et pourtant, le danger ne fait qu’intensifier le frisson qui court dans mes veines. Peu importe ce qu’il y a entre nous, ça a commencé à l’instant où Rhys est sorti de sa voiture devant ma maison de Thayer, et je n’aurais pas pu l’arrêter même si j’avais voulu.

Rhys relâche son souffle et ma gorge, pour mieux enrouler la main autour de ma nuque. Il m’attire de nouveau à lui. Sa bouche s’écrase sur la mienne et le monde implose.

Langues, dents, mains. Nous nous dévorons l’un l’autre comme si la fin du monde était proche et que c’était de notre dernière chance

de ressentir quelque chose. C'est peut-être le cas. Mais je ne veux pas y penser maintenant, pas quand nos corps se pressent si fort l'un contre l'autre et qu'ils ne font plus qu'un et que je tombe et tombe encore dans un abîme dont je ne veux jamais remonter.

Mikaela a raison. Un baiser, ça vous dit tout.

Je tire sur les cheveux de Rhys, avide d'en avoir plus. Plus de caresses, plus de son goût, plus de son odeur. Je veux remplir chaque espace de mon âme avec cet homme.

Il prend ma lèvre inférieure entre ses dents et tire. Je hoquette, tellement excitée que je sens que je coule sur mes cuisses.

– Silence, râle-t-il. Ou quelqu'un va nous entendre.

Il passe sa paume à l'intérieur de ma cuisse jusqu'à mon sexe et laisse échapper un faible gémissement quand il découvre à quel point je suis mouillée.

– Tu me tues, Princesse.

Il frotte son pouce sur mon clitoris, à travers ma culotte trempée, m'obligeant à avaler un gémissement, je me déhanche contre sa main. Il repousse ma culotte sur le côté et...

Un lit grince derrière la porte voisine de la mienne.

Le bruit nous paralyse aussitôt.

Nous sommes tellement absorbés par ce que nous faisons que nous avons oublié les gens qui dorment à quelques mètres de nous.

Un autre craquement retentit bientôt, suivi du bruit de quelqu'un qui se lève de son lit. Henrik, si je me fie à l'endroit d'où vient le son.

Rhys marmonne un juron et retire sa main. C'est la seule chose à faire, mais la perte de sa chaleur me donne envie de crier.

Il ouvre la porte de ma chambre, derrière moi, et me pousse doucement à l'intérieur.

– Demain soir. Au pavillon, chuchote-t-il. Nous irons ensemble.

Il y a un pavillon derrière une ferme abandonnée, à environ quinze minutes de marche de notre auberge. Nous sommes passés devant en allant en ville.

– Et Princesse... ne t'embête pas à mettre des sous-vêtements.

La pulsation entre mes jambes s'intensifie.

Rhys ferme ma porte au moment où celle d'Henrik s'ouvre. Leurs voix me parviennent à travers la cloison, je gagne mon lit sur la pointe des pieds et m'y installe, étourdie par les événements.

*Le plaisir vaut-il la peine de souffrir ?*

Il me suffit d'écouter les battements frénétiques de mon cœur pour connaître la réponse.

## RHYS

J'ai essayé de résister. Vraiment essayé.

J'aurais peut-être réussi si Bridget avait été belle et rien d'autre. La beauté, en soi, ne signifie rien pour moi. Ma mère avait été belle, jusqu'à ce qu'elle ne le soit plus... et là, je ne parle pas que du physique.

Mais c'est bien le problème. Bridget n'est pas belle et rien d'autre. Elle est tout. Chaleur, force, compassion, humour. Je le vois dans sa façon de rire, dans son empathie quand elle écoute les problèmes des gens et dans son sang-froid quand ils s'emportent devant elle à propos de tout ce qui, selon eux, ne va pas dans le pays.

Je savais qu'elle était plus qu'un joli visage bien avant ce voyage, mais quelque chose en moi a craqué la nuit dernière. Peut-être est-ce la façon dont elle m'a regardé, comme si elle pensait que j'étais tout alors que je ne suis rien, ou peut-être est-ce le fait de savoir qu'elle peut m'être arrachée à tout moment. Elle risque de se fiancer la semaine prochaine, et je perdrai même la possibilité de la voir pour toujours.

Quel que soit ce qui l'anime, cela efface tout ce qui me reste de self-control. Le Costa Rica a été un accroc, mais ça ? C'est l'anéantissement total.

L'herbe bruisse, Bridget et moi nous frayons un chemin à travers champs pour gagner le pavillon. Nous nous sommes faufiletés dehors après que tout le monde s'est endormi et, même s'il est tard, la lune brille assez pour que nous n'ayons pas besoin des lumières de nos téléphones pour nous guider.

Ce que nous faisons – ce que nous allons faire –, est-ce une mauvaise idée ? Putain, oui. Notre histoire est destinée à une fin tragique, mais quand vous êtes déjà à bord d'un train qui fonce vers la falaise, tout ce que vous pouvez faire, c'est vous accrocher et faire en sorte que chaque seconde compte.

Aucun de nous ne parle jusqu'au pavillon. Elle s'aventure à l'intérieur pour l'examiner dans son intégralité. Hormis la peinture écaillée, il a étonnamment bien résisté à l'épreuve du temps.

– Personne ne vient ici ? demande-t-elle.

– Absolument personne.

J'ai effectué mes recherches. La population de la ville est peu nombreuse, mais la localité s'étend sur de vastes hectares de fermes. L'auberge est le bâtiment habité le plus proche, et tout le monde y dort. Je m'en suis assuré avant d'envoyer un message à Bridget pour qu'elle me rejoigne dans le hall.

– Parfait, répond-elle, légèrement haletante.

Le Sud d'Eldorra est bien plus chaud qu'Athenberg et nous n'avons pas besoin de porter de veste, même la nuit. J'ai revêtu mon uniforme habituel : tee-shirt, pantalon de treillis et boots, Bridget porte une robe violette qui tournoie autour de ses cuisses.

Je la bois du regard, pour ne rien manquer. Les mèches de cheveux qui s'enroulent autour de son visage, l'impatience et la

nervosité dans ses yeux, la façon dont sa poitrine se soulève et s'abaisse au même rythme saccadé que ma respiration.

Une partie de moi veut s'approcher, relever sa jupe et la baiser sur-le-champ. Une autre tient à savourer le moment – les dernières secondes sauvages et torrides avant que nous ne détruisions tout ce qui reste de nos limites.

Ma nature me porte à suivre les règles. C'est ainsi que j'ai survécu la plupart du temps. Mais pour Bridget, j'aurai enfreint tous les codes.

Il ne m'a fallu que six semaines d'éloignement et six autres d'atroces souffrances pour accepter la vérité, mais désormais, il n'y a pas de retour en arrière possible.

– Alors... commence Bridget en remplaçant d'une main tremblante une mèche de cheveux derrière son oreille. Maintenant qu'on est là, qu'est-ce que tu as prévu, Monsieur Larsen ?

Je souris, avec une lenteur pleine de malice, et un petit frisson lui parcourt le corps.

– J'ai beaucoup de projets pour toi, Princesse, et chacun implique mes doigts, ma langue ou ma queue dans ta petite chatte.

Je ne vais pas perdre de temps à tourner autour du pot. Ça fait deux ans que je patiente, depuis le jour où j'ai posé le pied devant chez elle et où je l'ai vue me fixer de ses grands yeux bleus.

Bridget von Ascheberg est à moi et à moi seul. Peu importe que ce ne soit pas à moi de l'avoir. Je la prendrai de toute façon, et si je peux me tatouer sur sa peau, m'enfouir dans son cœur et me graver dans son âme, je le ferai.

Elle écarquille les yeux. Avant qu'elle puisse répondre, je réduis la distance entre nous et lui saisis le menton.

– Mais d'abord, je veux mettre une chose au clair. À partir de maintenant, tu es à moi. Aucun autre homme ne te touche. Sinon...

(J'enfonce les doigts dans sa peau.) Je connais soixante-dix-neuf façons de tuer un homme, et je peux faire passer soixante-dix d'entre elles pour un accident. Tu comprends ?

Elle acquiesce, le souffle bien plus court que d'habitude.

– Je pense ce que je dis, Princesse.

– Je comprends.

*Elle est hors d'haleine.*

– Tant mieux, je lâche en passant mon pouce sur sa lèvre inférieure. Je veux te l'entendre dire : à qui tu appartiens ?

– À toi, murmure-t-elle.

Sentant déjà son excitation, douce et enivrante, je ne peux me retenir plus longtemps.

– Bien, je grogne. À moi.

Je saisis sa nuque pour la rapprocher de moi et j'écrase mes lèvres sur les siennes. Elle noue ses bras autour de mon cou, pressant son corps chaud et souple contre le mien pendant que je pille sa bouche. Elle a un goût de menthe et de fraise, dont je ne parviens pas à me rassasier. Il m'en faut plus.

Mon cœur tambourine bruyamment dans ma poitrine, au rythme des palpitations de mon sexe. Tous mes sens sont aiguisés au point d'atteindre une clarté presque douloureuse : son goût sur ma langue, la sensation de sa peau sous mes mains, son parfum et ses petits gémissements quand elle s'accroche à moi comme si nous étions en train de nous noyer et que j'étais sa dernière bouée de sauvetage.

Je plaque Bridget contre l'une des poutres en bois, remonte sa robe et lui écarte les cuisses à l'aide de mon genou. Glissant une main entre ses jambes, je murmure mon approbation en la trouvant lisse et nue pour moi.



– Pas de sous-vêtements. C’est bien, je murmure. Parce que si tu avais désobéi à mon ordre... (Je mordille sa lèvre inférieure tout en enfonceant un doigt dans son intimité, aussi humide que serrée : elle pousse un petit cri qui me fait sourire.)... j’aurais dû te punir.

Ses hanches se soulèvent à ma rencontre quand j’enfonce un autre doigt en elle avant de les faire entrer et sortir, d’abord lentement, puis en accélérant jusqu’à ce qu’ils y soient plongés jusqu’aux phalanges et que les bruits obscènes de leurs va-et-vient se mêlent à ses gémissements.

Les yeux de Bridget sont mi-clos, sa bouche entrouverte. Appuyée contre la poutre, elle expose son cou fin à mon regard, et son corps tout entier tremble à l’approche de l’orgasme. Je ralentis le rythme à la dernière minute, ce qui me vaut un gémissement frustré.

– S’il te plaît.

Elle s’est agrippée à mes bras, où ses ongles incrustés dans ma peau laissent de minuscules marques de croissants.

– S’il te plaît, quoi ? (J’enfonce à nouveau les doigts en elle, fort, jusqu’à ce que son corps ploie et qu’elle laisse échapper un petit glapissement.) S’il te plaît, quoi ? je répète.

La sueur perle sur ma peau et mon érection distend mon pantalon. Je meurs d’envie de la pénétrer, mais je pourrais aussi la regarder ainsi toute la nuit. Pas de sourire de façade, pas d’inhibition, juste le plaisir et un abandon sauvage. Son sexe qui convulse autour de mes doigts en les mouillant.

Si belle, putain. Si mienne.

Elle enfonce ses ongles plus profondément dans mon biceps jusqu’à ce qu’une petite perle de sang naisse sur ma peau.

– Baise-moi, supplie-t-elle d’une voix haletante. Baise-moi, s’il te plaît.

– Que de cochonneries dans la bouche d’une princesse !

Je sors mon membre de mon pantalon et y déroule un préservatif de ma main libre avant de retirer mes doigts, de la soulever et d’accrocher ses jambes autour de ma taille.

– Tu sais qu’il n’y aura pas de retour en arrière possible après ça.

– Je sais.

Les yeux de Bridget, pleins de confiance, sont agrandis et remplis de désir.

Ma poitrine se serre. Je ne la mérite pas, mais putain, je n’en ai plus rien à foutre.

Personne n’a jamais dit que je suis quelqu’un de bien, de toute façon.

Je positionne mon gland à l’entrée de sa fente et je laisse passer un battement de cœur avant de la pénétrer d’un coup vigoureux. Elle est tellement mouillée que je m’introduis presque sans friction, pourtant je sens son étroit fourreau s’étirer et lutter pour s’adapter à ma taille.

Bridget crie, ses parois se resserrent autour de moi comme un étai, m’arrachant une bordée de jurons.

Chaude. Humide. Serrée. Tellement serrée.

– Tu me tues, je grogne.

J’appuie mon front contre le sien et je ferme les yeux, imaginant les choses les moins excitantes auxquelles je peux penser – des brocolis, un dentier – jusqu’à ce que je parvienne à me contrôler suffisamment pour continuer.

Je ressors d’elle jusqu’au gland, puis je replonge. Et encore. Et encore.

J’établis un rythme rapide, profond et brutal, si bien que son sexe finit par accepter le mien en entier. Mes bourses claquent contre sa peau et ses gémissements se transforment en cris.

– Chut, tu vas réveiller tout le monde, Princesse.

Je baisse le décolleté de sa robe. Ses seins rebondissent à chaque coup de boutoir, ses tétons pointent d'excitation et cette vue me fait presque perdre la tête.

Je serre les dents. *Pas encore.*

Je baisse la tête pour lécher et sucer ses tétons tout en la baisant sauvagement.

En cet instant, je suis plus un animal qu'un homme, poussé par ce qui n'est que le besoin primal de m'enfouir en elle aussi profondément que possible et de la revendiquer si complètement que je l'aurai dans la peau, elle m'aura dans la peau et jamais nous ne pourrons nous détacher.

Le tonnerre gronde au loin, étouffant mes grognements et les cris de Bridget.

Je prends vaguement conscience qu'il va pleuvoir et que nous n'avons pas de parapluie ou quoi que ce soit pour nous protéger une fois que nous quitterons le pavillon, mais je repousse ces préoccupations à plus tard. Pour l'instant, une seule chose compte : nous.

– Rhys, oh mon Dieu, sanglote Bridget. Je ne peux pas... J'ai envie...

– De quoi tu as envie ? je demande en titillant son mamelon de mes dents. De jouir ?

– Oui.

C'est à moitié une supplique, à moitié un gémissement.

Elle est hors d'elle, les cheveux en désordre, le visage strié de larmes, la peau luisant de sueur et brûlant d'excitation.

Je lève la tête et remonte ma bouche le long de son cou jusqu'à son oreille, où je murmure :

– Jouis pour moi, Princesse.

Pinçant un téton, je lui donne le coup de boutoir le plus puissant jusqu'à présent, et elle explose, la bouche ouverte sur un cri silencieux, son sexe étrangle mon érection.

Le tonnerre retentit à nouveau, plus proche cette fois.

Je soutiens le corps tremblant de Bridget contre la poutre jusqu'à ce qu'elle reprenne son souffle. Et je la pose sur le sol pour la faire pivoter et la pencher en avant.

J'ai réussi à ne pas jouir – la récitation des listes de joueurs de base-ball fonctionne encore – et mon corps vibre d'une tension à peine contrôlée.

– Encore ? halète-t-elle.

Je fais glisser mon gland le long de ses plis soyeux.

– Ma chérie, je m'en voudrais de ne pas te faire jouir au moins trois fois sur ma queue, ce soir.

L'orage éclate juste au moment où je la pénètre, et la pluie s'abat obliquement sur nous. Les éclairs déchirent le ciel, illuminant la courbe pâle de l'épaule de Bridget qui se cramponne désespérément à la poutre. Elle a tourné la tête sur le côté pour appuyer sa joue contre le bois, et je vois sa bouche s'ouvrir et lutter pour reprendre son souffle entre mes va-et-vient.

J'enroule ses cheveux autour de mon poing et je m'en sers comme d'un levier pour plonger plus profondément en elle.

– C'est pour toutes les fois où tu n'as pas écouté. (J'empoigne ses fesses avant d'y asséner une claque qui la fait glapir.) Ça, c'est pour le Borgia. (*Paf.*) Et ça, c'est pour les jardins. (*Paf.*)

La frustration que j'ai refoulée au fil des ans s'épanouit en marques roses sur la peau de ma princesse et un ricanement sombre m'échappe devant Bridget qui se rebiffe plus énergiquement à chaque fessée.

– Tu aimes ça ? (Je lui relève la tête en tirant sur ses cheveux jusqu'à ce qu'elle me regarde, les yeux remplis de larmes.) Tu aimes que je te claque le cul pendant que je bourre ta petite chatte royale bien serrée avec ma grosse queue ?

– Oui.

Le mot n'a été qu'un gémissement et ses genoux se sont dérobés.

Je laisse échapper un souffle d'air. Mon Dieu, elle est parfaite ! Dans tous les sens du terme.

Je lui passe un bras sous le ventre pour la soutenir et je me penche sur elle, mon torse contre son dos. Je recouvre ainsi la plus grande partie de son corps avec le mien, la protégeant des éclaboussures de la pluie alors que je m'enfonce si profondément en elle que je ne pense pas pouvoir en ressortir un jour.

Je n'en ai aucune envie d'ailleurs. Ici, là, c'est tout ce que je veux.

Bridget. Juste Bridget.

– Oh, bon sang, Rhys !

C'est mon nom dans sa bouche, alors qu'elle explose à nouveau sur moi, qui achève de me faire craquer.

Je jouis juste après elle dans un bruyant grondement, mon orgasme m'emportant avec la force d'un ouragan. Je suis prêt à jurer que j'ai perdu l'ouïe pendant une seconde, mais quand je reprends mes esprits, tout me semble au contraire amplifié. L'odeur de la pluie et de la terre mêlée à celle du sexe et de la sueur, le bruit de l'eau qui clapote contre le bois, la fraîcheur des gouttes sur ma peau surchauffée.

Bridget tremble sous moi, et je la soulève pour la mettre à l'abri de la pluie dans le pavillon.

– Ça va, Princesse ?

Mon souffle s'est enfin calmé pour retrouver un semblant de normalité. Je remonte les bretelles de sa robe sur ses épaules et je repousse les cheveux de son visage avant de l'embrasser doucement.

Je ne suis pas du genre doux et affectueux dans tous les domaines de ma vie, mais peut-être ai-je été trop brutal avec elle. Si cela avait été possible, nous aurions fait ça dans une chambre correcte avec un lit correct, mais les murs sont minces comme du papier à l'auberge.

Bridget acquiesce, encore un peu tremblante.

– Waouh !

Je m'esclaffe.

– Je prends ça comme un compliment.

Je garde un bras autour d'elle, la soutenant toujours. Un sentiment de protection féroce m'envahit quand elle enfouit son visage contre mon torse.

*Bon Dieu, cette femme !* Elle n'a aucune idée de ce que je ferais pour elle.

Nous restons dans le pavillon jusqu'à ce que la pluie s'arrête, ce qui, heureusement ne prend pas trop longtemps. J'aurais été heureux de rester là pour toujours, mais je voulais m'assurer que Bridget ait le temps de se doucher et de dormir un peu avant l'appel du matin.

– Tu n'as pas besoin de me porter. Je remarque, s'esclaffe Bridget quand je la prends dans mes bras pour regagner l'auberge. Je ne suis pas sûre d'en être capable demain en revanche. J'ai l'impression que je vais avoir des courbatures.

– Le sol est mouillé et il fait sombre. Il vaut mieux que je te porte, ma chérie.

Un nuage dissimule la lune et je marche lentement pour être sûr de ne pas mettre le pied sur un objet indésirable.

Elle ne répond pas, mais resserre ses bras autour de mon cou et dépose un doux baiser sur ma mâchoire. Mon cœur se serre de la façon la plus étrange qui soit.

Mais encore une fois, rien dans ma vie n'est plus normal depuis que Bridget von Ascheberg y est entrée.

## BRIDGET

Après notre nuit dans le pavillon, nous n'avons plus l'occasion de nous isoler pendant la suite de la tournée. Mais une fois à Athenberg, quelques jours plus tard, nous réussissons à nous ménager quelques rendez-vous secrets malgré mon emploi du temps chargé.

Dans la maison d'hôtes, à minuit, après que tout le monde est endormi. Dans la réserve du deuxième étage des quartiers du personnel à l'heure du déjeuner. Sur mon toit-terrasse préféré au-dessus de la cuisine. Aucun endroit n'est interdit.

C'est risqué, dangereux et inhabituel pour nous deux, compte tenu de notre pragmatisme, mais nous n'aurions pas pu arrêter s'il l'avait fallu. Nous avons attendu trop longtemps et nous en avons trop besoin.

Nous n'évoquons jamais l'avenir, mais sans en avoir parlé, nous avons décidé de profiter de chaque seconde possible.

Malheureusement, malgré mon désir de passer toutes mes journées et toutes mes nuits avec Rhys, j'ai d'autres responsabilités et, trois semaines après mon retour à Athenberg, je me retrouve



dans le bureau de mon grand-père, à attendre qu'Erhall ait fini de parler pour lui présenter mon ordre du jour.

– Laissez-moi deviner. Vous avez un autre problème de citoyen que vous aimeriez soulever... Votre Altesse ? ajoute Erhall en se souvenant sans doute que mon grand-père est également présent dans la pièce.

Je réponds avec un sourire serein.

– Oui, c'est bien là notre mission, n'est-ce pas ? Aider les citoyens d'Eldorra ?

Erhall, Edvard, Andreas et moi-même sommes assis autour du bureau d'Edvard pour la réunion hebdomadaire du roi avec le président du Parlement. C'est la troisième fois que je participe à une telle réunion depuis mon retour et le succès retentissant de ma tournée caritative. Henrik a publié un portrait élogieux de moi dans l'*Eldorra Herald*, et ma cote de popularité a grimpé en flèche, au point de rivaliser presque avec celle de mon grand-père.

Personnellement, je m'en fiche un peu, mais c'est l'une des armes les plus puissantes de mon arsenal, étant donné que je ne détiens aucun pouvoir politique réel. Je prends par ailleurs un vif plaisir à constater que la cote de popularité d'Erhall est inférieure de près de vingt points à la mienne.

– Bien sûr, répond-il en lissant sa cravate, avec la mine de qui viendrait de sucer un citron. De quoi voulez-vous parler ?

Donnant suite à ma décision impulsive à la ferme d'Ida, j'ai créé un programme officiel de correspondance où les Eldorriens peuvent m'écrire sur papier ou par courrier électronique pour me faire part de leurs soucis, et je prends acte de chaque missive. Les plus importantes sont portées à l'attention d'Erhall lors des réunions hebdomadaires. Il ne ferait probablement rien pour la majorité d'entre elles, mais je me dois d'essayer.

– Il s’agit des routes de Rykhauver...

Je me lance dans ma présentation, passant outre le sourire narquois d’Andreas. Je déteste qu’il soit là, mais il est encore en train de « marquer Erhall à la culotte » et, comme il est le second dans l’ordre de succession au trône, personne ne s’oppose à ce qu’il participe aux réunions.

Peu importe. Il ne sera jamais roi si j’ai voix au chapitre... et en tant que princesse héritière, j’y ai tout à fait droit.

– Je vais me pencher sur la question, déclare Erhall.

Mot de code pour : « Je vais faire comme si cette conversation n’avait jamais eu lieu dès que j’aurai quitté cette pièce. »

– Maintenant, Votre Majesté, passons à la réforme fiscale...

Edvard me jette un regard compatissant. Il s’abstient de mener mes batailles à ma place, parce qu’il ne serait pas bien que je coure me réfugier auprès de lui pour obtenir de l’aide chaque fois qu’Erhall se comporte en crétin, mais je...

*Oh, bon sang !* Je bondis presque de mon siège.

Erhall s’interrompt et me jette un regard étrange avant de reprendre son discours.

Je serre les cuisses sous la table, les vibrations silencieuses mais puissantes reprennent entre mes jambes.

*Je vais le tuer.*

Rhys m’a ordonné de porter un vibromasseur toute la journée et, comme une idiote, j’ai accepté. L’idée m’a paru sexy et Rhys dispose du planning de ma journée à la minute près. Il a laissé le vibromasseur éteint pendant mes réunions, alors pourquoi...

Mes yeux se posent sur l’horloge de grand-père dans le coin de la pièce.

*Merde.* Nous sommes en retard. De quinze minutes, pour être exact. Rhys pense sans doute que je suis sortie depuis le temps.

Une perle de sueur se forme sur mon front, je tente de ne pas gémir, de ne pas me tortiller, bref de ne rien faire qui puisse me trahir.

– Ça va ? me demande Andreas en haussant les sourcils. Tu es... toute rouge.

Il me dévisage de ses yeux perçants.

– Oui, je réponds en m'obligeant à sourire. Parfaitement bien.

– Tu n'as pas l'air en forme, objecte Edvard, l'air préoccupé.

Mon Dieu, chaque minute qu'ils passent à s'enquérir de moi retarde encore la fin de la réunion. Il faut qu'elle se termine rapidement, avant que je jouisse au milieu d'une discussion sur une monstrueuse loi fiscale.

– Il fait juste un peu chaud ici. S'il vous plaît, ne faites pas attention à moi, je parviens à articuler.

Les vibrations montent d'un cran et je plante si profondément mes ongles dans ma paume qu'ils y laissent de petits sillons.

Edvard n'a pas l'air convaincu, toutefois Erhall et lui reprennent leur conversation. Andreas m'observe derrière ses paupières plissées.

En temps normal, je lui aurais renvoyé un regard glacial, mais je n'arrive pas à me concentrer sur autre chose que les palpitations de mon clitoris et le frottement de mes tétons contre mon soutien-gorge.

Heureusement, la réunion se termine peu après. Je salue Edvard à la hâte, adresse un signe de tête à Erhall et ignore Andreas avant de sortir le plus normalement possible. Je ne veux pas éveiller davantage leurs soupçons en quittant la pièce au pas de charge, même si je suis à deux doigts de l'orgasme.

Dès que j'arrive dans le couloir, les vibrations cessent.

*Évidemment.*

Je lisse le devant de ma jupe et réussis à marcher à peu près normalement jusqu'à mon bureau, où Rhys m'attend.

Mon cœur fait un bond lorsque je le vois appuyé à mon bureau. Le regard sombre, les bras croisés, la pose décontractée et arrogante.

– C'était cruel.

Je plante un regard sévère dans le sien, mon clitoris palpite à nouveau, non pas à cause du vibromasseur mais parce que je suis en sa présence. Sa barbe, ses tatouages, la façon dont il me regarde comme si j'étais la seule personne au monde... *Stop. Concentre-toi.*

– J'étais en réunion.

– Elle était censée se terminer il y a une demi-heure.

– Elle a duré plus longtemps que prévu.

– Apparemment, oui. (Les yeux de Rhys s'illuminent d'une lueur maléfique.) Viens ici, Princesse.

Je secoue la tête, même si je suis tellement excitée que le moindre souffle d'air contre ma peau me fait haleter.

– Non.

– Ce n'est pas une demande.

Devant ce ton autoritaire, mes tétons durcissent au point de devenir douloureux. Je croise les bras pour les dissimuler.

– Tu ne vas pas me dire ce que je dois faire.

– Viens. Ici. (Sa voix est descendue à un volume dangereusement bas.) Avant que je ne te mette sur mes genoux et que je te donne une telle fessée que tu ne pourras plus t'asseoir pendant des jours.

Je serre les cuisses, rien qu'à imaginer la chose, et je suis sur le point de refuser pour qu'il mette sa menace à exécution. Mais après des heures titillée par le vibromasseur, je ne peux plus attendre et j'avance jusqu'à lui sur des jambes flageolantes.

– Voilà. Ce n'était pas si difficile. (Rhys me saisit par la nuque et m'attire à lui.) N'oublie pas. En public, tu es ma princesse, mais en privé, tu es ma catin.

Son autre main va pincer mon clitoris gonflé jusqu'à ce que je crie. Je suis tout de suite secouée par les premiers tremblements d'un orgasme.

– Tu feras ce que je dirai, quand je te le dirai, et tu prendras ma queue comme je le veux. N'est-ce pas ?

*Oh, bon sang !* Une nouvelle vague humidifie mon entrejambe.

– Oui.

Le mot n'a pas encore complètement quitté ma bouche qu'il l'avale d'un baiser brutal, qui fait trembler mes genoux et abolit mes ultimes résistances.

J'enroule mes bras autour de son cou, me délectant de son goût et de son contact. Nous sommes insatiables depuis la nuit dans le pavillon, je n'arrive pas à me repaître de lui.

Nos escapades, nos rendez-vous nocturnes et nos regards appuyés dans des pièces pleines de gens... tout peut s'effondrer autour de nous à n'importe quel moment. Mais pour une fois dans ma vie, je m'en fiche.

Je ne me suis jamais sentie aussi vivante.

– Comment s'est passée ta journée, ma chérie ?

Rhys chuchote contre mes lèvres, l'autorité dont il vient de faire montre oubliée.

– Bien. Frustrante, je réponds d'un ton tranchant que j'adoucis à mon tour. Tu m'as manqué.

Je ne l'ai pas vu depuis le petit déjeuner.

Ses yeux se plissent pour accompagner un magnifique sourire, et mon poulx grimpe si haut que je me crois à deux doigts de décoller du sol.

Si je pouvais formuler trois vœux, ce serait la paix dans le monde, le retour de mes parents et les sourires de Rhys pour l'éternité.

– Tu m'as manqué aussi.

Il me donne un baiser plus doux et plus long avant de glisser à nouveau sa main entre mes cuisses et qu'un grondement sourd ne s'échappe de sa gorge.

– Tu es trempée. Penche-toi et soulève ta jupe, ordonne-t-il d'un ton dur et autoritaire dont j'ai pris l'habitude.

Je m'exécute. La perspective de l'avoir bientôt en moi fait trembler mes doigts alors que je me penche sur le bureau et fais glisser ma jupe sur mes hanches.

– Enlève tes sous-vêtements.

Je passe une main sous l'élastique de ma culotte et je la fais tomber sur mes chevilles.

Le rouge me monte aux joues quand je réalise que Rhys a maintenant une vue imprenable sur mon vibromasseur et le désordre qu'il a semé : ma culotte complètement trempée, mes cuisses humides.

Pourtant, je suis assez excitée pour oublier ma gêne.

Je m'agrippe au bord du bureau, le corps tendu par l'impatience, mais il ne se passe rien. Pas de mots, pas de contact.

Je tourne la tête, décontenancée.

Rhys se tient derrière moi, il me dévore de ses yeux avides. Entre son regard affamé et ma position, j'ai l'impression d'être un agneau sacrificiel attendant qu'un lion bondisse et me dévore.

– Écarte encore les jambes. Laisse-moi voir cette jolie chatte qui dégouline pour moi.

La chaleur me consume de la tête aux pieds, mais j'obéis.

– Tu es si belle, murmure-t-il en prenant mes fesses à deux mains pour les serrer. Que diraient les honnêtes citoyens d'Eldorra s'ils te voyaient en ce moment ? Leur princesse collet monté et si bien éduquée pliée en deux, les jambes écartées, attendant qu'une queue bien dure la baise.

Est-il possible de jouir rien qu'avec des mots ? Parce que je suis à deux doigts d'exploser.

– Pas n'importe quelle queue, la tienne. Alors, tu vas continuer à parler ou tu vas vraiment me baiser ?

Rhys éclate de rire. Il se débarrasse rapidement de sa ceinture et de son pantalon, et ma bouche s'assèche. Je n'arriverai jamais à me faire à ta taille de son membre. Épais, long et dur, le gland laissant déjà échapper les gouttes annonciatrices de son plaisir.

– C'est vrai, dit-il en retirant le vibromasseur pour placer la pointe de son sexe contre ma fente. Tu es mienne. À moi seul. Ne l'oublie jamais, Princesse.

Il plonge d'un seul coup en moi et mon exclamation initiale se mue bientôt en une série de gémissements ininterrompus sous ses coups de boutoir. Ils se mêlent à ses grognements, au craquement du bureau secoué par la force de ses va-et-vient et au bruit de nos chairs qui s'entrechoquent. Une symphonie délicieuse et obscène qui embrouille mes pensées jusqu'à ce que je ne puisse plus me concentrer que sur la sensation de ses assauts...

– Bridget ? Vous êtes là ?

*Mikaela.*

Il faut quelques secondes pour que sa voix pénètre le brouillard sexuel dans lequel est mon cerveau, mais je rouvre soudain les yeux et je tente de me redresser. Rhys me plaque sur le bureau.

– Je n'en ai pas encore fini avec toi, Princesse.

Il s'enfonce à nouveau en moi en me collant une main sur la bouche pour étouffer mon gémissement.

– Rhys, elle est juste de l'autre côté de la porte, je murmure quand il relâche assez son emprise pour que je puisse parler.

J'ai désespérément envie de jouir, mais mon ventre se tord à l'idée d'être surprise.

Je pourrais faire comme si je n'étais pas là, mais Mikaela et moi avons programmé un rendez-vous que j'ai complètement oublié.

– La porte est verrouillée.

– Elle pourrait nous entendre.

Nous parlons juste assez fort pour nous-mêmes, mais à mes oreilles paranoïaques, nous pourrions tout aussi bien crier.

– Alors tu ferais mieux de te taire.

Le souffle chaud de Rhys court sur ma peau, il tend la main pour me pincer les tétons. Le désir fuse de nouveau en moi.

– Bridget, insiste Mikaela d'une voix impatiente. La porte est verrouillée. Tout va bien ?

– Oui, oui. Je... (Rhys me gratifie d'un coup de boutoir particulièrement brutal.) Je viens !

Mon dernier mot se transforme en un petit cri alors que l'orgasme me submerge comme un raz-de-marée.

J'enfouis mon visage dans mes bras et me mords pour étouffer mes cris.

La respiration de Rhys change et, une seconde plus tard, il jouit dans un grognement silencieux avant de se retirer.

Pas le temps de baigner dans le luxe de la félicité post-coïtale, les ondes de choc de l'orgasme me secouent encore que nous nous nettoyons déjà.

– Une minute ! je lance à l'intention de Mikaela.



Je fusille Rhys du regard, car il a repris sa mise normale en un temps record et paraît se retenir de rire.

– Ce n’est pas drôle.

– Joli jeu sur les mots pour le bouquet final, commente-t-il avec un sourire en coin.

*Je viens.*

Je rougis en finissant de rajuster mes vêtements et de me recoiffer. Un rapide coup d’œil dans le miroir m’indique que je suis encore un peu décoiffée, mais je peux mettre cela sur le compte du fait que j’ai couru toute la journée d’un bout à l’autre du Palais.

– Je regrette presque l’époque où tu étais un connard autoritaire et surprotecteur.

– Alors tu seras ravie d’apprendre que je suis toujours un connard autoritaire et surprotecteur. Eh, Princesse ? (Je m’immobilise alors que j’ai presque atteint la porte.) Tu oublies quelque chose.

Mon visage s’enflamme devant le vibromasseur qu’il brandit.

– Tu essaies de nous mettre dans le pétrin.

Je lui arrache l’objet, que j’enveloppe à la hâte dans un mouchoir en papier avant de le ranger dans un tiroir du bureau. Je m’en occuperai plus tard.

– C’est Mikaela. Elle ne remarque rien qui ne soit pas lié aux fêtes et aux ragots de la bonne société. Tu pourrais lui mettre un éléphant sous le nez, elle ne le remarquerait probablement pas. Tu crois que j’aurais fait ça si c’était Markus ou Elin qui étaient à la porte ?

D’accord, Mikaela n’est pas la personne la plus observatrice de la planète, mais Rhys exagère. Dans le cas présent, néanmoins, j’espère qu’il a raison.

J'ouvre la porte et fais enfin entrer mon amie, dont je perçois tout de suite l'air agacé.

– Qu'est-ce qui vous a pris tant de temps ? maugrée-t-elle. Je dois retrouver ma mère... (Elle s'arrête en voyant Rhys.) Oh, bonjour ! Qu'est-ce que vous faites ici ?

Techniquement, il n'est pas en service lorsque je me trouve au Palais, alors je m'efforce de trouver une excuse plausible.

– Nous étions en train de revoir les plans de sécurité, j'improvise. Pour le mariage de Nik. Certains d'entre eux sont, euh... confidentiels. C'est pourquoi j'ai mis si longtemps à répondre.

Nikolai et Sabrina se trouvent toujours en Californie, mais ils reviennent se marier à Athenberg et les préparatifs battent leur plein.

Mikaela fronce les sourcils.

– Juste vous deux ? Je croyais que c'était la garde royale qui s'en occupait.

– Les plans de sécurité personnelle, je me hâte de rectifier.

La confusion disparaît des yeux de Mikaela.

– Est-ce quand même le bon moment pour qu'on se voie, vous et moi ? Je peux revenir sinon.

– Maintenant, c'est bon.

Et pourtant, tout ce dont j'ai envie, c'est prendre une douche et faire une sieste. Je lui suis reconnaissante de ne pas poser plus de questions sur le temps que j'ai mis à ouvrir la porte. Sous un regard un tant soit peu scrutateur, mon excuse se serait effilochée plus vite qu'un pull bon marché.

– À plus tard, Votre Altesse. Lady Mikaela.

Rhys incline la tête et part, non sans m'avoir lancé un clin d'œil.

Je ravale un sourire.

– C’est dommage, lâche Mikaela, dont les yeux s’attardent sur ses fesses un peu plus longtemps que je ne l’aurais voulu avant que la porte ne se referme derrière lui.

– Qu’est-ce qui est dommage ?

Je remue distraitemment quelques papiers sur mon bureau, dans l’espoir de repousser les images mentales de ce que je faisais à cet endroit précis, moins de dix minutes plus tôt.

– Que ce Rhys soit garde du corps. (Mikaela reporte son attention sur moi et s’assied sur la chaise en face de la mienne.) Il est tellement beau. Je ne sais pas comment vous arrivez à le voir tous les jours sans baver. S’il n’était pas roturier, continue-t-elle en s’éventant, je serais plus que d’accord pour franchir le pas.

Je me raidis, pour de multiples raisons.

– Ce n’est pas parce qu’il n’a pas de titre qu’il est inférieur à ceux qui en ont un.

J’aurais dû accepter ses paroles, Dieu sait que je ne veux pas encourager l’attirance qu’elle a pour Rhys, mais je déteste entendre que les aristocrates seraient supérieurs simplement parce qu’ils ont la chance d’être nés dans une famille noble.

Mikaela cligne des yeux, surprise par le tranchant de mon ton.

– Bien sûr que non, dit-elle. Mais vous comprenez la dynamique sociale, Bridge. Fricoter avec le personnel, c’est tellement vulgaire. Et je suis la fille d’un baron, ajoute-t-elle avec une note amère qui ne lui est pas coutumière. Mon statut social n’est pas assez élevé pour survivre à ce genre de scandale.

L’aristocratie suit une hiérarchie stricte, et les barons et baronnes se trouvent au bas de l’échelle. Sans doute est-ce en partie la raison pour laquelle Mikaela travaille si dur pour se créer des réseaux et rester au courant des ragots de la bonne société : dans le but de

s'élever d'un statut qu'elle perçoit comme inférieur, même si sa famille est plus riche que la moyenne des Eldorriens.

– Comme je vous l'ai dit, c'est dommage, mais au moins je peux m'en délecter visuellement, conclut Mikaela, dont le visage s'illumine à nouveau. Vous avez de la chance d'avoir un garde du corps sexy. Ou pas, puisque vous ne pouvez pas sortir avec lui.

Elle s'esclaffe, et je m'oblige à l'imiter.

– Bien sûr que non, je confirme. Ce serait de la folie.

## RHYS

Je suis accro.

Moi, l'homme qui a évité la plupart des substances addictives toute sa vie – drogues, tabac, alcool, même le sucre, dans une certaine mesure –, j'ai trouvé la seule chose à laquelle je ne peux pas résister.

La force, la résistance et la lumière, enveloppées dans un mètre soixante-quinze de peau de lait et d'un calme froid qui cache un cœur de feu.

Mais putain, si elle est une addiction, je ne veux jamais en être guéri.

– Tu vas me peindre comme une de tes Françaises ? me taquine Bridget en étirant les bras au-dessus de sa tête.

Mon sexe réagit en la voyant lovée sur le canapé, nue, même si, soyons honnêtes, il y a très peu de poses chez Bridget qui me laissent indifférent.

Elle profite d'une rare journée de congé après ses réunions du matin, et nous avons passé tout l'après-midi dans une chambre d'hôtel à la périphérie d'Athenberg. Si quelqu'un se montre curieux,

il apprendra que Bridget s'offre une journée de spa, mais en réalité, nous n'avons fait que baiser, manger et baiser encore. C'est ce qui se rapproche le plus d'un vrai rencard, pour nous.

– Attention à ne pas me taquiner, Princesse, à moins que tu ne veuilles voir une verrue orner ton portrait, je la menace.

Elle sourit, et ce sourire me fait l'effet d'un coup de poing dans le ventre.

Je ne me lasserai jamais de ses sourires. De ses vrais sourires, pas de ceux qu'elle affiche en public. J'ai vu Bridget nue, en robe de soirée et en lingerie, mais elle n'est jamais aussi belle que lorsqu'elle est elle-même, dépouillée de tous les artifices que son titre l'oblige à porter.

Elle se retourne et appuie son menton sur ses mains qui reposent sur l'accoudoir du canapé.

– Tu ne ferais pas ça. Tu es beaucoup trop perfectionniste dans ton art.

– On verra bien.

Mais elle a raison. Je suis un perfectionniste en matière d'art, et l'œuvre sur laquelle je travaille est peut-être ma préférée jusqu'à présent, si j'excepte son portrait du Costa Rica qui a finalement brisé mon blocage artistique.

– Hmm, voyons voir. Je vais ajouter un troisième téton ici... une verrue poilue là...

– Arrête ! s'esclaffe Bridget. Si tu veux me coller des verrues, mets-les au moins dans un endroit discret.

– D'accord. Sur le nombril.

Cette fois, c'est moi qui éclate de rire quand elle me lance un oreiller.

– Des années à ronchonner, et soudain tu fais des blagues.

– J’en ai toujours fait. C’est juste que je ne les exprimais pas à voix haute.

Je rajoute un plus d’ombre dans ses cheveux. Ils lui tombent dans le dos, suivant la courbe gracieuse de son cou et de ses épaules. Ses lèvres entrouvertes dessinent un petit sourire et ses yeux pétillent de malice. J’ai beau m’efforcer de rendre mon esquisse au fusain fidèle à son modèle, jamais je ne parviendrai à l’égaliser.

Un silence confortable s’installe entre nous, moi dessinant, Bridget me regardant avec une expression douce et alanguie.

Je suis plus détendu que je ne l’ai été depuis longtemps, même si l’idée que quelqu’un soit venu fouiner dans ma maison d’hôtes ne cesse de me tourner dans la tête. J’ai amélioré le système de sécurité et ajouté des caméras camouflées qui alimentent directement un flux auquel je peux accéder depuis mon téléphone. Rien d’extraordinaire ne s’est produit jusqu’à présent, j’attends le prochain mouvement de mon adversaire.

Pour l’instant, je profite de l’un des rares moments que Bridget et moi pouvons passer ensemble sans craindre que quelqu’un nous surprenne.

– Est-ce que tu as montré tes dessins à quelqu’un ? demande-t-elle au bout d’un moment.

Le crépuscule approche et la lumière dorée de la fin d’après-midi la baigne d’une lueur d’un autre monde.

– Je te les montre, à toi.

– À part moi.

– Non.

Même Christian n’a pas vu mes croquis, ni mon ancien thérapeute.

Bridget relève la tête, surprise.

– Alors je suis...

– La première personne à qui je les montre ? Oui.

Je me concentre sur la fin de mon esquisse mais je sens le poids de son regard sur mon visage.

– Monsieur Larsen.

– Oui ? je réponds d’une voix enjôleuse, ayant capté la note sensuelle dans sa voix.

– Viens par ici.

– Tu me donnes des ordres ?

Bridget affiche un autre sourire.

– Peut-être. J’ai des problèmes et j’ai besoin de ton aide.

Je repose mon crayon en soupirant.

– Tu n’as pas de problème. Tu es un problème en soi.

Je me dirige vers le canapé. Elle pousse un petit cri quand je la soulève et l’installe sur mes genoux. Mon membre vient se loger contre son entrejambe, dont il n’est plus séparé que par le tissu de mon slip.

– Je suis là. Alors ?

– Alors... (Elle se redresse sur les genoux pour pouvoir retirer mon slip.) Il faut que tu m’aides. Je suis un peu tendue.

J’ai le souffle coupé quand elle se jette sur mon sexe.

– Tu es insatiable.

Pour quelqu’un de si royal en public, Bridget est un feu d’artifice dans la chambre à coucher. Ou dans le salon, sous la douche ou sur le plan de travail de la cuisine.

Son sourire s’élargit.

– Tu aimes ça.

Mon gloussement se transforme en gémissement quand elle prend une cadence exquise.

– Oui, Princesse. C’est vrai.



Je prends presque autant de plaisir à voir son visage rougir d'excitation qu'à sentir son sexe se resserrer autour du mien.

Une demi-heure plus tard, alors que nous sommes tous les deux essoufflés et rassasiés, allongés sur le canapé, je passe un bras autour d'elle. Ce sont ces moments-là que je préfère avec Bridget, les moments paisibles où nous pouvons simplement être ensemble. Nous en avons si peu.

– Comment tu t'es fait ça ? demande-t-elle en passant les doigts sur la cicatrice de mon sourcil. Tu ne m'en as jamais parlé, de celle-là.

Je caresse distraitement le bras de Bridget.

– Un choc contre une table. Ma mère était dans une colère noire et elle m'a donné un coup de poing dans le dos. Je suis tombé. Heureusement que je ne me suis pas cogné l'œil, sinon tu baiserais avec un pirate.

Bridget ne sourit pas de ma tentative de plaisanterie. Non, elle passe à nouveau ses doigts sur la cicatrice avant d'y poser les lèvres dans un doux baiser, comme elle l'a fait pour les cicatrices de mon dos au Costa Rica.

Je ferme les yeux, le cœur lourd.

J'ai plus souvent parlé de ma mère à Bridget qu'avec n'importe qui d'autre, y compris mon ancien thérapeute. Ce n'est plus si difficile, mais il faut dire que Bridget a le don de me faciliter les choses, même les plus difficiles.

Se détendre. Parler. Rire. Des choses simples qui me permettent de me sentir à nouveau presque humain.

– Il t'arrive de penser à retrouver ton père ? demande-t-elle. Pour tourner la page.

– Est-ce que j'y ai pensé ? Oui. Est-ce que j'ai agi dans ce sens ? Non.

Si je le voulais, je pourrais retrouver mon père demain. Christian m'a dit plus d'une fois qu'il lui suffirait d'appuyer sur quelques boutons pour dénicher cette information pour moi, mais cela ne m'intéresse pas.

– Je n'ai aucun intérêt à le rencontrer. Parce qu'alors, je me ferai probablement arrêter pour meurtre.

Mon père est une merde et, à mes yeux, il n'existe pas. Tout homme capable de laisser une femme en plan comme il l'a fait ne mérite pas d'être connu.

Même si tout ce que je voulais, c'était une famille, je préférerais manger des clous plutôt que de gaspiller de l'énergie à le chercher.

– C'est incroyable de voir à quel point nos parents façonnent notre vie, déclare Bridget. Avec leurs choix, leurs souvenirs, leurs héritages.

Une ombre de tristesse traverse ses yeux et je sais qu'elle pense à ses parents. Sa mère morte en couches, son père quelques années plus tard, et elle a dû faire son deuil, enfant, sous le regard de millions de personnes.

Je me souviens d'avoir vu une photo d'elle marchant derrière le cercueil de son père, petite fille, le visage crispé parce que, à l'évidence, elle tentait de retenir ses larmes, et je m'étais dit que même si j'avais une situation familiale merdique, au moins je pourrais pleurer à l'enterrement de mes parents.

– Je pense que si j'ai tellement peur d'être reine, c'est en partie parce que j'ai peur de ne pas être à la hauteur de l'héritage de ma mère. De la décevoir d'une manière ou d'une autre. (Bridget fixe le plafond, l'air pensive.) Je ne l'ai jamais rencontrée, mais j'ai lu et regardé toutes les interviews sur lesquelles j'ai pu mettre la main. Les vidéos privées, les histoires du personnel et de ma famille... Elle

était la princesse, la fille et la mère parfaites. Elle aurait fait une grande reine. Meilleure que moi. Mais je l'ai tuée.

Elle s'interrompt et je devine, ne me demandez pas comment, que c'est la première fois qu'elle prononce ces mots.

Un profond chagrin me transperce le cœur, qui ne fait que croître lorsque je vois les larmes qu'elle retient.

Je me redresse et prends son visage dans mes mains.

– Bridget, tu n'as pas tué ta mère, tu comprends ? Tu étais un bébé. Tu n'es pas coupable de ta naissance.

– Je n'étais pas prévue au programme, s'obstine-t-elle, alors qu'une larme coule sur sa joue. La grossesse de ma mère était accidentelle. Si je n'avais pas été là, elle serait encore en vie, elle serait reine et tout irait mieux pour tout le monde.

Putain ! Quelque chose se brise dans ma poitrine, assez fort pour m'alarmer si je n'avais pas déjà été aussi déchiré par Bridget. Il existe très peu de choses au monde que je suis incapable de supporter, mais les pleurs de Bridget en font partie.

– Pas pour moi, je réplique. Ni pour tes amis, ni pour ta famille, ni pour aucune des personnes que tu as touchées dans leur vie. Ta mère a fait le choix de t'avoir, et personne ne te blâme pour ce qui lui est arrivé. Elle a été victime d'un problème médical qui aurait pu arriver à n'importe qui. Ça n'a rien à voir avec toi.

– Je sais.

Comme sa voix se fissure, je la serre plus fort, brûlant qu'elle comprenne. Je ne sais pas pourquoi c'est si important. Je sais juste que ça l'est.

– Tu te souviens de ce que tu m'as dit pendant la tournée ? Que nous finissons toujours là où nous sommes censés être, or toi, tu étais destinée à être ici.

*Avec moi.*

Bridget laisse échapper un son à mi-chemin entre le rire et le sanglot.

– Monsieur Larsen, je crois que c’est le plus grand nombre de mots que tu m’aies jamais dits en une seule fois.

– Je suis sûr que c’est faux, mais si c’est le cas, j’attends de recevoir une médaille royale.

Elle rit à nouveau et s’essuie les yeux.

– Je suis désolée. D’habitude, je ne craque pas comme ça. Je ne sais pas ce qui m’arrive.

– Pas besoin de t’excuser. Dis-moi juste que tu comprends.

– Oui, murmure-t-elle. Je crois que je comprends.

Je dépose un baiser sur le sommet de son crâne, le cœur encore douloureux. Si seulement elle pouvait se voir comme je la vois.

Belle, intelligente, forte. Parfaite dans tous les domaines qui comptent.

Quand nous quittons la suite, le soleil est descendu sous l’horizon et Bridget a recouvré sa sérénité, même si une pointe de vulnérabilité subsiste dans ses yeux.

Nous rejoignons l’ascenseur en silence, retrouvant nos personnages de princesse et de garde du corps. Mais au tournant d’un couloir, elle s’arrête si brusquement que je manque la percuter.

Les sens en alerte, je scrute la zone à la recherche de menaces visibles.

Pas d’armes. Pas de paparazzis.

Mais ce que je vois est presque pire : les yeux de Steffan, écarquillés par un mélange de surprise et d’inquiétude.

– Bridget ? Qu’est-ce que vous fabriquez ici ?

## BRIDGET

Lord Steffan ! Je ne savais pas que vous étiez de retour en ville.

Mon cœur bat à tout rompre, même si je ne fais rien de mal. Pas à ce moment-là en, tout cas.

– Je... euh, bégaie-t-il, l'air inhabituellement troublé. Une décision de dernière minute. Je n'étais pas censé revenir avant la semaine prochaine, mais j'ai eu une urgence en ville, qui m'a obligé à rentrer immédiatement. Je m'apprêtais à vous appeler demain, une fois que tout aurait été réglé.

Son regard glisse sur sa gauche et je comprends qu'il n'est pas seul.

Une jolie jeune femme, petite aux cheveux noirs bouclés, se tient à ses côtés, le visage rouge et les bras serrés autour de sa taille.

– Votre Altesse.

Elle esquisse une petite révérence, les lèvres figées dans un sourire crispé. Le malaise de Steffan s'accroît de manière visible.

– Voici Malin. Elle m'a ramené en ville.

– Je ne savais pas que les futurs ducs avaient besoin de recourir au covoiturage.

Une pointe de suspicion aiguise le ton par ailleurs neutre de mon garde du corps. Le Rhys enjoué et doux du début de l'après-midi a disparu, remplacé par le garde du corps stoïque et posé que je connais si bien.

– Comme elle retournait en ville de toute façon, c'était logique.

Les yeux de Steffan se posent sur Rhys.

Quelque chose ne colle pas. S'il avait une urgence en ville, pourquoi se trouve-t-il dans un hôtel à la périphérie d'Athenberg à une heure aussi tardive ?

D'un autre côté, ça ne me regarde pas.

Nous sommes tous les quatre dans le hall, à nous regarder avec méfiance. L'ascenseur émet ses bips au loin et l'air conditionné bourdonne avec inquiétude. La tension est forte, à couper au couteau.

– L'hôtel ne se trouve pas en ville, constate Rhys.

Il n'a pas bougé d'un pouce depuis que nous sommes tombés sur Steffan et Malin.

Celle-ci fixe le sol du regard, Steffan se passe une main dans les cheveux.

– J'avais une réunion au restaurant. Et Malin a eu, euh... la gentillesse d'attendre que je termine. Et vous, que faites-vous ici ? ajoute-t-il à mon intention.

Je me rends compte que je ne lui ai pas répondu la première fois qu'il m'a posé la question.

– J'ai réservé une journée au spa. Nous repartons.

J'évite de regarder Rhys, craignant que mon mouvement ne révèle d'une manière ou d'une autre ce que nous avons réellement fait tout l'après-midi.

*Que signifie tourner la tête vers la gauche en eldorrien ? Oh, juste que j'ai baisé avec mon garde du corps dans une dizaine de*

*positions différentes pendant six heures.*

– Bien sûr. Je ne veux pas vous retarder, bredouille Steffan en s'écartant pour me laisser passer.

Mais avant que je me remette en marche, Malin prend la parole :

– Steffan, tu ne voulais pas demander quelque chose à Son Altesse ?

Elle dévisage Steffan qui, les lèvres pincées, soutient son regard. Un échange muet s'établit entre eux avant qu'il ne se tourne vers moi.

– Ce n'est pas dans ces circonstances que je voulais le faire, dit-il, un peu penaud. Mais puisque nous sommes ici, j'ai effectivement quelque chose à vous demander. Veuillez me pardonner si je suis présomptueux, mais... aimeriez-vous être ma cavalière au mariage du prince Nikolai ?

Rhys remue enfin, pour se rapprocher de moi, et sa main glisse vers le pistolet à sa ceinture.

– Je...

De toutes les demandes possibles de la part de Steffan, c'est bien la dernière à laquelle je m'attendais. Nous avons échangé quelques textos polis après notre rendez-vous aux Jardins botaniques royaux, mais nous ne nous sommes pas parlé depuis des semaines et, pour être honnête, je n'ai pas repensé à lui jusqu'à cet instant.

Je subodore par ailleurs que Malin et lui entretiennent une relation plus compliquée qu'il ne le laisse entendre, peut-être même une relation amoureuse. Il n'avait manifestement eu aucune intention de me demander d'être sa cavalière, et elle fixe à nouveau le sol en fronçant les sourcils.

Mais s'ils sont ensemble, pourquoi le pousse-t-elle dans mes bras ?

– J’allais vous appeler demain pour vous le proposer, ajoute Steffan. (Il sourit, et je revois le jeune homme amical et détendu que je connais.) Nous avons parlé de nous retrouver après mon retour et, comme le mariage approche, j’ai pensé que vous aimeriez que nous y allions ensemble. À moins que quelqu’un ne m’ait devancé...

Le mariage de Nikolai et Sabrina a lieu dans un mois et ils doivent revenir ce week-end pour les derniers préparatifs. Je suis demoiselle d’honneur, avec la sœur de Sabrina et sa meilleure amie venue des États-Unis.

– Personne, non.

On s’attend à ce que je vienne accompagnée, mais je n’y ai même pas pensé, trop absorbée par le programme des lettres citoyennes, ma formation et Rhys.

J’hésite, réfléchissant, avant de finalement répondre :

– Je serais heureuse d’être votre cavalière. Merci de me l’avoir proposé.

Rhys se raidit davantage à mes côtés. Steffan se racle la gorge.

– Génial ! s’exclame-t-il. Réglons les détails plus tard, d’accord ? J’ai hâte d’y être.

– Moi aussi.

– Vous formerez un beau couple.

Il y a quelque chose dans la voix de Malin. Une espèce d’avertissement, peut-être ? Ou de l’animosité mêlée à de la tristesse. Je n’arrive pas à mettre le doigt dessus, mais quoi qu’il en soit, Steffan tressaille.

– Merci.

Il me faut convoquer tous les souvenirs de ma formation pour ne pas ajouter un point d’interrogation après ce mot. Qu’est-ce que je suis censée répondre à une telle affirmation ?



Un autre silence gênant s'installe avant que je ne m'excuse enfin et ne laisse Steffan et Malin plantés dans le hall, à se fusiller du regard.

Rhys attend que nous soyons dans l'ascenseur avant de parler.

– Ils baisent.

L'idée m'a bien traversé l'esprit, mais ça n'a pas de sens.

– Tu n'en sais rien.

– Fais-moi confiance. Je sais toujours quand des gens baisent, et c'est leur cas.

Nous venons de quitter l'ascenseur pour gagner le hall.

– Si tu as raison, pourquoi l'a-t-elle encouragé à être mon cavalier au mariage ?

– Je ne sais pas. Peut-être qu'ils aiment faire ça en groupe, répond Rhys sans me regarder.

Il est en rogne. Même s'il ne le dit pas, je le sens et je sais pourquoi.

– J'étais obligée d'accepter, je reprends, une fois en voiture. Tout le monde s'attend à ce que je vienne accompagnée au mariage de Nik.

Edvard et Elin, qui n'ont pas oublié ma recherche d'un mari, en parlent à tout bout de champ, mais ils ne pouvaient pas faire grand-chose en l'absence de Steffan. Maintenant qu'il est revenu...

Davantage de complications en perspective. Moins de temps avec Rhys.

La frustration me noue le ventre.

– Je vois, lâche Rhys d'un ton neutre.

Il n'y a rien de neutre, en revanche, dans le danger qui émane de lui comme une onde de chaleur sur l'asphalte brûlé par le soleil.

Je déteste ne pas pouvoir amener Rhys au mariage et être dans l'obligation de nous cacher et de nous faufiler furtivement partout,

même si la seule chose qui nous sépare est un stupide accident de naissance. Nous sommes au <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle, mais nous pourrions tout aussi bien vivre au <sup>xviii</sup><sup>e</sup>.

Ma frustration s'accroît, jusqu'à me poignarder de l'intérieur.

Comment sommes-nous passés si vite de notre après-midi de rêve à ça ?

– On s'attend toujours à ce que tu te maries bientôt.

Rhys prend un virage à droite, les mains tellement crispées sur le volant que ses phalanges en sont blanches.

– Oui, je murmure.

Ces dernières semaines ont été notre version de la lune de miel, celle où nous pouvions être ensemble sans nous soucier de l'apparition de nuages au loin. Mais l'orage est arrivé, et il est sur le point de lâcher ses pluies torrentielles sur nous.

Je suis la princesse héritière et il est mon garde du corps.

Même si nous avons l'impression de disposer d'une éternité, il va falloir que nous nous séparions un jour... à moins que je ne fasse quelque chose de radical.

Quelque chose que personne n'a jamais fait auparavant.

Comme abroger la loi sur les mariages royaux.

## BRIDGET

Problème : je ne peux pas abroger la loi toute seule. J'ai besoin de soutiens, et mes options sont limitées. Je ne veux pas en parler à Rhys avant d'avoir un plan plus élaboré, et je ne peux certainement pas en parler à ma famille ou à l'un des responsables du Palais. Quant à mes amies à Washington, elles sont trop éloignées de la politique d'Eldorra pour m'aider.

Il ne reste plus qu'une personne en qui je peux avoir confiance.

– Vous voulez quoi ? (Mikaela me dévisage, bouche bée, comme si une deuxième tête venait de me pousser.) Bridget, la loi sur les mariages royaux est presque aussi vieille que le pays lui-même. Il est impossible de l'abroger, surtout avec les députés.

– Ce n'est pas impossible. C'est improbable, je rectifie. Nuance ! Or les choses improbables peuvent arriver si l'on adopte la bonne stratégie.

– D'accord. Quelle est la stratégie ?

– Je ne sais pas encore.

Elle gémit.

– Bridge, c’est absurde. Pourquoi vous donner autant de mal pour renverser une loi ? Je croyais que tout allait bien avec Steffan. Je veux dire, il s’est absenté quelque temps, mais il est de retour et toujours aussi délicieux. Et c’est lui qui vous accompagne au mariage de Nikolai. Ou j’ai raté quelque chose ?

Elle boit une gorgée de son thé, puis repose sa tasse sur la table.

Je me mordille la lèvre. Est-ce que je lui parle de Rhys ? J’ai confiance en Mikaela, mais je me doute de sa réaction, compte tenu de ce qu’elle m’a confié dans mon bureau sur d’éventuelles accointances avec un membre du personnel.

– Cette loi est archaïque, je déclare. Pas seulement pour moi. Pour tous les rois et reines qui viendront après moi. Sans elle, Nikolai serait toujours prince héritier et heureux en ménage avec Sabrina.

– D’accord, mais les lois ne peuvent être abrogées que si le président du Parlement présente la motion et qu’une majorité aux trois quarts vote en sa faveur, souligne-t-elle. À quand remonte la dernière fois qu’ils ont abrogé une loi ?

À quinze ans : le Parlement avait abrogé une loi limitant la vitesse à quatre-vingt-dix kilomètres heure dans tout le pays.

Les statistiques ne sont pas en ma faveur.

– Je me débrouillerai. Vous m’aidez ?

Erhall serait un obstacle, mais je trouverais un moyen de le persuader.

De mauvaise grâce, Mikaela accepte et, pendant la semaine qui suit, je consacre toute mon énergie à l’élaboration d’un plan susceptible de fonctionner. J’analyse toutes les lois abrogées de l’histoire d’Eldorra – il n’y en a pas eu beaucoup – et je me renseigne sur les différents membres du Parlement, que je classe en fonction de la probabilité qu’ils ont de voter la motion. Faute de stratégie concernant Erhall, je le garde pour la fin.

Cependant, ce n'est que lors de mon entretien suivant avec Elin que j'ai un déclic. Quelque chose de si simple que je me sens idiot de ne pas y avoir pensé plus tôt.

– Sa Majesté est ravie que Steffan soit votre cavalier au mariage du prince Nikolai, me dit Elin avec un signe de tête approuvateur. La tournée caritative et le mariage ont été bien accueillis, mais nous voulons continuer sur notre lancée. De plus, nous tenons à nous assurer que tout est en place pour le jour où vous serez couronnée. Rien n'évoque mieux la stabilité qu'un mariage avec un bon et solide partenaire. Or Dieu sait que nous avons besoin de stabilité après l'abdication.

– Je ne vois pas en quoi un mariage influe sur la capacité à gouverner, je réplique en étouffant un bâillement.

J'ai veillé tard la nuit précédente pour faire des recherches, et j'en paie le prix ce matin.

– Cela affecte l'opinion publique, Votre Altesse, déclare Elin d'un ton qui suggère que j'aurais déjà dû le savoir. Tout le monde est tributaire de l'opinion publique. Même la famille royale.

Je me fige.

– Que venez-vous de dire ?

Elle hausse un sourcil.

– Tout le monde est tributaire de l'opinion publique. Même la famille royale.

Une ampoule s'allume dans ma tête, si bien que je bondis presque de ma chaise, surexcitée.

– Elin, vous êtes un génie ! je m'écrie. Un génie absolu. Vous méritez une augmentation immédiate.

– Parfait. Veuillez en informer Sa Majesté la prochaine fois que vous lui parlerez. (Elle consulte sa montre.) C'est tout ce que j'ai pour aujourd'hui, à moins que...

Je suis déjà debout, me dirigeant vers la porte.

– Non. Cette réunion a été très intéressante. On se voit la semaine prochaine.

Je m'engage presque en courant dans le couloir.

– Votre Altesse, rappelez-vous que les princesses ne courent pas ! me lance Elin.

Je ne tiens aucun compte de sa remarque. Les idées se bousculent si vite dans ma tête que je n'arrive pas à les suivre. Certaines sont plus tordues que d'autres, mais l'une d'entre elles au moins doit fonctionner. Il le faut.

Les élections législatives ont lieu à l'automne et je bénéficie encore de l'opinion favorable que m'a value la tournée. Si j'arrive à convaincre le peuple de soutenir une abrogation...

Je me heurte à un mur de brique.

– Waouh ! Où tu cours comme ça ?

La voix amusée de Rhys coupe court à mes réflexions, il m'attrape par les bras pour m'arrêter.

Je souris, le cœur en émoi à sa vue.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

Nous n'avons pas rendez-vous, mais les horaires sont une notion fluctuante.

– Je me suis dit que j'allais explorer les lieux. Voir s'il se passe quelque chose d'intéressant ou si une princesse a besoin d'être protégée.

Il esquisse un petit sourire taquin.

– Hmm, je dis en adoptant une expression pensive. En ce qui concerne la protection, je ne sais pas trop, mais je pense à certaines choses qui pourraient t'intéresser.

Même s'il n'y a personne dans le hall, nous parlons à voix basse. Quelques secondes d'intimité.

Les yeux de Rhys deviennent de l'argent en fusion.

– Ah oui ? Comme quoi ?

– Comme une visite de la salle du trône, je réponds en reculant d'un pas lent jusqu'à la porte menant à l'espace de cérémonie.

Après un rapide coup d'œil aux alentours, nous entrons.

J'avais prévu de réfléchir à la manière dont je pourrais amener la population eldorrienne à soutenir une abrogation, mais ça peut attendre. Je n'ai pas vu Rhys de la journée.

– Voilà donc à quoi ressemble une salle du trône.

Rhys contemple l'espace somptueux. Avec ses lustres de cristal massifs, son épais tapis et ses tentures murales pourpres, ses ornements dorés, c'est la pièce la plus extravagante du Palais, mais nous ne l'utilisons qu'à l'occasion de cérémonies d'adoubement ou de réceptions officielles. Personne n'y entre à moins d'y être convié.

– Ça ressemble exactement à l'image que je me fais d'une salle du trône.

– Ne fais pas comme si tu n'avais pas étudié chaque pièce du Palais dans ses moindres recoins.

Rhys m'adresse un lent sourire, et mon ventre fait un petit salto.

– Tu crois bien me connaître.

– En effet.

Il s'approche de moi jusqu'à ce que nous ne soyons plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre.

– Hmm... Donc tu sais ce que je vais faire maintenant ?

Je retiens mon souffle.

– Dis-moi... ?

Il se penche et chuchote :

– Je vais t'asseoir sur ce joli petit trône, là-bas, et manger ta jolie chatte jusqu'à ce que tu me supplies d'arrêter.

J'éclate de rire. Il me soulève et me jette sur son épaule aussi facilement que si j'étais une poupée de chiffon.

– On n'a pas le droit ! Personne ne s'assoit sur le trône à part le monarque.

Rhys m'installe sur le fauteuil d'or et de velours.

– Un jour, il sera à toi. Autant t'y habituer. Quel effet ça te fait ?

– Je...

Je regarde autour de moi. La pièce paraît différente vue d'ici. Plus grande, plus intimidante.

– C'est étrange. Et effrayant. Mais... pas aussi effrayant que je le pensais.

Dans mon esprit, le trône était si grand que je pensais ne jamais pouvoir m'y adapter, mais maintenant que j'y suis assise... la tâche semble à ma portée.

– Parce que tu es prête, affirme Rhys comme si c'était une évidence. Tu es une putain de reine, et ne laisse personne te dire le contraire. Y compris toi-même.

Un sourire naît sur mes lèvres.

– Si jamais tu abandonnes le métier de garde du corps, tu feras un malheur en tant que coach de motivation.

Il s'esclaffe.

– Je ne cherche pas à te motiver, je constate juste l'évidence. Le trône est fait pour toi. Maintenant... (Il s'agenouille devant moi et m'écarte les cuisses.) Comment puis-je vous servir, Votre Altesse ?

Je suis submergée par une bouffée de chaleur quand il baisse ma culotte. Mon poulx s'emballe, mélange de désir et d'inquiétude.

– Rhys, je murmure, on va se faire pincer.

Le risque est infime, mais il n'est pas nul. Son sourire de loup me fait frémir.



– Alors on ferait mieux de s'arranger pour que ça en vaille la peine. N'est-ce pas, Princesse ?

Je n'ai pas le temps de répondre, car il pose mes jambes sur ses épaules, plonge la tête entre mes cuisses et toutes mes protestations sont oubliées.

Rhys me dévore avec la soif d'un homme perdu dans le désert, suçant mon clitoris et enfonçant sa langue en moi tant et si bien que ma vision se trouble. Je me tortille en gémissant, glissant à moitié du trône. Seules mes jambes sur les épaules de Rhys et ses mains qui me tiennent par les hanches m'empêchent de tomber.

*Trop. Pas assez. Partout. Plus.*

Je n'arrive plus à penser correctement.

Mes gémissements résonnent à travers la pièce, rebondissant sur les tapisseries et les portraits des rois et reines d'autrefois, qui posent tous sur moi leur regard désapprobateur pendant que, sur le trône, mon garde du corps me donne du plaisir jusqu'à me faire perdre conscience.

Chaque fois qu'il aspire mon clitoris, je crie, submergée par d'innombrables sensations. Je tente de m'éloigner, mais les mains de Rhys emprisonnent mes cuisses, me contraignant à l'immobilité jusqu'à ce que mon corps convulse et se désagrège.

Avant que je puisse me ressaisir, il est debout et en moi, son grand corps me protège des regards si jamais quelqu'un entre. Son sexe me pilonne si fort que le trône recule à chaque coup de boutoir.

*Dépravé !* C'est même dépravé à l'extrême, mais c'est le cadet de mes soucis. Rhys attrape mes chevilles et place à nouveau mes jambes sur ses épaules, me pliant presque en deux.

– C'est comme ça qu'une reine doit être traitée, dit-il. Tu n'es pas d'accord ?

Ses yeux sombres et avides ne cessent de passer de mon visage à l'endroit où son sexe entre en moi.

Je lâche un gémissement en guise de réponse inintelligible. Incapable de parler. De penser.

Je ne suis que sensation, un feu à l'intérieur et à l'extérieur, et ma dernière pensée cohérente, avant qu'un autre volcan n'entre en éruption et ne me réduise à néant, est : *Parfois, être reine, ça a du bon.*

## RHYS

Notre étreinte dans la salle du trône est notre dernier instant en tête à tête avant l'arrivée de son frère et de sa future belle-sœur. Bridget est emportée dans un tourbillon d'obligations. Si je trouve déjà les mariages normaux fastidieux, les mariages princiers sont hors normes.

Le bon côté des choses, c'est que Bridget n'a pas non plus le temps de voir Steffan. Cet enfoiré est de retour en ville, et l'idée d'un nouveau rendez-vous entre eux m'échauffe le sang.

*Je déraile.* Bon sang, oui, je déraile complètement. Je ne suis jamais allé à plus de trois rendez-vous avec une femme. Aucune ne m'avait suffisamment intéressé. Et maintenant, j'envisage de tuer pour celle-ci.

Bridget m'a vraiment mis la tête à l'envers.

– Reprends-toi, je marmonne en posant avec force un pot de sauce tomate sur le comptoir. Ce n'est qu'un mauvais jour à passer.

Malheureusement, ce n'est pas qu'un jour, parce qu'elle va finir par épouser un noble. Un sang bleu. Quelqu'un qui ne sera pas moi.

La fureur et la douleur m'envahissent, et je me force à me concentrer sur la tâche à accomplir avant de partir en vrille dans cette voie. Cela ne se terminera pas bien, ni pour moi ni pour tout ce qui se trouve dans la cuisine.

Je viens d'allumer la cuisinière quand on frappe à ma porte. Bridget est à une soirée avec le reste des demoiselles d'honneur, ça ne peut donc pas être elle. Qui d'autre viendrait me voir à cette heure de la nuit ?

J'éteins le feu et vérifie la caméra de sécurité.

*Il se fout de ma gueule !*

Je sors de la cuisine, traverse le salon et ouvre la porte d'entrée.

– Qu'est-ce que vous fichez ici ?

Andreas hausse les sourcils.

– Je commence à en avoir assez de vos manières, à Bridget et à vous. Avec elle, passe encore, mais je suis prince et pas vous.

Il y a une note étrange dans sa voix, mais elle disparaît si vite que je me demande si je ne l'ai pas imaginée.

– Si vous vous présentez à ma porte sans prévenir, ne vous étonnez pas de la façon dont je vous accueille. (Mon sourire exprime plus de menace que d'humour.) Réjouissez-vous de ne pas vous être retrouvé face au canon de mon arme.

Andreas lâche un petit rire déçu.

– Et dire que je suis venu ici pour aider.

– J'en doute.

– Contrairement à ce que Bridget a pu vous dire, je ne suis pas méchant. Je veux ce qu'il y a de mieux pour ma famille et mon pays. (Il lisse les poignets de sa chemise.) Par exemple, je trouve admirable que Nikolai ait abdiqué par amour. En fin de compte, c'est lui qui doit vivre sa vie, et il a choisi le bonheur. Tant mieux pour lui.

L'impatience me gagne.

– Vous avez quelque chose à me dire ou vous aimez juste vous entendre parler ?

– J’aime bien m’écouter parler, admet Andreas. En général, c’est parce que je dis la vérité. Mais le mariage de Nikolai m’a amené à m’interroger... Que choisirait Bridget si elle avait le choix ? Son cœur ou son pays ?

Ma main se referme sur la poignée de la porte. Je suis à deux doigts de la lui claquer au nez, prince ou pas.

– Elle n’abdiquera pas. Quel que soit votre plan, ça ne marchera pas.

Le visage d’Andreas exprime brièvement la compassion, mais je ne suis pas dupe.

– Vous avez peut-être raison, mais dans ce cas, je suis désolé pour ma cousine. Coincée dans un mariage de convenance pour le restant de ses jours. C’est une romantique, même si elle essaie de le cacher. Le grand amour, tout ça. Malheureusement, ce n’est pas toujours le lot d’un héritier au trône. Cependant, Steffan Holstein pourrait bien être une exception, reprend-il après une pause. Ils forment un beau couple, vous ne trouvez pas ? (Je serre les dents.) Comme je vous l’ai dit, je me soucie de ma famille et de mon pays. Je veux que tout le monde soit heureux, et même si Steffan semble être un partenaire parfait, Bridget serait bien plus heureuse si elle abdiquait.

Les yeux d’Andreas étincellent.

– De cette manière, vous deviendriez roi, je conclus sans circonvolutions.

Il hausse les épaules.

– Elle n’a jamais voulu être reine de toute façon. Pourquoi ne pas me transmettre le trône ?

– Vous savez, tout cela ressemble à un problème personnel. Pour vous, je précise froidement. Je ne comprends pas pourquoi vous me racontez tout ça.

Le sourire d'Andreas me met sur mes gardes.

– Un contractuel américain qui s'installe dans un autre pays pour devenir le garde du corps permanent d'une princesse ? Je pense que si, vous voyez où je veux en venir.

Il tourne les talons, mais avant de partir, il ajoute :

– Merci de m'avoir accordé votre attention, Monsieur Larsen. Cette conversation a été très instructive.

Bridget a raison. C'est un petit étron satanique, pour ne pas dire dangereux. S'il ne sait pas pour Bridget et moi, il soupçonne au moins mes sentiments envers elle.

Je claque ma porte.

Est-ce que c'est Andreas qui a fouillé dans la maison d'hôtes ? Je ne vois pas quel serait son intérêt, à moins qu'il n'ait espéré trouver ici quelque chose d'incriminant sur Bridget, mais dans ce cas, il en a été pour ses frais.

Quelle peine encourt-on pour un coup de poing dans la face d'un prince ? Quelle qu'elle soit, elle en vaudrait probablement la peine.

Mon téléphone sonne et je décroche sans regarder l'identité de l'appelant.

– Quoi ? j'aboie.

C'est probablement encore Christian, qui m'appelle pour me gâcher encore plus l'humeur.

– Je t'appelle au mauvais moment ? lance la voix amusée de Bridget à l'autre bout de la ligne.

Je me détends aussitôt et relâche mon souffle. Puis m'adosse au mur.

– Je ne pensais pas que c’était toi, Princesse. Tu n’es pas censée être à la fête des demoiselles d’honneur ?

– Si. Mais je me suis fafilée dans la salle de bains. Je ne peux pas parler longtemps, mais le mariage a lieu demain et... (Sa voix baisse d’un ton.) Tu me manques.

Nous nous voyons tous les jours, pourtant je sais ce qu’elle veut dire. Les moments qui n’appartiennent qu’à nous me manquent aussi.

– Tu me manques aussi, Princesse. (Je souris, un vrai sourire cette fois.) Est-ce que j’ai la moindre chance de parvenir à te convaincre de te fafiler par la fenêtre de la salle de bains pour qu’on puisse finir la nuit en beauté ?

Son petit rire se mue en grognement, puis en petit cri. Je me mets à rire, moi aussi.

– Tu viens de grogner ?

– Non.

– Ça ne fait pas très princesse.

– Je n’ai pas grogné. De toute façon, je ne peux pas me fafiler par la fenêtre. On est au deuxième étage.

Je vois presque son visage flamboyer à l’autre bout de la ligne. Elle est vraiment adorable.

– Le deuxième étage, ce n’est pas si haut.

Bridget soupire.

– Facile à dire pour toi. Ce n’est pas toi qui risques de mourir.

– Crois-moi, Princesse. Je préférerais mettre fin à mes jours plutôt que de te demander de faire quelque chose où tu risquerais de te blesser.

Je n’ai pas eu l’intention de prononcer ces mots. Ils sont sortis naturellement, comme s’ils étaient là depuis toujours, attendant le bon moment pour se faire connaître.

Or, je n'en suis ni bouleversé ni gêné, même si ces paroles se rapprochent trop d'une confession pour mon bien-être. Elles me semblent justes.

Tout me semble juste avec Bridget.

– Je sais, dit-elle, d'une voix si douce et si chaude qu'elle aurait tout aussi bien pu être là, à côté de moi, en train de me caresser. Je te fais confiance.

Un silence pesant tombe, et mon cœur se met à battre la chamade, comme pour m'avertir de ne pas commettre d'erreur.

– On en a parcouru du chemin, hein ? je lâche, brisant enfin la tension avant de faire – ou de dire – quelque chose que je regretterais, qu'aucun de nous n'est prêt à reconnaître. Depuis nos bagarres de chien et chat jusqu'à nos parties de baise comme...

– Rhys !

– Quoi ? Tu me laisses te manger la chatte sur le trône, mais je ne peux pas dire le mot « baise » ?

– Tu es impossible, commente-t-elle, amusée, ce qui adoucit son ton de reproche. Je...

J'entends au loin un coup frappé à la porte, suivi de voix étouffées. Bridget a dû couvrir le téléphone de sa main.

– Désolée, c'est Sabrina, reprend-elle d'une voix plus claire. Je dois y aller, mais on se voit demain. (Sa voix s'adoucit encore.) Bonne nuit, Monsieur Larsen.

– Bonne nuit, Princesse.

J'attends qu'elle ait raccroché pour le faire à mon tour.

Je reste là un long moment, l'esprit rempli d'images d'une certaine blonde, tout en observant la maison d'hôtes royale à Eldorra, en me demandant comment j'ai bien pu en arriver là où j'en suis.



## BRIDGET

– Tout va bien ? me demande Sabrina quand je sors de la salle de bains.

Elle a frappé pour prendre de mes nouvelles, et je me rends compte que je me suis éclipsée depuis près d'une demi-heure.

– Oui. J'ai juste dû m'occuper d'une préparation de dernière minute pour un événement de la semaine prochaine, je bredouille, honteuse de la facilité avec laquelle je mens. Pardon.

– Pas besoin de t'excuser. Au moins toi, tu es réveillée.

Sabrina me désigne sa sœur et sa meilleure amie, assoupies sur le canapé, devant *Le diable s'habille en Prada*.

Je m'esclaffe doucement.

– Nous ne devrions pas tarder à aller nous coucher. Tu as une grosse journée demain.

– Tu as sans doute raison. Je n'arrive pas à croire que c'est imminent. (Sabrina tripote sa bague de fiançailles, l'air accablée et un peu perdue.) C'est surréaliste. Je voulais un petit mariage, et puis...

– Tu as droit à un véritable cirque, je termine sa phrase en m’asseyant à côté d’elle sur le canapé. Bienvenue dans la famille royale. Même si Nik a abdiqué, il est toujours une personnalité de sang royal, et tout ce qu’il fait reflète la Couronne.

– Je sais. J’espère juste ne pas me ridiculiser, marmonne Sabrina en m’adressant un sourire nerveux. Bridget, je sais qu’on ne se connaît pas très bien, mais je voulais te remercier d’avoir accepté de faire partie de mon cortège. Vraiment. Cela signifie beaucoup pour moi.

– C’est normal. Tu vas devenir ma belle-sœur.

Quand Nikolai m’a parlé pour la première fois de son abdication, je lui en ai voulu. Je n’en suis pas fière, mais c’est comme ça. S’il n’avait pas rencontré Sabrina, il serait toujours prince héritier et je vivrais ma vie à New York.

Toutefois, avec le recul, je me rends compte que je ne reviendrais pas à ma vie aux États-Unis, même si je le pouvais. Elle n’a été qu’une illusion de liberté, rien d’autre. J’ai été piégée dans la même monotonie quotidienne de faux-semblants et d’événements abrutissants. Être princesse héritière s’accompagne de plus de règles et d’une cage plus étroite, mais aussi d’un but plus important, et c’est quelque chose qui a toujours manqué à ma vie.

D’une manière ou d’une autre, en cours de route, je me suis habituée à mon nouveau rôle. Il me faudra un certain temps avant d’y être totalement à l’aise, mais j’y arriverai.

– Oui. Et ton amie aussi, j’espère, ajoute Sabrina qui serre ma main. J’aime Nikolai et je mentirais si je disais que je ne suis pas heureuse de son abdication. Mais je sais aussi quel énorme fardeau cela représente pour toi, et j’en suis désolée.

– Pas besoin d’excuses. Tu n’as rien fait de mal, à part tomber amoureuse.

Je le sais. Je l'ai toujours su. Mais c'est seulement à l'instant où je le dis que tout mon ressentiment à l'égard de Nikolai et de Sabrina s'évanouit.

Ce n'est pas leur faute. Il n'y a pas de mauvais choix. Si Nikolai avait choisi le trône plutôt que Sabrina, sa décision aurait été terrible pour lui, mais également compréhensible. Choisir Sabrina est légitime aussi. L'amour ou la patrie. Un choix impossible quand l'avenir d'une nation repose sur vos épaules.

La seule chose à blâmer, c'est le système qui l'a obligé à choisir.

– Mon frère t'adore, je reprends.

Nikolai et moi ne sommes pas très proches, mais je le connais assez pour voir la différence. Il se transforme dès qu'il est avec Sabrina, il est plus heureux, et je ne pourrai jamais lui en vouloir.

Le visage de Sabrina s'illumine, effaçant une partie du stress qui le hante.

– Parfois, j'ai encore l'impression de vivre un rêve, admet-elle. Rencontrer quelqu'un qui me voit telle que je suis, avec mes défauts, et qui m'aime cependant. (Elle exerce une nouvelle pression sur ma main.) J'espère que tu trouveras ce genre d'amour un jour. Que ce soit avec Steffan ou avec quelqu'un d'autre.

Il y a plus de sagesse dans ses yeux que ses vingt-cinq ans pourraient le laisser supposer.

*« Crois-moi, Princesse. Je préférerais mettre fin à mes jours plutôt que de te demander de faire quelque chose où tu risquerais de te blesser. »*

Je me force à sourire.

– Un jour.

Mais plus tard dans la nuit, les yeux fixés au plafond en pensant à Rhys, à Steffan et à mes projets (très incertains) pour abroger la loi sur les mariages royaux, je ne peux m'empêcher de me

demander s'il n'y a de la place que pour un seul *happy end* dans ce royaume... et s'il n'est pas déjà trop tard pour le mien.

## RHYS

Comme prévu, le mariage du prince Nikolai et de Sabrina provoque une véritable folie. La moitié des routes sont fermées, des hélicoptères survolent la ville pour capturer des images aériennes du cortège et des milliers de personnes se pressent dans les rues, impatientes de voir ce conte de fées transposé dans la vie réelle. La presse est venue du monde entier, couvrant sans relâche le moindre détail, de la longueur de la traîne de la robe de mariée de Sabrina à la liste des invités de marque. Les seuls journalistes autorisés à pénétrer dans l'enceinte de la cérémonie sont ceux du journal national et de la chaîne de télévision d'Eldorra, qui ont obtenu l'exclusivité de la couverture, mais cela n'empêche pas les autres de se battre pour avoir la meilleure vue à l'extérieur de l'église.

Bridget passe la journée à courir partout pour faire ce que font les demoiselles d'honneur. Pendant qu'elles se préparent dans la suite nuptiale, je monte la garde dans le couloir avec Joseph, le garde du corps de Sabrina, qui est également un contractuel

américain, Nikolai ayant renoncé à ses droits sur la garde royale en abdiquant.

N'écoutant que d'une oreille Joseph raconter les exploits de son précédent client – ce qui n'est pas très professionnel, mais je ne suis pas son patron –, je surveille les environs. Les incidents susceptibles de faire capoter un grand jour comme celui-ci ne manquent pas.

Heureusement, tout semble calme. La porte s'ouvre bientôt et Sabrina sort, radieuse dans sa robe blanche et son voile. Les demoiselles d'honneur la suivent, Bridget ferme la marche.

Elle porte la même robe vert pâle que les autres demoiselles d'honneur, mais elle rayonne comme aucune d'elles. Mes yeux s'attardent sur l'ombre de son décolleté et sur la façon dont la robe épouse ses hanches, avant de remonter jusqu'à son visage. Là, mon souffle reste bloqué dans ma gorge.

La moitié du temps, je n'arrive pas à croire qu'elle est réelle.

Au moment où elle passe devant moi, Bridget m'adresse un sourire discret, tout en balayant d'un regard appréciateur mon costume et ma cravate.

– Vous êtes bien beau, Monsieur Larsen, murmure-t-elle.

– Vous aussi, je réplique avant de me placer derrière elle et d'ajouter, d'une voix à peine audible : J'ai hâte de t'arracher cette robe, Princesse.

Elle ne répond rien, mais je vois suffisamment son profil pour remarquer la touche rosée sur ses joues. Je souris.

Malheureusement, ma bonne humeur ne dure pas longtemps, car quand le cortège entre dans la salle des mariages, la première personne que je vois n'est autre que ce salopard de Steffan Holstein, assis sur l'un des premiers bancs. Chaussures cirées, cheveux coiffés et yeux fixés sur Bridget.

Je suis persuadé qu'il baise la femme avec qui nous l'avons vu à l'hôtel, mais s'il n'arrête pas de regarder Bridget comme ça, je vais lui arracher la langue et l'étouffer avec.

Je me force à me concentrer sur la cérémonie et non sur les pensées violentes qui grouillent dans mon esprit. Cela ne figure pas dans les instructions d'Elin, et sans doute est-il mal vu d'assassiner un invité de haut rang au milieu d'un mariage royal.

Bridget prend place près de l'autel, je reste dans l'ombre à la manger des yeux. Elle se tient sur le côté, face à moi. Quand Nikolai et Sabrina échangent leurs vœux, elle attire mon regard et m'adresse un autre de ses petits sourires, si subtil que nul ne le remarquerait à moins d'être à l'affût de chacune de ses micro-expressions.

Mes épaules se détendent et ma bouche ébauche un semblant de sourire.

Quelques secondes juste pour nous, volées sous le nez de centaines de personnes dans la plus grande église d'Athenberg.

Une fois la cérémonie terminée, tout le monde se rend à la salle de bal du Palais pour la grande première réception. La seconde réception, plus intime, a lieu à Tolose House, la nouvelle résidence de Nikolai et Sabrina, située à seulement dix minutes de marche du Palais. Seuls deux cents amis et parents proches de la famille ont été invités, la presse n'est pas conviée.

C'est là que les invités se lâchent vraiment... et que je dois regarder Bridget et Steffan danser ensemble. L'une des mains du salopard est posée dans le creux de ses reins et elle sourit à ses propos.

La jalousie me griffe, acérée et impitoyable.

– Ils forment un beau couple, commente Joseph en suivant mon regard. La princesse et le duc. Sortis d'un de leurs contes de fées à

la con. (Il secoue la tête et s'esclaffe.) Dommage qu'elle ne veuille pas d'un homme ordinaire comme toi ou moi. Je baiserais...

– Fais attention à ce que tu vas dire, je le coupe. (Mes mots sont aussi tranchants qu'un rasoir.) Ou ce sera tes dernières paroles.

Steffan est peut-être intouchable, mais Joseph ? Je le taillerais volontiers en pièces et j'utiliserais ses os pour me curer les dents.

Il doit le comprendre, d'ailleurs, car il se tait et s'éloigne légèrement de moi.

– C'était une blague, marmonne-t-il. Tu prends ton job un peu trop au sérieux, non ?

– Montre un peu de respect. C'est la princesse héritière.

*Et tu n'es pas digne de gratter la crotte de ses chaussures.*

Comment Sabrina a-t-elle pu se retrouver avec Joseph comme garde du corps ? Cet homme a le tact d'une brique, même moi je m'en rends compte.

Joseph a l'intelligence de ne plus dire un mot. Il se tient à quelques mètres de moi, l'air hargneux, mais je me moque bien de savoir s'il est vexé. J'ai d'autres chats à fouetter.

La chanson change, pourtant Steffan et Bridget restent sur la piste de danse. Je sais qu'elle se plie aux conventions sociales, mais ça n'ôte rien à mon déplaisir de les voir ensemble, d'autant plus que Joseph a raison : ils forment un couple bien assorti. Bridget, angélique et royale. Steffan, propre sur lui et débonnaire dans son smoking de luxe.

Et puis il y a moi, tatoué et couvert de cicatrices, hanté par les choses que j'ai faites et le sang sur mes mains.

De l'avis général, Steffan est la meilleure option et la plus facile pour Bridget. Son grand-père, le Palais, la presse... tous salivent à l'idée d'une histoire d'amour entre une princesse et un duc.

Je n'en ai rien à foutre.



Bridget est à moi.

Elle n'est pas pour moi, mais je la prends quand même. Ses rires, ses peurs, ses joies et ses peines. Chaque centimètre carré de son corps et chaque battement de son cœur. Toute à moi.

Et j'en ai assez de la voir dans les bras d'un autre homme.

Quittant mon poste, je traverse la piste de danse, ignorant les protestations de Joseph. J'enfreins toutes les règles du protocole, mais il est tard et la plupart des invités sont déjà trop ivres pour me prêter attention. Je suis un employé, au-dessous de la plupart d'entre eux, et en l'occurrence, cela joue en ma faveur.

– Votre Altesse, désolé de vous interrompre, mais Jules a appelé. Il y a une urgence.

Une nuance sombre s'est glissée dans ma voix par ailleurs égale. Je garde le téléphone de Bridget pendant qu'elle danse, donc l'excuse est plausible.

L'inquiétude se dessine sur son visage.

– Oh non. Ce doit être grave. Elle n'appelle jamais à l'aide. (Elle jette un coup d'œil à Steffan.) Cela vous dérangerait-il terriblement si je...

– Bien sûr que non, répond-il. Je comprends. Je vous en prie, prenez l'appel. Je ne bouge pas.

Il n'y a plus trace du Steffan maladroit et mal à l'aise de l'hôtel.

*Tu m'étonnes que tu ne vas pas bouger !* Peut-être que je pourrais soudoyer un serveur pour qu'il glisse quelque chose dans son verre. Pas assez pour le tuer, juste pour le mettre hors d'état pendant le reste de la nuit.

Je tends son téléphone à Bridget, afin d'accréditer mon mensonge, pendant que nous sortons de la salle de réception, mais je lui glisse :

– Jules n'a pas appelé.

Elle me dévisage, confuse.

– Quoi ? Alors pourquoi...

– Il te collait trop.

Je serre les dents si fort que ma mâchoire en est douloureuse.

Quelques secondes s'écoulent avant que l'expression de Bridget ne s'éclaircisse. Elle jette un coup d'œil autour d'elle, puis murmure :

– Tu sais que je devais danser avec lui.

– Tu as dansé avec lui deux fois.

– Rhys, il est officiellement mon cavalier.

Ce n'est pas la bonne réponse et, à en juger par la grimace de Bridget, elle le sait.

Je m'arrête devant ce que je sais être la bibliothèque, pour y avoir travaillé aux préparatifs du mariage.

– Entre là-dedans, je lui ordonne sèchement.

Je vois Bridget déglutir avec difficulté, mais elle obéit sans discuter.

Je la suis à l'intérieur et, sur un léger déclic, verrouille la porte derrière nous. La pièce est vide pour l'heure à l'exception d'un tapis, d'une table et d'un grand miroir. Les lumières sont éteintes, mais le clair de lune filtre assez à travers les fenêtres pour que je puisse apercevoir l'expression méfiante de Bridget.

– Je te l'ai dit, j'étais obligée, déclare-t-elle. Tout le monde s'attend à ce que je vienne avec un cavalier, et il aurait été bizarre de ne danser avec lui qu'une seule fois.

– Arrête de dire le mot « cavalier ».

La douceur menaçante du mot la fait frissonner.

Je m'approche de la table près de la fenêtre et je m'appuie dessus tout en observant Bridget de mes yeux sombres.

La possessivité et la colère m'envahissent, colère qui n'est pas dirigée contre elle mais contre notre situation et un monde où nous

sommes obligés de nous cacher comme des criminels. Je déteste devoir la cacher, nous cacher. Je veux que le monde sache qu'elle est à moi et à moi seul. Je veux me tatouer dans sa peau et m'y enfoncer si profondément qu'elle ne pourra jamais m'extraire de son être.

– Enlève ta robe.

– Rhys...

– Enlève. Moi. Ça.

J'entends le souffle court de Bridget à l'autre bout de la pièce, mais elle ne réplique rien. Non, elle tend la main derrière elle et s'exécute, en gardant ses yeux rivés aux miens tout le temps.

À part nos respirations bruyantes, le glissement métallique de la fermeture Éclair est le seul son à rompre le silence.

Je demeure immobile, les muscles tendus.

Certes, je ne peux pas la revendiquer comme je le veux à l'extérieur de ces murs, mais ici, maintenant, quand il n'y a que nous ?

Je vais la prendre jusqu'à ce que nous soyons tous les deux complètement détruits.

## BRIDGET

Ma robe forme un tas autour de mes chevilles : je ne suis plus qu'en string et soutien-gorge en dentelle. Des tremblements me secouent, fruits de mon impatience ou du léger froid ambiant, je ne sais pas trop. Probablement un mélange des deux.

La silhouette de Rhys se découpe à contre-jour sur le clair de lune, si bien que je ne peux pas voir son visage, en revanche, je sens la chaleur de son regard sur moi. Sombre et possessif comme le toucher d'un amant, il laisse dans son sillage une délicieuse traînée de chair de poule.

J'humecte mes lèvres, mourant d'envie de le toucher, mais sachant qu'il est dans mon intérêt de ne pas bouger jusqu'à ce qu'il me demande le contraire.

– Le soutien-gorge. Enlève-le.

Deux secondes plus tard, la dentelle blanche rejoint la soie verte sur le sol.

Je veux enlever ma culotte, mais un grognement grave interrompt mon geste.

– Je ne t’ai pas dit de faire ça. (Les yeux de Rhys s’attardent sur mes seins et mes tétons, déjà si durs, se mettent à me picoter davantage.) Garde ta culotte, tes gants et tes talons, ajoute-t-il, toujours sur ce ton faussement doux. Et viens à quatre pattes jusqu’à moi.

Je hoquette, choquée, mon cœur s’emballe.

Je n’ai jamais rampé devant quelqu’un, et encore moins presque nue. Même si je n’étais pas la future reine, c’est dégradant. Humiliant. Dépravé.

Et pourtant, je n’ai jamais été aussi excitée.

Je me mets à quatre pattes, frissonnant à nouveau en rencontrant la fraîcheur du parquet sous ma peau nue.

Et je commence à avancer.

La pièce n’est pas très grande, mais mon impatience la rend immense. À mi-chemin, je me vois dans le miroir en pied fixé au mur. Je vire au rouge pivoine.

Je porte encore les gants qui me montent jusqu’aux coudes et font partis de ma tenue de demoiselle d’honneur. Associés en tout et pour tout à mes talons et à mon string, ils paraissent obscènes.

Ma respiration se fait plus saccadée. Je suis tellement mouillée que mes cuisses glissent l’une contre l’autre. Quand j’atteins Rhys, je dégouline.

Je m’arrête à ses pieds et lève les yeux. Je le vois plus clairement maintenant, mais son expression reste indéchiffrable, à l’exception du feu qui brûle dans ses yeux.

– C’est bien.

Il attrape mes cheveux dans son poing et se sert de son autre main pour ouvrir son pantalon. Son membre jaillit, épais et dur, le gland gonflé, où pointe une goutte annonciatrice de son plaisir.

Mon Dieu, il faut que je le goûte. Personne ne m'a jamais autant excitée que lui. Chaque mot, chaque contact, chaque regard. Je veux tout.

Je lève vers lui des yeux suppliants.

Rhys n'a pas fini d'acquiescer que je le prends dans ma bouche, savourant ses gémissements et la façon dont il tire mes cheveux pendant que je lèche et suce avidement.

– Que dirait ton peuple s'il te voyait, Princesse ? grogne-t-il, enfonçant sa bite jusqu'à ce qu'elle touche le fond de ma gorge. À ramper et t'étouffer sur la queue de ton garde du corps ?

Je bafouille, les yeux pleins de larmes tant il est gros. Ma réponse est inintelligible et je glisse une main entre mes jambes, mais avant que j'aie le temps de me toucher, Rhys me soulève et prend ma bouche dans un baiser dur destiné à me punir.

Il est toujours en colère contre Steffan. Je le sens sur sa langue, dans la rugosité de ses mains quand il serre mes fesses.

– Tu es plus qu'un garde du corps pour moi.

Il faut qu'il le comprenne, même au milieu du brouillard de notre désir.

– Oui, je sais aussi te faire jouir, dit-il d'un ton caustique. Je parie qu'aucun des poltrons d'aristocrates ne saurait te baiser comme tu aimes.

Je ne mords pas à l'hameçon.

– C'est plus que ça.

C'est la formulation la plus proche de ce que je ressens au fond de mon cœur.

Quelque chose de vulnérable luit dans les yeux de Rhys, et son contact s'adoucit l'espace d'une seconde avant que son visage ne durcisse à nouveau. Il me fait tourner sur moi-même et me penche

sur la table, pressant son corps contre le mien jusqu'à ce que chaque centimètre de lui se fonde dans chaque centimètre de moi.

Il approche sa bouche de mon oreille et entremêle l'une de ses mains à la mienne.

– Je tiens à ce que tu saches quelque chose, Princesse, dit-il de sa voix rauque, tout contre ma peau. Il n'y a pas grand-chose que je veuille proclamer mien dans ce monde. J'ai vu et fait trop de conneries dans ma vie pour croire en l'éternité. Mais toi... (Il saisit mon menton de sa main libre.) Tu m'appartiens. Je me fous de ce que dit la loi ou qui que ce soit d'autre. Tu es mienne. Tu comprends ?

– Oui.

Je serre sa main. Mon cœur et mon corps me font souffrir pour des raisons complètement différentes.

Rhys lâche un souffle rauque et frémissant et se relève. Je suis sur le point de protester quand il m'écarte brutalement les cuisses et descend mon string.

La boule d'anticipation se resserre dans mon ventre.

– Il y a autre chose que tu dois savoir.

Il passe deux doigts dans mon intimité trempée avant de me les enfoncer dans la bouche, pour m'obliger à me goûter. Je laisse échapper un gémissement malgré moi quand je sens cette saveur inconnue sur ma langue.

– Je n'aime pas que d'autres personnes touchent à ce qui m'appartient. Surtout quand il s'agit d'un « cavalier » qui n'est pas moi.

À la seconde où je l'avais dit, je savais que j'aurais des ennuis.

– Mais peut-être que tu as besoin d'une leçon pour bien le comprendre.

Rhys frotte son pouce sur mon clitoris gonflé, avant que sa paume ne vienne frapper l'endroit où se trouvait son pouce. Mon corps tressaille et un cri de surprise et de douleur monte de ma gorge, mais les doigts de Rhys dans ma bouche étouffent le son.

Sa paume se pose à nouveau sur mon sexe, en une claque sonore. Et encore. Et encore.

Je tremble, les yeux noyés de larmes et la sensibilité à fleur de peau. Le monde se réduit à la chaleur palpitante entre mes jambes et à l'homme qui me fait souffrir et me procure du plaisir à parts égales.

– À qui appartient ta chatte ?

Rhys retire ses doigts de ma bouche et m'empoigne un sein.

– À toi, je souffle en m'agrippant si fort au bord de la table que mes phalanges deviennent blanches.

– Répète.

Dur. Exigeant. Autoritaire.

– À toi ! Ma chatte t'appartient.

Ma voix se brise en un sanglot lorsqu'il m'assène une nouvelle claque cinglante sur le clitoris.

– Exact. Elle m'appartient, ne l'oublie jamais.

Une claque. Je pousse un cri strident, essayant à la fois de reculer et de me pousser plus fort contre lui. Je serais bien incapable de dire si j'aime ou si je déteste ce qui se passe, seulement que je mouille et que je brûle, que chaque frottement de mes tétons contre le bois de la table déclenche une nouvelle décharge de chaleur directement dans mon clitoris qui pulse.

– Tu vas encore danser avec ton « cavalier » ?

La voix de Rhys est remarquablement neutre, voire étroitement contrôlée.

Je secoue la tête, les joues ruisselantes de larmes.



– Bien. (Claque.) Tu es trempée, Princesse. (Claque.) Tu devrais voir comme ton clitoris est beau et gonflé en ce moment. Comme s’il me suppliait de le frapper plus fort. (Claque.)

C’en est trop. Les mots, la punition brutale et obscène, le fait que nous fassions cela tout près de l’endroit où se trouvent ma famille et mes amis...

J’explose. Un orgasme dur. Long. Violent. Mes oreilles bourdonnent, mes genoux se dérobent sous moi, une pluie de lumières éclate derrière mes yeux. Je serais tombée par terre si Rhys ne m’avait pas retenue. Le plaisir le plus intense de ma vie déferle sur moi comme un orage électrique. Je baisse la tête pour enfouir mon visage dans mon bras pour étouffer mes cris.

Je suis encore en train de surfer sur les vagues de ma libération quand je sens la langue de Rhys caresser doucement mon clitoris, léchant et apaisant la brûlure jusqu’à ce qu’elle s’estompe.

Je commence à peine à me ressaisir qu’il se relève et me pénètre lentement. Il se retire tout aussi lentement, jusqu’à ce qu’il ne reste plus que le gland à l’intérieur de moi, et fait une pause. J’inspire, mais ma première vraie respiration de la nuit se transforme en un cri quand il replonge soudain en moi sur un coup de boutoir féroce. M’immobilisant en coinçant mes cheveux dans son poing, il me pénètre chaque fois plus profondément. Le contraste entre la douceur de sa pénétration et la fureur sauvage avec laquelle il me baise maintenant me brouille les sens au point que je ne peux plus que m’accrocher désespérément à la table.

Dedans-dehors. Plus fort et plus vite à chaque fois, jusqu’à ce que les picotements à la base de ma colonne vertébrale reprennent vie et que je bascule à nouveau dans le vide.

– Oh, mon Dieu, Rhys !

Il dépose un baiser sur mon épaule, et ses mouvements se font plus saccadés. Il est sur le point de jouir lui aussi.

– C’est ça, Princesse. C’est bien. Jouis pour moi.

Ce que je fais, indéfiniment et sans honte, me brisant en mille morceaux autour de lui.

Et quand Rhys me rejoint dans un grondement sonore, je me demande s’il sait qu’il possède chacun de ces éclats, non seulement de mon corps, mais aussi de mon cœur.

## BRIDGET

Ni Rhys ni moi ne retournons à la réception. Quand il en a fini avec moi, je suis bien incapable de me remettre assez en état pour affronter d'autres personnes. Nous empruntons une porte latérale pour regagner le Palais en douce. Par miracle, personne ne nous voit.

C'est horrible pour une demoiselle d'honneur de partir de bonne heure sans dire un mot, mais la fête touchait déjà à sa fin quand nous nous sommes excusés, et la plupart des gens étaient trop avinés pour remarquer mon absence de toute façon.

En revanche, je me sens mal à l'aise d'avoir laissé Steffan en plan. Je l'appelle le lendemain matin et lui présente d'abondantes excuses, prétextant que l'urgence liée à mon amie avait pris plus de temps que prévu. Et comme je m'en étais doutée, il se montre très compréhensif. Il n'était pas aussi nerveux à la réception qu'à l'hôtel, cependant il s'est montré distrait et je le soupçonne d'avoir été soulagé par mon départ soudain.

– Où êtes-vous allée ? me demande Mikaela dès que j'ai raccroché. Vous avez disparu au milieu de la fête.

Nous sommes dans ma chambre, à réfléchir aux moyens d'inciter Erhall à présenter la motion d'abrogation de la loi sur les mariages royaux.

– Une de mes amies de l'université a appelé pour une urgence.

J'évite son regard en étudiant les résultats des votes parlementaires d'Erhall.

– Vraiment ? dit-elle, à l'évidence sceptique. Même si vous vous trouvez dans des pays différents ?

– Elle avait besoin de conseils sur une question personnelle.

Un autre mensonge. Ils s'accumulent, les uns après les autres, et bientôt je ne pourrai plus m'en extraire.

Je tourne la page avec plus de force que nécessaire.

– Ah, d'accord. (Un soupçon de doute subsiste chez Mikaela, mais elle n'insiste pas.) Je vous pose la question, parce que votre cousin vous cherchait.

Je me fige.

– Andreas ? Il me cherchait à la réception ?

– Oui, il avait visiblement quelque chose d'important à vous dire.

Mon rythme cardiaque s'accélère. *Tu réagis de manière excessive.* Je croyais Andreas déjà parti. Je l'avais entendu prendre congé de Nikolai et Sabrina bien avant que Rhys et moi ne sortions. Ai-je mal entendu, ou est-il revenu pour une raison ou une autre ? Nous a-t-il vus partir, Rhys et moi ? Même si c'est le cas, il ne pouvait pas deviner ce que nous allions faire... à moins qu'il ne nous ait suivis. Enfin, si Andreas avait su, il me l'aurait jeté à la figure à la première occasion, or une journée entière s'est déjà écoulée.

J'ai la tête qui tourne en passant en revue tous les scénarios possibles.

– Vous lui avez dit où j'étais ?

– Non, répond lentement Mikaela. Vu que je l’ignorais. Vous vous souvenez ?

– C’est vrai. Désolée.

Je presse mes doigts sur ma tempe, essayant de remettre de l’ordre dans mes pensées.

– Mon cerveau est grillé. On peut reprendre ça plus tard ?

– Bien sûr. J’ai une réservation pour un dîner bientôt de toute façon. Vous êtes sûre qu’il n’y a rien d’autre ? Vous vous comportez bizarrement depuis des semaines.

L’inquiétude passe sur ses traits pendant qu’elle prépare son sac.

– Oui, je suis juste stressée. J’ai besoin de vacances, je précise en me forçant à rire. On se reparle plus tard. Bon appétit.

Après le départ de Mikaela, je mets de côté mes notes sur Erhall et réponds aux lettres de la semaine des citoyens. Le volume de courrier, tant physique qu’électronique, a tellement augmenté que j’ai dû engager des assistants. Malgré tout, je préfère encore répondre personnellement quand je le peux. En plus, c’est une bonne distraction aux inquiétudes que me cause Andreas.

Je surinterprète sans doute un commentaire anodin de Mikaela. Andreas a pu me chercher pour toutes sortes de raisons, et il a une idée erronée de ce qui est important. Il voulait probablement se plaindre d’avoir été assis à la mauvaise table pour la réception ou quelque chose de ce genre.

J’ai parcouru la moitié de la pile de lettres quand mon ordinateur portable reçoit une notification d’un nouvel e-mail. Je suis sur le point de l’ignorer, mais quelque chose me pousse à cliquer dessus, et ma méfiance s’accroît quand je vois l’adresse de l’expéditeur – une série aléatoire de chiffres et de lettres hébergée par un domaine dont je n’ai jamais entendu parler – et le message d’une ligne.

Pas assez prudente, Votre Altesse.

Je regarde fixement le fichier MP4 joint à l'e-mail. Pas de nom, pas d'indice sur son contenu.

Ne pas ouvrir des fichiers étranges provenant d'expéditeurs inconnus, c'est un principe élémentaire de la sécurité informatique, mais il s'agit d'une adresse que seuls mes proches possèdent. J'en ai une autre pour la correspondance publique.

En même temps, il n'est pas difficile de se procurer une adresse e-mail, même privée. Ma curiosité l'emporte sur mes réticences et je clique sur le fichier.

*Pardonnez-moi, ô dieux de la sécurité informatique.*

La vidéo s'affiche et passe en lecture automatique. Elle est tellement sombre et granuleuse qu'il me faut une minute pour comprendre ce qui se passe, mais quand je comprends, mon visage se vide de son sang.

Agrippée au bord de mon bureau, je visionne avec horreur un clip de Rhys et moi dans la bibliothèque de Nikolai. Même en l'absence de son, c'est accablant : moi penchée sur la table, lui m'agrippant les cheveux et me pilonnant par-derrière.

Il fait si sombre que nous n'aurions pas été reconnaissables si je n'avais tourné la tête au milieu de la vidéo. Le visage de Rhys n'apparaît jamais à l'image, mais ses cheveux, sa taille et sa corpulence ne laissent planer aucun doute sur son identité, et il ne faudrait pas beaucoup de travail d'édition pour nettoyer l'image et l'éclaircir assez pour que tout spectateur puisse savoir exactement qui faisait quoi.

*Je vais vomir.*

Ma peau est chaude et moite, et un étrange bourdonnement m'emplit les oreilles, les questions se succèdent dans ma tête.

*D'où vient la vidéo ? Qui a pu mettre la main dessus aussi rapidement ? Qui savait où chercher ?*

À en juger par l'angle, la caméra se trouvait à l'intérieur de la pièce, même si Nikolai et Sabrina ont toujours affirmé qu'il n'y avait pas de caméras de sécurité dans leurs quartiers privés. Quelqu'un a dû la placer là. Espérait-on surprendre Nikolai et Sabrina en train de faire quelque chose et nous a-t-on attrapés, Rhys et moi, à la place ? Mais pourquoi aurait-on placé une caméra dans une bibliothèque inachevée ? Pourquoi pas dans les chambres ou le bureau ?

Et surtout : que veut l'expéditeur ?

## BRIDGET

Je passe le reste de la semaine sur les nerfs. Je tente de le cacher, mais tout le monde le remarque – Rhys, Mikaela, ma famille. Je mets mon comportement sur le compte du stress, mais je ne suis pas sûre que l'on me croie.

Je n'ai parlé à personne de la vidéo. Pas encore. L'expéditeur ne m'a pas recontactée, et mes réponses à son e-mail ont toutes été rejetées. Je convaincs l'équipe de sécurité de Nikolai et Sabrina de passer leur maison au peigne fin à titre de « mesure préventive », mais ils ne trouvent rien, pas même dans la bibliothèque.

Je devrais me sentir mieux, mais mon anxiété redouble. Quel que soit l'expéditeur, il peut entrer et sortir de l'un des bâtiments les mieux gardés de la ville sans être repéré, et ce n'est pas bon signe. Pas du tout.

Mon principal suspect est Andreas, mais il n'est pas du genre à se cacher. S'il avait eu une vidéo accablante de Rhys et moi, il ne se serait pas privé de me menacer ouvertement avec. Il m'aurait narguée. Probablement fait chanter. Il ne l'aurait pas envoyée pour rester muet ensuite pendant près d'une semaine.



Il m'a cherchée à la réception – je ne sais toujours pas pourquoi, car je ne l'ai pas revu depuis le mariage et il n'a pas essayé de me contacter –, en tout cas, ça s'est produit pendant que Rhys et moi étions à la bibliothèque.

Si ce n'est pas Andreas, qui cela peut-il être ? Et quand la suite va-t-elle tomber ?

Parce qu'il y aura une suite. J'en suis sûre.

– Quelque chose te tracasse, constate Rhys sur le chemin du retour d'une cérémonie d'inauguration d'une boutique solidaire. Ne me dis pas que c'est du stress. Je ne te crois pas.

J'esquisse un faible sourire.

– Tu crois tout savoir.

Il faut que je le dise à Rhys. Il saura quoi faire. Mais quelque chose de mesquin, de stupide, d'égoïste en moi redoute l'effet que ça aura sur nous. S'il découvre que quelqu'un est au courant de notre relation, préférera-t-il rompre ?

D'un autre côté, si je me tais, la vidéo pourrait nous exploser à la figure et je le perdrai de toute façon.

L'indécision me donne des migraines.

– Je sais tout de toi.

Les mots de Rhys roulent sur moi, profonds et pleins d'assurance.

*Dis-lui. Finis-en, comme on arrache un sparadrap.* Sinon, le secret va rester suspendu au-dessus de ma tête pendant Dieu sait combien de temps, comme une guillotine prête à s'abattre.

Mais avant que je puisse aborder le sujet, la voiture s'arrête. J'étais tellement perdue dans mes pensées que je n'ai pas réalisé que nous nous éloignions du Palais au lieu de nous y rendre.

Rhys s'est garé sur le bord de la route, près d'une forêt à la périphérie d'Athenberg. J'y ai campé une fois avec Nikolai, quand

j'étais au lycée – sous haute surveillance, bien sûr –, mais je n'y suis pas retournée depuis.

– Fais-moi confiance, dit-il lorsqu'il remarque ma confusion qui ne fait qu'augmenter à mesure qu'il me conduit dans la forêt.

Un sentier bien net serpente entre les arbres : d'autres personnes ont dû prendre ce chemin, même si la forêt a une entrée principale avec une boutique de souvenirs et un parking.

– Où allons-nous ? je chuchote, pour ne pas rompre le silence respectueux qui règne parmi les arbres.

– Tu verras.

Cryptique comme toujours. Je soupire, à la fois agacée et intriguée.

Une partie de moi veut lui parler de la vidéo maintenant, mais je rechigne à gâcher l'ambiance avant d'avoir découvert la surprise.

*Pardon, pardon*, murmure ma conscience. Je l'ignore.

Une fois arrivée à destination, je ne peux retenir un petit cri.

– Rhys...

Nous nous trouvons dans une clairière absolument déserte, à l'exception d'un grand et magnifique pavillon. Je ne savais même pas qu'il y en avait un dans la forêt.

Mon cœur se serre devant ce rappel sans ambiguïté de notre première fois ensemble.

– Si on se fait prendre, joue l'arrogante, dit Rhys en me tendant une main dont je me saisis avant de le suivre à l'intérieur de la structure en bois. On est assez loin du sentier principal, donc tout devrait bien se passer.

– Comment tu as trouvé cet endroit ? Tu es l'homme qui murmure à l'oreille des pavillons.

Il rit.

– J’avais prévu de faire une randonnée ici un jour et j’ai étudié les cartes des sentiers. Le pavillon n’est pas secret. La plupart des gens sont simplement trop paresseux pour venir jusqu’ici.

– Pourquoi...

Je me tais à nouveau pendant qu’il presse quelques touches de son téléphone et qu’une musique douce envahit l’air.

– On n’a pas pu danser au mariage, dit-il simplement.

– Tu n’aimes pas quand je danse, je réplique, à moitié en plaisantant, pour tenter de masquer l’émotion qui monte dans ma poitrine.

Ce qui s’est passé dans la bibliothèque lors de la réception de Nikolai restera à jamais gravé dans mon esprit.

– J’aime quand tu dances. Mais seulement avec moi.

Il pose sa main libre dans le creux de mes reins.

– Tu ne dances pas.

– Seulement avec toi.

La brûlure s’intensifie.

– Attention, Monsieur Larsen, ou je vais penser que tu m’aimes bien.

Sa bouche se retrousse en un sourire.

– Bébé, on n’en est plus à bien s’aimer.

Les papillons de mon ventre s’envolent et une douce chaleur dorée déferle dans mes veines.

Pour la première fois depuis des jours, je souris.

Je me glisse entre les bras de Rhys et nous nous balançons au son de la musique. J’enfouis mon visage contre son torse pour inspirer son parfum réconfortant.

Nos danses seront toujours les nôtres. Secrètes, privées... interdites.

Une partie de moi chérit ces moments qui n'appartiennent qu'à nous, mais une autre partie souhaite que nous n'ayons pas à nous cacher. Nous ne sommes pas un secret honteux. Nous sommes la plus belle chose de ma vie, et je veux la partager avec le monde comme toutes les belles choses méritent de l'être.

– Où sont parties tes pensées, Princesse ?

Il effleure mon dos de ses doigts et je souris malgré la douleur qui me tord le cœur. Il me connaît si bien.

– Je suis là.

Je relève la tête pour l'embrasser. C'est un baiser lent et doux, pour nous explorer l'un l'autre avec le loisir de personnes qui ont tout leur temps.

Sauf que ce n'est pas le cas.

Le baiser, la musique, le pavillon... Le moment est parfait. Mais comme tous les moments, celui-ci ne peut durer.

Ça finira par s'arrêter, et nous aussi.

\*  
\*   \*   \*

Le lendemain matin, des coups sonores me tirent de mon sommeil.

– Bridget, réveillez-vous !

Je gémis, mon corps résiste et mon cœur s'affole machinalement devant la panique pure qui se dégage de la voix de Mikaela.

– Bridget !

Encore des coups.

– Un instant !

Je m'oblige à sortir du lit et j'enfile une robe de chambre avant d'ouvrir la porte sur les yeux écarquillés et le visage anxieux de Mikaela. Sa peau est plus pâle qu'à l'accoutumée, faisant ressortir

ses taches de rousseur sur son nez et ses joues comme une constellation.

Elle n'habite qu'à quelques minutes du Palais, mais elle ne serait pas venue si tôt à moins d'une urgence.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Est-ce la vidéo ?

Mon ventre s'affole. J'aurais dû en parler à Rhys hier, mais je n'ai pas voulu gâcher le temps que nous avons passé au pavillon, et puis... puis...

Oh, de qui je me moque ? J'ai eu tout le temps de lui dire ensuite. Je me suis juste dégonflée comme une lâche, et maintenant, le vent a tourné.

*Respire. Reste calme. Tu ne sais pas encore ce qui se passe.*

– C'est... répondit Mikaela avant d'hésiter. Bridge, allez sur le *Daily Tea*.

Le *Daily Tea* est une société de presse spécialisée dans l'information et le divertissement concernant les célébrités, qui compte le magazine le plus lu du pays et l'une des chaînes de télévision les plus regardées. D'aucuns le considèrent comme un média de pacotille, mais il a un énorme public.

Mikaela me suit dans le salon, où je prends la télécommande d'une main tremblante et allume la télévision.

– ... rapporte que la princesse Bridget a une relation avec son garde du corps, un contractuel américain nommé Rhys Larsen. (La voix du présentateur du *Daily Tea* frémit d'excitation.) Larsen est à ses côtés depuis sa dernière année à la prestigieuse université Thayer, aux États-Unis, et les soupçons sur leur relation se sont multipliés au fil des années...

*Au fil des années ?* C'est, faute de mot plus adéquat, de la connerie pure. Rhys et moi ne nous apprécions même pas il y a

quelques années.

Je regarde, incrédule, les photos de nous prises sur le vif, qui défilent à l'écran, assorties des commentaires du présentateur. Nous marchant dans la rue, la main de Rhys dans le bas de mon dos pour m'aider à esquiver une flaque d'eau que je n'ai pas vue, si je me souviens bien. Rhys m'aidant à sortir de la voiture lors d'un gala de charité, notre échange de regards. Moi me tenant un peu trop près de lui lors d'un événement en plein air, quelques mois plus tôt, mais seulement parce qu'il gelait et que j'avais besoin de la chaleur d'un corps.

Autant de moments innocents qui, cadrés d'une certaine manière et capturés à une certaine seconde, donnent l'impression d'être plus que ce qu'ils sont.

Puis des photos plus accablantes apparaissent. Rhys fusillant Steffan du regard pendant notre sortie à la patinoire, l'air d'un petit ami jaloux. Lui me pressant contre la voiture dans le parking des Jardins botaniques royaux. Nous quittant l'hôtel où nous avons passé ce magnifique après-midi, têtes penchées l'une vers l'autre.

Comment diable a-t-on pu prendre ces photos ? À part à la patinoire, nous n'avons repéré aucun paparazzi. Mais encore une fois, nous étions distraits et terriblement négligents.

Le bon côté des choses, c'est qu'il n'est pas fait mention de la sextape. Si le *Daily Tea* avait mis la main dessus, il n'aurait parlé que de ça.

– C'est vrai ? demande Mikaela, les yeux ronds. Dites-moi que ce n'est pas vrai.

J'élude.

– Ce ne sont que des photos.

Je respire un peu mieux. Un peu seulement, parce que c'est quand même une énorme pagaille, mais réparable. Ils n'ont pas la

vidéo.

– On peut...

– Bridget !

Mikaela et moi échangeons un regard terrifié, quand le cri de mon grand-père retentit dans le couloir.

Aïe, aïe, aïe.

\*  
\*     \*

Une heure plus tard, je suis assise dans le bureau de mon grand-père avec Elin, Markus et Nikolai, qui ont insisté pour se joindre à la réunion d'urgence. Mikaela a été poliment mais fermement congédiée. Je ne sais pas où se trouve Rhys, mais ce n'est qu'une question de temps avant qu'il ne soit embringué dans la conversation.

– Votre Altesse, vous devez nous dire la vérité. C'est la seule façon pour nous de vous aider à régler ce problème.

Chaque fois qu'Elin est énervée, son œil gauche se crispe et, en cet instant, il se crispe assez fort pour faire éclater un vaisseau sanguin.

– Ces allégations sont-elles fondées ?

Je dois prendre une décision.

Soit je mens et fais durer la mascarade, soit je dis la vérité et laisse les choses suivre leur cours.

Dans ce dernier cas, Rhys sera licencié, mais il est probablement déjà sur la sellette, que les allégations soient vraies ou non. Il est trop exposé maintenant, et les gens ne se priveront pas de cancaner de toute façon. Le Palais ne peut se permettre ce genre de rumeurs.

Si je nie, je peux au moins gagner du temps. Pas beaucoup, mais un peu, et c'est mieux que rien.

– Bridge, tu peux nous faire confiance, dit doucement Nikolai. Nous sommes là pour toi.

*Pas vraiment, j'ai envie de répliquer. Vous êtes ici pour la Couronne et sa réputation.*

C'est peut-être injuste, mais c'est vrai à divers degrés. Ils ne se soucient pas de moi, Bridget. Ils se soucient de la princesse, de la Couronne et de notre image.

Mon grand-père et mon frère m'aiment, mais, placés devant une alternative, ils choisiraient ce qui est bon pour la famille royale en tant qu'institution plutôt que ce qui est bon pour moi.

Je ne les en blâme pas. C'est ce qu'ils doivent faire, mais cela signifie que je ne peux pas leur confier mes intérêts.

La seule personne qui a fait passer mes intérêts en premier est Rhys.

Je balaie la pièce du regard. Il y a mon grand-père, dont l'expression reste neutre, même si la colère et l'inquiétude se mêlent dans ses yeux. Markus, le visage et les lèvres crispés, qui caresse sans doute le fantasme de me tordre le cou. Elin, qui pour une fois ne regarde pas son téléphone mais me fixe en retenant son souffle. Et enfin Nikolai, de loin le plus compatissant du groupe, bien que son front soit marqué par la méfiance.

Puis je pense à Rhys. Ses mains rugueuses, sa voix rauque et la façon dont il me tient, m'embrasse, me regarde, comme s'il refusait de me lâcher des yeux.

*« Bébé, on n'en est plus à bien s'aimer. »*

Je prends une profonde inspiration, m'arme de courage et je choisis l'une des voies qui s'offrent à moi.

– Ces allégations sont vraies, je lâche. Toutes.

J'entends des exclamations autour de moi. Markus se presse la tempe, Elin entre immédiatement en action. Ses doigts se déplacent



déjà sur son téléphone, assez vite pour déclencher un ouragan de catégorie 4.

La déception creuse de profonds sillons sur le visage d'Edvard.

– La mission de Monsieur Larsen prend fin, avec effet immédiat, déclare-t-il, sur un ton plus tranchant que je ne l'ai jamais entendu. Tu vas mettre fin à votre relation et ne plus jamais le voir ni lui parler.

Il ne s'exprime pas comme mon grand-père, mais comme mon roi.

Je plante mes ongles dans mes cuisses.

– Non.

Toutes les personnes présentes ont un hoquet de surprise.

Edvard se redresse. Les derniers vestiges de neutralité disparaissent de son visage, cédant la place à la colère. Je ne lui ai jamais désobéi, pas pour les choses importantes. Je l'aime et le respecte, et je déteste le décevoir.

Mais j'en ai assez que d'autres personnes me dictent mon mode de vie et mes fréquentations. Même si je n'aurai jamais la liberté d'une personne normale, d'une personne qui n'est pas née dans cette vie-là, je dois fixer une limite. Comment puis-je diriger un pays si je ne suis même pas capable de diriger ma propre vie ?

– Je ne peux pas vous empêcher de licencier Rhys, je continue. Mais je ne mettrai pas fin à ma relation avec lui.

– Oh, bordel ! (C'est la première fois que j'entends Markus jurer.) Votre Altesse, il est – était – votre garde du corps. C'est un roturier. Vous occupez la première place dans l'ordre de succession au trône, et la loi impose...

– Je sais ce que la loi impose. J'ai un plan.

Enfin, la moitié d'un plan, enfin c'est un plan complet. Je sais ce que je dois faire, il ne me reste plus qu'à trouver comment. Je suis

certaine qu'une poignée de parlementaires soutiendront l'abrogation de la loi sur les mariages royaux, mais les autres ont besoin d'un soutien massif de l'opinion publique pour offrir leur couverture politique.

Cependant, si je soulève la question maintenant, avec les allégations qui circulent, je peux tout aussi bien brandir un panneau criant : « C'est vrai ! Je sors avec mon garde du corps ! »

Edvard s'empourpre et Markus me lance un regard noir.

Le conseiller de mon grand-père a l'air de vouloir me balancer au visage l'un des tomes de droit de mille pages qui tapissent les murs.

– Comment ? Si vous pensez que le Parlement va annuler la loi, croyez-moi, vous vous fourrez le doigt dans l'œil. Nous en avons parlé avec le prince Nikolai. Pour qu'ils l'envisagent, il faut que le président du Parlement présente la motion, or Lord Erhall a clairement fait savoir qu'il ne le ferait jamais.

– Les élections approchent, je commence. Si je pouvais...

Un bruit sourd m'interrompt.

Pendant une seconde, je crois que Markus a enfin craqué et lancé quelque chose sous le coup de la colère. Puis j'entends le cri d'alarme de Nikolai et je réalise, avec une horreur glaciale que le bruit n'est pas celui d'un objet heurtant le sol.

Quelqu'un – mon grand-père – s'est effondré de sa chaise et gît par terre.

## RHYS

« ... rapporte que le roi est dans un état stable après sa crise cardiaque, il y a quatre jours. Le Palais demande au public de respecter l'intimité de la famille royale en cette période difficile. Des milliers de cartes et de fleurs ont été déposées à l'extérieur du Palais... »

La voix du présentateur du journal télévisé monte de la télévision d'angle. Je regarde le garde devant moi.

– Que les choses soient claires, je dis d'une voix calme dissimulant la fureur qui bouillonne en moi. Je verrai la princesse Bridget aujourd'hui, d'une manière ou d'une autre. Faites en sorte que je n'aie pas à employer la manière forte.

Le garde se redresse un peu plus, mais sa taille est encore inférieure de quinze bons centimètres à la mienne.

– Vous me menacez ?

Je souris et il déglutit.

– Oui.

– Écoutez-moi. Je suis un garde royal...

– Je. M'en. Contrefous.

J'ai articulé lentement et distinctement au cas où il serait trop bête pour remarquer que je suis à deux doigts de lui enfoncer une seringue dans la gorge s'il ne s'écarte pas de mon chemin.

Nous nous tenons devant l'aile privée du roi à l'hôpital. Cela fait quatre jours que la rumeur d'une relation entre Bridget et moi a commencé à circuler et que le roi a été victime d'une crise cardiaque.

Quatre jours sans la voir, sans lui parler, sans savoir si elle va bien.

Quatre jours d'enfer.

Le Palais a mis fin à mon contrat le jour où les allégations ont été publiées, invoquant des inquiétudes quant à ma capacité à faire mon travail en raison de mon « profil médiatique accru ».

Je me soucie moins du licenciement, auquel je m'attendais, que de ne pas avoir vu Bridget avant que la sécurité ne m'escorte hors de l'enceinte de l'établissement. Elle n'a pas répondu à mes appels ni à mes textos depuis ce jour-là, et j'ai besoin de savoir qu'elle va bien sinon je risque de perdre la tête. Bon sang, je suis déjà à deux doigts de devenir dingue.

– Vous n'êtes plus son garde du corps, déclare le garde. Seuls les membres de la famille et le personnel autorisé peuvent entrer. Comment êtes-vous arrivé jusqu'ici ?

Bien qu'une partie de moi apprécie qu'il tienne bon, puisqu'il a raison – je n'ai pas le droit d'entrer –, une autre partie, bien plus importante, est à bout de patience.

– Ce n'est pas votre problème. Ce qui devrait vous préoccuper, c'est de vous retirer avant d'avoir à expliquer au chef de la sécurité royale comment vous vous êtes retrouvé avec le nez cassé.

En réalité, j'ai dû me déguiser comme une putain de pop star désireuse de se camoufler, pour échapper aux paparazzis qui

campent devant l'hôpital. Les ragots nous concernant, Bridget et moi, ont été relégués au second plan par l'hospitalisation du roi, mais mon visage est apparu sur toutes les télévisions d'Eldorra, et je ne peux pas risquer qu'on me repère.

L'activité de l'hôpital est si intense que j'ai pu me faufiler jusqu'à l'étage VIP et dans la suite privée du roi sans me faire repérer. Cela en dit long sur la sécurité de l'hôpital ou des membres de la famille royale, même si je suis capable d'échapper aux gardes et aux caméras mieux que le commun des mortels.

Le garde ouvre la bouche, mais avant qu'il puisse débiter d'autres conneries, la porte s'ouvre. Mon cœur s'emballe une seconde quand apparaissent des cheveux blonds, avant de retomber sur terre en voyant le froncement de sourcils d'Elin.

– Monsieur Larsen, j'ai cru entendre votre voix. (Elle fait un signe de tête au garde.) Je m'en occupe.

Je ricane de dégoût devant le soulagement qui se dessine sur le visage de cette nullité déguisée en garde. J'ai entraîné des recrues de dix-huit ans chez les SEALs qui avaient plus de couilles que ce type.

Elin ouvre la porte plus grande et je ne perds pas de temps pour entrer dans l'aile du roi. Je ne vois pas Bridget, mais elle peut se trouver dans n'importe laquelle des cinq six pièces. L'endroit est plus grand que la maison de la plupart des gens.

– Je suppose que vous êtes ici pour voir la princesse Bridget.

Elin croise les bras, toujours coiffée de son chignon impeccable, avec son tailleur et ses escarpins. Pas un cheveu de travers, pas un pli sur ses vêtements.

Je baisse le menton.

– Où est-elle ?

– Dans la chambre du roi. Troisième porte à gauche.

Je suis pris d'un soupçon. *C'est trop facile.*

– C'est tout ?

Elin m'adresse un sourire dur.

– Vous êtes déjà là, Monsieur Larsen, et on peut supposer que vous ne partirez pas avant de l'avoir vue. Je ne m'engage pas dans des exercices futiles, alors s'il vous plaît, avancez, conclut-elle en me désignant le couloir.

Ma méfiance s'accroît d'un cran, mais merde, à cheval donné on ne regarde pas les dents.

Je me dirige vers la chambre du roi et m'arrête devant la porte. Ma gorge se noue dans quand j'aperçois Bridget à travers la partie vitrée.

Elle est assise à côté du lit de son grand-père, dont elle tient la main, plus petite et plus vulnérable que je ne l'ai jamais vue. Même de loin, je remarque la pâleur de son visage et ses yeux rougis.

Quelque chose s'empare de mon cœur et le tord sans ménagement.

J'ouvre la porte et entre.

– Bonjour, Princesse.

Je veille à parler d'une voix douce, pour ne pas troubler le silence ni réveiller le roi. La lumière du soleil entre à flots par les fenêtres de part et d'autre du lit d'hôpital, donnant une touche de gaieté à l'ambiance lugubre, toutefois il est impossible d'occulter les bips des moniteurs ou les tuyaux reliés à la poitrine d'Edvard.

Les épaules de Bridget se raidissent et quelques instants s'écoulent avant qu'elle ne se tourne vers moi.

– Rhys, qu'est-ce que tu fais ici ?

– Je suis venu te voir.

Quelque chose cloche. Peut-être la façon dont elle évite mon regard ou son expression crispée. Enfin, elle a vécu un enfer ces

derniers jours, je ne peux pas m'attendre à ce qu'elle se jette dans mes bras avec un grand sourire.

– Comment va ton grand-père ?

– Mieux. Faible, mais son état est stable. (Elle serre sa main.) Ils le gardent ici encore quelques jours, mais ils ont dit qu'il pourrait sortir la semaine prochaine.

– C'est une bonne chose. Ça ne doit pas être trop grave s'ils le laissent partir.

Bridget acquiesce, évitant toujours mon regard, et une sensation de malaise me parcourt l'échine.

– Allons parler dans une autre pièce. Il vient de s'endormir.

Elle serre une nouvelle fois la main de son grand-père avant que nous ne ressortions dans le couloir. Elin a disparu, seuls l'odeur de l'antiseptique et les faibles bips du moniteur de l'autre côté de la porte troublent l'atmosphère.

– Viens, dit Bridget qui me conduit vers une chambre deux portes plus loin. C'est là que je dors.

Je balaie l'endroit des yeux. Il comprend un canapé convertible, une kitchenette et une salle de bains. Une épaisse couverture recouvre le dossier du canapé et une bouteille de Coca à moitié vide trône sur la table, à côté d'une pile de magazines.

Je visualise Bridget dormant seule ici, nuit après nuit, attendant de savoir si l'état de son grand-père s'aggrave, et une pointe de douleur vient se loger dans mon cœur.

Je veux la prendre dans mes bras et la serrer contre moi, mais une étrange distance nous sépare, qui m'en empêche. Elle ne se tient qu'à un mètre environ de moi, mais il pourrait aussi bien s'agir de kilomètres.

– Je suis désolée de ne pas avoir répondu à tes appels ou à tes textos, balbutie-t-elle en tripotant la couverture. Ces derniers jours

ont été surréalistes. Le Palais essaie de comprendre comment la presse a pu mettre la main sur ces photos de nous, et entre ce ramdam et l'hospitalisation de mon grand-père...

– Je comprends. (Nous pourrions nous occuper de ça plus tard.)  
Et toi ? Comment ça va ?

– À peu près aussi bien que tu l'imagines.

Elle me regarde enfin, ses yeux sont fatigués et dénués de leur éclat habituel. La pointe de douleur s'enfonce plus profondément.

– Nik et moi avons passé la nuit ici, mais il est rentré chez lui pour s'occuper de la paperasse. Sabrina et lui reportent leur lune de miel jusqu'à ce que grand-père aille mieux. Quel cadeau de mariage, hein ! conclut-elle avec un petit rire.

OK, ce n'est pas de chance, mais je n'en ai rien à faire de Nikolai et Sabrina. Je ne me soucie que d'une seule personne au monde, et elle souffre.

– Viens ici, Princesse.

J'ouvre les bras.

Bridget hésite un instant avant de réduire la distance entre nous et d'enfouir son visage contre mon torse, les épaules secouées de sanglots.

– Chut, tout va bien.

J'embrasse le sommet de sa tête et lui caresse les cheveux. Une pesanteur s'installe dans mes os quand j'entends ses petits reniflements. J'ai essayé des tirs d'artillerie, effectué des missions nocturnes sous des températures subarctiques et connu plus de fractures et de blessures quasi mortelles que je ne pouvais en compter, mais les pleurs de Bridget sont plus proches de me briser que toutes ces épreuves combinées.

– Non, ça ne va pas bien. J'ai failli le tuer. Il a eu une crise cardiaque à cause de moi.



Malgré sa voix étouffée, le chagrin de Bridget transparaît clairement.

Je resserre mon étreinte, espérant que sa douleur s'infiltré dans ma peau et devienne la mienne.

– Ce n'est pas vrai.

– Si. Tu n'étais pas là. Tu ne sais pas... (Elle recule, le nez rouge et les yeux vitreux.) On avait une réunion d'urgence pour parler des nouvelles de... toi et moi. J'ai avoué que ces allégations étaient vraies et, quand grand-père m'a ordonné de rompre avec toi, j'ai refusé. Je me disputais là-dessus avec Markus quand il s'est effondré. (Elle cligne des yeux, ses cils brillant des larmes qu'elle retient.) C'est ma faute à moi, Rhys. Ne me dis pas le contraire.

Une fissure profonde coupe mon cœur en deux. Bridget se reproche déjà la mort de sa mère. À présent, elle se sent coupable de la crise cardiaque de son grand-père...

– Non, je déclare fermement. Ton grand-père a une pathologie sous-jacente. N'importe quoi aurait pu la déclencher.

– Oui, et cette fois, ça a été moi. Il était censé réduire son stress, et moi, je lui ai donné l'équivalent d'un an de stress en une journée. Quelle super petite-fille je fais !

Le rire de Bridget sonne creux. Elle se dégage complètement de mon étreinte et enroule les bras autour de sa taille.

– Bridget...

Je lui tends à nouveau la main, mais elle secoue la tête, les yeux fixés sur le sol.

– Je ne peux plus continuer.

Tout devient silencieux. Les battements de mon cœur, mon pouls, le ronronnement du réfrigérateur et le tic-tac de l'horloge au mur.

Pourrais-je être encore en vie si mon cœur ne bat plus ?

– Continuer quoi ?

Ma voix sonne étrangement, dans le vide créé par les mots de Bridget. Plus grave, plus gutturale, comme celle d'un animal pris dans un piège de sa propre fabrication.

C'est une question stupide.

Je connais la réponse. Nous la connaissons tous les deux. Une partie de moi s'y attend depuis notre baiser dans un couloir sombre, il y a une éternité de cela, pourtant j'espérais quand même.

Bridget cille, ses beaux yeux bleus brillent de douleur avant de prendre une expression plus dure, et mon espoir meurt d'une mort rapide et ardente.

– Ça. Nous, précise-t-elle en nous désignant. Tout ce que nous avons. Il faut que ça s'arrête.

## BRIDGET

*Ne le regarde pas.*

Si je le regarde, je vais perdre la tête, et je suis déjà à moitié folle. Le stress, la culpabilité et l'épuisement des quatre derniers jours s'insinuent jusque dans mes os et me transforment en zombie ambulant.

Pourtant, je ne peux m'en empêcher. Je le regarde.

Et mon cœur se brise aussitôt en morceaux encore plus nombreux.

Rhys me fixe, si calme qu'il pourrait passer pour une statue s'il n'y avait la douleur dans ses yeux.

– Ce que nous « avons », au passé ?

Ce ton calme et égal n'est jamais de bon augure.

– C'était amusant le temps que ça a duré. Maintenant les gens sont au courant. Tout le monde nous observe. On ne peut pas continuer ce... cette relation.

Les mots ont un goût amer sur ma langue, comme des pilules empoisonnées de mensonges dont je me nourris pour survivre à l'heure suivante et peut-être au reste de ma vie.

– « Amusant » ?

Toujours cette voix dangereusement calme.

Je m'enveloppe de mes bras. Le personnel de l'hôpital a réglé la température à un confortable vingt-deux degrés, mais ma peau a la froideur de la glace sous mes mains.

– Rhys, s'il te plaît, ne complique pas inutilement la situation.

*Laisse mon cœur se briser en paix.*

Ses yeux gris deviennent presque noirs et une veine palpite sur sa tempe.

– Bien sûr... Dis-moi, Princesse, tu te comportes comme ça parce que tu le veux ou parce que tu te sens obligée de le faire ?

La frustration me traverse, vive et brûlante. Il ne comprend donc pas ?

– Je ne me sens pas obligée de le faire. Je dois le faire ! Ce n'est qu'une question de temps avant que la presse ne confirme ces allégations. Elin, Markus et ma famille sont déjà au courant. Qu'est-ce qui va se passer, à ton avis, une fois que tout aura été révélé au grand jour ?

– *Votre Majesté !*

– *Grand-père !*

*Nikolai, Markus et Elin se précipitent aux côtés d'Edvard, je reste là, incapable de bouger.*

*Je devrais me joindre à eux. M'assurer qu'il va bien.*

*Mais évidemment qu'il ne va pas bien. Il vient de s'effondrer... à cause de moi et de ce que j'ai dit. Parce que j'ai pensé, l'espace d'une seconde, que je pouvais avoir un semblant de contrôle sur ma vie.*

*S'il meurt, notre dernière conversation aura été une dispute.*

*« Tu vas mettre fin à votre relation et ne plus jamais le voir ni lui parler.*

– *Non. »*

*Quelque chose en moi se ratatine.*

– Bridget...

Les syllabes de mon nom, rauques et profondes, se heurtent à ma volonté, laissant des traces dans quelque chose qui n’a jamais été bien fort au départ, s’agissant de lui.

Je ferme les yeux, cherchant à retrouver la version calme et inébranlable de moi-même, celle que je présente au public. Celle qui sourit pendant des heures, debout à saluer ses sujets, alors que ses pieds saignent dans ses escarpins. Celle qui a marché derrière le cercueil de son père et retenu ses larmes, avant de se rouler en boule dans la salle de bains lors de la veillée funèbre.

Mais je ne peux pas. Je n’ai jamais pu cacher à Rhys qui j’étais vraiment.

Je l’entends marcher vers moi. Je sens ce parfum de propre et de mâle qui est devenu une source de réconfort au fil des années, parce qu’il signifie sa présence à mes côtés et ma sécurité. Je le sens effacer du pouce une larme que je n’ai même pas sentie couler.

*Ne le regarde pas. Ne le regarde pas.*

– Princesse, regarde-moi.

Je secoue la tête et je serre les paupières plus fort. Mes émotions forment un nœud serré dans ma gorge, m’empêchant presque de respirer.

– Bridget. (Le ton est plus ferme cette fois, plus autoritaire.)  
Regarde-moi.

Je résiste une minute de plus, mais le besoin de m’épargner un nouveau chagrin d’amour pâlit face à celui de m’imprégner de la moindre parcelle de Rhys Larsen.

Je le regarde.

Des nuages d’orage gris me fixent, scintillants.

– Cette pagaille avec les images, on va régler ça, décrète-t-il, saisissant mon menton pour frotter son pouce sur ma lèvre inférieure, la mine féroce. Je te l’ai dit, tu es à moi et je ne te laisserai pas partir. Je me fiche que toute l’armée d’Eldorra essaie de m’éloigner de toi.

J’aimerais que ce soit aussi facile et que je puisse partager sa foi, la laisser m’emporter.

Mais nos problèmes vont bien au-delà de ces quelques photos.

– Tu ne comprends pas. Il n’y aura pas de fin heureuse pour nous.

Nous ne sommes pas dans un conte de fées. Nous sommes une lettre d’amour interdite, rangée au fond d’un tiroir et ressortie seulement dans l’obscurité de la nuit. Nous étions le chapitre de félicité avant que le point culminant ne soit atteint et que tout ne soit réduit en cendres. Nous sommes une histoire qui doit forcément se terminer.

– C’est fini.

Ma mère est morte en me donnant naissance.

Mon père est mort en revenant d’acheter quelque chose que je lui avais demandé.

Mon grand-père a failli mourir parce que j’ai refusé de renoncer à la seule chose qui m’ait jamais rendue heureuse.

C’est la conséquence de mon égoïsme, parce que je veux quelque chose pour moi. Les futures reines ne vivent pas pour elles-mêmes, elles vivent pour leur pays. Tel est le prix du pouvoir.

J’ai beau essayer de changer la réalité, elle reste la vérité, il est temps que je grandisse et que je l’affronte.

La poigne de Rhys se resserre sur mon menton.

– Je n’ai pas besoin d’une fin heureuse. J’ai besoin d’être à tes côtés. J’ai besoin que tu sois comblée, en bonne santé et en

sécurité. Bon sang, Bridget, j'ai besoin de toi. Par n'importe quel moyen.

Sa voix se brise pour la première fois depuis que je suis avec lui, et mon cœur se fend.

– Si tu crois que je vais te laisser gérer ces conneries toute seule, tu ne me connais pas du tout.

Le problème, c'est que je le connais et je sais ce qui le fera craquer, mais je ne peux pas me résoudre à le lui dire maintenant.

*Une dernière manifestation d'égoïsme.*

– Embrasse-moi, je murmure.

Rhys ne s'interroge pas sur mon soudain changement de ton. Au lieu de quoi, il enroule sa main autour de ma nuque et écrase ses lèvres sur les miennes. Un baiser profond, dur et possessif, comme si rien n'avait changé entre nous.

Il sait toujours ce dont j'ai besoin sans que je l'énonce.

Je bois chaque goutte de lui. Son goût, son toucher, son parfum... J'aimerais pouvoir tout mettre en bouteille pour avoir de quoi me réchauffer pendant les nuits et les années à venir.

Rhys me soulève et me porte jusqu'au canapé, où il relève ma jupe, baisse ma culotte et s'enfonce en moi avec une lenteur exquise et délibérée. M'étirant. M'emplissant. Me brisant en mille morceaux avant de me recoller, encore et encore.

Même si mon cœur souffre, mon corps, lui, répond comme il l'a toujours fait : avec avidité, désir et besoin d'en avoir plus.

Rhys me palpe un sein et passe son pouce sur mon téton, jouant avec le bouton sensible jusqu'à ce qu'une nouvelle vague de chaleur s'empare de mon ventre. Pendant tout ce temps, il va et vient en moi, glissements lents et tranquilles de son sexe martelant le point qui me fait voir des étoiles.

– Rhys, s'il te plaît.

– Qu'est-ce que tu veux, Princesse ?

Il me pince un téton, la brutalité soudaine son geste m'arrache un petit cri.

*Toi. Pour toujours.*

Comme je ne peux pas le dire, je me contente d'un « Plus vite, plus fort » haletant.

Baissant la tête, il remplace sa main par sa bouche, tournoyant autour et léchant tout en accélérant le rythme. Je plante mes ongles dans son dos et, alors que je me trouve au bord du précipice, il ralentit à nouveau.

Je manque crier de frustration.

*Plus vite. Plus lent. Plus vite. Plus lent.*

Rhys semble deviner à quel instant précis je suis sur le point de jouir. Alors il change de vitesse, me poussant au bord, jusqu'à ce que je ne sois plus qu'une flaque gémissante. Finalement, après ce qui me semble durer une éternité, il grogne et se jette sur moi. Sa bouche accapare la mienne dans un baiser douloureux pendant qu'il me baise si fort que le canapé glisse sur le sol en grinçant.

Des lumières explosent derrière mes yeux. Je m'arc-boute et mon cri est avalé par son baiser, un autre orgasme me traverse et me laisse vidée.

Rhys me suit avec un frémissement silencieux et je m'effondre dans ses bras. Nos respirations haletantes se mêlent.

J'adore faire l'amour avec lui, mais j'aime encore plus les moments de calme qui suivent.

– Encore.

J'enroule mes membres autour de lui, pas encore prête à me libérer de notre cocon. *Encore un peu de temps.*

– Insatiable, chuchote-t-il en promenant la pointe de son nez dans mon cou et le long de ma mâchoire.



Je souris en me rappelant notre après-midi à l'hôtel. Notre dernier moment de bonheur ensemble avant que toute la situation ne devienne un enfer.

– Tu aimes ça.

– Oui, Princesse.

L'heure suivante est occupée de cette façon, à voler vers des cimes dont nous retombons ensemble.

C'est parfait, comme tous nos moments volés. Nous baisons vite et fort, faisons l'amour doucement et lentement. Nous faisons comme si c'était notre vie, et pas seulement un instantané éphémère, je fais comme si mon cœur battait encore dans ma poitrine alors que ses débris s'éparpillent à nos pieds.

*– Il n'y a pas d'autre solution, Votre Altesse. Il faut le faire.*

*Les yeux d'Elin se mettent à scintiller d'une compassion qui disparaît la seconde suivante quand son expression se durcit à nouveau.*

*Le déni enfonce ses griffes dans ma peau et je secoue la tête.*

*– Non. C'est trop tôt. Il va bien. Les médecins ont dit...*

*– Les médecins ont dit qu'il se rétablirait... cette fois. Il reste que Sa Majesté a été hospitalisée à deux reprises en un an. Nous ne pouvons pas prendre le risque d'une troisième hospitalisation.*

*– Nous pouvons réduire sa charge de travail, j'insiste, au désespoir. Ses assistants s'occuperont des tâches administratives et des réunions les plus ardues. Il peut encore être roi.*

*Elin jette un coup d'œil à Markus, qui se tient dans le coin, l'air plus sombre que jamais.*

*– Nous en avons discuté avec Sa Majesté après sa première hospitalisation, intervient-il. Il a bien précisé que s'il s'effondrait une deuxième fois, il se retirerait.*

*Je me souviens vaguement d'un propos de ce genre dans la bouche de mon grand-père, au cours des semaines qui ont suivi sa première attaque, mais j'étais tellement concentrée sur l'abdication de Nikolai que les implications de cette décision m'avaient échappé.*

*– Je me rends compte que ce n'est peut-être pas le meilleur moment pour en parler, admet Elin avec une autre lueur de compassion. Mais l'état de Sa Majesté est stable et nous devons commencer les préparatifs tout de suite.*

*– Les préparatifs...*

*Quelque chose de terrible prend racine dans mon ventre et s'y répand, s'infiltrer dans ma poitrine, mon cou, mes bras et mes jambes, m'engourdissant de l'intérieur.*

*Elin et Markus échangent un nouveau regard.*

*– Oui, confirme Elin. Les préparatifs de votre couronnement.*

Je m'étais imaginé avoir plus de temps, à la fois avec Rhys et pour convaincre le Parlement d'abroger la loi sur les mariages royaux, mais non. Le temps imparti est écoulé.

– Tu te souviens du Costa Rica ?

Les lèvres de Rhys effleurent les miennes pendant qu'il parle. Il est allongé sur moi, m'enveloppant de son corps puissant, mais en appui sur un accoudoir du canapé pour ne pas m'écraser.

– Comment je pourrais oublier ? C'est l'un des plus beaux souvenirs de ma vie.

– Tu m'as demandé si j'avais déjà été amoureux. Je t'ai répondu « non ». (Il dépose un doux baiser sur ma bouche.) Repose-moi la question, Princesse.

Mes poumons se compriment. *Respire.*

Mais c'est difficile quand tout mon corps me fait mal au point que je ne peux plus me rappeler ce que signifie l'absence de douleur. Mon cœur, ma tête, mon âme.

– Je ne peux pas.

Je m'oblige à repousser Rhys.

Privée de sa chaleur, je sens aussitôt la fraîcheur de l'air, et de petits frissons me courent sur la peau quand je me lève du canapé pour aller à la salle de bains. Je me lave et rajuste mes vêtements d'une main tremblante, sous son regard qui me brûle le dos par la porte ouverte.

– Pourquoi ?

– Parce que. (*Dis-lui. Dis-lui, tout simplement.*) Je vais être reine.

– On le sait déjà.

Je me lave les mains et retourne dans la chambre, où je le regarde enfin. Son visage est tendu, creusé d'un profond sillon entre les sourcils.

– Tu ne comprends pas. Ce n'est plus une hypothèse indéterminée : je serai reine dans neuf mois. (Rhys se fige.) Et ce n'est pas tout. (Je peux à peine parler, à cause de la boule dans ma gorge.) En vertu de la loi sur les mariages royaux, je dois...

– Tais-toi.

Il a parlé si bas que j'ai failli ne pas l'entendre.

– Je dois me marier ou au moins me fiancer avant mon couronnement.

Il y a déjà des réactions négatives, comme quoi je monte trop tôt sur le trône. « *Vous aurez besoin de toute la bonne volonté politique possible* », a dit Markus. Je déteste l'admettre, mais il a raison.

– Je...

– Tais-toi, putain.

– J'épouse Steffan. Il a déjà accepté.

Ce n'est pas un mariage d'amour. C'est un contrat politique. Rien de plus, rien de moins. Markus a contacté les Holstein hier et leur a fait signer un accord de confidentialité avant de leur faire la

proposition. Ils ont accepté quelques heures plus tard. Tout s'est passé si vite que j'en ai eu le tournis.

En un éclair, j'avais un fiancé, du moins en théorie. Conformément à l'accord, Steffan fera officiellement sa demande le mois prochain, une fois que l'agitation autour de l'hospitalisation de mon grand-père sera retombée. En prime, les fiançailles feront disparaître les insinuations sur Rhys et moi, comme Elin l'a souligné non sans subtilité.

Rhys se relève du canapé. Il a déjà remis ses vêtements. Noirs de la tête aux pieds. Chemise noire, pantalon noir, bottes noires, expression noire.

– Que dalle.

– Rhys, l'affaire est conclue.

– Non, réplique-t-il sèchement. Qu'est-ce que je t'ai dit dans le pavillon, Princesse ? Qu'à partir de ce moment-là, aucun autre homme ne te toucherait, et je parlais sérieusement. Tu n'épouserai personne d'autre, c'est une certitude. On a neuf mois. On va trouver une solution.

Je ne demande pas mieux que d'être d'accord. Je veux être égoïste et passer plus de temps avec lui, mais cela n'aurait été juste pour aucun de nous deux.

J'ai déjà Rhys depuis trois ans. Il est temps de le laisser partir.

*Fini l'égoïsme.*

– Et si je veux épouser quelqu'un d'autre ?

Les narines de Rhys se dilatent.

– Ne me mens pas. Tu connais à peine Steffan. Tu as eu trois rendez-vous de merde avec lui.

– Un mariage royal n'est pas une question de connaissance. C'est une question de correspondance, or, à la différence de toi, il correspond à l'emploi. (Pourvu que Rhys n'ait pas remarqué le

tremblement de ma voix.) D'autant que Steffan et moi aurons le reste de notre vie pour apprendre à nous connaître.

Il est secoué d'un frisson, et la douleur se peint sur son visage, si crue et si viscérale qu'elle me transperce l'âme.

– Je suis la princesse héritière, je dois me comporter comme telle, je déclare, me détestant un peu plus à chaque seconde. Dans tous les domaines de ma vie. Je ne peux pas être avec un garde du corps. Je... (Je m'interromps à cause des larmes qui m'obstruent la gorge.) Je suis faite pour être avec un duc, je reprends dès que je les ai ravalées. On le sait tous les deux.

Rhys tressaille. Le mouvement, quoiqu'infime, va me hanter à jamais.

– Alors, c'est fini. Juste comme ça, lâche-t-il d'une voix basse et dangereuse, teintée de douleur.

*Non, pas juste comme ça. Tu ne sauras jamais comme mon cœur se brise.*

– Je suis désolée, je chuchote.

J'aimerais pouvoir lui dire que je n'ai jamais été aussi heureuse qu'avec lui.

J'aimerais pouvoir lui dire que ce n'est pas une question de trône ou de pouvoir et que, si je pouvais, je renoncerais à un royaume pour lui.

Mais « je suis désolée » sont les seuls mots que je suis autorisée à dire.

L'émotion disparaît des yeux de Rhys et je me retrouve à contempler deux murs d'acier, plus durs et plus impénétrables encore que lors de notre première rencontre.

– Non, Votre Altesse, c'est moi qui suis désolé.

Il sort.

Lui qui, l'instant d'avant, était là, a disparu.

Je m'effondre, mes genoux cèdent sous moi. Affalée sur le sol, je sens des larmes chaudes me brûler les joues et couler le long de mon menton. Ma poitrine se soulève si fort que je n'arrive pas à faire entrer assez d'oxygène dans mes poumons. Je suis sûre de mourir là, sur le sol de l'hôpital, à quelques mètres seulement des meilleurs médecins et infirmières du pays. Mais même eux ne pourraient pas réparer ce que je viens de briser.

– *Il va falloir déménager.*

– *Je vous demande pardon ?*

– *Votre maison. C'est un cauchemar, du point de vue de la sécurité. Je ne sais pas qui a donné son accord pour cet emplacement, mais vous allez devoir déménager.*

– *Vous avez déjà été amoureuse ?*

– *Non. Mais j'espère bien l'être un jour.*

– *Bonne nuit, Princesse.*

– *Bonne nuit, Monsieur Larsen.*

Des bribes de souvenirs envahissent mon cerveau et j'enfouis mon visage dans la couverture drapée sur le canapé, afin d'étouffer mes sanglots.

– Votre Altesse ? (La voix d'Elin me parvient de la porte, bientôt suivie d'un coup.) Je peux entrer ?

*Non. Je ne demanderais pas mieux que de ne plus jamais vous adresser la parole.*

Mais j'ai des responsabilités à assumer et des fiançailles à organiser.

Je refoule mes sanglots jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent.

Respirations profondes et contrôlées. Tête relevée. Muscles contractés. C'est un truc que j'ai appris et qui m'a été utile à plusieurs reprises au fil des ans.

– Une seconde, je dis après m'être maîtrisée.

Je me relève et m'asperge le visage à l'eau avant d'arranger mes cheveux et mes vêtements. Puis j'ouvre la porte, le dos bien droit.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Si Elin a remarqué mes yeux ou mon nez rougis, elle n'en fait pas mention.

– J'ai vu Monsieur Larsen partir.

Mon menton tremblote une fraction de seconde avant que je pince les lèvres.

– Oui.

– C'est donc fait.

Elle m'adresse un regard interrogateur, auquel je réponds par un bref hochement de tête.

– C'est la bonne décision, Votre Altesse, commente-t-elle d'un ton beaucoup plus doux que celui auquel je suis habituée. Vous verrez. Bon, ajoute-t-elle, revenant à sa brusquerie habituelle, pouvons-nous revoir le projet de proposition à Lord Holstein ?

– Oui, je réponds d'une voix blanche, revoyons cela.

## RHYS

La première gorgée d'alcool me brûle la langue. La seconde a le même effet. Cependant, une fois la moitié de la bouteille de whisky vidée, la brûlure cesse et je commence à m'engourdir, ce qui est le mieux que je puisse espérer.

Pendant les deux jours qui suivent la fin de ma relation avec Bridget, je pars en vrille. À fond. Je n'ai pas quitté ma chambre d'hôtel depuis mon retour de l'hôpital, en partie parce que je n'ai nulle part où aller et en partie parce que je n'ai aucune envie d'affronter les paparazzis. J'ai déjà assez de problèmes sans être accusé de voies de fait.

Je porte la bouteille à mes lèvres en regardant le *Daily Tea*. Edvard est sorti de l'hôpital la veille, et maintenant que le roi n'est plus en danger de mort, la presse s'est replongée dans des spéculations sans fin à propos de Bridget et moi.

*Si seulement ils savaient.*

Après m'avoir enflammé la gorge, le whisky commence à me brûler le ventre.



J'aurais dû éteindre l'émission, parce que la moitié des trucs qu'ils racontent sont des conneries, comme quand ils disent que Bridget et moi avons participé à une orgie avec un couple de pop stars dans le Sud de la France. Mais, aussi masochiste que ce soit, les vidéos qu'ils montrent d'elle sont le seul moyen que j'ai pour avoir ma dose de Bridget.

Je ne suis pas dépendant à l'alcool, pas encore, en revanche je le suis de Bridget, et maintenant que j'en suis privé, je suis en manque.

Peau moite, nausées, difficultés à dormir. Oh oui, et un putain de trou béant de la taille de l'Alaska dans ma poitrine. Ce symptôme-là ne figure pas sur le site des Accros Anonymes.

*« Je ne peux pas être avec un garde du corps. Je suis faite pour être avec un duc. »*

Des jours plus tard, le souvenir me perfore encore plus profondément qu'un couteau de chasse cranté. Ce n'était pas le but recherché par Bridget. Je le sais. Les mots étaient cruels, or elle est tout sauf cruelle. Mais ils reflètent mes doutes – sur le fait de ne pas être assez bien pour elle, qu'elle mérite mieux –, bien trop pour ne pas m'affecter.

J'atteins le fond de la bouteille, que je jette, dégoûté. Je me déteste d'être tombé bas au point de me tourner vers l'alcool et encore plus d'avoir laissé les choses en plan avec Bridget.

Je l'ai quittée au milieu de notre dispute, quand la colère et la douleur ont pris le pas sur tout le reste, et je l'ai regretté avant même d'avoir atteint le couloir.

Elle a fait ce qu'elle pensait devoir faire, et j'en ai le cœur brisé, mais ce n'est pas sa faute.

Comme si j'en avais donné le signal, la caméra montre Bridget sortant de l'hôpital en compagnie du roi et de son frère. Elle est

élégante et soignée, comme toujours, mais son sourire semble vide quand elle salue la presse. Triste et seule, ce que j'avais justement cherché à lui épargner.

Ma poitrine me brûle, et pas à cause du whisky. En même temps, quelque chose se renforce en moi : la détermination.

Bridget n'est pas heureuse. Je ne suis pas heureux. Et il est temps que je fasse quelque chose.

Je me moque de ce que dit la loi. Elle ne va pas épouser Steffan. Je vais rendre visite à tous les parlementaires et les forcer à réécrire cette loi s'il le faut.

Quelqu'un frappe à ma porte.

– Ménage.

Je me raidis en entendant cette voix familière.

Deux secondes plus tard, j'ouvre la porte, furax.

– Qu'est-ce que tu fous ici ?

Christian hausse un sourcil.

– C'est comme ça qu'on salue son patron ?

– Va te faire foutre !

Il rit, mais jaune.

– Charmant comme toujours. Maintenant, laisse-moi entrer, qu'on mette un peu d'ordre.

Je serre les dents et m'écarte, regrettant déjà cette journée, cette semaine et toute ma foutue vie.

Dès qu'il est à l'intérieur, il avise ma valise à moitié déballée et les restes du dîner déposé par le service d'étage sur la table basse, avant de s'arrêter sur la bouteille de whisky vide. J'ai le temps de voir la surprise se peindre sur son visage, juste avant qu'il ne la fasse disparaître.

– C'est triste, lâche-t-il. Tu es dans le plus bel hôtel d'Athenberg et tu n'as pas pu te payer le filet mignon ?

En apparence, Christian a tout du cliché du play-boy charmant et enjoué qu'il prétend être. Bien qu'il ait trente et un ans, il pourrait passer pour un jeune homme d'une vingtaine d'années, et il en joue. En voyant son visage de beau garçon et ses costumes italiens sur-mesure, les gens ont tort de le sous-estimer. Ils se rendent compte trop tard qu'ils ont affaire à un loup dans des vêtements de luxe.

– Qu'est-ce que tu fous ici, Harper ? je répète.

Je le sais, bien sûr. Il m'a engueulé au téléphone la semaine dernière, après le scoop d'une liaison entre Bridget et moi, mais je ne m'attendais pas à ce qu'il prenne l'avion pour rappliquer, alors que Magda est toujours portée disparue.

J'aurais dû m'en douter, cela dit, et ça prouve à quel point Bridget m'a fait perdre la tête. Je n'arrive pas à penser correctement. Tout ce qui habite mon esprit, ce sont des interrogations sur l'endroit où elle se trouve, avec qui et comment elle se porte.

Tant pis si elle m'a arraché le cœur l'autre jour. Si quelqu'un fait du mal à ma princesse, que ce soit physiquement, mentalement ou émotionnellement, il le paiera cher.

Christian s'appuie sur le comptoir, incarnation parfaite de l'insouciance, mais son regard dur dément sa pose décontractée.

– Je vais essayer de deviner. Il s'agit de ta cliente, Larsen. Une future reine.

– Ce sont des rumeurs de tabloïd, et elle n'est plus ma cliente.

*J'ai besoin d'un autre verre.*

Je comprends maintenant pourquoi les gens se tournent vers l'alcool pour trouver du réconfort. La boisson comble un vide créé par telle ou telle perte, ou du moins il en donne l'illusion.

– Laisse tomber. Je sais quand tu mens. Et même si je ne sais pas lire en toi comme dans un livre ouvert, tu crois que je n'aurais

pas vérifié la situation par moi-même ? Ce que tu as fait est un délit passible de licenciement.

La voix de Christian est descendue de plusieurs décibels. Sa colère est froide, plus du tout chaleureuse, et c'est quand il se tait que les gens courent se mettre à l'abri.

– Alors vire-moi.

J'ai assez d'argent de côté pour subvenir à mes besoins pendant un bon moment, et la perspective de jouer le garde du corps pour quelqu'un d'autre que Bridget ne m'attire pas du tout.

Cette pensée se cristallise et prend racine.

– En fait, tu sais quoi ? Je démissionne.

Christian me regarde fixement.

– Comme ça.

– Comme ça, je confirme, sinistre. J'ai merdé et je suis désolé. Mais j'en ai assez de jouer le garde du corps.

Il pianote sur la commode. Observant. Réfléchissant.

– Je suppose que ton histoire avec la princesse est terminée, vu la rumeur concernant Steffan Holstein et les fiançailles à venir. (Un grognement sourd s'échappe de ma gorge, mais il passe outre.) Pourquoi tu es encore là, Larsen ? À vivre en ermite et à boire. Alors que tu ne bois pas.

Il esquisse une moue dégoûtée. Christian possède l'une des collections d'alcools rares les plus vastes et les plus chères des États-Unis. Il n'a rien contre le fait de boire, mais il s'offusque de la façon dont je le fais.

– Il faut croire que si, je bois.

– Il est temps de partir. Je ne te le dis pas en tant que patron, mais en tant qu'ami. C'est pathétique, ajoute-t-il en désignant la pièce. Sans compter que ton visa expire bientôt. Inutile de retarder l'inévitable.

Je séjourne à Eldorra grâce au visa spécial que m'a procuré mon emploi précédent au Palais, mais il expire à la fin du mois, maintenant que je n'y travaille plus.

– Tu n'es plus mon patron, je rétorque froidement. Je partirai quand je le voudrai.

– Merde, mais qu'est-ce qui t'est arrivé ? Sers-toi de ta tête, Larsen, s'insurge Christian. Celle qui est sur tes épaules, pas celle entre tes jambes. Ou bien sa chatte royale est si bonne...

Un grognement s'échappe de ma poitrine. Il n'a pas le temps de prononcer le reste de sa phrase que je traverse la pièce en deux enjambées et le plaque contre le mur.

– Parle encore une fois d'elle comme ça, et je te fais bouffer tes dents.

Bien qu'à deux doigts de se faire démolir le visage, Christian demeure imperturbable.

– Ça ne t'a jamais dérangé avant. Et attention à mon costume. Je l'ai fait faire sur-mesure.

– Tu as fait beaucoup pour moi au fil des ans. Mais si tu ne prêtes pas un minimum attention à ce que tu dis, c'est la fin de notre amitié.

La menace alourdit l'air, si puissante que je peux presque la goûter. Je cherche la bagarre et il va peut-être accéder à ma demande.

Il me jauge d'un œil acéré.

– Eh bien, eh bien, lâche-t-il, avec une pointe d'amusement. Je n'aurais jamais cru voir ça un jour. Rhys Larsen amoureux.

*Amoureux.*

Je n'ai jamais été amoureux. Je n'ai jamais voulu l'être. Je ne sais même pas ce qu'est l'amour. J'en ai entendu parler, mais que je ne l'ai pas connu, jusqu'à ma rencontre avec une femme qui a brisé

mes défenses d'acier comme personne auparavant. Une femme qui aime la pluie, les animaux et les glaces à la guimauve par une soirée paisible. Une femme qui a vu toutes mes cicatrices et ma noirceur et qui me trouve quand même digne d'elle et qui, d'une manière ou d'une autre, a comblé les fissures d'une âme que je croyais vouée à demeurer incomplète.

Je ne sais peut-être pas ce qu'est l'amour, mais je sais que je suis amoureux de Bridget von Ascheberg, au point que même moi – pourtant très doué pour me refuser tout ce qu'il y a de bon dans la vie –, je ne peux pas le nier.

Le constat me frappe comme une balle en pleine poitrine, et je relâche Christian.

– Tu ne nies pas, note-t-il avant de secouer la tête. Je n'ai rien contre l'amour, si ce n'est que je trouve ça fastidieux, ennuyeux et totalement inutile. Les amoureux sont les gens les plus insupportables de la planète. (Il jette un coup d'œil dédaigneux à une peluche sur son costume, avant de l'en chasser d'un petit geste de la main.) Mais si c'est ton kif, vas-y. Juste pas avec la princesse.

– Ma vie personnelle ne te regarde pas.

Son expression se mue en pitié et j'ai à nouveau envie de le frapper. C'est un bon résumé de notre amitié foireuse. À n'importe quel moment, l'un de nous deux peut vouloir tuer l'autre. Il en va ainsi depuis notre rencontre à Tanger, où je l'ai sauvé d'une mort lente et atroce aux mains d'un seigneur de guerre qu'il avait énervé.

Parfois, comme maintenant, je regrette de ne pas l'avoir laissé à la merci de cet homme.

– Quitte Eldorra. Tout de suite. Avant que les choses ne deviennent encore plus incontrôlables, reprend Christian. Peu important les détours que tu prendras, ton histoire n'aura qu'une

seule fin. Finis-en avant de t'enfoncer trop profondément et de ne plus pouvoir en sortir.

Trop tard. J'y suis déjà jusqu'au cou.

– Fous le camp !

– Tu trouves que je suis sans cœur, pourtant j'essaie de t'aider. Considère ça comme le paiement de ma dette pour Tanger.

– Fous. Le. Camp.

– Tu veux vraiment faire ça.

Ce n'était pas une question.

– Laisse-moi m'occuper de ce que je vais faire.

Christian soupire.

– Si tu t'entêtes dans cette voie, j'ai quelque chose qui pourrait t'intéresser. J'ai effectué deux trois recherches depuis que ces photos réconfortantes de la princesse et de toi ont fait surface. (Il fouille dans la poche de sa veste et en sort une petite enveloppe.) Tu devrais jeter un coup d'œil à ça. Et vite.

Je ne prends pas ce qu'il me tend.

– Qu'est-ce que c'est ?

Ne jamais faire confiance à Christian Harper quand il vous offre un cadeau. Telle devrait être la devise de chacun.

Cependant, rien n'aurait pu me préparer à ce qu'il dit ensuite.

– Le nom de ton père. Et de ton frère, ajoute-t-il après une pause.

## RHYS

Elle est drôle, la facilité avec laquelle un instant peut faire basculer votre vie.

Ma mère était vivante et, un instant plus tard, elle ne l'était plus.

Mes coéquipiers étaient en vie et, un instant plus tard, tout avait explosé. Littéralement.

Je connaissais ma place dans le monde, et voilà qu'elle est remise en cause pour avoir simplement déplié un papier.

La nuit dernière m'a mis l'esprit en vrac à tous points de vue, et je me questionne encore sur le bien-fondé de ma décision de rendre visite à mon frère en regardant l'hôtel particulier qui se trouve devant moi. Son système de sécurité n'est pas aussi sophistiqué que ce à quoi je m'attendais, même si l'immeuble se trouve dans l'un des quartiers les plus sûrs du nord d'Athenberg.

Jusqu'à présent, les seuls frères que j'ai eus, c'étaient les gars de mon unité SEAL. L'idée d'avoir un vrai frère me met un peu la tête à l'envers, pour être honnête.

Je gagne la porte d'entrée et je frappe. Un frisson me court sur la peau.



Christian est parti ce matin. Son passage a été le plus rapide de l'histoire des voyages internationaux, mais comme il a du pain sur la planche aux États-Unis, je ne peux pas lui en vouloir.

C'est tout à fait son genre de lâcher une bombe et de partir ensuite.

Mon frère répond au deuxième coup que je frappe à sa porte. S'il est surpris de me voir surgir à l'improviste un jeudi après-midi, il n'en montre rien.

– Bonjour, Monsieur Larsen.

– Bonjour, frérot.

Inutile de tourner autour du pot.

Le sourire d'Andreas disparaît. Il me dévisage un long moment avant d'ouvrir la porte en grand et de s'écarter.

Mes chaussures crissent sur le marbre étincelant de son entrée. À part quelques touches de blanc, tout est gris chez lui. Des murs gris clair, des meubles gris, des tapis gris. J'ai l'impression de pénétrer dans un nuage de luxe.

Officiellement, Andreas vit toujours au Palais, mais depuis quelques semaines, il séjourne plus souvent dans sa maison privée.

Il me conduit à la cuisine, où il sert deux tasses de thé et m'en tend une.

Je la refuse. Je ne suis pas venu prendre le thé. Je vais donc droit au but.

– Tu savais.

Il paraît contrarié par mon refus et repose la tasse sur le plan de travail, sourcils froncés.

– Oui.

– Pourquoi tu n'as rien dit, putain ?

– À votre avis, Monsieur Larsen ? Le monde pense que je suis un prince. J'en suis un en effet. Pensez-vous vraiment que je mettrais

ce statut en péril en revendiquant un lien de parenté avec un garde du corps américain qui, je le précise, s'est montré particulièrement grossier avec moi chaque fois que nous nous sommes rencontrés ?

Je fixe Andreas.

– Comment tu l'as découvert ?

Quand Christian m'a tendu le papier avec les noms de mon père et de mon frère, j'ai failli le jeter. Je savais au fond de moi qu'en l'ouvrant, je foncerai tête baissée dans les ennuis. Finalement, je n'ai pu résister.

Deux noms.

Andreas von Ascheberg, mon demi-frère.

Arthur Erhall, mon père.

Notre père.

Je suis lié aux deux personnes que je méprise le plus à Eldorra. Allez comprendre.

J'ai eu un bref moment d'horreur en pensant que Bridget et moi pouvions être parents, mais Andreas n'est pas son cousin par le sang, Dieu merci. Erhall est le père d'Andreas, pas l'oncle de Bridget.

N'empêche, l'identité de cette nouvelle parentèle ne m'enchantait guère.

Andreas reste silencieux un long moment.

– Quand j'ai appris que Nikolai abdiquait, j'ai été... inquiet. Pour Bridget. Elle ne s'est jamais vraiment intéressée au trône, et je ne pensais pas qu'elle aimait beaucoup Eldorra. Elle passait en tout cas assez de temps à l'étranger pour donner cette impression. Je pensais qu'elle n'était pas faite pour le rôle de reine.

Un fil de fer barbelé s'enfonce dans mon cœur en l'entendant prononcer le nom de Bridget.

Des cheveux blonds. Des yeux brillants. Un sourire capable de réchauffer jusqu'à mon âme froide et morte.

Cela ne fait que trois jours, et elle me manque déjà tellement que je me couperais le bras droit pour avoir la chance de l'apercevoir en personne, mais elle demeure cloîtrée au Palais depuis qu'elle a quitté l'hôpital. Probablement occupée à préparer ses fiançailles avec Steffan.

Mon sang tourne à l'aigre et je m'oblige à me concentrer sur ce que dit Andreas pour ne pas repartir en vrille.

– Je sais que vous n'avez pas une haute opinion de moi, mais je veux ce qu'il y a de meilleur pour le pays. Eldorra est ma patrie, et elle mérite un bon monarque.

L'insulte implicite me hérissé le poil.

– Bridget fera une sacrée bonne souveraine.

– Oui, mais vous êtes partial, non ? lâche Andreas. J'ai demandé à quelqu'un d'enquêter sur ce qu'elle a fait pendant son séjour à New York. Histoire de savoir où elle avait la tête. On m'a rapporté que vous sembliez tous les deux... proches. Plus proches que le garde du corps et le client moyen.

– C'est des conneries. J'aurais remarqué une filature.

– Vous étiez distrait, en plus ce n'était pas une filature unique. C'était une filature multiple.

Andreas s'esclaffe devant mon expression perplexe. Comment j'ai pu ne pas m'apercevoir qu'on nous suivait ?

– Ne vous en voulez pas trop. Mes gars n'étaient pas là pour vous nuire. Ils voulaient juste recueillir des informations. J'étais curieux à votre sujet, le garde du corps qui semblait tant séduire ma cousine, donc j'ai demandé à mes hommes d'enquêter sur votre passé, y compris sur votre filiation. (Son sourire se durcit.) Imaginez ma surprise quand j'ai découvert que nous avons le même père. Le monde est petit.

Si son ton reste léger, la crispation de sa mâchoire laisse à penser qu'il n'est pas aussi serein qu'il veut bien le faire croire.

L'histoire est plausible, hormis cette filature que je n'aurais pas remarquée. J'ai été distrait, mais à ce point, non, je ne pense pas.

Je repense à la confrontation si peu dans mes habitudes que j'ai eue avec Vincent au Borgia, au voyage de dernière minute au Costa Rica et aux milliers de petites choses que je n'aurais jamais faites avant Bridget.

*« Je ne me mêle pas de la vie privée de mes clients. Je suis ici pour vous protéger de tout danger physique. C'est tout. Je ne suis pas là pour être votre ami, votre confident ou quoi que ce soit d'autre. Cela me permet de ne pas commettre d'erreur d'appréciation. »*

Je me passe une main sur le visage. *Putain.*

– Admettons. Tu pourrais alors m'expliquer comment il se fait que tu es prince quand ton père n'est qu'un simple lord ?

Erhall. Parmi tous les hommes possibles, il a fallu que ce soit Erhall.

La bile me monte à la gorge à l'idée que nous sommes de la même famille.

Andreas ferme les yeux.

– Ma mère a eu une liaison avec Erhall. Mon père – mon vrai père, même s'il n'est pas mon père biologique – ne l'a appris que quand elle le lui a avoué avant de mourir. Il y a six ans, d'un cancer. Je suppose qu'elle voulait partir la conscience tranquille. Mon père, à son tour, ne me l'a révélé qu'avant de mourir, il y a trois ans. (Il a un petit rire nerveux.) Au moins, ma famille sait emporter des secrets dans la tombe. Littéralement.

– Erhall est au courant ?

– Non, répond Andreas un peu trop brusquement. Et il ne le saura pas. Mon père est l'homme qui m'a élevé, pas Erhall. Mon père... (Une ombre passe sur son visage avant de disparaître.) C'était un homme bon, qui m'a suffisamment aimé pour me traiter comme son propre fils, même après avoir découvert que je ne l'étais pas. Erhall, quant à lui, n'est qu'une fouine geignarde.

Je ricane. Au moins, nous sommes d'accord sur un point.

Le sourire d'Andreas réapparaît, il boit une gorgée de thé.

– Je vais vous confier un secret : je ne veux pas du trône. Je n'en ai jamais voulu. Je monterai sur le trône s'il le faut, bien sûr, mais je préférerais que quelqu'un d'autre remplisse ce rôle, à condition d'en être capable. Le trône vous rend puissant, mais c'est aussi la cage la plus étroite du Palais.

– Foutaise, je grogne. Tu as clairement manifesté tes intentions à plusieurs reprises. Les rencontres avec le roi et le président du Parlement, ta visite « obligeante » dans ma maison d'hôtes, la veille du mariage de Nikolai. Tu te souviens ?

– Bridget avait besoin d'un coup de pouce, déclare-t-il froidement. Je voulais voir si elle était prête à se battre pour la Couronne. Mais je suis aussi revenu parce que... (Il hésite une brève seconde.) Je voulais donner une chance à Erhall. Voir si nous pouvions nous rapprocher d'une manière ou d'une autre. C'est pour cette raison que j'ai demandé à le suivre pendant ses réunions, pas parce que je voulais être roi. Pour ce qui est de la maison d'hôtes, j'essayais de vous aider. Je ne suis pas idiot, Monsieur Larsen. Ou devrais-je vous appeler Rhys, maintenant que nous savons tous les deux que nous sommes frères ?

Je le regarde fixement et il rit.

– OK, ce sera Monsieur Larsen, reprend-il. Je savais qu'il se passait quelque chose entre Bridget et vous bien avant que la

nouvelle n'éclate. Je n'en avais pas la confirmation, mais je l'ai vu dans la façon dont vous vous regardiez. C'est un choix difficile, l'amour ou la patrie. Nikolai a fait le sien. Bridget, eh bien, je suppose qu'elle a fait le sien aussi. Mais avant qu'elle n'accepte d'épouser Steffan... (L'acide qui circule dans mes veines s'épaissit et vient s'accumuler dans mon estomac.)... vous avez eu une chance, tous les deux. J'ai pensé vous donner un petit coup de pouce. Vous êtes mon frère et elle ma cousine. Deux des rares membres de ma famille qui me restent. Considérez ça comme ma bonne action de l'année.

– Quelle charité ! je commente, sarcastique. Vous devriez être sanctifié.

– Riez tant que vous voulez, mais j'étais prêt à vous pousser l'un vers l'autre parce que vous étiez clairement amoureux, même si cela signifiait que je devais reprendre le flambeau au cas où Bridget abdiquerait. Ce n'est pas un sacrifice ?

C'est en effet un sacrifice. Mais je ne vais pas l'admettre devant Andreas.

J'ai la tête qui pulse furieusement sous l'afflux de toutes ces informations nouvelles. Il y a des chances pour qu'Andreas me raconte des craques, mais mon instinct me souffle que non.

– J'ai failli lui parler de notre père, figurez-vous. Lors de la réception de mariage de Nikolai. Cela ne vous serait pas d'une grande utilité concernant la loi sur les mariages royaux, puisqu'elle exige que le monarque épouse une personne de naissance noble et légitime. Or vous êtes né hors mariage et vous n'avez jamais été reconnu par Erhall, qui ne sait même pas que vous êtes son fils. Autrement dit, vous n'êtes pas éligible. (Andreas termine son thé et le pose dans l'évier.) Mais elle s'est éclipsée de la réception et, avant

que je puisse lui parler, le *Daily Tea* a sorti ses révélations. C'est la vie, conclut-il avec un haussement d'épaules.

Bon sang. J'espérais, maintenant que je savais être le fils d'un lord...

– Si ça n'est d'aucune utilité au regard de la loi, pourquoi le lui dire ? je demande.

– Parce que j'ai une idée de la façon dont cela pourrait aider, d'une manière détournée, répond Andreas en souriant. Cela pourrait même vous permettre de récupérer Bridget si vous agissez assez vite. Holstein doit faire sa demande le mois prochain. Je suis prêt à vous aider...

– Mais ?

Il y a toujours un « mais » dans ce genre de jeu.

– Mais arrêtez de me traiter comme un ennemi, plutôt comme... peut-être pas un frère, mais une connaissance amicale. Après tout, nous sommes l'un pour l'autre la seule famille de sang qui nous reste, à part notre charmant père.

Quelque chose traverse le visage d'Andreas avant de disparaître.

– C'est tout ?

Un soupçon me noue le ventre. Ça semble trop facile.

– C'est tout. C'est à prendre ou à laisser.

Une idée me vient à l'esprit.

– Avant de répondre, je veux savoir : tu as fouiné dans ma maison d'hôtes en mon absence ?

Il me jette un regard étrange.

– Non.

– Dis-moi la vérité.

Andreas se redresse de toute sa hauteur, l'air contrarié.

– Je suis un prince. Je ne « fouine » pas dans les maisons d'hôtes... (Le mot dégouline de mépris.)... comme un vulgaire voleur.

Je pince les lèvres. Il dit la vérité.

Mais si ce n'est pas lui, alors qui ?

Bon, ça n'a sans doute plus d'importance, puisque je n'y loge plus, mais le mystère me reste en travers de la gorge.

J'ai des choses plus importantes sur lesquelles me concentrer.

Je ne fais pas confiance à Andreas. Il est peut-être honnête aujourd'hui en disant qu'il ne veut pas priver Bridget de la Couronne, mais cela ne signifie pas qu'il en sera toujours ainsi.

Malheureusement, je manque de temps et d'options.

– Ton idée, je lâche. Je t'écoute.

Pourvu que je ne le regrette pas.



## BRIDGET

Le Palais m'a assigné de nouveau Booth comme garde du corps. Je suis d'une humeur massacrate depuis le départ de Rhys, et les responsables du Palais ont pensé que c'était judicieux de le faire remplacer par quelqu'un que je connais et que j'aime bien.

Booth est entré en fonction après qu'Edvard a quitté l'hôpital, voici deux semaines, et bien que personne ne puisse remplacer Rhys, il est agréable de revoir le visage souriant de mon ancien garde du corps.

– Comme au bon vieux temps, euh... Votre Altesse, dit-il alors que nous attendons Elin et Steffan dans mon bureau.

En général, je n'ai pas de garde dans l'enceinte du Palais, mais les réunions avec des invités extérieurs constituent une exception.

Je m'oblige à sourire.

– Oui.

Booth hésite, avant d'ajouter :

– Beaucoup de choses ont changé au fil des ans. Je ne suis pas Monsieur Larsen, mais je ferai de mon mieux.

Une douleur féroce me poignarde la poitrine à l'évocation de Rhys.

– Je sais. Je suis heureuse que vous soyez de retour. Vraiment.

Pourtant, certains cheveux noirs et yeux gris acier, cicatrices et sourires durement gagnés me hantent en permanence.

Il fut un temps où j'aurais donné n'importe quoi pour que Booth redevienne mon garde du corps. Dans les semaines qui ont suivi son départ, je l'ai maudit tous les jours pour m'avoir abandonnée aux mains de Rhys.

Rhys, insupportable, dominateur, arrogant, qui refusait de me laisser marcher au bord des trottoirs et qui traitait chaque visite dans un bar comme une mission en zone de guerre. Qui grimaçait plus qu'il ne riait et polémiquait plus qu'il ne parlait.

Rhys, qui a organisé un voyage au débotté pour moi afin que je puisse valider les items de ma liste de choses à faire, même si cela devait aller à l'encontre de tous ses instincts de garde du corps, et qui m'a embrassée comme si c'était la fin du monde et que j'étais sa dernière chance de salut.

La douleur s'intensifie et se propage à ma gorge, à mes yeux, à mon âme.

Il est partout. Dans ce fauteuil où nous nous sommes embrassés, dans ce bureau où nous avons baisé, dans ce tableau qui nous a fait rire à cause de la façon dont l'artiste avait dessiné le sourcil d'un des personnages, un peu plus haut et plus tordu que l'autre, ce qui lui donnait ainsi une expression de surprise permanente

Même si je quitte le bureau, il est toujours là, à me hanter.

La porte s'ouvre et je plaque ma main sur mon genou pour me calmer alors qu'Elin et Steffan entrent.

– Merci d'être venu, dis-je lorsque Steffan s'assied en face de moi.

C'est la première fois que je le vois en personne depuis qu'il a accepté les fiançailles.

Il m'adresse un sourire qui semble presque aussi forcé que le mien.

– C'est bien normal, Votre Altesse. Nous allons nous fiancer, après tout.

À la façon dont il a prononcé sa phrase, je me demande si j'ai été la seule à être contrainte à cet arrangement. Il a semblé assez enthousiaste lors de nos deux premiers rendez-vous, mais il s'est montré distant et distrait depuis son retour de Preoria.

Je repense à la tension que j'ai perçue entre Malin et lui.

Un silence gênant s'installe avant qu'Elin ne s'éclaircisse la gorge et ne sorte son stylo et son carnet de notes.

– Parfait. Nous pouvons commencer la réunion alors, Votre Altesse ? La date et le lieu des demandes en mariage figurent en tête de l'ordre du jour. Lord Holstein fera sa demande dans trois semaines aux Jardins botaniques royaux. Ce sera une belle évocation de votre deuxième rendez-vous. Nous dirons à la presse que vous avez été en correspondance régulière pendant qu'il était à Preoria, afin que la demande en mariage ne paraisse pas surgir de nulle part...

La réunion s'éternise. La voix d'Elin se fond dans un flot de bruits. Steffan est assis droit sur sa chaise, le regard vide. J'ai l'impression d'assister à des négociations concernant la fusion de deux entreprises, ce qui est le cas, d'une certaine manière.

*Le conte de fées dont rêvent les jeunes filles.*

– ... votre lune de miel, enchaîne Elin. Des idées ?

Son regard chargé d'espoir m'arrache à l'endroit où je m'étais mentalement réfugiée pendant qu'elle parlait d'interviews avec les médias et de choix de tenues pour la demande en mariage.

Je cligne des yeux.

– Excusez-moi ?

– Nous devons choisir le lieu de votre lune de miel, répète-t-elle. Paris est classique, mais cliché. Les Maldives sont populaires, mais deviennent trop à la mode. Nous pourrions choisir un endroit plus unique, peut-être en Amérique centrale ou du Sud. Le Brésil, le Belize, le Costa Rica...

– Non !

Tout le monde sursaute devant la virulence inhabituelle de mon exclamation. Les yeux de Booth s'arrondissent et les sourcils d'Elin se froncent de désapprobation. Seule l'expression de Steffan reste neutre.

– Non, pas le Costa Rica, je répète plus calmement, le cœur battant à tout rompre. N'importe où sauf là-bas.

Je préférerais passer ma lune de miel en Antarctique avec un bikini pour seul vêtement.

Le Costa Rica nous appartient, à Rhys et à moi. À personne d'autre.

*Item numéro quatre de la liste.*

« Vous avez déjà été amoureuse ?

– Non. Mais j'espère bien l'être un jour. »

« Levez les yeux, Princesse. »

Une brûlure désormais familière pulse derrière mes yeux, et je me force à contrôler ma respiration jusqu'à ce qu'elle disparaisse.

– Il est de toute façon trop tôt pour parler de la lune de miel. Nous ne sommes pas encore officiellement fiancés.

Ma propre voix semble lointaine, comme celle de ces personnes qui parlent dans un rêve.

– Nous voulons régler les détails le plus tôt possible. Organiser un mariage royal et un couronnement la même année n'est pas une

mince affaire, proteste Elin. La presse voudra savoir.

– Commençons par la demande en mariage, je déclare d'un ton sans réplique. La presse peut attendre.

Elle soupire, la bouche si pincée que je crains de la voir rester figée de la sorte.

– Bien, Votre Altesse.

Au bout d'une heure, la réunion se termine enfin et Elin se précipite à un autre rendez-vous avec mon grand-père. Edvard se porte bien depuis sa sortie de l'hôpital, mais nous n'avons pas encore reparlé de Rhys ni de ce qui s'est passé dans son bureau avant sa crise cardiaque.

Ce qui ne me pose aucun problème. Je ne suis pas prête pour ces discussions.

Pendant ce temps, Steffan reste sur sa chaise, à pianoter sur ses cuisses. Son regard vide a laissé place à quelque chose de plus sombre.

– Puis-je vous parler, Votre Altesse ? Seul à seule ?

Il jette un coup d'œil à Booth, qui m'interroge du regard. J'acquiesce et il sort.

Une fois la porte fermée, je dis :

– Vous pouvez m'appeler Bridget. Il serait étrange que nous soyons fiancés et que vous m'appeliez encore Votre Altesse.

– Pardon. La force de l'habitude, Votre... Bridget. (Une expression embarrassée passe sur son visage.) J'espère que cela ne rendra pas les choses trop gênantes, mais je veux vous parler de... euh... Monsieur Larsen.

Tous mes muscles se tendent. S'il y a une personne avec laquelle je veux encore moins parler de Rhys que mon grand-père, c'est bien mon futur fiancé.

– Je ne vous demanderai pas si la nouvelle est vraie, s’empresse d’ajouter Steffan.

Il sait que c’est le cas. Le regard noir de Rhys lors de notre premier rendez-vous, le pot de fleurs fissuré au Jardin botanique royal, le jour où il nous a croisés à l’hôtel... Je vois les pièces s’assembler dans sa tête.

– Ce que vous avez fait avant... nos fiançailles ne me regarde pas, et je sais que je ne suis pas le mari que vous auriez choisi.

La culpabilité m’échauffe les joues. Si nous nous marions, je ne serai pas la seule à être piégée dans une union sans amour.

– Steffan...

– Non, c’est bon, me coupe-t-il en secouant la tête. C’est la vie dans laquelle nous sommes nés. Mes parents se sont mariés pour des raisons de convenance politique, et les vôtres aussi.

C’est vrai. Mais mes parents se sont aimés. Ils ont eu de la chance, jusqu’à ce qu’ils n’en aient plus.

– Vous ne m’aimez pas et je ne m’attends pas à ce que ce soit le cas. Nous... eh bien, nous n’avons parlé que quelques fois, n’est-ce pas ? Mais j’apprécie votre compagnie et je ferai de mon mieux pour être un bon consort. Ce ne sera peut-être pas l’amour de conte de fées dont vous avez rêvé, mais nous pourrions avoir une belle vie ensemble. Nos familles, au moins, seront heureuses.

Hormis la pointe d’amertume qui teinte sa dernière phrase, Steffan semble réciter un discours à partir d’un téléprompteur.

Je l’observe, il fixe le bureau, le visage tendu et les mains cramponnées à ses genoux.

Cette expression et cette position me sont plus que familières. Ces jours-ci, ce sont les miennes.

– Il s’agit de Malin ?

Steffan relève brusquement la tête, avec l'air d'un cerf pris dans les phares d'une voiture.

– Pardon ?

– La femme dont vous êtes amoureux, c'est Malin ?

Steffan a bien du mal à déglutir.

– Ça n'a pas d'importance.

Six mots. La confirmation de quelque chose que nous savions déjà tous les deux.

Aucun de nous ne veut de ce mariage. Nos cœurs appartiennent à d'autres personnes, et si nous nous marions, ce sera juste confortable. Peut-être même agréable. Mais un choix par défaut.

Ce ne sera pas de l'amour. Ce ne sera jamais de l'amour.

– Je pense au contraire que cela a beaucoup d'importance, je réponds doucement.

Steffan relâche un long soupir.

– Quand je vous ai rencontrée au bal en l'honneur de votre anniversaire, j'avais bien l'intention de vous faire la cour. Vous êtes charmante, mais à Preoria... elle était l'assistante de ma mère pendant sa convalescence. Il n'y avait que nous dans la maison en plus de ma mère, et lentement, sans même que je m'en rende compte...

Je termine sa phrase :

– Vous êtes tombé amoureux.

Il esquisse un petit sourire.

– Aucun de nous ne s'y attendait. Au début, nous ne pouvions pas nous supporter. Mais oui, je suis tombé amoureux. (Son sourire s'estompe.) Quand il l'a découvert, mon père a menacé non seulement de me couper les vivres si je ne mettais pas fin à cette relation mais aussi de faire en sorte que Malin ne travaille plus jamais à Eldorra. Il ne bluffe pas. Pas quand une relation avec la

famille royale est en jeu, ajoute-t-il en se passant une main sur le visage. Mes excuses, Votre A... Bridget. Je me rends compte qu'il est extrêmement déplacé pour moi de partager cela avec vous, compte tenu de notre arrangement.

– Ce n'est pas grave. Je comprends.

Mieux que quiconque.

– Je m'en doute.

J'aborde un sujet qui me turlupine depuis notre rencontre à l'hôtel.

– Si vous étiez ensemble, pourquoi vous a-t-elle poussé à m'inviter ?

La tristesse se lit dans ses yeux.

– Cet hôtel, c'était la dernière occasion de nous retrouver, explique-t-il. Mon père était retourné à Preoria et l'avait démise de ses fonctions d'assistante de ma mère, si bien que nous devions aller quelque part où nous ne serions pas... où nous pourrions être seuls. Elle était au courant pour vous et pour ce que mon père attendait de moi. C'était sa façon de me rendre ma liberté.

Je tente de m'imaginer en train de pousser une autre femme dans les bras de Rhys et je recule à cette idée.

Je connais à peine Malin, mais j'ai mal pour elle.

– Je suis désolée.

– Moi aussi.

Le silence s'installe pendant un moment avant que Steffan ne s'éclaircisse la gorge et ne se redresse.

– Mais j'apprécie votre compagnie, Bridget. Nous ferons bon ménage.

J'esquisse un petit sourire triste.

– En effet. Merci, Steffan.



Je reste plantée dans mon bureau après son départ, fixant les lettres qui jonchent ma table de travail, le sceau royal et le calendrier accroché à mon mur.

Trois semaines avant la demande en mariage.

Six mois avant mon mariage.

Neuf mois avant mon couronnement.

J'imagine déjà tout. La robe, l'église, le serment de couronnement, le poids de la couronne sur ma tête.

Je ferme les yeux. Les murs m'oppressent de tous côtés et le sang gronde à mes oreilles, bloquant tout autre son.

Je me suis habituée à l'idée d'être reine. En fait, une partie de moi est enthousiaste à la perspective d'assumer ce rôle et de le faire entrer dans le <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle. La monarchie comporte tellement de coutumes désuètes qui n'ont plus de sens.

Mais je ne m'attendais pas à ce que cela arrive si tôt ni à ce que cela arrive sans Rhys à mes côtés, ne serait-ce que comme garde du corps.

Sévère et stable, grincheux et protecteur. Mon roc et mon ancre dans la tempête.

« *Respirez, Princesse. Vous êtes la future reine. Ne les laissez pas vous intimider.* »

Je me demande si Rhys a déjà quitté Eldorra et s'il se souviendra de nous dans dix, vingt ou trente ans.

Je me demande si, lorsqu'il me verra à la télévision ou dans un magazine, il pensera au Costa Rica, aux tempêtes dans un pavillon et aux après-midi de farniente dans une chambre d'hôtel, ou s'il passera devant sans rien d'autre qu'une étincelle de nostalgie.

Je me demande si je le hanterai autant qu'il me hante.

– J'aimerais que tu sois là, je murmure.

Mon souhait se répercute sur les murs et emplit la pièce, s’y attardant, avant de s’évanouir dans le néant.

\*  
\*     \*

Quelques heures plus tard, je suis encore dans mon bureau quand mon grand-père arrive.

– Bridget, je voudrais te parler.

Je lève les yeux de ma pile de lettres de citoyens, le regard trouble. Je travaille depuis mon rendez-vous avec Elin et Steffan, et j’ai congédié Booth depuis longtemps.

Le travail est la seule chose qui me permet de tenir, mais je n’ai pas réalisé à quel point il est tard. Le soleil de fin d’après-midi diffuse ses rayons obliques à travers les fenêtres et projette de longues ombres sur le sol. Mon estomac gargouille furieusement. Je n’ai pas mangé depuis mon yaourt et ma pomme – je regarde l’heure – sept heures plus tôt.

Edvard se tient dans l’embrasure de la porte, le visage fatigué mais avec bien meilleure mine que quelques jours plus tôt.

– Grand-père ! je m’écrie en sautant de mon siège. Vous ne devriez pas rester debout si tard.

– Il n’est même pas encore l’heure du dîner, grommelle-t-il en venant s’asseoir en face de moi.

– Les médecins ont dit que vous deviez vous reposer.

– Oui, et j’ai pris plus qu’assez de repos ces deux dernières semaines.

Il relève le menton, l’air obstiné, et je soupire. Inutile de discuter avec lui quand il est dans cet état d’esprit.

S’il y a bien une chose qu’Edvard déteste, c’est l’oisiveté. Il a réduit ses activités comme les médecins le lui ont demandé, mais ses fonctions de roi l’ayant empêché de s’adonner à ses passe-temps

favoris au fil des ans, il s'ennuie à mourir – ce qu'il ne manque jamais de mentionner chaque fois qu'il nous voit, Nikolai ou moi.

– C'est ton programme de lettres des citoyens ? demande-t-il en examinant les documents sur mon bureau.

– Oui, je termine les envois de cette semaine.

Je ne mentionne pas l'accumulation d'e-mails dans la boîte de réception officielle. Même avec deux assistantes pour m'aider, nous sommes débordées. Il s'avère que les citoyens d'Eldorra ont beaucoup de choses à dire.

Je suis ravie du succès du programme, mais il va falloir engager du personnel supplémentaire sans tarder. Professionnaliser le programme au lieu de le traiter comme un projet secondaire.

– Il y a quelques points que j'aimerais aborder lors de la prochaine réunion avec le président du Parlement, je lui dis. J'imagine qu'Erhall sera enchanté.

Edvard pose les doigts sous son menton et m'étudie.

– Erhall n'a jamais été enchanté depuis qu'il a été élu pour la première fois, il y a dix ans. Tu te débrouilles bien. Tu tiens bon, même lorsqu'il essaie de t'affaiblir. Tu as vraiment pris tes marques ces derniers mois.

Je sens ma gorge se nouer.

– Merci, mais je ne suis pas vous.

– Bien sûr que non, et tu ne dois pas essayer de l'être. Aucun d'entre nous ne devrait s'efforcer d'être quelqu'un d'autre que lui-même, et tu ne m'es pas inférieure ni inférieure à personne d'autre. (L'expression d'Edvard s'adoucit.) Je sais que la perspective de devenir reine est écrasante. Tu savais que j'ai été une épave pendant des mois avant mon couronnement ?

– Vraiment ?

Je n’imagine pas que mon grand-père, fier et royal, puisse être nerveux face à quoi que ce soit.

– Oui, s’esclaffe-t-il. La veille de la cérémonie, j’ai vomi dans la plante en pot préférée de la reine douairière. Tu aurais dû l’entendre crier quand elle a découvert le... cadeau que je lui avais laissé.

L’image me fait rire. Mon arrière-grand-mère est morte avant ma naissance, mais j’ai entendu dire que c’était une force avec laquelle il fallait compter.

– Bref, il est normal de ressentir ça, mais j’ai confiance en toi, reprend Edvard en tapotant le sceau royal sur mon bureau. Ton couronnement aura lieu plus tôt que nous ne l’avions prévu, mais tu seras une bonne reine. Je n’ai aucun doute là-dessus.

– Je n’ai même pas fini ma formation. Nik s’est formé toute sa vie au pouvoir, moi je n’ai commencé que depuis quelques mois. Et si je commets des erreurs ?

Un frisson glacé court le long de mon échine et je presse à nouveau ma main sur mon genou pour l’empêcher de tressauter.

– Personne n’attend de toi que tu sois parfaite, même si cela semble parfois le cas, déclare Edvard. Je reconnais qu’un roi ou une reine a moins de marge de manœuvre en ce qui concerne les erreurs, mais tu peux en commettre, à condition d’en tirer des leçons. Être un chef ne repose pas sur des connaissances techniques. Il s’agit de toi, de la personne que tu es. De ta compassion, ta force, ton empathie. Or tu en as à revendre. Et puis... (Ses yeux se plissent en même temps qu’il sourit.) Il n’y a pas de meilleure façon d’apprendre que sur le tas.

– Devant des millions de téléspectateurs.

– C’est un travail pour qui aime la pression, reconnaît-il.

Après une semaine d’inactivité, mon rire a des notes un peu rouillées.

– Vous pensez vraiment que je peux y arriver ?

L'incertitude me ronge et je tente de ne pas penser à ce que ma mère aurait fait à ma place. Elle aurait géré tout cela avec beaucoup plus d'élégance.

– Je le sais. Tu prends déjà les choses en main lors des réunions avec le président du Parlement, tu t'opposes à Erhall et le peuple t'adore.

Edvard dégage une assurance qui me rappelle celle de Rhys, lequel n'a jamais douté de ma capacité à faire quoi que ce soit.

*« Vous n'avez pas besoin d'une couronne pour être reine, Princesse. »*

Dieu, ce qu'il me manque. Plus que je ne l'aurais cru possible.

Edvard m'examine d'un regard incisif, malgré sa récente hospitalisation.

– Je suis toujours là si tu veux parler de quoi que ce soit concernant la Couronne, mais ce n'est pas pour cela que je suis venu aujourd'hui. Je veux parler de toi, Bridget. Pas de la princesse.

L'inquiétude s'insinue dans mes veines.

– De moi ?

– Tu es profondément malheureuse, ma chérie. Tu te morfonds depuis que j'ai quitté l'hôpital. (Un sourire ironique se dessine sur ses lèvres.) Pour mon propre bien, j'espère que tu n'es pas dévastée que je m'en sois sorti vivant. Mais il se trouve que le calendrier coïncide aussi avec une certaine demande en mariage et le départ d'un certain garde du corps.

La pièce se brouille un instant avant que ma vision ne s'éclaircisse à nouveau, après un battement de paupières.

– Ça va. Vous aviez raison. Il était temps d'en finir et Steffan fera un bon consort.

– Ne me mens pas, réplique Edvard d’une voix plus grave, pleine d’autorité royale, qui me fait tressaillir. Tu es ma petite-fille. Je sais quand tu mens et je sais quand tu es malheureuse. En ce moment, tu es les deux à la fois.

J’opte sagement pour le silence.

– J’étais – et je suis toujours – très contrarié par ta relation avec Monsieur Larsen. C’était imprudent, et la presse en fait encore ses choux gras. Mais... (Il pousse un soupir empreint de tristesse et de compassion.) Tu es avant tout ma petite-fille. Je veux par-dessus tout ton bonheur. Je pensais qu’il s’agissait d’une liaison sans importance, mais à en juger par ton allure de zombie au cœur brisé, j’en conclus que ce n’était pas le cas.

Je me pince sous le bureau pour m’assurer que je ne rêve pas. Non, l’expression « zombie au cœur brisé » est bel et bien sortie de la bouche de mon grand-père.

Mais même si cette phrase était très surprenante venant de lui, il n’a pas tort.

– Cela n’a pas d’importance, je balbutie, faisant écho au sentiment exprimé plus tôt par Steffan. Il est trop tard. J’ai tenté d’abroger la loi sur les mariages royaux avant que ça ne devienne un problème, mais je n’ai pas assez de temps.

– Neuf mois, si je ne me trompe pas.

– Trois semaines avant la demande en mariage, je nuance.

– Hmm.

Son grognement est chargé de sens. Mais il ne va quand même pas dire ce que je pense...

– Grand-père, vous avez exigé que je rompe avec Rhys. Vous m’avez poussée à épouser Steffan et... (Une boule d’émotion se coince dans ma gorge.) Vous avez eu une crise cardiaque quand j’ai refusé.

L'horreur se peint sur ses traits. Il se redresse, le regard soudain féroce

– C'est ce que tu penses ? Bridget, voyons, ce n'était pas à cause de toi ou de quoi que ce soit d'autre. C'était une accumulation de stress. En fait, c'est ma faute si je ne vous ai pas écoutés, Nikolai et toi. (Il grimace.) J'aurais dû réduire ma charge de travail, et je ne l'ai pas fait. Mon infarctus est survenu au mauvais moment, mais ce n'est pas ta faute. Tu comprends ?

J'acquiesce. La boule d'émotion se dilate jusqu'à boucher mon nez et mes oreilles. Ma poitrine est trop étroite, ma peau trop chaude, puis trop froide.

– Je ne te blâme pas pour ce qui s'est passé. Pas le moins du monde, insiste-t-il. Et par décret royal, je t'ordonne d'arrêter de culpabiliser.

J'esquisse un petit sourire en même temps qu'une larme incandescente coule sur ma joue.

– Oh, ma chérie, soupire à nouveau Edvard. Viens ici.

Il ouvre les bras, je contourne le bureau et me réfugie contre lui, respirant son odeur familière et réconfortante de cuir et d'eau de toilette Creed. La tension que je ressentais depuis sa crise cardiaque s'atténue un peu.

Je ne me suis pas rendu compte que j'avais à ce point besoin de son pardon.

– Tu es ma petite-fille et je veux que tu sois heureuse, reprend Edvard en me serrant contre lui. Nous ne pouvons pas enfreindre la loi, mais tu es une fille intelligente qui a neuf mois devant elle. Fais ce que tu as à faire. Tu comprends ce que je te dis ?

– Je pense que oui, je murmure.

Il s'écarte et m'embrasse sur le front.

– Bien. Réfléchis en reine. Et souviens-toi que les meilleurs souverains sont ceux qui savent manier la carotte et le bâton à parts égales.

Les mots d'Edvard résonnent longtemps après son départ. Le soleil de l'après-midi laisse place aux bleus pleins de fraîcheur du crépuscule.

Je décroche mon téléphone, perturbée par les implications de ce que je m'apprête à faire.

Il me reste une carte à jouer, que je n'ai pas envisagée jusqu'à présent parce qu'elle est manipulatrice et sournoise et qu'elle va totalement à l'encontre de ma morale.

Il ne s'agit ni d'une carotte ni d'un bâton. C'est l'équivalent d'une bombe nucléaire.

Si, en théorie, j'ai neuf mois, je respecte trop Steffan pour l'humilier en rompant avec lui après sa demande en mariage, à supposer que je parvienne à abroger la loi sur les mariages royaux. Je ne peux pas non plus lui refuser sans raison valable. Le Palais serait sens dessus dessous.

J'ai donc trois semaines pour amener Erhall, qui me méprise, à présenter une motion à laquelle il s'est publiquement opposé et à convaincre les trois quarts du Parlement d'abroger une des plus anciennes lois du pays.

La bombe nucléaire est ma seule option.

Je fais défiler ma liste de contacts jusqu'au nom que je cherche. J'hésite, retenant mon pouce.

Est-ce que j'en ai vraiment envie ? Est-ce que je serai capable de me regarder dans une glace après ça ?

« *C'est la vie dans laquelle nous sommes nés.* »

« *On a neuf mois. On va trouver une solution.* »

« *Bébé, on n'en est plus à bien s'aimer.* »



Je compose le numéro. Il décroche dès la première sonnerie.

– J'appelle pour te réclamer le service que tu me dois.

Pas de salutations. Droit au but. Si quelqu'un apprécie l'efficacité, c'est bien lui.

– J'attendais ton appel.

Je vois presque le sourire d'Alex Volkov au téléphone, glacial et sans humour.

– Qu'est-ce que je peux faire pour toi, Altesse ?

## BRIDGET

J'ai perdu la tête en demandant de l'aide à Alex. Il a beau sortir avec Ava et paraître moins... sociopathe depuis qu'ils se sont remis ensemble l'année dernière, je ne lui fais qu'une confiance toute relative.

Malgré tous ses défauts, il aime profondément Ava, et il me doit une faveur parce que je lui ai botté le cul avant de partir pour New York. Si je n'étais pas intervenue, il serait encore en train de se morfondre et de terroriser tout le monde autour de lui, sans oser revenir vers elle

Notre appel, quatre jours plus tôt, a été bref et direct. Je lui ai dit ce que je voulais et il a confirmé que c'était dans ses cordes. Je ne doute absolument pas de sa capacité à réussir, on parle d'Alex, là, en revanche il ne m'a pas donné de date de livraison, et depuis je suis sur les dents.

– Votre Altesse.

Booth et moi nous dirigeons vers ma chambre, il parle moins fort que d'habitude et son corps vibre d'une énergie nerveuse. Nous revenons d'un événement à l'Opéra national, et je suis tellement

distraite par mon plan que je ne me suis pas demandé pourquoi Booth m'accompagnait jusqu'à ma suite alors qu'il me fait habituellement ses adieux à l'entrée du Palais.

– Oui ?

Je hausse un sourcil en voyant les regards furtifs qu'il jette dans le couloir désert. C'est un bon garde du corps, mais il ferait un piètre espion.

– Lisez ça quand vous serez seule, dit-il d'une voix à peine audible.

Il me glisse un morceau de papier dans les mains. Je fronce les sourcils.

– Qu'est-ce que... ?

Une femme de chambre déboule dans le couloir, et Booth recule si vite qu'il manque percuter le vase de porcelaine posé sur un guéridon voisin.

– Bon, déclare-t-il d'une voix si forte que je tressaille. Si c'est tout, Votre Altesse, je vais y aller. N'en parlez à personne, ajoute-t-il en repassant au chuchotement.

Sur un petit signe de la main, il s'éloigne d'un pas pressé jusqu'à disparaître dans le couloir où la femme de chambre s'est engagée.

Alors là, ma perplexité est à son comble.

*Qu'est-ce que c'est que ça ?* Bien que ce ne soit pas le genre de Booth d'être aussi énigmatique, je fais ce qu'il m'a demandé et j'attends d'avoir refermé la porte derrière moi avant de déplier le papier. Booth n'est pas du genre à prendre des notes secrètes. Qu'est-ce que...

Le temps s'arrête. Le sang me monte au visage et mon ventre se serre devant le gribouillis familial et désordonné que j'ai sous les yeux.

21 h ce soir, Princesse. Deux chaises.

Pas de signature, mais c'est inutile. Rhys est toujours à Eldorra.

Une bouffée de soulagement m'envahit, suivie d'une folle anxiété et d'un vent de panique. Nous n'avons pas reparlé depuis l'hôpital, et pas vraiment terminé sur une bonne note. Pourquoi me contacte-t-il maintenant, deux semaines et demie plus tard ? Comment a-t-il pu convaincre Booth de me faire parvenir ce billet en douce ? Qu'est-ce que...

– Bridget !

Une seconde, il me semble que l'appel vient de l'extérieur de ma chambre, puis je lève les yeux et je vois la petite brune dans ma suite.

Une autre forme d'incrédulité, tout à fait différente, me submerge.

– Ava ?! Qu'est-ce que tu fais ici ?

Je m'empresse de glisser le message de Rhys dans ma poche, où, traversant la soie, il me brûle la peau.

– Surprise ! s'exclame mon amie, un large sourire aux lèvres. Je suis venue te voir, bien sûr. Et je ne suis pas seule.

Sur son signal, Jules entre dans le salon, vêtue du manteau vert que je connais bien.

– Bonjour, Votre Altesse, fredonne-t-elle.

J'incline la tête.

– C'est mon manteau ?

– Oui, répond-elle sans la moindre vergogne. Je l'adore. Il fait ressortir mes cheveux. (De fait, le vert émeraude souligne le roux de sa crinière.) Ton dressing est tout ce qu'il y a de magnifique. Il faut que j'en fasse une visite approfondie plus tard.

– Tu en as déjà fait une visite approfondie, je te signale. Tu as passé une demi-heure à examiner sa collection de chaussures.

Stella vient de surgir dans le dos de Jules, vêtue d'une élégante robe blanche qui rehausse la nuance de sa peau mate. En tant que blogueuse mode de notre groupe, elle a une garde-robe qui rivalise avec la mienne, même si ses choix vestimentaires sont plus décontractés.

– C'est ce qu'on appelle des recherches, proteste Jules. Je vais devenir avocate. On a besoin de talons puissants pour piétiner l'adversaire.

Je laisse échapper un petit rire en serrant mes amies dans mes bras. Ma stupeur se transforme peu à peu en excitation. Je ne les ai pas revues depuis mon retour à Eldorra, et je n'ai pas réalisé combien elles m'ont manqué.

Cependant, je m'abstiens d'étreindre la dernière personne du groupe.

– Alex, dis-je en saluant d'un signe de tête le petit ami d'Ava.

« Petit ami » paraît trop banal pour le décrire. Les petits amis sont doux et gentils. Avec ses yeux froids et son comportement encore plus glacial, Alex est tout sauf cela, même si son expression se dégèle un peu quand il regarde Ava.

– Bridget.

Ni lui ni moi ne donnons l'impression d'avoir eu d'autres contacts. Je me sens mal à l'aise d'avoir caché mon appel à Ava, mais moins elle en sait sur nos manigances, mieux c'est. Il est important qu'elle puisse nier de façon crédible.

– On a vu ce qui s'est passé aux informations, avec Rhys et ton grand-père, déclare Ava, visiblement inquiète. On serait venus plus tôt, mais Jules devait terminer son stage et je n'ai pas pu prendre de congé avant maintenant. Comment tu tiens le coup ?

– Ça va. Mon grand-père s'est bien rétabli.

Je ne mentionne pas Rhys.

– Je savais qu’il se passait quelque chose entre ton garde du corps sexy et toi. Je ne me trompe jamais, plaisante Jules avant de reprendre son sérieux. Tu as besoin de quelque chose, ma puce ? Un paparazzi à qui on peut botter le cul ? Un leurre pendant que tu t’éclipses pour un rendez-vous de minuit avec ton amant ? Je peux me teindre les cheveux en blond.

– J., tu es plus petite qu’elle d’au moins huit centimètres, fait remarquer Stella.

Jules hausse une épaule.

– C’est un problème mineur. Rien que des talons ne puissent résoudre.

Je m’esclaffe à nouveau, le message de Rhys perce un trou dans ma poche. « *21 h ce soir, Princesse. Deux chaises.* »

– Comment vous êtes entrés ici ?

– On t’a préparé cette surprise avec Nikolai, répond Jules. Dommage qu’il soit pris. Ton frère est canon.

– On est ici pour le week-end, ajoute Stella en écartant une boucle de son visage.

Avec ses yeux verts, sa peau bronzée et ses jambes magnifiques, elle est la plus belle personne que j’aie jamais rencontrée et, bien qu’elle soit parfaitement consciente de l’effet produit par son apparence sur autrui – en particulier les hommes –, elle ne s’exhibe jamais.

– Je regrette qu’on ne puisse pas rester plus, mais on ne peut pas s’absenter trop longtemps de notre travail.

– Ce n’est pas grave. Je suis vraiment contente que vous soyez là.

Le nœud de solitude se desserre un peu dans mon ventre. Même si je brûle de relire mille fois la note de Rhys jusqu’à en mémoriser la

courbe des lettres, je veux aussi passer du temps avec mes amies. Que je n'ai pas vues depuis bien trop longtemps.

– Racontez-moi ce que j'ai raté.

Comme je n'ai pas de réunion prévue pour le reste de la journée, je la passe à faire le point avec mes amies pendant qu'Alex prend une série d'appels professionnels. Je leur raconte ma formation, ma tournée caritative et mon bal d'anniversaire. Elles me parlent de leur travail, de leurs échecs amoureux et de leur voyage au parc national de Shenandoah.

Finalement, les sujets légers sont épuisés et il faut passer à l'éléphant dans la pièce.

– Rhys et toi, attaque Ava avec une petite pression sur ma main. Qu'est-ce qui s'est passé ?

J'hésite, réfléchissant à ce que je peux leur dire avant de me contenter d'une version brève et aseptisée de l'histoire, qui commence par le moment où j'ai appris l'abdication de Nikolai et se termine par notre rupture à l'hôpital. Je raconte tout sans m'effondrer, grande victoire s'il en est.

Quand je me tais, mes amies me regardent bouche bée, avec des expressions qui vont de la sidération à la tristesse en passant par la compassion.

– Putain de merde, lâche Jules. Ta vie est une comédie romantique.

– Pas exactement.

Les comédies romantiques ont des fins heureuses, or la mienne est encore en suspens.

– On peut faire quelque chose pour toi ?

La compassion se lit sur le visage de Stella. Pour une fois, elle n'est pas sur son téléphone, ce qui est un exploit, puisqu'elle vit pratiquement sur Internet.

Je secoue la tête.

– Je vais me débrouiller.

*Si Alex s'en sort.* Je jette un coup d'œil vers la fenêtre près de laquelle il se tient, parlant au téléphone dans un russe au débit rapide.

– Ça va s'arranger, ma puce, dit Jules, rayonnante de confiance. Ça s'arrange toujours. Sinon, déclare la loi martiale et dis-leur que tu gardes ta couronne et ton garde du corps sexy. Qu'est-ce qu'ils vont faire, te guillotiner ?

J'ébauche un sourire. On peut toujours compter sur Jules pour sortir les idées les plus extravagantes.

– Ça ne marche pas comme ça, et oui, ils pourraient bien me couper la tête.

– Qu'ils aillent se faire foutre. J'aimerais bien qu'ils essaient. S'ils touchent un de tes cheveux, Alex s'en occupera. Pas vrai, Alex ?

La voix de Jules a pris des intonations taquines, chantantes.

Alex l'ignore.

– Arrête de le provoquer, la prévient Ava. Je ne pourrai pas toujours te sauver la mise.

– Je ne le provoque pas. C'est un compliment. Ton homme peut tout faire.

Profitant de ce qu'Ava a la tête tournée, Jules se penche et chuchote :

– Il est complètement à sa botte. Regarde, dit-elle avant de hausser le ton pour feindre la panique. Oh, mon Dieu ! Ava, tu saignes ?

Alex relève la tête. Moins de cinq secondes plus tard, il met fin à son appel et traverse la pièce pour rejoindre une Ava à l'air confus, dont la main reste en suspens au-dessus des scones posés sur la table.



– Tout va bien, le rassure-t-elle pendant qu’Alex l’examine à la recherche de blessures. Qu’est-ce que je viens de te dire, toi ? lance-t-elle à Jules qu’elle fusille du regard.

Les yeux de l’accusée pétillent de malice.

– Je ne peux pas m’en empêcher. C’est tellement amusant. C’est comme jouer avec une poupée mécanique.

– Jusqu’à ce que la poupée prenne vie et te tue, murmure Stella, assez fort pour que tout le monde l’entende.

Alex fixe Jules, à l’évidence mécontent. Ses traits sont si parfaits que c’en est un peu déconcertant, comme une statue admirablement sculptée qui aurait pris vie. Certaines personnes aiment, mais moi je préfère les hommes avec un peu plus d’aspérités. Au diable la perfection, donnez-moi plutôt des cicatrices et un nez légèrement tordu pour avoir été trop souvent cassé.

– Prie pour qu’Ava et toi restiez amies pour la vie, lâche Alex, assez glacial pour me donner la chair de poule.

Jules ne semble toutefois pas impressionnée par la menace implicite.

– Primo, Ava et moi, on sera amies pour la vie, c’est sûr. Et secundo, je t’attends, Volkov.

Ava soupire.

– Tu vois avec quoi tu m’as abandonnée à DC ? marmonne-t-elle. Je lui manifeste ma compassion d’un petit rire.

Mes amis restent une heure de plus avant de partir dîner. Je décline leur invitation, prétextant des affaires officielles à régler urgemment, mais je promets de leur faire visiter le Palais le lendemain matin.

Je jette un coup d’œil à l’horloge.

Encore trois heures avant 21 h.

J'ai les nerfs à fleur de peau. Qu'est-ce que je vais dire à Rhys en le voyant ? Que dira-t-il ? Je ne veux pas lui parler de mon plan avant d'être sûre d'avoir mis tous les éléments en place, et il n'approuvera sans doute pas. La méthode n'est pas des plus honnêtes, tant s'en faut.

– J'arrive tout de suite, dit Alex en embrassant Ava sur le front. Je vais passer aux toilettes d'abord.

Une fois les filles sorties, je me tourne vers lui, bras croisés.

– Ça t'en a pris du temps. Et tu aurais pu me prévenir que tu venais.

– Je dirige une entreprise classée au Fortune 500, je te signale. J'ai d'autres affaires à régler que ta vie privée. (Il tire sur ses manches de chemise.) Et puis, il me semble que c'est justement là, la définition du mot « surprise ». Ava a insisté.

Je soupire, peu désireuse de me lancer dans une dispute interminable avec lui.

– D'accord. Tu as ce qu'il me faut ?

Alex fouille dans sa poche et en sort une clé USB.

– Des informations sur les cent quatre-vingts membres du Parlement d'Eldorra, comme tu me l'as demandé. Une fois que je t'aurai remis cette clé, ma dette sera payée.

Des « informations », c'est-à-dire du matériel de chantage.

– Je comprends.

Il m'examine un long moment avant de déposer la clé dans ma main tendue.

Je referme les doigts sur le minuscule gadget, mon cœur s'agite comme un lapin effrayé. *Je n'arrive pas à croire que j'en suis réduite à ça.* Je ne suis pas un maître chanteur. Mais j'ai besoin d'un moyen de pression, et vite, or c'est le seul que j'ai trouvé pour l'obtenir.

J'espère ne pas avoir à utiliser ces informations. Cependant, comme l'heure tourne et que mes appels individuels aux parlementaires sont poliment mais fermement repoussés, il se peut que je sois obligée d'en passer par là.

– Je dois dire que je suis impressionné, lâche Alex. Je ne t'en pensais pas capable. Tu feras peut-être une bonne reine après tout.

Bien sûr, il pense qu'un bon leadership repose sur la manipulation et la tromperie. Son philosophe préféré est probablement Machiavel.

– Alex, ne le prends pas mal, mais tu es un vrai connard.

– C'est l'une des choses les plus agréables que les gens aient pu dire à mon sujet, ironise-t-il en consultant sa montre. Je te dirais bien « merci », mais je m'en fiche. J'espère que tu pourras te débrouiller seule à partir de là...

Il désigne la clé USB d'un signe de tête.

Quelque chose me vient alors à l'esprit. Je ne devrais pas le demander, parce que j'ai le sentiment que la réponse ne va pas me plaire.

– Tu as aussi de quoi me faire chanter, n'est-ce pas ?

Même si je n'ai pas fait grand-chose dans ma vie qui soit susceptible de donner lieu à chantage, à l'exception de ma relation avec Rhys quand elle était encore secrète... et de ce que je fais maintenant.

*Ironie du sort...*

Les lèvres d'Alex esquissent un infime sourire.

– L'information, c'est le pouvoir.

– S'il y a la moindre fuite, Ava ne te le pardonnera jamais.

C'est la seule menace qui fonctionne sur lui.

Je ne pense pas qu'il révélerait quoi que ce soit, mais on ne sait jamais avec Alex Volkov.

Son expression se tend.

– Voilà qui conclut notre affaire, Altesse. (Il marque une pause devant la porte.) Je te suggère de consulter d’abord le dossier familial d’Arthur Erhall. Tu y trouveras des informations très, très intéressantes.

Il disparaît dans le couloir, me laissant avec une clé USB et une sensation de nausée.

Impliquer Alex a sans doute été une mauvaise idée, mais il est trop tard pour les regrets.

Je récupère mon ordinateur portable et j’y insère la clé USB. Je ne lui fais pas assez confiance pour brancher quoi que ce soit venant de lui sur mon ordinateur professionnel.

Je consulte le dossier Erhall. Finances. Relations passées. Famille. Affaires politiques et scandales étouffés. Je suis tentée de me plonger dans le dernier sous-dossier, mais je clique d’abord sur le dossier familial, comme Alex me l’a suggéré.

Au début, tout semble normal, juste un résumé de la lignée Erhall et des informations sur son ex-femme, morte dans un accident d’avion des années plus tôt. Puis mon regard s’arrête sur le mot « enfants » et les deux noms inscrits en dessous.

Je me plaque une main sur la bouche.

*Oh, mon Dieu !*

## RHYS

Elle ne vient pas.

Je suis sur le toit-terrasse de la tour la plus septentrionale du Palais, la mâchoire serrée, à regarder les minutes s'écouler sur ma montre.

*21 h 06. 21 h 07. 21 h 08.*

Bridget est toujours ponctuelle, sauf si elle a eu une réunion qui s'est prolongée, or elle n'a pas de réunion si tard dans la soirée.

*Tic-tac. Tic-tac. Tic-tac.*

L'incertitude me tenaille le ventre. C'était un pari de recourir à Booth pour me faufiler dans le Palais, mais j'ai désespérément besoin de la voir.

Je sais qu'il y a un risque que Bridget, têtue comme elle l'est, ne vienne pas. Mais je la connais aussi. Quoi qu'elle dise, elle voulait me laisser partir autant que je voulais la quitter, et je mise sur le fait que les deux dernières semaines ont été le même enfer pour elle que pour moi.

Une partie de moi espère que ce n'est pas le cas, parce que l'idée qu'elle puisse souffrir d'une manière ou d'une autre me donne

envie de brûler ce putain de Palais de fond en comble. Cependant une autre partie, égoïste, espère que je la hante comme elle m'a hanté. Que chacune de ses respirations est une lutte et que chaque mention de mon nom est une aiguille de douleur qui lui transperce la poitrine.

Parce que si elle a mal, c'est qu'elle tient encore à nous.

– Allez, Princesse, je l'encourage en fixant la porte en métal rouge que je lui ai demandé de franchir. Ne me laisse pas tomber.

*21 h 12. 21 h 13.*

Les pulsations dans ma mâchoire se calent sur les battements de mon cœur.

Et puis merde. Si ça ne marche pas ce soir, j'essaierai encore jusqu'à ce que je réussisse. J'ai mené et gagné des batailles impossibles toute ma vie, et celle pour Bridget est la plus importante de toutes.

Si elle ne peut ou ne veut pas se battre pour nous – par culpabilité, par devoir, à cause de sa famille ou pour toute autre raison –, je me battraï pour deux.

*21 h 14. 21 h 15.*

*Bon sang, Princesse, tu es où ?*

Soit Bridget n'a pas reçu le message, soit elle a choisi de ne pas venir.

Booth m'a envoyé un texto disant qu'il lui a remis mon billet, et je lui fais confiance. Je ne l'aurais pas contacté autrement. S'il a dit vrai, alors...

La douleur fuse, mais je m'oblige à la repousser. J'attendrai toute la nuit s'il le faut, au cas où elle changerait d'avis, et si...

La porte s'ouvre avec fracas et, soudain, elle est là. Essoufflée, les joues rougies, les cheveux flottant sur le visage à cause du vent.

Mon poulx grimpe de plusieurs crans en l'espace d'une milliseconde.

Je me redresse. L'air entre enfin dans mes poumons et je reprends vie.

Bridget reste dans l'embrasure de la porte, une main sur la poignée, les lèvres entrouvertes, haletante.

Le clair de lune illumine le toit, donnant une teinte argentée à ses cheveux d'or et éclairant les courbes élancées de son corps. Le vent m'apporte un léger parfum de jasmin, sa robe verte flotte autour de ses cuisses, dévoilant ses épaules et l'étendue lisse de ses jambes.

J'aime cette robe. Elle le sait. Et quelque chose en moi se détend pour la première fois depuis des semaines.

– Bonjour, souffle-t-elle.

Sa main se resserre sur la poignée de la porte, comme si elle essayait de garder son équilibre.

Je souris.

– Bonjour, Princesse.

L'espace entre nous bourdonne, si tendu par l'anticipation et les non-dits que c'est une chose vivante qui nous rapproche l'un de l'autre. C'en est fini de la distance que j'ai ressentie à l'hôpital. Elle est dans ma peau, dans mon âme, dans l'air que je respire.

Tout ce que j'ai enduré ces deux dernières semaines en valait la peine.

Bridget repousse les cheveux de son visage, d'une main où je décèle un petit tremblement.

– Pardonne-moi mon retard. J'ai croisé Markus et j'ai été entraînée dans une conversation sur le couronnement. Il s'avère que l'archevêque...

– Viens ici, bébé.

Je me fous de Markus et de l'archevêque. J'ai besoin d'elle. D'elle seule.

Elle se fige en recevant mon ordre que des semaines de manque ont rendu rauque. L'espace d'une seconde, je crois qu'elle va tourner les talons et s'enfuir, ce qui pourrait être intelligent, compte tenu du feu trop longtemps refoulé qui s'est rallumé comme un brasier en moi. Mais elle accourt vers moi, cheveux au vent.

À l'instant où je la rejoins, nos bouches se trouvent. Nos langues se mêlent. Nos dents s'entrechoquent. Nos mains parcourent chaque parcelle de chair à laquelle elles ont accès.

Ces deux semaines auraient tout aussi bien pu avoir été deux ans, vu la frénésie avec laquelle nous nous entredévorons.

Je saisis ses fesses et lui mordille la lèvre inférieure pour la punir de nous avoir fait gaspiller tout le temps que nous aurions pu passer ensemble. Pour s'être imaginé que tout ce qu'elle disait m'amènerait à renoncer à elle alors qu'elle est la seule personne que j'ai jamais voulue.

Même si je faisais une connerie comme partir dans le feu de l'action, je trouverais toujours le moyen de revenir vers elle.

– Je suis désolée, chuchote Bridget, la voix chargée d'émotion. Pour ce que j'ai dit à l'hôpital. Je ne veux pas épouser Steffan, et je ne...

Je passe ma main dans son dos, sur la chair chaude sous la soie fraîche, et un autre petit frisson la parcourt.

– Je sais. Je suis désolé d'être parti.

Le regret me tenaille les entrailles. Notre séparation est autant ma faute que la sienne. J'aurais dû rester. Me battre davantage.

D'un autre côté, elle avait besoin d'espace pour mettre de l'ordre dans ses idées. L'infarctus de son grand-père était encore frais dans sa mémoire et elle n'aurait pas pu changer d'avis ce jour-là.



– J’ai cru que tu ne viendrais plus. (Ma main s’attarde dans le creux de ses reins.) Rappelle-moi de tuer Markus la prochaine fois que je le verrai.

Elle laisse échapper un petit rire.

– C’est fait. Je...

Elle s’interrompt et relève le menton pour rencontrer mon regard, méditant à l’évidence les mots qu’elle s’apprête à prononcer.

– Comment tu es entré ici ? Si quelqu’un t’a vu...

– Personne ne m’a vu. Je suis un Navy SEAL, tu te souviens ? je réplique. Je peux échapper à quelques gardes du Palais.

Elle lève les yeux au ciel. Je souris devant les marques si familières de son exaspération amusée. Putain, elle m’a manqué. Ça. Nous.

– Et Booth ?

– Il a failli mourir de peur quand je me suis présenté chez lui, mais je peux être assez persuasif.

Il m’a fallu moins de persuasion que je ne le redoutais. D’après Booth, Bridget était démoralisée depuis l’hôpital et il espérait que me voir l’aiderait. Il n’est pas stupide : il avait deviné que Bridget et moi étions vraiment liés.

Booth risque de perdre son emploi si quelqu’un découvre qu’il m’a servi de messenger auprès de Bridget, mais il a quand même couru le risque.

Je lui dois désormais une bonne bière fraîche et un dîner devant un steak.

– Je ne m’attendais pas à ce que tu cherches à me rejoindre après ce qui s’est passé, avoue Bridget. Je pensais que tu serais en colère contre moi. Je pensais... que tu étais sans doute parti, achève-t-elle, la gorge nouée.

– C’est bien ce que j’ai fait. J’ai dû quitter le pays pour obtenir un nouveau visa, j’explique devant son air intrigué. Un visa touristique de six mois. Il va sans doute falloir que je me procure un tee-shirt « J’aime Eldorra » maintenant, je conclus en affichant un sourire.

Le plus infime des sourires se dessine sur ses lèvres.

– Donc tu restes six mois ?

Elle semble à la fois soulagée et triste. Six mois, c’est beaucoup, mais ce n’est pas assez.

– Non, Princesse. Je reste aussi longtemps que tu seras là.

Les yeux de Bridget s’illuminent de plaisir avant que ses muscles ne se tendent à nouveau.

– Comment... pourquoi...

– Laisse-moi m’occuper du comment. Quant au pourquoi... (Je la serre plus fort contre moi.) Je ne te quitte pas. Si tu es à Eldorra, je suis à Eldorra. Si tu es en Antarctique, au Sahara ou au milieu du putain d’océan, je suis là. Je suis autant à toi que tu es à moi, Princesse, et aucune loi ne m’en empêchera. Je me fiche de ce que dit un bout de papier. Je brûlerai toute cette saloperie de Parlement s’il le faut.

Un millier d’émotions passent sur son visage.

– Rhys...

– Je suis sérieux.

– Je le sais bien. Et il doit y avoir quelque chose qui ne va pas chez moi, parce que je n’ai jamais été aussi touchée par la menace d’un incendie criminel. (Son sourire rapide s’estompe.) Mais il faut que je te dise une chose. Plusieurs, en fait.

Le ton sur lequel elle vient de parler m’emplit d’inquiétude.

– D’accord.

– C’est drôle que tu aies parlé de brûler le Parlement. J’ai eu une idée... Pas de le brûler physiquement, s’empresse-t-elle d’ajouter en

voyant que je hausse les sourcils. Mais un moyen d'abroger la loi avant que Steffan ne me fasse sa demande en mariage.

La bête qui loge dans ma poitrine grogne en entendant ce nom. Le plan d'Andreas ne résout pas le problème des fiançailles de Bridget et Steffan – et ce sera un problème à court terme –, mais je m'en occuperai moi-même. Il est hors de question que Bridget porte la bague d'un autre homme à son doigt.

– Je ne sais pas si je pourrai aller jusqu'au bout. Car ce n'est pas tout à fait légal.

Une pointe de vulnérabilité s'est faufilée dans ses yeux.

– De quoi s'agit-il ?

Les joues de Bridget se teintent de rose avant qu'elle ne se redresse et m'annonce :

– De faire chanter les parlementaires pour qu'ils acceptent la motion et votent pour l'abrogation.

*Attends une putain de seconde ?*

– Répète.

Elle s'exécute.

– Comme je l'ai dit, ce n'est pas une stratégie très légale, mais...

Le bruit étranglé qui sort de ma gorge lui coupe la parole. Elle fronce les sourcils.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Tu as parlé à Andreas ?

Si ce n'est pas le cas, c'est le comble de l'ironie.

Son froncement de sourcils s'accentue encore.

– Non. Pourquoi j'aurais parlé de ça à Andreas ? Il veut me voler la Couronne.

*Pas tout à fait.* Andreas et moi avons passé pas mal de temps ensemble à élaborer le plan et, même si je ne lui fais pas entièrement confiance, je sais désormais qu'il ne veut pas de la

Couronne. Il apprécie son mode de vie insouciant de prince sans trop de responsabilités.

– Parce qu’il a eu une idée similaire, bien que la sienne ne s’applique qu’à Erhall, pas à l’ensemble du Parlement. (Je souris.) Il faut toujours que tu outrepasses ce qu’on te demande.

Bridget écarquille les yeux.

– Pourquoi tu parles à... Tu sais.

Ma surprise est aussi grande que la sienne. Comment a-t-elle... puis je comprends. Son chantage sur Erhall. Il doit contenir des informations sur Andreas et moi.

Mais avant de dire quoi que ce soit, je veux m’assurer que nous sommes sur la même longueur d’onde. J’ai travaillé sur la manière de révéler ma filiation : je ne veux pas laisser éclater la bombe sur elle au cas où je me tromperais.

– Je sais pour Andreas, je dis en l’observant attentivement. Je sais qu’il est...

Un silence tendu vibre entre nous.

– Ton frère.

– Mon frère.

Nous avons parlé en même temps, et voilà. Mon secret, révélé au grand jour.

Après trente-quatre ans sans autre famille que ma mère, qui a à peine compté comme telle, il est étrange de penser que j’avais un frère.

– C’est donc vrai, murmure Bridget en lâchant un long soupir, vestige du choc persistant sur son visage. Comment tu l’as découvert ?

– Christian a fait des recherches et me l’a dit. J’ai confronté Andreas.

Je la mets au courant de ce qui s'est passé et du plan élaboré par Andreas pour faire chanter Erhall en lui apprenant que je suis son fils. Erhall ne peut pas se permettre un scandale avant les élections, or un enfant adultérin constitue assurément un « scandale ».

Je vois tourner les rouages dans l'esprit de Bridget pendant qu'elle digère l'information.

– Je suis un peu terrifiée d'avoir eu la même idée que mon cousin. Comment sais-tu qu'on peut lui faire confiance ?

– Je ne sais pas, mais on a un moyen de pression. Il ne veut pas que quelqu'un découvre qu'Erhall est son père, sans quoi...

– ... il risquerait de perdre son statut royal, conclut Bridget. Un destin pire que la mort à ses yeux.

– Exact.

Toute cette situation est vraiment merdique. Je déteste les manœuvres psychologiques, et nous sommes pris au piège d'une toile de jeux des plus tordues. Je n'aime pas non plus l'idée du chantage, mais si je dois m'y résoudre, soit.

Bridget m'examine de ses beaux yeux bleus pleins de compassion.

– Ça a dû être un choc d'apprendre qui étaient Erhall et Andreas pour toi. Je sais que tu as des sentiments mitigés à l'égard de ton père.

On peut dire ça comme ça. Sinon, on peut dire aussi que je le méprise encore plus maintenant que je connais son identité.

– Erhall n'est pas mon père. (Il a été, au mieux, un donneur de sperme.) Mais je ne veux pas parler de lui maintenant. Concentrons-nous sur votre plan.

J'ai beaucoup de choses à régler en ce qui concerne Erhall, mais je peux remettre ça à plus tard.

Comprenant mon sentiment, Bridget change de sujet.

– D'accord. Alors... dit-elle en relevant le menton. On va vraiment le faire. Faire chanter le président du Parlement.

Malgré son air bravache, une pointe de nervosité couve sous ses mots, et le besoin féroce de la protéger – du monde, de ses propres doutes et insécurités – m'envahit.

J'aimerais qu'elle puisse se voir comme je la vois. Une putain de perfection.

Je prends son visage entre mes mains.

– Si nous le faisons, ce sera ensemble. Toi et moi contre le monde, Princesse.

Son sourire fait naître un nuage de chaleur dans mon cœur.

– Je ne voudrais personne d'autre à mes côtés, Monsieur Larsen. (Elle prend une profonde inspiration.) On pourrait avoir besoin de ces informations pour convaincre Erhall, mais je veux tenter quelque chose avant que nous ayons recours au même procédé avec le Parlement. Pendant tout ce temps, j'ai considéré les tabloïds comme mes ennemis, mais peut-être qu'ils pourraient être mes alliés.

Elle m'explique son plan. Plus facile que de faire chanter cent quatre-vingts personnes parmi les plus puissantes d'Eldorra, mais aussi un sacré pari.

– Tu es sûre ? je demande quand elle a terminé. C'est un gros risque.

Bridget a énormément à perdre si ça tourne mal.

– Oui. Je n'arrive d'ailleurs pas à croire que je n'y aie pas pensé plus tôt. (Elle marque une pause.) En fait, si. J'avais peur de ce que les gens diraient et que cela fragilise ma légitimité en tant que souveraine. Mais j'en ai assez d'avoir peur. Les grands risques s'accompagnent de grandes récompenses, pas vrai ?

Un petit sourire se dessine sur mes lèvres.

– Absolument.

Bridget est, après tout, mon plus grand risque et ma plus grande récompense.

Elle lève une main et entremêle ses doigts aux miens.

– Tu m’as manqué.

L’ambiance change, passant de la dimension pratique et énergique de notre planification à quelque chose de plus doux et de douloureusement vulnérable. Je passe mon pouce sur sa lèvre inférieure.

– Je suis là. Je ne pars pas. Je veille sur ce qui est à moi, et tu es à moi depuis que je t’ai vue devant ta maison mal sécurisée à Thayer. Enfin, jusqu’à ce que je m’en occupe, bien sûr.

Elle me sourit.

– Tu ne pouvais pas me supporter à l’époque.

J’enroule ma main autour de son cou tout en gardant mon pouce sur sa lèvre.

– Aucune importance. Tu étais déjà à moi. J’allais me battre pour toi. Te protéger. Te baiser. (Ma voix baisse d’un ton.) T’aimer.

Bridget hoquette.

– Au Costa Rica, tu m’as demandé si j’avais déjà été amoureux. J’ai répondu « non ». Repose-moi la question.

Je baisse la tête pour que nos fronts se touchent et que ses lèvres se trouvent à quelques centimètres des miennes.

C’est la même question qu’à l’hôpital, mais cette fois, Bridget ne détourne pas les yeux quand elle demande :

– Tu as déjà été amoureux, Monsieur Larsen ?

Je remonte ma main vers l’arrière de sa tête.

– Une seule fois. Et toi, Princesse. Tu as déjà été amoureuse ?

– Une seule fois, murmure-t-elle.

Je relâche mon souffle, ses mots s'impriment dans mon âme, colmatant des brèches dont je ne soupçonnais pas l'existence.

Jusqu'à Bridget, je n'ai jamais aimé ni été aimé, et je comprends enfin pourquoi on en fait tout un plat. C'est mieux que n'importe quel gilet pare-balles ou que l'oubli que j'avais trouvé au fond de la bouteille.

L'alcool sert à engourdir, or je ne veux pas être engourdi. Je veux tout ressentir avec elle.

J'attire Bridget à moi, jusqu'à ce que nos corps se pressent l'un contre l'autre.

– C'est vraiment vrai. Une seule fois. La première et la dernière. Ne l'oublie pas, Princesse.

J'enroule ses cheveux autour de mon poing et renverse sa tête en arrière, pour presser violemment ma bouche sur la sienne pendant que je nous fais reculer vers une chaise.

Il y a eu des nuits où je prenais mon temps, à savourer chaque centimètre carré de son corps avant de nous donner ce que nous voulions tous les deux, et il y a des nuits comme celle-ci, où notre besoin désespéré d'être simplement ensemble l'emporte sur tout le reste.

– Rhys...

Elle pousse un petit cri quand je remonte sa jupe sur ses hanches et lui arrache sa culotte, trop impatient pour la faire glisser le long de ses jambes. Je balance la soie déchirée par terre et lui écarte les jambes de mon genou.

– J'aime quand tu dis mon nom.

Je plonge en elle, avalant son petit cri avec mon baiser et m'enfonçant jusqu'à la garde.

Il faut étouffer nos gémissements pour qu'ils ne soient pas emportés par le vent, et d'une certaine manière, ça ne fait



qu'augmenter l'intensité du moment, comme si nous contenions toutes nos émotions dans la petite bulle où nous sommes seuls à exister.

– Plus fort, s'il te plaît.

Bridget se cambre contre moi, ses ongles creusent des sillons dans ma peau et sa peau chaude contraste avec la fraîcheur de l'air nocturne sur mon dos.

Je me cramponne au dossier de la chaise pour avoir un point d'appui solide et je lui donne ce qu'elle demande. Un grognement m'échappe quand elle enfouit le visage contre mon torse pour étouffer son cri.

– C'est si bon d'être en toi, Princesse.

Mon sang bouillonne, incandescent, je la pilonne sans relâche, les muscles contractés par l'effort. Elle est lisse et ferme, halète furieusement sur ma peau puis vole en éclats sur moi en poussant un cri muet.

Mon orgasme suit de peu et me traverse avec une telle intensité qu'il me faut deux fois plus de temps que d'habitude pour m'en remettre.

Lorsque les répliques du séisme se calment enfin, je me redresse sur mes bras pour ne pas écraser Bridget, mais elle enroule ses jambes autour de ma taille, pour me garder près d'elle.

– Un deuxième round ?

J'écarte une mèche de cheveux de son visage. Elle a l'air ensommeillée, alanguie et repue, et je n'arrive toujours pas à croire qu'elle est réelle.

Non seulement réelle, mais ici, avec moi.

Elle laisse échapper un léger rire.

– Tu es insatiable, constate-t-elle, retournant contre moi le mot que j'avais utilisé à son sujet.

– Quand il s’agit de toi ? je réponds en l’embrassant, toujours.

Les yeux de Bridget deviennent liquides sous la lumière de la lune, et son emprise sur moi se resserre.

– Je t’aime.

Un nouveau souffle jaillit de moi.

– Je t’aime aussi, je réponds d’une voix rendue bourrue par les émotions longtemps enfouies.

Je l’embrasse à nouveau.

Sa bouche contre la mienne, ses membres enroulés autour de mon corps, nos respirations et nos battements de cœur se mêlent jusqu’à ne faire qu’un... J’ai vécu en enfer toute ma vie, et c’est la première fois aujourd’hui que j’entrevois le paradis.

Mais comme notre baiser s’intensifie et que je plonge à nouveau en elle, je me rends compte que j’ai tort.

Bridget est meilleure que le paradis. Elle est un foyer.

## BRIDGET

Après ma nuit avec Rhys, je passe à la vitesse supérieure concernant mon plan, tout en priant pour qu'il fonctionne. Faire pression sur Erhall ne me pose pas trop de problèmes, mais il ne serait pas judicieux de se mettre à dos tout le Parlement. Je ne suis pas une adepte du gouvernement par la peur.

C'est ainsi que je me retrouve devant une trentaine de journalistes, un dimanche, trois jours après mes retrouvailles avec Rhys. Nous sommes réunis sur la pelouse Nord du Palais et, derrière le groupe de journalistes, des spectateurs se pressent contre les barricades métalliques, désireux d'apercevoir un membre de la famille royale.

Mes amies sont parties ce matin même. Je les ai mises au courant de mes projets, mais j'ai attendu qu'elles soient dans l'avion qui les ramène aux États-Unis pour organiser la conférence de presse. Je ne veux pas qu'elles aient à gérer la folie qui va suivre. Elles l'ont déploré : elles auraient voulu être là pour me soutenir moralement, mais c'est quelque chose que je dois faire seule.

– Bonjour... (Ma voix, en retentissant à travers le micro, impose le silence à l'assistance.) Merci d'être venus aussi rapidement. Je sais que nous sommes dimanche et qu'il y a probablement d'autres endroits où vous préféreriez vous trouver en ce moment, comme devant un brunch ou dans votre lit.

Petite vague de rires étonnés. Ils ne sont pas habitués à ce que les membres de la famille royale s'expriment de manière aussi informelle.

– J'apprécie donc votre présence. Avant de répondre à vos questions, j'aimerais dire quelques mots sur la raison pour laquelle je vous ai fait venir.

Je regarde autour de moi les visages impatients qui me dévisagent. *Boum. Boum. Boum.* Malgré mon cœur qui bat la chamade, je suis étrangement calme. Comme si j'avais dépensé tellement d'énergie à m'inquiéter par anticipation qu'il ne m'en reste plus pour le moment même.

Rhys a raison. C'est un risque énorme, et Elin a failli avoir un infarctus quand elle a eu vent de cette conférence de presse de dernière minute, mais j'en ai fini de jouer la sécurité.

Si je veux quelque chose, je dois me battre pour l'obtenir, même si je cours de ce fait le risque d'exploser et de me consumer devant le monde entier.

Si je ne suis pas assez courageuse pour défendre ce que je veux, je n'ai aucun espoir de défendre ce dont mon peuple a besoin.

– Je suis citoyenne d'Eldorra et fière de l'être. J'aime ce pays et ses habitants, et je suis honorée d'être votre princesse. J'espère aussi que, le moment venu, je deviendrai une reine dont vous pourrez être fiers. (*Respire. Tu peux le faire.*) Cependant, je vous avoue que, depuis que je suis devenue princesse héritière, j'ai eu

des doutes quant à mon désir et à mon aptitude à vous servir. Ces inquiétudes n'étaient pas totalement infondées.

Des murmures accueillent ma déclaration, mais je poursuis :

– Je pense pouvoir parler au nom de tous ici en disant qu'aucun d'entre nous n'aurait pu prévoir les événements qui m'ont conduite où je suis aujourd'hui, à neuf mois de mon couronnement en tant que reine de ce grand pays. (Je prends une profonde inspiration.) Quand j'ai découvert l'intention d'abdiquer de mon frère, le prince Nikolai, j'ai eu peur. Peur d'assumer un rôle que je ne m'étais jamais attendue à remplir, peur de ne pas être à la hauteur du titre et de décevoir ma famille, mon pays. Mais la peur n'est pas une raison pour rester immobile et, heureusement, j'ai une équipe formidable pour me guider à travers les subtilités requises pour un rôle aussi important. Au début de l'année, j'ai passé trois semaines à parcourir le pays, à rencontrer et à apprendre à connaître les citoyens que vous êtes. Votre vie, les préoccupations qui vous empêchent de dormir...

Je continue mon discours en évoquant non seulement la tournée mais aussi le programme des lettres de citoyens et les points que je vais mettre à l'ordre du jour du Parlement, avant d'aborder la partie la plus importante de mon discours.

– Je me suis rendu compte qu'être reine, ce n'est pas seulement représenter le pays tel qu'il est. Il s'agit de faire avancer la nation tout en conservant les traditions qui font d'Eldorra un endroit unique et merveilleux, mais débarrassée de ce qui l'empêche d'avancer. C'est le cas des réformes que j'ai contribué à faire adopter par le Parlement. C'est aussi le cas des traditions qui lient la Couronne à des normes et à des attentes dépassées... comme la loi sur les mariages royaux. Ce qui m'amène à mon point suivant.

Nouveaux murmures, plus sonores cette fois.

Je prends une autre inspiration, plus profonde. *Nous y voilà.*

– Comme vous le savez peut-être, il a été révélé, le mois dernier, que j’entretiendrais une relation avec mon ancien garde du corps, Rhys Larsen. Ces allégations ont été officiellement démenties. Mais je suis ici aujourd’hui pour vous confirmer qu’elles sont vraies.

Les murmures se transforment en rugissement. Les journalistes bondissent de leurs sièges, criant et me tendant leurs micros. Derrière eux, la foule se déchaîne.

Flashes d’appareils photos. Hurlements. Un million de téléphones brandis et braqués sur moi.

Mon rythme cardiaque, en ralentissant, résonne dans mes oreilles.

Je tente de ne pas imaginer les réactions d’Elin ou de ma famille. Ils doivent être en pleine crise de panique. J’ai refusé de leur communiquer à l’avance la teneur de mes propos et insisté pour qu’ils restent au Palais pendant l’événement.

Aujourd’hui, tout repose sur moi.

J’élève la voix pour couvrir le brouhaha.

– Je suis également ici aujourd’hui pour vous dire que je suis toujours en relation avec Monsieur Larsen.

Ça se déchaîne de plus belle.

Le raffut est tel que je ne m’entends pas penser, mais mon discours est terminé. Il est temps de passer la parole aux journalistes, à l’un d’entre eux en particulier.

– Oui, je dis en désignant Jas du *Daily Tea*.

La foule se tait pour entendre sa question.

– Votre Altesse, qu’en est-il de la loi sur les mariages royaux ? Vous serez couronnée reine dans moins de neuf mois, or la loi exige que vous épousiez quelqu’un de noble naissance avant la cérémonie, débitez Jas, comme nous sommes convenus.

La promesse d'un premier entretien exclusif avec la reine d'Eldorra peut accomplir d'étonnantes prouesses.

Je souris.

– Merci, Jas. Vous soulevez un point important. Si la loi sur les mariages royaux exige que le monarque épouse une personne noble, elle n'exige pas que le mariage ait lieu avant son couronnement. Cela étant dit, je pense qu'il est temps de repenser cette loi. Elle a été promulguée au XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsqu'Eldorra avait besoin d'alliances garanties par un mariage royal pour survivre en tant que nation, mais nous ne sommes plus au XVIII<sup>e</sup> siècle. Et je crois qu'il est grand temps d'abroger la loi sur les mariages royaux.

– Il faudrait que le président du Parlement présente la motion et qu'au moins les trois quarts du Parlement votent en faveur de l'abrogation, intervient Jas à point nommé. Ce problème s'est posé lors de l'abdication de l'ancien prince héritier Nikolai. Il n'y avait pas assez de votes.

– C'est vrai.

Je marque une pause, forçant la foule à attendre ce que je vais dire ensuite. La voix d'Elin retentit dans ma tête. « *Tenez-les en haleine.* » Nous n'étions pas d'accord sur tout, mais elle sait ce qu'elle fait quand il s'agit de la presse.

– Ce qui est arrivé à mon frère est une tragédie. Il aurait fait un roi merveilleux, mais il a dû choisir entre l'amour et la patrie, et il a choisi l'amour. Je pense que c'est quelque chose que nous pouvons tous comprendre. En tant que famille royale, nous nous efforçons de représenter le pays et de servir les citoyens d'Eldorra du mieux que nous le pouvons, mais nous sommes aussi des êtres humains. Nous aimons et nous pleurons... (Ma voix frémit au souvenir du visage de mes parents.) Et parfois, nous devons prendre des décisions impossibles. Toutefois, ni mon frère ni personne ici présent ne

devrait avoir à faire ce choix. Le mariage du monarque avec une personne d'ascendance noble n'a aucun rapport avec sa capacité à servir. La loi sur les mariages royaux est le vestige d'une époque révolue, et j'en appelle au Parlement pour qu'il reconsidère sa position sur la question.

Mon véritable appel – l'objectif même de mon discours – est destiné au peuple. Je devais répondre à leurs inquiétudes à mon sujet d'emblée, les toucher émotionnellement en leur avouant que j'ai eu peur d'assumer mon rôle, leur rappeler le bien que j'ai fait et mon expérience avec le Parlement, leur expliquer la logique qui sous-tend la nécessité d'abroger la loi.

*Ethos et logos.*

J'ai pensé chaque mot, passé des heures à élaborer mon discours. Si je veux réussir en tant que reine, je dois non seulement jouer le jeu mais aussi le dominer, or l'opinion publique compte beaucoup puisque je n'ai pas de véritable pouvoir politique.

Bien sûr, il reste une partie importante de la conférence de presse.

*Pathos.*

– Vous ne cessez de mentionner le choix entre l'amour et la patrie, dit Jas. Cela signifie-t-il que vous êtes amoureuse de Monsieur Larsen ?

La foule retient son souffle. Le pays tout entier retient son souffle.

Au loin, une voiture klaxonne et un oiseau passe au-dessus de nous, battant des ailes dans le ciel bleu azur. Ni l'un ni l'autre ne troublent le silence pesant qui est tombé sur la pelouse.

Je compte un temps. Deux. Puis, avec un petit sourire, je déclare :

– Oui. Ce sera tout. Merci à tous d'être venus aujourd'hui.



Je quitte l'estrade sous une frénésie de cris et d'acclamations.

Mes jambes tremblent et mon cœur bat la chamade en quittant la conférence de presse pour me diriger vers l'arrière du Palais. *Je l'ai fait.* Je n'arrive pas à y croire.

Mais je ne peux pas encore me réjouir. Il me reste une chose à accomplir.

Je m'engage dans le passage couvert au sol de marbre qui part de l'entrée latérale du Palais. Rhys attend dans l'ombre des colonnes. Ses yeux gris brûlent, incandescents.

– Tu t'en es très bien sortie, Princesse.

Je me réfugie contre lui, le poulx battant dans ma gorge. J'enroule les bras autour de son cou et je murmure :

– Ce n'est pas encore fini. Embrasse-moi comme si le monde entier te regardait.

Son lent sourire se déverse en moi comme un miel riche et onctueux.

– Volontiers, Votre Altesse.

La bouche de Rhys se referme sur la mienne, et j'entends le cliquetis révélateur d'un obturateur d'appareil photo dans les buissons voisins.

Ses lèvres effleurent les miennes.

– Tu penses qu'ils l'ont eu ?

– Je n'ai aucun doute là-dessus.

Il sourit et m'embrasse à nouveau. Plus profondément cette fois, avec plus d'insistance, et je me presse contre lui, laissant ses caresses et son goût m'emporter.

Le premier baiser a été pour le monde. Celui-ci est pour nous.

## RHYS

*Une semaine plus tard*

– Votre Altesse ! s’écrie l’assistante d’Erhall en se levant d’un bond de son bureau, les yeux écarquillés. Je suis vraiment désolée. Je ne sais pas ce qui s’est passé, mais vous n’êtes pas sur le planning. Il a dû y avoir une confusion...

– Tout va bien, la coupe Bridget avec un sourire gracieux. Je n’ai pas rendez-vous, mais nous aimerions parler au président. Est-il disponible ?

La femme, nerveuse, fouille dans ses papiers avant de hocher la tête.

– Oh, euh... Oui, bien sûr. S’il vous plaît, suivez-moi.

Elle nous conduit à travers les appartements du président jusqu’à son bureau. L’épaisse moquette bleue étouffe le bruit de nos pas et j’ai les muscles tétanisés sous l’effet de la tension.

*On est vraiment en train de le faire.*

Je n’ai pas peur d’Erhall, mais c’est la première fois que je le vois depuis que j’ai appris qu’il est mon père. Biologique. Il n’a pas fait

grand-chose pour mériter l'honneur que ce titre lui confère.

L'assistante d'Erhall frappe à sa porte. Pas de réponse. Elle frappe à nouveau.

– Quoi ? Je vous ai dit de ne pas me déranger ! aboie-t-il.

La femme tressaille.

– Monsieur le Président, Son Altesse la Princesse Bridget est ici pour vous voir. Et, hmm, Monsieur Larsen.

Elle jette un rapide coup d'œil impressionné dans ma direction.

Je ravale une grimace.

Après la semaine écoulée, tout le monde à Eldorra, voire dans le monde entier, connaît mon visage et mon nom. Ils ont fait la une des journaux, de Tokyo à New York, et les images de la conférence de presse de Bridget, ainsi que les photos et vidéos prises « sur le vif » de notre baiser, sont passées en boucle sur toutes les chaînes d'information.

La presse présente l'histoire comme un conte de fées inversé sur une princesse et son garde du corps, et les commentateurs s'en sont emparés, rédigeant des articles et des tribunes sur l'amour, le devoir et la tradition.

Le public se passionne pour l'affaire. Selon Bridget, le Parlement a été inondé d'appels concernant l'abrogation de la loi, et le hashtag #MonAmourAvantMonPays a explosé toute la semaine sur les réseaux sociaux.

L'amour est l'émotion la plus universelle. Si tout le monde n'en fait pas l'expérience, tout le monde en rêve – même ceux qui prétendent le contraire – et la conférence de presse de Bridget a joué sur ce besoin fondamental. Elle n'est plus seulement une princesse. Elle est un être humain et, plus important encore, elle peut être comprise par tous ceux qui ne peuvent pas être avec la personne de leur choix, pour quelque raison que ce soit.

Il n'y a rien de plus puissant qu'un pouvoir auquel les gens s'identifient.

Le plan de Bridget a fonctionné mieux que nous ne l'avions espéré, néanmoins il est déconcertant de voir mon visage partout dans les kiosques à journaux et les gens s'arrêter pour me dévisager partout où je vais.

Cela étant, j'ai accepté le plan en sachant qu'il détruirait le semblant de vie privée qui me restait, mais si sortir de l'ombre et affronter les feux de la rampe nous permet d'être ensemble, je ferai une interview avec tous les satanés magazines qui existent.

La réponse du président se fait attendre, nous patientons dans le couloir, Bridget, l'assistante d'Erhall et moi.

J'entends le claquement d'un tiroir de bureau, suivi de plusieurs secondes de silence avant que la porte ne s'ouvre, révélant un Erhall à la mine revêche.

La contraction de mes muscles s'intensifie. *Mon père*. Je ne sais pas à quoi je m'attendais. Peut-être un tiraillement dans le ventre à la vue de l'homme qui, techniquement, me constitue à moitié, ou le dégoût qui couve sous la surface depuis plus de trois décennies, attendant le jour où je pourrais le déchaîner dans une grêle de poings, de sang et de jurons.

Rien de tout ça : je ne ressens rien. À part un vague dégoût devant ses cheveux trop bien coiffés et lissés au gel, et de la colère face au sourire crispé, à la limite de l'irrespect, qu'il adresse à Bridget.

– Votre Altesse. Je vous en prie, entrez.

Son ton ne cache rien du peu de plaisir que lui procure cette visite surprise, et il ne prend même pas acte de ma présence quand nous entrons dans son grand bureau lambrissé de chêne.

Bridget et moi prenons place en face de lui. Le bureau est à l'image de l'homme, froid et vide de tout effet personnel, à l'exception de ses diplômes universitaires encadrés et accrochés aux murs.

J'examine Erhall, essayant de percevoir la ressemblance entre nous. J'en décèle une vague dans les pommettes et l'inclinaison du front. Des caractéristiques pas assez remarquables pour que des étrangers, en nous regardant, devinent que nous sommes parents, toutefois bien présentes si l'on observe attentivement.

Je cligne des yeux et la ressemblance disparaît, remplacée par un visage pincé, des yeux froids et calculateurs.

Erhall joint les mains sous son menton, les lèvres aussi pincées que le reste de son visage.

– Eh bien ! La princesse héritière en personne me rend visite dans mon bureau. Que me vaut cet honneur ?

– J'ai un point à faire inscrire à l'ordre du jour de la prochaine session du Parlement.

En voyant Bridget rayonner d'autorité, je suis envahi de fierté. Elle a parcouru un long chemin depuis le jour où, dans sa suite d'hôtel à New York, nous avons regardé à la télévision l'abdication de Nikolai, et où elle avait donné l'impression d'être à deux doigts de vomir pendant son discours. Il ne reste désormais plus trace de cette jeune femme effrayée et peu sûre d'elle.

– Présentez la motion pour abroger la loi sur les mariages royaux.

Erhall la dévisage une seconde avant d'éclater de rire. Très fort.

Un grognement monte dans ma gorge, mais je m'oblige à rester silencieux. C'est le grand moment de Bridget.

– Je pensais qu'il s'agissait d'une énième question soumise par des citoyens, déclare Erhall. J'ai bien peur de ne pas pouvoir accéder

à votre requête. Cette loi est l'une des plus anciennes d'Eldorra, et aussi... émouvante qu'ait été votre conférence de presse, il s'agit d'une tradition. De plus, nous avons des questions bien plus importantes à traiter, notamment le problème de la pollution de l'eau que vous avez porté à notre attention le mois dernier. Vous voulez de l'eau potable pour les habitants d'Hedelberg, n'est-ce pas ?

Bridget sourit, sans sourciller face à la menace sous-entendue.

– Je crains que vous ne m'ayez mal comprise. Ce n'est pas une demande, et puis j'ose espérer que le Parlement est assez compétent pour gérer plus d'un problème à la fois. Si ce n'est pas le cas, je vous suggère de changer la façon dont vous le dirigez, Monsieur le Président... ou de changer carrément de présidence.

Les gloussements d'Erhall s'éteignent et son visage se durcit.

– Avec tout le respect que je vous dois, Votre Altesse, le Parlement consulte la Couronne à titre gracieux, mais personne, pas même Sa Majesté, ne lui dicte sa loi.

Bridget croise les jambes, adoptant une posture impeccable pour le toiser.

– Voilà qui tombe bien, puisque je ne dicte pas la loi, réplique-t-elle, je vous demande au contraire d'en abroger une. Elle est dépassée et n'a aucune valeur pratique pour le pays ou le peuple. Sans valeur, une tradition n'est rien d'autre qu'une imitation du passé, le peuple est d'accord. Selon un récent sondage, l'opinion publique est favorable à son abrogation à quatre-vingt-treize pour cent.

Erhall se gonfle d'indignation.

– Permettez-moi d'en douter. La tradition est le fondement de ce pays, de cette fonction et de votre fonction. Nous ne pouvons pas la démolir en dépit du bon sens. C'est pourquoi je crains de ne pas pouvoir soumettre la motion à l'assemblée. Peu importe le nombre

de tee-shirts souvenirs que l'on vendra à l'effigie de Monsieur Larsen, ajoute-t-il avec un petit ricanement narquois.

Bridget et moi échangeons un regard.

*Tu es sûr ?*

*Oui. Vas-y.*

Courte, succincte et silencieuse. La conversation la plus efficace de l'histoire de nos conversations.

– Vous devriez pourtant vous préoccuper davantage du profil public de Monsieur Larsen, déclare Bridget sur un ton dont la douceur ne présage en rien la bombe à venir. Sachant qu'il est votre fils.

La plupart des explosions sont assourdissantes, faisant grincer des dents et vibrer les tympans par la seule force de l'énergie expulsée. Celle-ci est silencieuse mais cent fois plus mortelle, ses ondes de choc frappent Erhall avant même qu'il ne les ait vues venir.

Je détermine avec précision le moment où l'impact se produit. Son visage se vide de ses couleurs, et ses yeux perdent leur expression d'autosatisfaction suffisante pour aller et venir entre Bridget et moi. À droite, à gauche, à droite, à gauche, comme deux balles de ping-pong coincées dans un mouvement de balancier.

– C'est... c'est... c'est un mensonge, bafouille Erhall. Je n'ai pas de fils.

– Michigan, été 1986, je réplique. Deirdre Larsen.

Je ne l'aurais pas cru possible, mais le visage d'Erhall blêmit encore, au point de prendre la même couleur que sa chemise amidonnée.

– À en juger par votre réaction, cela vous rappelle quelque chose.

Je me penche vers lui, un sourire sinistre aux lèvres, il recule en guise de réponse. Quelques gouttes de sueur brillent sur son front.

– Elle est morte, au fait. Elle s’est tournée vers l’alcool et la drogue après qu’un minable l’a abandonnée quand elle lui a annoncé sa grossesse. Overdose. Quand j’avais onze ans.

Je crois déceler une lueur de regret dans les yeux d’Erhall avant qu’il ne la fasse disparaître. Un muscle se contracte dans sa mâchoire et il veut attraper sa cravate, mais laisse retomber sa main avant de l’atteindre.

– Je suis désolé de l’apprendre. Mais je crains de ne pas connaître de Deirdre Larsen. Vous me confondez avec quelqu’un d’autre.

Je serre les poings. Bridget glisse une main sur mon genou. Son contact est frais et rassurant. Je relâche un long souffle pour me détendre.

Je ne suis pas là pour frapper Erhall, du moins pas physiquement. Nous avons un objectif plus important à atteindre. Je fouille dans ma poche pour en tirer les documents que m’a offerts Andreas. Ils atterrissent sur le bureau avec un bruit sourd qui fait sursauter Erhall.

– Ce n’est pas ce que disent les tests ADN. Jetez-y un coup d’œil si vous ne me croyez pas.

Il ne prend pas la peine de consulter les documents. Nous savons l’un et l’autre que ce que j’affirme était vrai.

– Qu’est-ce que vous voulez ? demande-t-il une fois qu’il a récupéré une partie de son sang-froid. De l’argent ? Un titre ? (Il hausse un sourcil.) Des activités mensuelles pour vous rapprocher de papa ?

Malgré son ton moqueur, il me fixe avec une expression étrange, presque...

*Non.* Le jour où je m’engagerai volontairement dans une forme d’activité pour me « rapprocher » de lui, les poules auront des dents.



J'incline la tête vers Bridget qui, assise à côté de moi, observe calmement notre conversation, le visage neutre, l'air presque de s'ennuyer.

– Son Altesse vous l'a déjà dit. Nous voulons que vous présentiez la motion visant à abroger la loi sur les mariages royaux.

– Et si je ne le fais pas ?

– Vous pourriez voir l'existence de votre enfant illégitime étalée en première page du *Herald*, répond Bridget. Hypothétiquement parlant, bien sûr. Les journalistes arrivent à mettre la main sur de ces choses ! (Elle secoue la tête.) C'est bien dommage, ils n'attendent pas la fin des élections. Vous avez un adversaire de taille cette année. Un simple soupçon de scandale pourrait faire basculer les choses en sa faveur. Mais de quoi je parle ? fait-elle mine de se reprendre, de nouveau souriante. Je ne suis qu'un « joli minois ».

Le visage d'Erhall passe du blanc crayeux au violacé en un quart de seconde. Mutation qui serait alarmante si elle n'était pas aussi satisfaisante.

– Vous êtes en train de me faire chanter ?

– Non, réplique Bridget. Je vous encourage à faire ce qu'il faut. Parce que vous ferez ce qu'il faut, n'est-ce pas, Monsieur le Président ?

Je le vois lutter pour ravalier quelques épithètes bien choisies pendant que les rouages de son cerveau tournent dans sa tête.

S'il refuse, il risque de voir sa carrière politique ruinée à cause du scandale que provoquerait l'annonce d'un enfant illégitime. Il représente l'un des comtés les plus traditionalistes du pays, et ses électeurs n'apprécieraient guère qu'il ait eu un enfant avec une serveuse américaine, en dehors du mariage.

S'il cède, il perdra au jeu du pouvoir, car c'est bien de cela qu'il s'agit. Il ne faut pas grand-chose à Erhall pour inscrire la motion à l'ordre du jour, mais cela signifie que Bridget prend le dessus. La politique est un jeu, et perdre un match, surtout contre quelqu'un qu'Erhall considère comme inférieur du simple fait de son sexe, doit faire mal.

La pendule fait entendre son tic-tac dans un coin, si bien que le passage des secondes est assourdissant dans le silence.

Enfin, les épaules d'Erhall s'affaissent et le frisson de la victoire me traverse le corps.

– Même si je présente la motion, le Parlement ne l'adoptera jamais, dit-il méchamment. L'opinion publique n'a qu'une portée limitée.

Le sourire de Bridget ne faiblit pas.

– Laissez-moi m'occuper du reste du Parlement. Faites votre part, et le monde n'aura jamais à connaître votre erreur de conduite. Vous pourriez même vous asseoir à la place du Premier ministre un jour. Mais n'oubliez pas, Monsieur le Président, que je vais devenir reine. Et je serai encore reine longtemps après la fin de votre carrière politique, quand vous en serez à raconter les souvenirs de vos jours de gloire dans les talk-shows matinaux. Il est donc dans votre intérêt de travailler avec moi et de ne pas compliquer les choses. Vous n'êtes pas d'accord ?

Erhall est un connard, mais il n'est pas idiot.

– Très bien, je présenterai la motion lors de la prochaine session du Parlement, concède-t-il d'un ton maussade.

– Excellent, déclare Bridget en se levant de son siège. J'adore les réunions productives. Monsieur Larsen, souhaitez-vous ajouter quelque chose ?

Je fixe Erhall. Si certaines de ses paroles et de ses actes m'ont énervé, mon sentiment général à l'égard de mon père est passé du dégoût à l'indifférence.

L'espèce d'emprise qu'il a pu avoir sur moi a disparu.

– J'ai passé ma vie à vous construire dans mon esprit, je commence. Vous avez été la décision qui a changé deux vies de manière irrévocable, le monstre qui a transformé ma mère en monstre à son tour. J'aurais pu découvrir votre identité il y a longtemps, mais j'ai choisi de ne pas le faire. Je me disais que c'était parce que je craignais de ne pas pouvoir résister à l'envie de vous tuer à cause de ce que vous avez fait. (Erhall tressaille et recule d'un centimètre.) Mais la vérité, c'est que j'avais peur d'affronter le fantôme qui m'a hanté toute ma vie, même une fois convaincu que les fantômes n'existaient pas. Comment est l'homme dont les gènes me constituent pour moitié ? Comment réagira-t-il en découvrant que je suis son fils ? (Un muscle tressaute une nouvelle fois dans la mâchoire d'Erhall.) Eh bien, je l'ai finalement affronté, et vous savez ce que j'ai compris ?

Je le regarde droit dans les yeux, sans ressentir rien d'autre que la plus parfaite indifférence.

– Ce n'est pas un monstre. C'est un petit homme triste et pathétique, trop lâche pour assumer les conséquences de ses actes, et j'ai perdu des décennies à le laisser avoir plus de pouvoir sur ma vie qu'il n'en mérite. Alors non, je ne veux pas et je ne voudrai jamais de votre argent, de votre titre ou de toute forme de relation avec vous. En ce qui me concerne, mon père est mort. Il est mort quand il est parti il y a trente-quatre ans.

Erhall tressaille à nouveau quand je me lève à mon tour. Avec la taille qui est la mienne, je projette une ombre sur sa silhouette voûtée. Je hoche la tête.

– Bonne journée, Monsieur le Président.

Bridget et moi avons parcouru la moitié du chemin jusqu'à la porte quand il lâche :

– Les mariages arrangés ne sont pas l'apanage des membres de la famille royale, Monsieur Larsen. Des gens ont été contraints à des mariages sans amour bien avant la naissance de Son Altesse.

Je marque une pause et me retourne pour croiser le regard d'Erhall. J'entrevois dans ses yeux une autre lueur de regret, mais ce n'est pas suffisant. Ni pour ce qu'il a fait à Deirdre ni pour ce qu'il m'a fait à moi. Il n'y a aucune excuse pour la façon dont il a géré la situation.

Au lieu de réagir, je parcours la distance qui me sépare de la sortie et je le laisse là, vacillant et seul dans son bureau froid et trop grand.

Bridget attend que nous soyons entrés dans l'ascenseur, loin des oreilles et des yeux indiscrets de l'assistante d'Erhall, pour prendre la parole.

– On devrait participer à des joutes oratoires, constate-t-elle. On ferait un malheur.

Un rire monte dans ma gorge, en même temps qu'un poids énorme se détache de ma poitrine, permettant à ce rire de tinter plus librement.

– Je vais passer mon tour. Je ne suis vraiment pas du genre à manier l'éloquence.

– Tu t'es bien débrouillé pourtant, dit Bridget en me serrant le bras, avant qu'une lueur de malice ne s'allume dans ses yeux. J'ai cru qu'Erhall allait nous faire une rupture d'anévrisme. Imagine si on avait aussi mentionné Andreas.

Andreas a été catégorique : il refuse qu'Erhall connaisse la vérité à son sujet. Il a plus à perdre que n'importe lequel d'entre nous si sa

véritable filiation est dévoilée, et je n'ai aucun problème à garder le secret, d'une part parce que je respecte son choix et d'autre part parce que ça le rend obéissant. Même s'il ne veut pas de la Couronne, il est toujours sur ma liste de surveillance. Toute personne susceptible de menacer Bridget l'est.

– Donc, la première bataille est gagnée, je résume quand l'ascenseur s'arrête au rez-de-chaussée du bâtiment du Parlement. Quelle est la suivante ?

L'espièglerie de Bridget fait place à de la détermination.

– La suivante, c'est de gagner la guerre.

– Bien entendu.

Je tends une main dont elle se saisit, sa petite paume douce se nichant parfaitement dans la mienne, plus grande et plus rugueuse.

Les portes s'ouvrent dans un bruit de pistons et une frénésie de flashes et de journalistes qui hurlent des questions, plus fort les uns que les autres, nous accueillent.

*Sortir de l'ombre pour se retrouver sous les feux de la rampe.*

Je ne m'attendais pas à une reconnaissance mondiale, mais j'étais sincère quand j'ai dit que je suivrais Bridget n'importe où, y compris au milieu d'une tempête médiatique.

*Prêt, Monsieur Larsen ?*

*Toujours prêt, Princesse.*

Main dans la main, Bridget et moi, nous allons affronter la tempête.

Une bataille remportée, une guerre à gagner.

Heureusement que je suis, et que je serai toujours, un soldat dévoué à sa reine.

## BRIDGET

Le mois suivant, je me lance dans une campagne qui consiste soit à courtiser, soit à menacer suffisamment de parlementaires pour qu'ils votent en faveur de l'abrogation. Certains sont faciles à convaincre, d'autres moins. Mais après cent appels téléphoniques, onze visites en personne, vingt-trois interviews dans les médias et d'innombrables apparitions publiques – programmées ou prises « sur le vif » – de Rhys et moi, le grand jour arrive enfin.

Nous sommes assis dans ma suite, à regarder le vote à la télévision. Sous le coup du stress, j'ai mangé deux paquets d'Oreo pendant qu'assis à côté de moi, le visage impassible, Rhys a le corps qui vibre de la même énergie que celle qui circule dans mes veines.

Pour l'heure, le décompte des voix est le suivant : quatre-vingt-dix « oui », trente « non » et deux abstentions, et il reste à décompter cinquante-huit voix. Nous avons besoin de cent trente-cinq « oui » pour une abrogation. Cela s'annonce bien, mais pas question de vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

– Lady Jensen.

À l'écran, la voix aigre d'Erhall retentit dans le Parlement lambrissé d'acajou.

– Oui.

– Lord Orskov.

– Oui.

Je serre la main de Rhys, le cœur battant. J'avais placé Orskov dans la colonne des « peut-être », autrement dit son vote est une grande victoire.

– Ils vont l'adopter, lâche Rhys, dont l'assurance tranquille apaise mes nerfs à vif. Sinon, on passe à notre plan de secours.

– Qui est ?

– Brûler le Parlement.

Je pouffe.

– En quoi est-ce que c'est censé nous aider ?

– Je ne sais pas, mais ça me ferait bien plaisir.

Nouveau gloussement, nouveau soulagement de mes nerfs.

*Plus que cinquante-sept. Cinquante-six. Cinquante-cinq.*

Le vote se poursuit jusqu'à ce qu'il ne reste que deux parlementaires et qu'il ne nous manque plus qu'un « oui » en faveur de l'abrogation. Si l'un d'entre eux vote « oui », nous sommes libres.

Je serre de nouveau la main de Rhys lorsque Erhall appelle le parlementaire suivant.

– Lord Koppel.

– Non.

Je suis dépitée, Rhys lâche une flopée de jurons. Je ne m'attendais pas à ce que Koppel vote « oui », mais c'est tout de même décevant.

L'amertume me monte à la gorge. J'aurais dû me servir du dossier dont je dispose pour faire chanter Koppel. J'ai essayé de mener ma campagne en toute légalité, sans jamais menacer

ouvertement les parlementaires, à l'exception d'Erhall, mais j'ai peut-être fait un mauvais calcul. Je ne serais pas la première personne dans l'histoire à se faire avoir par sa conscience.

*« Tu as fait ce qu'il fallait. »*

Les poils de ma nuque se hérissent. Je me redresse et balaie ma suite du regard, mais elle est déserte, à part Rhys et moi. Pourtant, j'aurais juré avoir entendu une voix féminine chuchoter... une voix qui ressemble étrangement à celle de ma mère, si je me fie aux vieilles cassettes que j'ai regardées d'elle.

*Voilà ce qui m'arrive quand je me couche tard.* J'étais trop tendue pour dormir la nuit dernière, et je suis clairement en train de délirer d'épuisement.

À l'écran, un sourire suffisant s'affiche sur le visage d'Erhall, et je le vois prier pour que l'abrogation soit rejetée. Il a présenté la motion comme promis, mais sa joie est visible chaque fois que quelqu'un vote contre.

– Lady Dahl.

Je plante mes dents dans ma lèvre inférieure.

Dahl est la dernière parlementaire. Elle est l'un des votes les plus imprévisibles du Parlement, capable de prendre n'importe quelle direction. Aucun de mes appels n'a abouti à autre chose qu'un poli : *« Merci, Votre Altesse. Je vais y réfléchir. »*

L'énergie nerveuse émanant de Rhys décuple jusqu'à devenir presque palpable dans le silence épais de la suite. Les Oreos remuent dans mon estomac et je regrette de m'être goinfrée de tant de sucre en si peu de temps.

Quand Dahl ouvre la bouche, je ferme les yeux, incapable d'assister au moment qui va changer ma vie, pour le meilleur ou pour le pire.

*S'il vous plaît, s'il vous plaît, s'il vous plaît...*



– Oui.

*Oui.* Il faut une seconde à mon cerveau pour assimiler ce mot. Alors seulement, mes yeux se rouvrent, à temps pour voir un Erhall irrité annoncer :

– Avec un décompte final de cent trente-cinq « oui », quarante « non » et cinq abstentions, le Parlement déclare officiellement la loi sur les mariages royaux de 1723 abrogée. Le Parlement...

Je n'écoute pas le reste de son allocution. Je suis trop excitée. Ma peau est parcourue de picotements électriques et je suis prise de vertige : je n'en reviens pas. Mon regard stupéfait croise celui de Rhys.

– Ça y est ? Vraiment ?

Les coins de ses yeux se plissent quand il sourit.

– Oui, Princesse, ça y est vraiment.

Une fierté et un soulagement féroces s'affichent sur son visage.

– On a réussi.

Je n'arrive pas à me faire à l'idée. Cette loi a été le fléau de mon existence depuis que je suis devenue princesse héritière, et maintenant elle n'existe plus. Je peux épouser qui je veux sans renoncer au trône. Je peux épouser Rhys.

Je prends enfin pleinement conscience de l'importance de ce qui vient de se passer.

– On a réussi ! je hurle en me jetant dans les bras d'un Rhys hilare.

Tout devient flou et je me rends compte que je pleure, mais je m'en moque.

Tant de mois de réflexion sur cette loi, tant de journées commencées tôt et finies tard, tant de conversations qui m'ont donné envie de m'arracher les cheveux... Tout cela en a valu la peine, car nous avons réussi.

« *Je suis fière de toi, ma chérie.* » La douce voix féminine a de nouveau retenti, et l'émotion monte dans ma gorge. Peu importe qu'elle soit réelle ou issue de mon imagination. Tout ce qui compte, c'est qu'elle soit là, plus proche qu'elle ne l'a jamais été.

*Merci, maman. Moi aussi, je suis fière de moi.*

Rhys, mon grand-père et Nikolai m'avaient tous assuré que je serais à la hauteur de mon titre de reine, mais je ne les avais pas crus jusqu'à présent. Ma première vraie victoire au Parlement. J'espère que mes relations avec les parlementaires seront plus coopératives que conflictuelles, mais je ne suis pas assez naïve pour penser que tout ira comme sur des roulettes à partir de maintenant. Il y aura encore beaucoup de batailles à mener, cependant, si j'ai gagné une fois, je peux le faire à nouveau.

Rhys capture ma bouche dans un baiser profond et tendre.

– C'est toi qui as réussi. Moi, j'ai juste été là pour t'accompagner.

Je me rapproche de lui, tellement euphorique que je léviterais s'il n'avait pas passé ses bras autour de ma taille.

– Ce n'est pas vrai. Tu as contribué à cette réussite autant que moi. Pour les interviews, les réunions, les apparitions publiques. Tout ça.

Un son profond monte de la poitrine de Rhys, qui effleure mon dos.

– On dirait que tu es coincée avec moi, Princesse. Tu aurais dû y réfléchir à deux fois.

– Vraiment ? je réponds en adoptant une expression pensive. Je pourrais toujours rompre avec toi et sortir avec quelqu'un d'autre. Il y a une star de cinéma que j'ai toujours... Rhys, repose-moi ! je couine quand il se lève et me jette sur son épaule. Je dois répondre à des appels.

Je souris tellement que j'ai mal aux joues, tout en désignant mon téléphone qui vibre en continu depuis la fin du vote.

– Plus tard.

La paume de Rhys atterrit dans un claquement sonore sur mes fesses. La chaleur de l'impact m'arrache un cri.

– Il faut que je te donne une leçon qui t'apprendra à plaisanter avec moi. Surtout quand il s'agit d'autres hommes.

Est-ce que c'est mal que ma culotte soit trempée parce que sa voix est devenue un grognement possessif ? Peut-être. Mais je ne peux pas me résoudre à m'en inquiéter alors qu'il ouvre en grand la porte de ma chambre et me jette sur le lit.

– Quel genre de leçon ?

Je suis déjà tellement mouillée que mes cuisses sont poisseuses d'excitation, et le sourire sombre de Rhys ne fait que m'exciter davantage.

– À quatre pattes, ordonne-t-il, ignorant ma question. Et face à la tête de lit.

J'obtempère, le cœur tambourinant, le matelas s'enfonce sous le poids de Rhys. Il relève ma jupe d'une main et baisse ma culotte de l'autre, avec une telle force que j'entends le bruit caractéristique de la soie qui se déchire.

Je vais devoir prévoir un budget mensuel pour remplacer tous les sous-vêtements qu'il détruit, mais je ne vais pas m'en plaindre.

– On fêtera le vote plus tard. Pour l'instant, voyons si tu te trouves encore drôle quand j'en aurai fini avec toi.

Rhys fait glisser son doigt sur mon clitoris ultrasensible, et un petit gémissement s'échappe de ma bouche.

C'est le dernier avertissement que je reçois avant qu'un grand « clac » ne résonne dans la pièce et qu'une douleur mêlée de plaisir n'éclate sur ma peau.

Je baisse la tête juste à temps pour étouffer un cri dans mon oreiller avant qu'une autre explosion de sensations ne vienne s'ajouter à la première.

Il a raison. Nous pourrons célébrer le vote plus tard. Pour l'instant, nous avons besoin d'évacuer toute la tension et l'anxiété du mois dernier, et...

Je pousse un cri quand Rhys me pénètre par-derrière et, bientôt, toutes mes pensées s'évanouissent, pour savourer la félicité de son contact et la plénitude de mon cœur.

## BRIDGET

Nous passons le reste de la journée et la nuit suivante dans ma chambre, d'où nous n'émergeons que pour manger, mais le lendemain matin, la réalité s'impose finalement à nous et je dois m'extirper des bras de Rhys.

Même si je me réjouis de notre victoire, il me reste un gros problème à régler. J'ai attendu la fin du vote, parce que je ne pouvais pas me permettre d'être distraite avant, maintenant il est temps d'y faire face une fois pour toutes.

Rhys reste dans la chambre pendant que j'attends ma visiteuse dans le salon.

Mikaela frappe avant de passer la tête à l'intérieur.

– Vous voulez me voir ?

– Oui. Asseyez-vous, s'il vous plaît.

Elle vient s'installer à côté de moi.

– Je mourais d'envie de vous parler, mais vous n'avez pas répondu à mes appels hier. Je suppose que vous étiez... occupée, mais oh, mon Dieu, le vote ! Il faut fêter ça ! C'est stupé...

– Pourquoi avez-vous divulgué les photos de moi à la presse ?

Je me dispense des préambules pour aller droit au but. Je n'ai pas envie de bavardage, vu la proverbiale épée de Damoclès qui plane au-dessus de nos têtes.

Si j'ai posé ma question d'une voix neutre, j'enfoncé cependant mes ongles si profondément dans le coussin du canapé qu'ils doivent y laisser des marques.

Je n'ai pas voulu y croire quand Rhys m'en a informée. Une partie de moi espère encore qu'il se trompe, d'ailleurs, mais le visage livide et les yeux paniqués de Mikaela m'apprennent tout ce que j'ai besoin de savoir.

C'était vrai.

La trahison vient planter ses serres acérées en moi, transperçant mon calme jusqu'alors froid.

Je n'ai pas beaucoup d'amis à Eldorra. J'ai des connaissances et des gens qui me lèchent les bottes à cause de mon titre, mais pas de véritables amis. Mikaela a été la seule constante à mes côtés, et je lui ai fait confiance.

– Je ne sais pas de quoi vous parlez, bredouille-t-elle en évitant mon regard.

– La société pour laquelle Rhys a travaillé est remontée jusqu'à votre adresse IP.

Christian, l'ancien patron de Rhys, est apparemment un génie de l'informatique, et Rhys lui a demandé de l'aider à trouver l'identité de l'auteur de la fuite. Je sais depuis des semaines que Mikaela pouvait être la coupable et j'ai dû faire comme si de rien n'était jusqu'à la confondre.

Si j'échoue en tant que reine, je pourrai entamer une seconde carrière d'actrice.

Mikaela ouvre la bouche, la referme, puis la rouvre.

– Je pensais vous aider, proteste-t-elle faiblement. C’est ce qu’elle m’a dit.

– Je sais.

Les griffes de la trahison s’enfoncent plus profondément.

Christian a trouvé des SMS... intéressants quand il a examiné la correspondance de Mikaela avec le *Daily Tea*, ils m’ont autant perturbée que de découvrir que Mikaela était l’auteure de la fuite.

Le fait que ce ne soit pas une idée de Mikaela n’atténue en rien la douleur. Elle aurait dû se douter du résultat.

On frappe un autre coup à ma porte.

– Entrez, je lance sans lâcher Mikaela des yeux.

Laquelle a l’air de vouloir s’enfoncer dans le canapé pour ne plus en ressortir.

Elin entre, élégante et impeccable dans son tailleur blanc Escada et ses escarpins à talons vertigineux. Son regard passe sur Mikaela avant de se poser sur moi.

– Vous avez demandé à me voir, Votre Altesse.

– Oui. Nous parlons des photos de Rhys et moi qui ont fuité. (Je détourne finalement les yeux de mon ex-amie pour croiser ceux d’Elin, d’un bleu froid.) Est-ce que vous êtes au courant de quelque chose à ce sujet ?

Elin n’est pas stupide. Elle comprend tout de suite mon insinuation, mais à son crédit, elle ne feint pas l’ignorance et ne se cherche pas des excuses.

– Je l’ai fait pour vous aider, Votre Altesse, déclare-t-elle après une brève seconde de silence.

– M’aider en divulguant des photos intimes de moi ? En quoi est-ce que c’est censé m’aider ?

– Ce n’étaient pas des photos intimes, réplique-t-elle d’une voix où l’agacement est nettement perceptible. Il s’agissait de photos

parfaitement innocentes, cadrées de manière suggestive. Je n'aurais jamais divulgué des images vraiment incriminantes. Mais si je ne l'avais pas fait, Monsieur Larsen et vous auriez persisté dans votre conduite inconsidérée, et quelque chose de plus scandaleux aurait fini par paraître. Ce n'était qu'une question de temps. Ne croyez pas que je n'aie pas remarqué ce que vous avez essayé de me cacher. Je n'ai pas gardé ce poste si longtemps en étant aveugle.

*Bon sang !* J'aurais dû me douter qu'Elin se rendrait compte de notre liaison.

Elle a raison. Nous avons été imprudents, trop pris dans notre phase lune de miel pour prendre les précautions requises. Mais cela ne la dédouane pas pour autant.

– Et la vidéo ?

J'ai finalement parlé à Rhys de la vidéo de la réception de Nikolai, quelques semaines plus tôt. Il a été contrarié d'apprendre que j'avais gardé si longtemps le secret, mais comme rien ne s'est passé, il a fini par se calmer au bout, il est vrai, de cinq jours de colère. Cependant, il a aussi demandé à Christian de chercher à savoir qui me l'avait envoyée. Quand j'ai appris qu'Elin était également derrière cette histoire, j'ai failli tomber de mon siège.

Les surprises ne cessent jamais.

Le regard de Mikaela oscille entre Elin et moi.

– Quelle vidéo ?

Aucune de nous ne prend la peine de répondre, enfermées que nous sommes dans notre duel de regards.

– C'est un crime de placer des caméras dans une résidence privée, je déclare. Surtout dans une résidence royale.

– Le prince Nikolai était au courant pour les caméras, réplique Elin sans même ciller. Le chef de la sécurité l'a convaincu d'installer une surveillance secrète pendant que sa maison était en rénovation.



Il y avait trop d'entrepreneurs qui entraient et sortaient. C'était une mesure de précaution.

Je reste quelques secondes sans répliquer, le temps d'assimiler l'information, avant de lâcher :

- Le chantage également est illégal.

- Je ne vous ai pas fait chanter et je ne le ferai jamais, proteste Elin dont les sourcils se froncent. Je vous ai envoyé la vidéo en espérant qu'elle vous inciterait à rompre avec Monsieur Larsen. Comme vous ne l'avez pas fait, j'ai dû divulguer les images.

- Vous n'étiez pas obligée de faire quoi que ce soit. Vous auriez pu m'en parler directement, j'objecte froidement. Pour une responsable du service Communication, vous n'êtes pas très douée en communication.

- Cela n'aurait rien changé. Vous êtes têtue, Votre Altesse. Vous m'auriez promis de mettre fin à votre relation et vous seriez retournée auprès de lui. J'ai dû vous forcer la main. De plus, le journaliste du *Daily Tea* à qui nous avons envoyé les photos avait déjà fouiné, dans l'espoir de déterrer des choses. La sécurité l'a trouvé en train de pénétrer par effraction dans le domaine. Il sait se montrer très insistant, celui-là, presque comme s'il s'agissait d'une rancune personnelle. (Elin incline la tête.) Hans Nielsen, qui travaillait pour le *National Express* avant. Cela vous dit quelque chose ?

Oh, que oui. Hans est le paparazzi dont Rhys a détruit l'appareil photo au cimetière, l'année dernière. Apparemment, il a gravi les échelons et il est rancunier.

Je repense à ce qui s'est passé, quelques semaines plus tôt, quand Rhys m'a dit soupçonner une intrusion dans la maison d'hôtes pendant qu'il y vivait. Je suis prête à parier qu'il s'agissait de Hans, puisque cela s'était produit avant que Rhys et moi ne nous mettions

ensemble et qu'Elin n'engage un photographe pour nous suivre à la trace.

Mais je me garde bien de la mettre au courant.

– En tout cas, les photos l'ont satisfait et empêché de creuser davantage, déclare Elin, voyant que je ne réagis pas. Je dois admettre, avec le recul, que votre conférence de presse a été très inspirée et que Monsieur Larsen et vous avez réussi votre coup. Le vote d'hier a été une grande victoire, donc tout est bien qui finit bien.

Il est amusant qu'elle juge la conférence de presse très inspirée désormais, après la grosse crise qu'elle a piquée à ce sujet.

– Tout est bien qui finit bien, je répète. Elin, vous avez agi derrière mon dos, créé un scandale et entraîné Mikaela !

Laquelle Mikaela, qui a regardé notre échange avec de grands yeux, baisse la tête.

– J'avais besoin d'un intermédiaire. Je ne voulais pas que les photos permettent de remonter jusqu'à moi, admet Elin en poussant un profond soupir. Honnêtement, Votre Altesse, tout a bien fonctionné. J'ai fourni à la presse un petit scandale pour éviter qu'elle ne tombe sur un plus gros. Je protégeais la famille royale. Ce qui a toujours été mon objectif.

– Peut-être, dis-je en m'armant de courage. J'apprécie les services que vous avez rendus à la famille au fil des ans, mais je crains qu'il ne soit temps de nous séparer.

Mikaela pousse un cri, le visage d'Elin se vide de ses couleurs.

– Vous me renvoyez ? Vous ne pouvez pas. Sa Majesté...

– ... m'a donné l'autorité de procéder aux changements de personnel que je juge nécessaires, je poursuis.

Je plaque mes mains sur mes cuisses pour ne pas trembler. Elin est l'une des plus anciennes employées du Palais, et elle m'a

toujours un peu terrifiée. Mais si elle est excellente pour ce qui concerne les relations avec l'extérieur, j'ai besoin de quelqu'un qui travaille avec moi, pas de quelqu'un qui se faufile dans mon dos et essaie de me dicter mes actions.

– Vous avez dépassé les bornes et vous avez perdu notre confiance. La mienne et celle du roi.

Elin serre son téléphone si fort que ses articulations sont plus blanches que son costume. Finalement, elle déclare :

– Comme vous voulez. J'aurai vidé mon bureau d'ici la fin de la semaine. Autre chose, Votre Altesse ?

Un muscle pulse sous son œil, mais c'est tout ce qu'elle montre en guise d'émotion. Rapide et efficace jusqu'au bout.

– Non, je réponds, en proie à une étrange mélancolie. Vous pouvez disposer.

Elin et moi n'avons jamais été proches, mais c'est la fin d'une époque. Elle part sur un dernier petit signe de tête. Elle n'est pas du genre à dramatiser, et elle me connaît assez pour savoir que ma décision est prise.

– Vous aussi, je dis à Mikaela.

– Bridget, je vous jure...

– J'ai besoin de digérer cette histoire. Je ne sais pas combien de temps cela prendra, mais j'ai besoin de temps.

Je lui pardonnerai peut-être un jour, mais sa trahison est encore fraîche, et rien de ce qu'elle pourra dire maintenant n'effacera la blessure.

– C'est juste, admet-elle, le menton tremblotant. J'essayais vraiment de vous aider. Elin est très convaincante. Je ne l'ai pas crue au début, quand elle m'a dit qu'il y avait quelque chose entre Rhys et vous. Mais j'ai repensé ensuite aux regards que vous échangeiez, et à la fois où vous avez mis tant de temps à répondre à la porte de

votre bureau... Ça expliquait bien des choses. Et elle a dit que vous auriez de gros problèmes si...

– Mikaela, s'il vous plaît. Pas maintenant.

Je presse mes doigts sur mon front. Il est presque aussi douloureux que mon cœur. L'ancienne Bridget aurait peut-être laissé passer, mais je ne peux plus me le permettre. J'ai besoin de gens en qui je peux avoir confiance.

Les taches de rousseur de Mikaela ressortent à présent sur sa peau livide. La gorge nouée, elle part sans plus se chercher d'excuses.

Je lâche un profond soupir. La conversation a été plus courte mais plus difficile que ce à quoi je m'attendais, même après des semaines de préparation. Sans doute rien ne peut complètement vous préparer à tirer un coup de feu sur l'un de vos employés les plus anciens et à prendre congé de l'une de vos plus vieilles amies en l'espace d'une demi-heure.

J'entends Rhys arriver dans mon dos. Il ne dit rien. Il se contente de passer ses mains sur mes épaules pour détendre mes muscles tendus.

– J'espérais que tu te trompais, je murmure, les yeux toujours fixés sur l'endroit où Mikaela était assise.

La piqûre de la trahison s'attarde sur ma peau.

– Princesse, je ne me trompe jamais.

Je laisse échapper un petit rire, qui me permet de soulager la tension.

– Je connais quelques cas où tu t'es fourvoyé.

– Ah bon ? Et quand ? réplique Rhys avec une pointe d'amusement.

Je prends une voix plus grave pour l'imiter.

– « *Premièrement, je ne me mêle pas de la vie privée de mes clients. Je suis ici pour vous protéger de tout danger physique. C'est tout. Je ne suis pas là pour être votre ami, votre confident ou quoi que ce soit d'autre. Cela me permet de ne pas commettre d'erreur d'appréciation.* » Bref, que dites-vous de ça, Monsieur Larsen ? je demande en reprenant ma voix habituelle.

Il interrompt son massage et enroule une main autour de ma gorge. Mon pouls s'accélère quand ses lèvres viennent frôler mon oreille.

– Tu te moques de moi ? Est-ce que vous auriez déjà besoin d'une leçon de rattrapage, Votre Altesse ?

La tension qui m'habite se fissure encore.

– Peut-être. Vous devriez peut-être revoir vos compétences pédagogiques, Monsieur Larsen, je réponds en entrant dans son jeu. Vos leçons devraient durer plus de deux heures.

Je ris à nouveau quand Rhys me soulève pour me faire pivoter et me plaquer contre lui. J'enroule mes bras, et mes jambes s'enroulent autour de son cou et de sa taille.

– J'ai su que tu me causerais des problèmes à l'instant où je t'ai vue. Tu as été à la hauteur de mes attentes, Princesse.

Il me serre les fesses, fort, mais ses yeux gris acier sont doux.

Malgré la rudesse de son ton, sa courte phrase me réconforte plus que ne l'aurait fait un discours entier prononcé par quelqu'un d'autre. J'appuie mon front contre le sien, mon cœur menace de faire exploser ma poitrine.

– Je sais. Mais il y a si peu de gens vers qui je puisse me tourner ici, et je viens d'en perdre deux en l'espace d'une journée.

Trop de choses changent trop vite. Certains de ces changements sont positifs, d'autres angoissants. Quoi qu'il en soit, j'ai du mal à suivre.

– Tu m’as, moi.

– Je sais, je répète, plus doucement cette fois.

– Tant mieux. Et si tu veux tout savoir, ajoute-t-il en esquissant un petit sourire, je n’ai jamais été aussi heureux d’avoir tort. Je m’en fous de cette histoire d’« implication personnelle ». Ce n’est pas suffisant. Je veux être dans ton esprit, dans ton cœur et dans ta putain d’âme comme tu l’es dans les miens. Toi et moi, Princesse...

– Contre le reste du monde, je conclus.

La tension dans ma poitrine n’a plus rien à voir avec Elin et Mikaela.

– Exactement. Tu ne seras plus jamais seule, Princesse, murmure-t-il contre ma bouche. Ne l’oublie pas.

Rhys et moi n’avons pas encore célébré officiellement la victoire de la veille, mais quand il m’embrasse, je comprends que nous n’avons pas besoin de champagne ni de feux d’artifice. Nous avons toujours été meilleurs quand il n’y a que nous, sans solennité ni occasion à fêter, et la meilleure célébration, c’est d’être ensemble sans avoir à nous cacher.

Plus de honte, plus de culpabilité, plus de vote imminent ou de conversations difficiles avec de futures ex-amies ou ex-employées.

Juste nous.

C’est tout ce dont nous avons besoin.

## RHYS

– On ne peut pas s’asseoir à côté d’une reine si on ignore quelle fourchette utiliser. Tu vas te ridiculiser dans les cérémonies officielles, déclare Andreas en croisant les bras. (Nous nous sommes mis à nous tutoyer.) Tu n’as pas regardé le schéma que je t’ai envoyé ?

– Ce sont toutes des fourchettes, je lâche. Elles ont la même fonction.

– J’aimerais te voir utiliser une fourchette à huîtres pour manger un steak.

Une douleur sourde palpite dans ma tempe. Cela fait une heure que nous passons en revue l’étiquette du dîner et je suis à deux doigts de poignarder Andreas avec l’une de ses chères fourchettes.

La semaine précédente, après le vote du Parlement, il a officiellement quitté le Palais pour retourner dans sa maison en ville et nous sommes en train de passer en revue les couverts dans sa cuisine.

Je lui ai demandé de m’aider à m’acclimater au mode de vie royal : protocole diplomatique, qui est qui dans la société

eldorrienne, etc.

Je le regrette déjà, et nous n'avons pas encore terminé notre première leçon.

Avant que je puisse répondre, la sonnette de la porte retentit, sauvant Andreas d'une mort par ustensile de cuisine.

– Étudie le schéma, me lance-t-il avant d'aller ouvrir.

Les pulsations dans mes tempes redoublent. J'aurais dû demander de l'aide au bureau du protocole du Palais. Ce sont des automates sans le moindre humour, mais au moins je n'aurais pas envie de les assassiner toutes les cinq minutes.

J'entends des voix étouffées, suivies de bruits de pas.

– Rhys ?

Je lève les yeux et découvre Bridget dans l'embrasement de la porte, flanquée de Booth. Impossible de déterminer qui est le plus surpris, d'elle ou de moi.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

La question a franchi nos lèvres en même temps.

– Il semble que je sois devenu la personne la plus populaire de la famille, constate Andreas en contournant Bridget. Quelle ironie du sort !

Elle s'approche de moi pour m'embrasser rapidement avant de jeter un regard froid à Andreas.

– Tu n'es le plus populaire que dans ta tête, cousin.

Je ne prends pas la peine de cacher mon sourire. Bridget la désobligeante est l'une de mes préférées.

Andreas hausse un sourcil.

– Quel bon vent t'amène, Ton Altesse ? Je pensais que tu étais trop occupée pour rendre visite à un manant comme moi.

Bonne question. Bridget était censée assister à une réunion de planification du couronnement.



– Comme ma réunion s’est terminée plus tôt que prévu, j’ai pensé passer te remercier. Je n’ai pas eu l’occasion de te le dire avant, mais j’apprécie l’aide que tu as fournie à Rhys avec Erhall.

C’est sorti à contrecœur. La relation entre Bridget et Andreas s’est réchauffée de quelques degrés depuis qu’elle a découvert qu’il a essayé de l’aider à sa manière, mais ils ne seront jamais les meilleurs amis du monde. Ils sont trop différents, et leur passif est trop lourd.

Le visage d’Andreas s’éclaire d’un sourire sournois.

– Ne joue pas au con, je l’avertis.

– Moi ? Jamais, dit-il avant de se tourner vers Bridget. J’apprécie ta gratitude, chère cousine. Cela signifie-t-il que tu me dois désormais une faveur ?

Elle lui renvoie un regard méfiant.

– Ne pousse pas le bouchon trop loin.

Andreas hausse les épaules.

– Cela valait la peine d’essayer. Pendant que tu es là, tu pourrais peut-être expliquer à ton petit copain comment utiliser les couverts. Je lui ai dessiné un schéma parfait, mais hélas, ce n’est pas suffisant.

La confusion de Bridget se transforme en amusement lorsque je lui explique la situation, tout en fusillant Andreas du regard.

– Il ne sait pas différencier les fourchettes, précise celui-ci quand j’ai terminé. J’essaie de le civiliser. Imagine qu’il utilise une fourchette à salade pour manger des pâtes.

Il renifle avec dédain.

– Je les connais assez pour te poignarder avec, je rétorque.

Posté dans l’embrasure de la porte, Booth ricane.

– La gestion de la violence est un autre point sur lequel nous devons travailler, déclare Andreas en vidant son verre de whisky

qu'il repose sur le plan de travail. Tu sors avec une princesse maintenant. Tu ne peux pas poignarder des gens à tout bout de champ.

– Oh, je pense que les gens comprendront quand ils sauront qui j'ai poignardé.

Bridget éclate de rire.

– Ne l'écoute pas, me dit-elle. Je vais t'aider. (Elle se tourne vers Booth.) Tout va bien, maintenant. Rhys est avec moi. Je me suis laissé dire que vous souhaitiez regarder un certain match de foot...

Un match de foot européen, pas de football américain. C'est l'une des mille petites choses auxquelles je dois m'habituer.

Le visage de Booth s'illumine.

– Si cela ne vous dérange pas, Votre Altesse.

Comme il se fait tard et qu'Andreas n'a pas d'autres provisions que du lait et des œufs, nous commandons de plats et Booth va regarder son match au salon pendant que Bridget et Andreas se battent pour m'apprendre à utiliser les couverts. Quand je finis par comprendre, on passe aux titres de noblesse. Ce n'est pas difficile à retenir. Après la famille royale, les ducs et les duchesses occupent le premier rang, suivis des marquis, des comtes et des barons. Eldorra a une hiérarchie similaire à celle de la Grande-Bretagne.

– Tu feras peut-être un bon prince consort, tout compte fait, constate Andreas en se tamponnant la bouche avec sa serviette.

– C'est bon à savoir. Tu sais combien ton approbation compte pour moi, j'ironise.

– En effet. Bien, si vous voulez bien m'excuser, reprend-il après avoir regardé l'heure, j'ai un appel avec un vieil ami d'Oxford. Ne démolissez pas ma cuisine pendant mon absence.

Il me gratifie d'une petite tape sur l'épaule en sortant et mon agacement grimpe d'un cran.

Je n'arrive pas à croire que j'ai un ADN commun avec ce type.

Quand je me retourne vers Bridget, je vois qu'elle essaie, sans y parvenir, d'étouffer un sourire.

– Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

– Andreas et toi. Vous vous chamaillez comme Nik et moi. (Son sourire s'élargit devant l'incompréhension qui doit se peindre sur mon visage.) Vous vous chamaillez comme deux frères.

*Deux frères.*

C'est alors que je comprends. Je savais intellectuellement qu'Andreas était mon frère, mais il l'est en fait bel et bien. Un vrai frère, agaçant, que je vois régulièrement. Nous nous disputons tout le temps, sauf que c'était peut-être justement ce que font les membres d'une fratrie, comme Bridget vient de le dire ?

Je ne sais pas. J'ai été seul toute ma vie... jusqu'à maintenant.

Mon ventre se serre sur la plus étrange des sensations.

– Mais je ne lui fais toujours pas entièrement confiance, je nuance.

Le cynisme est inscrit dans mon ADN et, même si Andreas n'a rien fait de louche depuis que je l'ai confronté, il ne s'est jamais écoulé que deux mois.

– Moi non plus, mais restons optimistes. Et puis, ça te fera du bien d'avoir un frère ici. Même si j'aimerais qu'il soit moins...

– Andreas ?

– Oui, s'esclaffe Bridget.

– Hmm. On verra.

Je l'attire à moi pour déposer un baiser sur son front. J'entends le match de football de Booth dans la salle de séjour, nos plats à emporter sont éparpillés sur l'îlot de cuisine, à côté du verre vide d'Andreas et du schéma chiffonné qu'il a dessiné pour moi.

Rien de bien royal, plutôt un mercredi soir normal passé dans son foyer.

Bridget noue les bras autour de ma taille et Andreas revient en ronchonnant parce qu'un voyage entre célibataires à Santorin a été repoussé, je réalise enfin ce qu'est la sensation étrange qui m'étreint.

La chaleur d'une famille.

## RHYS

*Trois mois plus tard*

– Rhys ! *¿Como estas ?*

Le visage de Luciana se fend d'un immense sourire. Elle regarde Bridget avec une lueur d'espoir dans les yeux et, quand elle reprend la parole, il y a une note taquine dans sa voix.

– *¿Es tu novia ?*

J'éclate de rire, entremêlant mes doigts à ceux de Bridget.

– *Si, es mi novia.*

– Je le savais ! se réjouit Luciana. Enfin ! Venez, venez. Je vous ai préparé à manger.

Elle nous conduit à la table où nous nous étions assis lors de notre dernier séjour au Costa Rica. Je n'arrive pas à croire qu'il remonte à un an seulement. Tant de choses ont changé depuis.

Bon sang, tant de choses ont changé rien qu'au cours des trois derniers mois. Bridget et moi pouvons enfin nous réjouir d'être ensemble, même si les préparatifs de son couronnement s'intensifient et si je m'habitue lentement à être sous le feu des

projecteurs. Je n'aime pas l'attention dont je suis l'objet, mais je suis de plus en plus à l'aise avec tout ça, et c'est le mieux que je peux espérer.

– Tu as eu une bonne idée, dit Bridget en soupirant de bonheur quand Luciana dépose sur notre table sa spécialité à base de viande et de riz. J'avais besoin de vacances.

– J'ai toujours de bonnes idées, je constate en souriant.

Bridget ne voulait pas partir en voyage avant son couronnement, mais je voyais bien qu'elle craquait sous le poids du stress. Elle avait besoin d'une escapade pour se ressourcer. De plus, ma bouche peut se montrer sacrément persuasive, surtout quand je l'utilise à d'autres fins que la parole.

Ce sont nos premières vacances en tant que couple officiel, et j'ai choisi le Costa Rica non seulement pour des raisons sentimentales mais aussi parce que personne ici ne sait que Bridget est princesse. Même après la toute récente couverture médiatique, on la traite comme n'importe qui d'autre : avec chaleur et amabilité, parfois avec curiosité, mais sans jamais une once d'indiscrétion.

– Cinq jours au paradis. À nager, prendre des bains de soleil, baiser...

– Rhys.

– Quoi, tu n'aimes pas le programme ?

– Baisse d'un ton, siffle-t-elle, le visage aussi rouge que les tomates de son assiette. On pourrait t'entendre.

– Personne n'écoute.

Nous voyageons seuls. Pas de Booth, pas d'entourage. Là aussi, il a fallu se montrer sacrément convaincant, mais le Palais a fini par accepter mon plan. Je suis toujours qualifié pour protéger Bridget, même si je ne suis plus officiellement employé à ce titre.

Depuis que j'ai cessé de travailler pour Christian, j'ai accepté quelques missions de conseil en sécurité en free-lance. Je n'ai pas besoin d'argent – Harper Security m'a toujours très bien payé, et je ne suis pas très dépensier –, mais je m'ennuierais à mourir si je ne faisais pas quelque chose pour occuper mes journées.

– Tu n'en sais rien.

Bridget coince une mèche de cheveux derrière son oreille. Elle porte un débardeur et un short, et sa peau brille déjà sous le soleil. Sans maquillage ni vêtements de luxe, elle offre toujours le plus beau spectacle que j'aie jamais vu.

– Des gens pourraient tout à fait nous écouter.

Les convives les plus proches sont assis à trois tables de nous. Et ont les yeux rivés sur un match de foot à la télé.

– Fais-moi confiance. Je sais. Et puis même, il n'y a rien de mal à baiser...

– Rhys.

Je ris, mais je cesse d'essayer de la faire sortir de ses gonds, de peur que son visage n'explose d'embarras. Je m'étonne toujours de la pruderie de Bridget en public qui contraste avec sa sauvagerie au lit. Cela rend nos parties de jambes en l'air encore plus excitantes, de savoir que je vois un côté d'elle ignoré par tous les autres.

Après le déjeuner, on se promène un peu en ville avant que je ne la convainque de retourner à la villa.

Je piaffe d'impatience.

– J'ai une surprise pour toi, je déclare en gravissant la colline.

Je n'ai pu résister à l'envie d'y faire une allusion, ce qui me permet par ailleurs de cesser de me focaliser sur la boule de nerfs qui s'est logée au creux de mon ventre.

Je n'ai pas l'habitude d'être nerveux.

– J'adore les surprises ! se réjouit Bridget Qu'est-ce que c'est ?

Tout en gardant une main sur le volant, je prends sa main dans la mienne.

– Ce ne sera pas une surprise si je te le dis.

– J’aime les surprises auxquelles je suis préparée, réplique-t-elle.  
Juste un indice ?

Je secoue la tête avec un sourire. Ces derniers temps, je fais ça beaucoup plus souvent – sourire.

Quelque chose a changé au cours des derniers mois. Le nuage sombre et lourd qui a plané sur moi toute ma vie s’est dissipé. Il revient encore de temps en temps, mais les journées ensoleillées sont devenues la norme, plus les orages.

C’est... étrange. L’obscurité a été un bouclier protecteur et, sans elle, je me sens dépouillé. Vulnérable. Des sensations que je n’ai pas très envie d’expérimenter. Mais dans des moments comme celui-ci, quand il n’y a que Bridget et moi, je n’ai pas besoin de défenses. Elle les a toutes franchies, de toute façon.

– Nous y voilà, je déclare en me garant devant la villa. Surprise.  
Brigitte regarde lentement autour d’elle.

– D’accord... lâche-t-elle avec un regard confus à mon intention.  
Je déteste te dire ça, mais on est déjà venus ici, tu te rappelles ?  
Pour déposer nos bagages ce matin ? Item numéro quatre de la liste ?

– Crois-moi, je ne risque pas de l’oublier. (Je souris du rouge qui lui monte aux joues.) Mais ce n’est pas ça, la surprise. C’est ça, j’ajoute en brandissant un trousseau de clés. J’ai acheté la maison.

Elle en reste bouche bée.

– Quoi ?

– Mon pote envisageait de vendre depuis un moment. Sa famille et lui déménagent plus au sud. Alors je l’ai achetée, je conclus d’un ton désinvolte.



Nous pouvons séjourner dans les plus beaux hôtels du monde, mais je voulais un endroit qui nous appartienne.

– Rhys, tu ne peux pas... (Bridget tourne de nouveau les yeux vers la villa.) Vraiment ?

– Oui.

Mon sourire s'élargit quand elle se met à crier d'une manière qui n'a absolument rien de princier et qu'elle bondit hors de la voiture.

– On va venir ici tous les ans ! lance-t-elle par-dessus son épaule. Et il va nous falloir plus de hamacs !

Je la suis à l'intérieur, hilare, elle explore chaque pièce comme on rend visite à des amis perdus de longue date.

J'aime la voir ainsi, fofolle et insouciante, garde baissée et visage illuminé d'un sourire. Un vrai sourire.

– J'adore cet endroit.

Elle fait coulisser la porte vitrée de la terrasse et soupire en regardant la piscine.

– La perfection.

– Pourquoi je l'ai achetée, à ton avis ?

Une étincelle taquine illumine ses yeux.

– Rhys, est-ce que tu serais un romantique qui s'ignore ?

– Je ne sais pas.

Je fouille dans ma poche pour en sortir un petit écrin de velours. La boule formée par mes nerfs grossit encore dans mon ventre. Bridget ravale un hoquet sonore, tout est calme – le vent, les oiseaux, le ressac du Pacifique au loin –, comme si le monde entier retenait son souffle, attendant de voir ce qui va se passer.

– À toi de me le dire.

J'ouvre l'écrin, révélant l'étincelante bague en diamant qui attend, brûlante, au fond du tiroir de ma commode depuis deux mois. Je voulais le moment parfait. Maintenant qu'il est là, j'ai

l'impression d'être le jeune homme de dix-huit ans qui se rend pour la première fois à un entraînement des Navy SEALs, déterminé mais effrayé à l'idée d'entamer le chapitre suivant de ma vie.

Une demande en mariage était inévitable. Je le sais, Bridget le sait, le monde le sait. Mais ce n'est pas parce qu'une chose est inévitable qu'elle n'est pas importante, et c'est le moment le plus important de ma vie.

– Je ne suis pas très doué pour le langage fleuri, alors je vais faire simple. (Putain, ma voix tremble ? Pourvu que non.) Je n'ai jamais cru en l'amour. Je ne l'ai jamais cherché. Je n'en voyais pas la valeur pratique et, pour être honnête, je m'en passais très bien. Et puis, je t'ai rencontrée. Toi, ton sourire, ta force, ton intelligence et ta compassion. Même ton entêtement et ton obstination. Tu as rempli une partie de mon âme que j'avais toujours crue vide, et tu as guéri des cicatrices dont je ne soupçonnais pas l'existence. Et j'ai compris : avant, ce n'était pas que je ne croyais pas en l'amour. C'était que je gardais tout en prévision de toi.

Un petit sanglot franchit la main que ma princesse presse sur ses lèvres. Je prends une grande inspiration.

– Bridget, veux-tu m'épouser ?

La question n'a pas quitté ma bouche que Bridget jette ses bras autour de moi et m'embrasse.

– Oui, oui, oui, mille fois oui !

*Oui.* Un mot, trois lettres, et il m'emplit tellement que j'ai la certitude de ne plus jamais avoir faim.

Je passe la bague à son doigt. Elle lui va parfaitement.

– Il n'y a pas de retour en arrière possible, je dis d'un ton bourru, en espérant qu'elle n'entende pas l'accroc dans ma voix. Tu es vraiment coincée avec moi maintenant.

Bridget laisse échapper un autre son qui tient à la fois du sanglot et du rire.

– Je ne veux pas qu’il en soit autrement, Monsieur Larsen. Toi et moi, dit-elle en entremêlant ses doigts aux miens.

Une douceur aussi profonde qu’agréable se répand dans ma poitrine, me réchauffant plus que le soleil de la fin d’après-midi ne saurait le faire.

J’ignore ce que j’ai fait pour la mériter, pourtant elle est là, elle est à moi, et je ne la laisserai jamais partir.

Je prends son visage entre mes mains et j’effleure ses lèvres.

– Toi et moi. Pour toujours.

# Épilogue

---

RHYS/BRIDGET

# RHYS

## *Six mois plus tard*

– Promettez-vous et jurez-vous solennellement de gouverner le peuple d'Eldorra selon ses lois et coutumes ?

– Je le promets solennellement.

Bridget est assise sur le fauteuil du couronnement, le visage un peu pâlichon mais la main fermement posée sur le Livre du roi tandis qu'elle prête son serment officiel. Son grand-père se tient à ses côtés, le visage solennel mais fier, et le reste de la cathédrale est si silencieux que je sens le poids de l'événement sur ma peau.

Après des mois de préparation, le grand jour est enfin arrivé. Dans quelques minutes, Bridget sera couronnée reine d'Eldorra, et moi, son fiancé, je deviendrai officiellement le prince consort.

Ce n'est pas quelque chose dont j'ai rêvé ou que je pensais vouloir, mais je suivrais Bridget n'importe où, de la ville la plus petite et la plus insignifiante à l'église la plus grandiose. Tant que je suis à ses côtés, je suis heureux.

Je me tiens avec Nikolai, Sabrina, Andreas et les autres von Ascheberg au premier rang, au plus près du couronnement. La cérémonie se déroule dans la vaste cathédrale d'Athenberg,

remplie de milliers d'invités de marque. Chefs d'État, rois étrangers, célébrités, milliardaires, tout le monde est là.

Je joins les mains devant moi : si l'archevêque pouvait juste accélérer un peu le processus... Je n'ai pas parlé à Bridget de toute la journée et j'ai hâte que le bal du couronnement nous octroie un peu de temps en tête à tête.

– Allez-vous, dans la mesure de votre pouvoir, faire en sorte que le droit et la justice, en miséricorde, soient présents dans tous vos jugements ? demande l'archevêque.

– J'y veillerai.

Un élan de fierté s'empare de moi en entendant Bridget répondre avec force et clarté.

Elle achève sa prestation de serment et un silence total s'abat sur la cathédrale quand l'archevêque soulève la couronne de la tête d'Edvard pour la placer sur la sienne.

– Sa Majesté la reine Bridget d'Eldorra, déclare l'archevêque. Long soit son règne !

– Long soit son règne ! je répète, la poitrine contractée, en même temps que le reste des invités.

À côté de moi, Nikolai baisse la tête, le visage empreint d'émotion ; à côté de Bridget, Edvard se tient droit comme un « I », un éclat suspect dans le regard.

L'archevêque achève la cérémonie par quelques vers tirés du Livre du roi, et c'est terminé.

Eldorra a officiellement une nouvelle souveraine, première femme monarque depuis plus d'un siècle.

Un bourdonnement, quasi électrique, remplace le silence. Il se propage dans l'immense salle et m'effleure la peau quand Bridget se lève pour prendre part à la procession qui quitte la cathédrale. À en

juger par la façon dont les autres invités se déplacent et murmurent, je ne suis pas le seul à le ressentir.

C'est le sentiment d'assister à l'écriture d'une page d'histoire.

Je croise le regard de Bridget pendant la procession et je lui adresse un rapide sourire, assorti d'un clin d'œil. Ses lèvres frémissent avant qu'elle ne recouvre son sérieux, et je dois m'empêcher de rire devant son expression trop sévère quand elle quitte l'église.

– Ça a été la cérémonie la plus longue de tous les temps, lâche Andreas dans un bâillement. Je suis bien content de ne pas avoir été celui qui a dû s'asseoir là-haut.

– Ce sera une bonne chose que tu ne t'asseyes jamais là-haut.

Au fil des mois, ma relation avec Andreas s'est transformée en quelque chose qui ressemble à une véritable amitié, même si sa personnalité laisse encore beaucoup à désirer.

Il hausse les épaules.

– *C'est la vie*. Laissons à Bridget le fardeau d'une nation pendant que je vis comme un prince sans aucune responsabilité.

J'échange un regard avec Nikolai, avant de secouer la tête. Andreas et moi ne manquons jamais une occasion de nous lancer des piques, j'ai une relation beaucoup plus facile avec Nikolai. Un autre frère, même si c'est par le mariage plutôt que par le sang, et lui, je n'ai pas envie de l'assassiner la moitié du temps.

Une fois la procession officielle sortie de la cathédrale, les invités lui emboîtent le pas et je me retrouve dans la salle de bal du Palais, à attendre impatiemment l'arrivée de Bridget.

Seules cinq cents personnes ont été invitées au bal du couronnement, contre des milliers à la cérémonie, mais c'est encore trop. Tous veulent me serrer la main et me saluer. Je les gratifie d'un salut sans enthousiasme sans quitter la porte des yeux. Au moins

mes leçons avec Andreas s'avèrent utiles : je me souviens des titres de chacun et les accueille en conséquence.

Mon pouls s'accélère quand l'annonce du sergent d'armes retentit enfin dans la salle de bal :

– Sa Majesté la reine Bridget d'Eldorra !

Une musique triomphale retentit, les portes s'ouvrent et Bridget entre, vêtue d'une robe plus légère que celle de la cérémonie, avec, sur la tête, un diadème plus facile à porter que sa couronne.

Elle salue la foule, sourire public bien en place, mais quand nos regards se croisent, une pointe d'espièglerie s'y insinue.

J'interromps ma conversation avec le Premier ministre suédois et je me fraie un chemin à travers la foule. Pour une fois, je n'ai pas eu besoin d'utiliser ma taille ou ma musculature : tout le monde s'écarte en me voyant approcher.

Un des avantages liés au statut de futur prince consort, probablement.

Le temps que je rejoigne Bridget, une demi-douzaine de personnes se disputent son attention.

Je tends la main, coupant la parole à une femme qui s'extasie devant sa robe. La foule se tait.

– Votre Majesté, me ferez-vous l'honneur de m'accorder cette danse ?

Un sourire retrousse les lèvres de Bridget.

– Bien sûr. Mesdames, Messieurs, si vous voulez bien m'excuser.

Elle me prend la main et me suit sous les regards de six paires d'yeux.

Bridget attend que nous soyons hors de portée de voix pour me souffler :

– Dieu soit loué ! Si j'avais dû écouter Lady Featherton me complimenter sur ma tenue une fois de plus, je me serais



poignardée avec les pointes de mon diadème.

– Ce qui serait un gâchis. Je t’aime beaucoup plus vivante. (Je pose une main dans le creux de ses reins pour l’entraîner sur la piste de danse.) Te voilà officiellement reine. Qu’est-ce que ça te fait ?

– Je trouve que c’est surréaliste, mais... juste, en même temps, répond-elle avant de secouer la tête. Je ne sais pas comment l’expliquer.

– Je comprends.

C’est vrai. Je ressens la même chose. Je n’ai pas été couronné, naturellement, mais nous attendons et planifions l’événement depuis si longtemps qu’il est étrange de savoir la cérémonie derrière nous. Nous avons aussi eu le temps de nous habituer à l’idée que Bridget allait être reine, et maintenant qu’elle l’est, cela semble juste.

« *Nous finissons toujours là où nous sommes censés être.* »

– Je sais, murmure Bridget, les yeux brillant d’émotion, avant de grimacer. Mais j’ai hâte d’enlever cette robe. Elle n’est pas aussi pénible à porter que ma robe de couronnement, mais elle doit bien peser cinq kilos.

– Ne t’inquiète pas. Je te l’arracherai tout à l’heure, je lui murmure à l’oreille. Je n’ai encore jamais baisé une reine.

Je sens un gloussement monter dans ma gorge à la vue de la jolie nuance pourpre qui envahit le visage et le cou de Bridget.

– Est-ce que je dois arrêter de t’appeler « Princesse », maintenant ? je demande. « Reine », ça sonne moins bien.

Elle me dévisage d’un air menaçant.

– Ne t’en avise surtout. Par décret royal, tu n’auras jamais le droit de cesser de m’appeler « Princesse ».

– Je croyais que tu détestais ce surnom.

Comme je viens de la faire virevolter, elle attend d'être à nouveau dans mes bras pour répliquer :

– Autant que tu détestes m'entendre t'appeler « Monsieur Larsen ».

Ça a été le cas autrefois. Ça ne l'est plus désormais.

– Je plaisante, dis-je en effleurant son front de mes lèvres. Tu seras toujours ma princesse.

Les yeux de Bridget s'illuminent.

– Monsieur Larsen, si vous me faites pleurer à mon bal de couronnement, je ne vous le pardonnerai jamais.

Mon sourire s'élargit et je l'embrasse, sans me soucier de savoir si les marques d'affection publiques sont contraires au protocole.

– Alors c'est une bonne chose que j'aie le reste de notre vie pour me rattraper.

# BRIDGET

Trois mois après mon couronnement, Rhys et moi sommes de retour à la cathédrale d'Athenberg pour notre mariage.

Il est aussi grandiose et luxueux que ce que l'on est en droit d'attendre d'un mariage royal, cependant j'ai travaillé avec Freja, la nouvelle responsable du service Communication, à ce que la réception soit aussi restreinte que possible. En tant que reine et pour des raisons diplomatiques, je ne peux pas organiser une fête réservée aux amis et à la famille, mais nous sommes parvenues à réduire la liste des invités de deux mille à deux cents. Je considère cette cure d'amaigrissement comme une grande victoire.

– Je suis jaloux, me confie Nikolai. Tu n'as eu que deux cents personnes à accueillir. Mes mains ont failli se détacher lors de ma réception.

– Tu as survécu, je m'esclaffe.

Nous nous tenons près de la table des desserts pendant que le reste des invités mange, boit et danse. La cérémonie de mariage s'est déroulée sans accroc et, même si j'apprécie de voir mes amis et ma famille se défouler, je compte les minutes qui me séparent de Rhys, lequel est en train de parler avec Christian et quelques-uns de ses amis des Navy SEALs.

Il ne s'était pas attendu à ce que ses camarades militaires viennent, ne leur ayant pas parlé depuis longtemps, mais ils sont tous là. Les inquiétudes qu'il a pu nourrir à l'idée de les revoir semblent envolées. Rhys sourit, rit et semble parfaitement en paix.

– De justesse, plaisante Nikolai avant que son sourire ne s'efface. Je suis heureux que les choses se soient arrangées pour Rhys et toi, ajoute-t-il doucement. Vous le méritez. Quand j'ai abdiqué, je ne pensais pas... Je n'ai jamais voulu faire retomber la pression sur toi. Et quand j'ai compris ce que cela signifiait... ce que tu devais abandonner...

– C'est bon, je le rassure en exerçant une petite pression sur sa main. Tu as fait ce que tu devais faire. J'ai été bouleversée quand tu me l'as annoncé, mais tout s'est arrangé, et j'aime être reine... la plupart du temps. Surtout maintenant qu'Erhall n'est plus président du Parlement.

Erhall a perdu son siège de quelques pour cent. Je mentirais si je disais que la nouvelle ne m'a pas procuré un immense plaisir.

J'ai cependant redouté que Nikolai ne soit contrarié ou jaloux de l'abrogation. Sera-t-il amer que je reste avec Rhys et que je garde la Couronne ? Mais il n'a fait que me soutenir, avant d'admettre qu'il apprécie sa nouvelle vie plus qu'il ne l'aurait cru. Je soupçonne qu'il est en partie soulagé.

Nikolai a grandi en pensant qu'il voulait monter sur le trône, parce qu'il n'avait d'autre choix que de le vouloir, et maintenant qu'il est libéré, il s'épanouit. Entre-temps, j'ai repris le flambeau et grandi dans mon rôle.

Le sort peut se montrer bien ironique.

– Oui, c'est vraiment un sale type, hein ? dit Nikolai avant de jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule et de sourire. Bon, il semble que mon temps soit écoulé. On se reparle plus tard. Je dois

voler au secours de Sabrina avant que grand-père ne l'oblige à donner à notre bébé le prénom de Sigmund, en l'honneur de notre arrière-grand-oncle. Tu es heureuse, Bridget ? ajoute-t-il pourtant après un temps d'hésitation.

Je serre à nouveau sa main, la gorge nouée par une émotion confuse.

– Oui.

Est-ce que j'ai parfois l'impression que le poids du monde repose sur mes épaules ? Oui. M'arrive-t-il d'être en colère, frustrée et stressée ? Oui. Mais c'est le cas de beaucoup de gens. L'important, c'est que je ne me sens plus piégée. J'ai appris à maîtriser les situations qui se présentent à moi au lieu de les laisser me maîtriser, et puis j'ai Rhys à mes côtés. À la fin de la journée, si terrible a-t-elle été, je retrouve quelqu'un que j'aime et qui m'aime en retour, et ça fait toute la différence.

Nikolai doit percevoir à ma voix que je suis sincère, car son visage se détend.

– Tant mieux. C'est tout ce que j'avais besoin de savoir.

Il m'embrasse sur la joue avant de rejoindre Sabrina, enceinte de cinq mois, assise en compagnie notre grand-père. Depuis qu'il ne règne plus, celui-ci passe ses journées à parler de son futur arrière-petit-fils et à essayer de trouver un passe-temps convenable pour occuper son temps.

Pendant quelques semaines, Edvard a forcé Rhys à lui apprendre à dessiner, avant qu'il devienne évident pour tous que ses talents ne se situent pas dans le domaine artistique. Depuis, il est passé au tir à l'arc et j'ai dû ajouter une prime de risque au personnel qui l'accompagne à l'entraînement.

Je me retourne pour voir ce qui a poussé Nikolai à partir, et un sourire se dessine sur mes lèvres lorsque je vois Rhys s'approcher.

– Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vus, je le taquine.

Nous n'avons eu qu'une seule danse ensemble avant d'être séparés par divers amis et membres de la famille.

– Ne m'en parle pas. C'est mon mariage, et je vois à peine mon épouse, grommelle-t-il, mais son froncement de sourcils s'atténue quand il m'attire dans ses bras. On aurait dû s'enfuir.

– Le Palais aurait eu quelque chose à dire à ce sujet.

– J'emmerde le Palais.

J'étouffe un rire.

– Rhys, tu ne peux pas dire ça. Tu es le prince consort maintenant.

Le titre de roi consort n'existant pas à Eldorra, on l'appelle le prince consort, même si je suis reine.

Rhys effleure ma mâchoire de ses lèvres et mes bras, ravis, se couvrent de chair de poule.

– Ce qui veut dire que je peux le dire encore plus qu'avant. En parlant de prince consort... quels sont les avantages liés à cette position ?

Je m'efforce de dissiper le brouillard que ses caresses sur ma nuque répandent dans ma tête.

– Hmm... Une couronne, une belle chambre dans le Palais, des avantages médicaux...

– Ennuyeux. Ennuyeux. Encore plus ennuyeux.

– Qu'est-ce que tu veux alors ?

Rhys relève la tête, les yeux brillants.

– Je veux te prendre...

– Coucou. Désolée de vous interrompre, intervient Ava en surgissant à côté de nous. Vous avez vu Jules et Josh ? Je ne les trouve nulle part.

Elle est ravissante dans sa robe violette de demoiselle d'honneur, mais son visage est assombri par l'inquiétude.

– Elle a peur qu'ils s'entre-tuent, ajoute Alex en arrivant derrière elle.

– Tu exagères, proteste mon amie en levant les yeux au ciel.

– Pas beaucoup. J'ai vu Jules avec un couteau tout à l'heure.

– J'espère qu'ils se comportent bien. Ça ferait mauvaise presse s'il y avait un meurtre à mon mariage, je plaisante. Mais non, je ne les ai pas vus. Désolée.

Je balaie tout de même la pièce du regard, au cas où.

Booth, auprès de qui j'ai insisté pour qu'il vienne en tant qu'invité et non en tant que garde du corps, est en pleine conversation avec sa femme et Emma, qui a pris l'avion, quelques jours plus tôt, afin que nous puissions rattraper le temps perdu avant le mariage. Apparemment, elle s'est encore plus attachée que prévu à la gentillesse de Meadow et aux insanités de Leather, et elle les a adoptés tous les deux au refuge. Je suis ravie, surtout quand elle promet de m'envoyer souvent des photos et des vidéos d'eux.

Steffan danse avec Malin. Je l'ai appelé après ma conférence de presse pour m'excuser de ne pas l'avoir prévenu, mais il n'a pas été contrarié le moins du monde. À l'en croire, mon geste lui a donné le courage de tenir tête à son père et, vu qu'il participe à l'événement le plus médiatisé de l'année avec Malin, la confrontation a dû bien se passer.

Christian se tient dans l'ombre, discutant avec Andreas, mais ses yeux ne cessent de se porter sur quelque chose – quelqu'un – sur la piste de danse. Je suis la direction de son regard et je grimace : il observe Stella.

*Ce n'est pas bon.* À moins que je ne surinterprète la situation.

Même Mikaela est présente, en compagnie d'anciens camarades de classe. Je l'ai invitée en guise de rameau d'olivier, mais il me faudra du temps avant de lui faire à nouveau confiance.

Presque tous ceux qui ont joué un rôle majeur dans ma vie sont là... sauf Jules et Josh.

– Je ne les ai pas vus non plus, déclare Rhys.

Ava soupire.

– Merci. Je voulais juste vérifier. Désolée de vous avoir interrompus, et encore une fois, félicitations !

Elle entraîne Alex, probablement à la recherche de son frère et de Jules, même si Alex a l'air aussi ravi que si elle lui donnait à manger des clous.

– Eh bien, voilà qui a gâché l'ambiance, commente Rhys d'un ton sec. On ne peut même pas avoir une conversation sans être interrompus.

– On devrait peut-être attendre la fin de la réception, car ça ne va pas cesser de se produire. Je vois déjà Freja se diriger vers nous. À moins que... (Je baisse la voix, en sentant une étincelle de malice s'allumer en moi.) Cachons-nous.

Il suffit d'un bref échange de regards pour qu'un lent sourire se dessine sur le visage de Rhys.

– J'aime ta façon de penser, Princesse.

Rhys part le premier, s'éclipsant sous prétexte d'aller aux toilettes, et je le suis peu après. Nous ne pouvons pas nous absenter longtemps, mais nous pouvons voler quelques instants pour nous.

– Votre Majesté ! me lance Freja au moment où je passe devant elle. Où allez-vous ? Nous devons discuter...

– Je vais aux toilettes. Je reviens.

J'accélère le pas et refoule mon rire jusqu'à ce que j'atteigne le petit salon où Rhys m'attend.



– C’est comme avant, quand on s’éclipsait en douce.

Je referme la porte derrière moi, le cœur battant de plus en plus sous l’effet conjugué de l’excitation d’être enfin seule avec lui et celle de faire quelque chose d’interdit.

– Comme au bon vieux temps, murmure-t-il.

Les lumières sont éteintes, mais la lune filtre assez à travers les rideaux pour que je voie les traits sculptés de son visage et la chaleur tendre de ses yeux.

– Alors dis-moi, je dis en passant les bras autour de son cou, c’est là que tu t’attendais à finir quand tu étais enfant ? Caché avec ta femme dans un salon royal, le soir de ton mariage ?

– Pas exactement, répond Rhys, qui promène son pouce sur ma lèvre inférieure. Mais quelqu’un m’a dit un jour qu’on finit toujours par arriver là où on est censé arriver, et c’est ici que je suis censé être. Avec toi.

Les papillons, ce n’était rien. Une nuée entière d’oiseaux prend son envol dans mon ventre, s’élevant vers les nuages et m’emportant avec eux.

– Monsieur Larsen, je crois bien que tu es un romantique qui s’ignore après tout.

– Ne le répète à personne. Ou je vais devoir te donner une nouvelle fessée.

Joignant le geste à la parole, il me prend une fesse dans sa main et la serre. J’étouffe un rire juste avant que sa bouche ne s’écrase sur la mienne et que tout le reste – Freja, la réception, les centaines de personnes rassemblées dans la salle de bal à quelques portes de là – cessent d’exister.

Enlèvement, chantage, trahison... Le chemin qui nous a conduits où nous sommes est tout sauf conventionnel. Je ne suis pas une princesse de conte de fées et Rhys n’est pas le prince charmant.

Je ne veux pas que nous le soyons.

Parce que même si ce que nous avons n'est pas un conte de fées traditionnel, c'est le nôtre. Et pour toujours.

Merci d'avoir lu *Twisted Games* ! Si vous avez apprécié ce livre, je vous serais reconnaissante de laisser un commentaire sur la ou les plates-formes de votre choix.

Les critiques sont comme des pourboires, pour les auteurs : toujours utiles !

Avec beaucoup d'amour,

Ana

Envie d'en découvrir plus ?  
Ana Huang vous offre un chapitre inédit !  
Retrouvez-le en scannant ce QR code  
à l'aide de votre smartphone !





# Remerciements

Merci à tous d'avoir lu l'histoire de Bridget et Rhys ! Ce couple m'a accaparée pendant des mois, et maintenant qu'ils sont enfin révélés au monde, j'espère que vous les aimerez autant que moi !

Je tiens tout particulièrement à remercier les personnes qui ont contribué à faire de ce livre une réalité :

Mes lectrices alpha et bêta Brittney, Brittany (avec un « a »), Yaneli, Sarah, Rebecca, Aishah et Allisyn pour vos commentaires constructifs. Vous avez contribué à faire briller cette histoire, et je vous suis très reconnaissante de votre honnêteté et de votre souci du détail.

Christa Désir et le reste de l'équipe de Bloom Books : merci pour toutes ces formidables opportunités et pour vos encouragements et votre expertise.

Mon incroyable agente, Kimberly Brower, qui fait en sorte que les rêves deviennent réalité.

Mon assistante personnelle, Amber, qui me permet de garder la tête froide et qui est toujours là quand j'ai besoin d'un deuxième avis. Que ferais-je sans toi ?

Mon éditrice, Amy Briggs, et ma correctrice, Krista Burdine, pour avoir travaillé avec moi selon des délais toujours changeants et parfois serrés. Vous êtes des rock stars !

Quirah, de Temptation Creations, pour la superbe couverture et les équipes de Give Me Books et Wildfire Marketing, grâce à qui le

jour de la sortie de ce livre a été un véritable rêve.

Enfin, un ÉNORME merci à tous les lecteurs et blogueurs qui ont manifesté tant d'amour pour cette série ! Je suis époustouflée par toutes les critiques, les recensions magnifiques et les messages sur les réseaux. Vous méritez vraiment le meilleur.

Bisous,

Ana